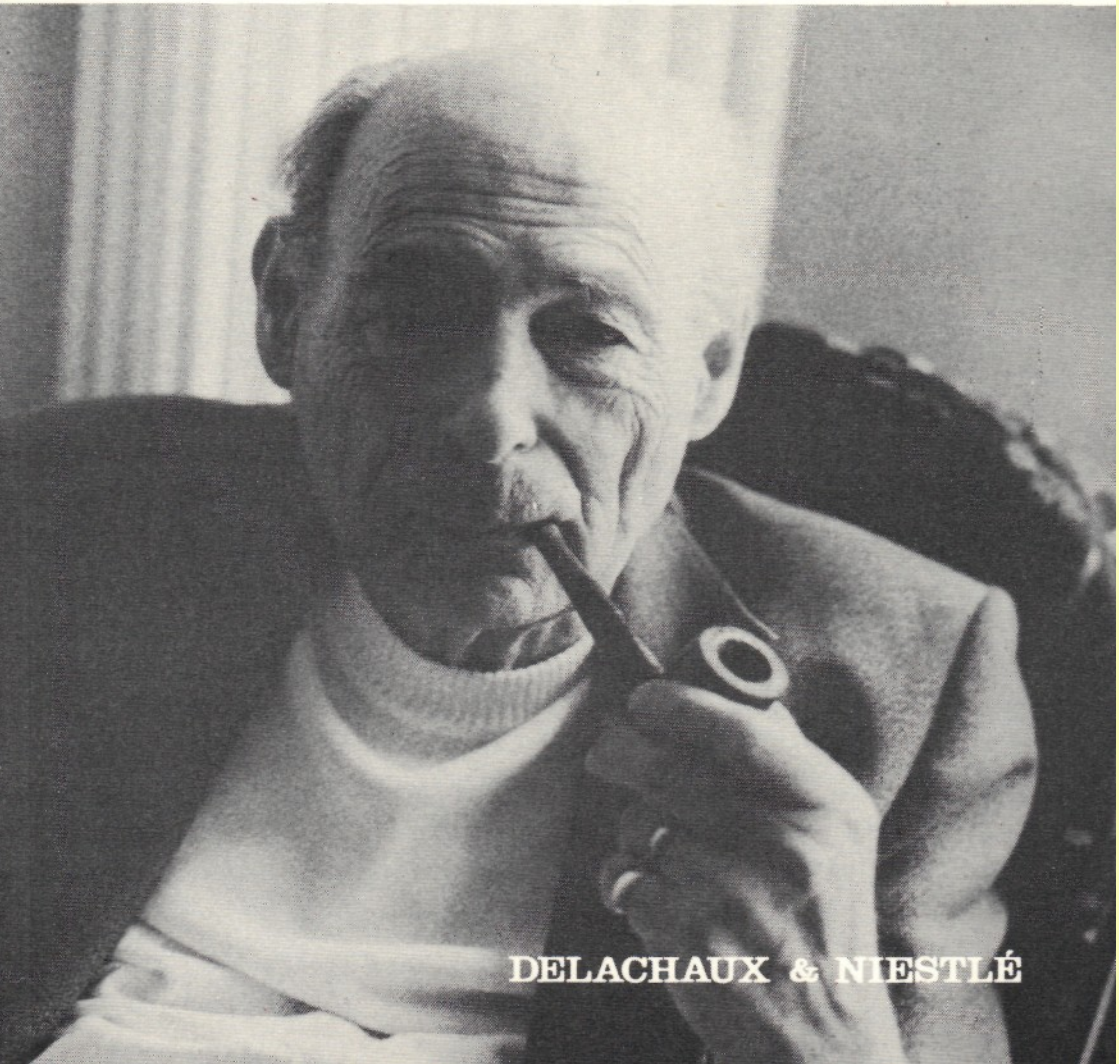
COLLECTION L'HOMME ET SES PROBLÈMES

PAUL TOURNIER

médecine de la personne



DELACHAUX & NIESTLÉ

Du même auteur dans la même collection:

L'AVENTURE DE LA VIE
BIBLE ET MÉDECINE (2e édition)
DÉSHARMONIE DE LA VIE MODERNE
LES FORTS ET LES FAIBLES (2e édition)
LE PERSONNAGE ET LA PERSONNE
DE LA SOLITUDE À LA COMMUNAUTÉ (3e édition)
TECHNIQUE ET FOI (2e édition)
VRAIE ET FAUSSE CULPABILITÉ
L'HOMME ET SON LIEU
DYNAMIQUE DE LA GUÉRISON
APPRENDRE A VIEILLIR

COLLECTION « L'HOMME ET SES PROBLÈMES »

Dr PAUL TOURNIER

Médecine de la personne

Préface du

Dr GEORGES BICKEL

Professeur à la Faculté de Médecine de Genève

Douzième édition

ÉDITIONS DELACHAUX ET NIESTLÉ

Au Dr Frank N. D. Buchman,
dont le message a exercé une influence profonde sur ma vie personnelle et m'a obligé à réfléchir au sens réel de ma vocation, je dédie ce livre.

© Delachaux & Niestlé S.A., Neuchâtel (Switzerland). 1983

PRÉFACE

Lorsque le Dr Tournier vint m'exposer combien il avait été troublé, au cours d'une dizaine d'années de pratique médicale, par l'insuffisance de la médecine classique et officielle vis-à-vis de certaines maladies chroniques, et comment il avait acquis peu à peu la conviction que chez beaucoup de malades il était plus important de déraciner les causes psychologiques du mal que d'en corriger les manifestations corporelles momentanées, je n'ai pu que l'encourager de tout cœur à se consacrer à l'œuvre de sauvetage moral par laquelle il se sentait attiré.

Il existe en effet, parmi ceux qui viennent nous demander chaque jour le secours de notre art, une multitude de malheureux pour qui les médicaments les plus savamment prescrits et les régimes les plus soigneusement adaptés ne sont qu'un palliatif dont nous sommes les premiers à pressentir l'insuffisance, parce que nous avons la conviction que la maladie dont nous observons les symptômes n'est que l'extériorisation d'un mal infiniment plus profond dont le patient ne nous permet pas toujours d'analyser les motifs réels. Nous sentons ainsi, au fur et à mesure de notre examen, que la cause de la maladie n'est pas au niveau des organes dont nous constatons la défaillance, quelle n'est pas davantage au niveau des nerfs dont nous nous efforçons d'équilibrer le fonctionnement, mais que les perturbations organiques pour lesquelles le malade nous consulte sont l'aboutissement d'un dérèglement plus intime, généralement impénétrable à notre exploration objective, mais qu'un examen de conscience, effectué en toute franchise et en toute confiance, permettra seul de déceler.

Cette incompréhension de la médecine actuelle pour la cause intime de leurs maux, certains malades la ressentent d'ailleurs et s'en plaignent. Ils s'adressent alors, selon les tendances de leur esprit et les conseils de leur entourage, à la psychanalyse ou à la science chrétienne, qui leur apportent souvent une détente momentanée, mais

qui ne leur procurent pas non plus la libération définitive que peut seule entraîner la solution individuelle et totale de ce que le Dr Toumier appelle justement les « problèmes de vie », problèmes qui se posent d'ailleurs à tous ceux d'entre nous qui réfléchissent avec sincérité.

Ces « problèmes de vie » le Dr Toumier les attaque de front, avec un courage et une ferveur magnifiques. La lecture de son bel ouvrage en fournit à chaque page de lumineux exemples. La plupart des cas qu'il décrit, je les ai rencontrés moi-même ou j'en ai rencontré de pareils. Je sais le courage qu'il faut pour les aborder, la persévérance que nécessite leur étude et le dévouement infini que comporte leur solution.

Tous ceux qui liront ce livre, médecins et malades, ne pourront que féliciter son auteur d'avoir mis à la portée de chacun ses expériences réconfortantes. Son livre ne résume certes pas toute la médecine, mais il en étudie un chapitre trop souvent négligé. Il est profondément humain, propre à ébranler toutes les consciences et je suis sûr que beaucoup de malades y trouveront, dans le recueillement auquel il invite, le commencement de leur guérison.

DR GEORGES BICKEL

PRÉFACE DE L'AUTEUR

à la troisième édition

J'ai soigné récemment une jeune fille qui avait subi, pendant plusieurs années, une cure psychanalytique fort bien conduite.

Elle était croyante, elle avait même exercé un véritable ministère spirituel. Mais elle souffrait cependant de difficultés psychologiques, et elle dut reconnaître, un jour, que sa foi lui servait à fermer les yeux sur de nombreux problèmes non résolus dans sa vie et dans son cœur.

Décidée à projeter loyalement la lumière sur la complexité obscure de son âme, ce fut donc un acte de courage qui la conduisit chez l'analyste. C'en fut un aussi de poursuivre sa cure avec persévérance pour déceler mille ressorts secrets de son comportement.

Mais l'âme humaine est si complexe qu'on pourrait l'analyser indéfiniment, et le médecin lui-même conseilla à sa malade de chercher auprès d'un homme qui partageât sa foi l'aide nécessaire à une reconstruction.

Et j'ai vu, un jour, cette jeune fille venir chez moi sans me demander autre chose que d'être le témoin silencieux de sa confession, confession d'une faute qui, pendant toute la durée de l'analyse, avait pesé sur sa vie sans qu'elle pût en être délivrée. Et je l'ai vue se relever rayonnante.

Si j'évoque un tel cas, c'est qu'il me paraît illustrer cette vérité que les problèmes des hommes sont à la fois infiniment complexes et très simples. Infiniment complexes, du point de vue technique, et très simples, du point de vue spirituel. C'est aussi parce qu'on m'a rapporté, à mon grand étonnement, que plusieurs lecteurs de ce livre avaient cru en conclure que je niais la complexité des problèmes physiques et psychologiques des hommes. Comme s'il suffisait d'un acte religieux pour les résoudre en un tournemain et rendre superflus les patients et

laborieux efforts des médecins ! Rien n'est plus loin de ma pensée et de mon expérience.

Plus je me penche, au contraire, sur les détresses humaines, plus j'étudie les vies avec le désir passionné de les comprendre et de les aider, plus]e cherche à projeter de clarté sur les réactions réciproques du corps, de l'âme et de l'esprit, plus aussi je mesure la difficulté d'une médecine sincère.

Aussi voudrais-je, à l'heure où paraît la troisième édition de ce livre, en reprendre chaque page, l'illustrer par d'autres cas qui ouvrent dans le dédale compliqué des remous de la vie humaine des perspectives nouvelles, en corriger beaucoup d'affirmations hâtives par des développements plus nuancés. Je voudrais faire droit aussi aux objections que des théologiens m'ont faites sur plus d'un point, pour me conformer plus exactement à la doctrine de l'Église.

Mais je me rends aussi compte que ce serait là un travail qui n'aurait pas de terme, qui demeurerait toujours incomplet.

Je me borne donc à le dire ici tout simplement. Ce livre n a aucune prétention à être un exposé systématique, ni médical, ni psychologique, ni théologique. Il n'est qu'un recueil d'expériences et de réflexions jaillies de la pratique courante et que pourraient compléter et corriger à l'infini les expériences et les réflexions de tous mes confrères.

Mais, si difficile que soit la médecine, si complexe que soient les facteurs qui s'enchevêtrent dans chacune des existences que nous essayons de guérir ou de soulager, nous ne pouvons pas, pour autant, taire ce fait qu'il est des heures où ce ciel de plomb se déchire, où une expérience spirituelle toute simple, mais qu'il n'est jamais aisé de réaliser, apporte un élément si nouveau dans une vie que toutes les données fort complexes que nous y étudions se trouvent bouleversées.

Aussi bien l'accueil inattendu qu'a rencontré ce livre auprès de beaucoup de médecins, de malades et de bien-portants montre-t-il que, malgré tous les progrès techniques de la médecine, le mystère profond de l'homme et de la maladie tourmente tous ceux qui réfléchissent et qui tentent de guérir. Il montre qu'il est bien vrai que dans le secret des cœurs il y a des plaies dont on ne prend jamais son parti et dont on cherche passionnément la solution.

Je me décide donc, faute de temps, à rééditer ces pages sans y apporter grands changements : quelques corrections de détails et une réduction de la partie technique du chapitre sur les tempéraments. Si elles encouragent des malades à s'ouvrir avec plus de confiance à leur médecin sur ces plaies secrètes qui rongent leur cœur, ils trouveront auprès de lui une aide plus efficace. Et leurs expériences combleront mieux que je ne pourrais le faire moi-même les lacunes de ce livre.

Il est cependant encore une question que m'ont posée beaucoup de lecteurs et que je ne puis manquer d'aborder ici : «Est-ce que cela tient ? Que sont devenus, à la longue, tous les cas dont vous parlez ?»

Il en est dont]e n'ai plus rien su. Il en est aussi beaucoup que j'ai revus ou qui m'ont écrit. Il en est quelques-uns qui m'ont signalé certaines erreurs de détails dans la relation de leur vie. Il en est dont la santé s'est affermie; il en est dont l'état physique, psychique ou spirituel a passé par des rechutes. Plusieurs, dont j'avais été longtemps sans nouvelles, m'ont appris que la flamme spirituelle allumée à une heure décisive de leur vie n'avait jamais cessé de briller, malgré de nouvelles épreuves, et les avait conduits, au milieu de bien des difficultés, vers de nouvelles victoires. Plusieurs m'ont avoué qu'en lisant ces récits ils étaient rentrés en eux-mêmes, ils s'étaient avoué que leur foi avait faibli dans de nouvelles désobéissances. J'ai eu la joie d'en voir quelques-uns faire de nouvelles expériences, plus profondes et plus riches.

Aussi, à cette question « est-ce que cela tient ? », je ne puis que répondre qu'il n'en est pas de la vie spirituelle autrement que de toutes choses dans ce monde : il n'est aucun pas qui demeure acquis s'il n'est suivi d'autres pas; qui n'avance pas, recule. La santé physique, psychique et spirituelle n'est pas un port où l'on peut se réfugier dans une sécurité définitive mais une bataille quotidienne où se joue sans cesse notre sort.

PREMIÈRE PARTIE

PROBLÈMES DE VIE

CHAPITRE PREMIER

LA MÉDECINE ET LA VIE

J'ai revu récemment une de mes premières malades. Appelons-la Thérèse.

Peu après mes examens de doctorat, j'étais interne dans le service de chirurgie d'un hôpital d'enfants.

Il y avait là une jeune fille atteinte d'un mal de Pott. Depuis plus d'une année, elle était étendue sur une planche. Deux abcès froids avaient fusé le long des gaines du psoas, pour se fistuliser dans les deux aines. La surinfection redoutée s'était produite avec sa menace de cachexie progressive.

De tout mon cœur, je poursuivais la lutte, pour arracher cette jeune vie à la mort. Je m'étais fait médecin pour exercer une profession bienfaisante. Enfin, après des années d'étude, je pouvais entrer dans la pratique. Je trouvais, avec Thérèse, une des premières occasions de me consacrer avec zèle et ferveur à ma tâche. Nous pratiquions plusieurs fois par jour de grandes irrigations au liquide de Dakin.

Nous appliquions en même temps un traitement à la tuberculine, selon la technique de Sahli.

Après plusieurs mois, nous avions eu la joie de voir nos efforts couronnés de succès. Thérèse était sauvée et son état général se relevait rapidement.

Souvent, depuis lors, j'avais pensé à elle. Je me demandais ce qu'elle était devenue.

Et voici, quinze ans après, elle est venue à ma consultation, accompagnée de sa mère. « Elle est exténuée, me dit celle-ci. On la fait trop travailler à son bureau. Je voudrais que vous lui fassiez un certificat pour qu'elle obtienne quelques jours de congé. »

Tout en examinant Thérèse, je lui parlai : l'expérience m'a appris, lui disais-je, que le surmenage n'est pas toujours la seule cause des, grandes fatigues. Souvent des drames secrets en sont un facteur important.

Alors Thérèse fondit en larmes.

J'appris qu'elle avait fait, à la légère, un mariage malheureux, qu'elle avait beaucoup souffert et que son mari était maintenant en prison à l'étranger.

Thérèse paraissait vouloir prolonger l'entretien et s'ouvrir davantage, mais sa mère coupa court en déclarant que tout cela n'avait aucun rapport avec le but de la consultation.

Quand Thérèse et sa mère furent parties, je demeurai tout songeur. Je revoyais ces mois d'hôpital, mon grand enthousiasme de jeune médecin, tout fier de sa puissance sur la mort. Et puis, je voyais maintenant cette pauvre vie désespérée, qui allait chercher dans de tristes vacances une diversion illusoire à ses larmes.

Le médecin s'efforce de sauver la vie des hommes. Mais, s'il ne parvient pas, en même temps, à leur faire connaître le moyen de triompher des difficultés qu'ils rencontreront plus tard, son œuvre reste inachevée. Ce médecin est pareil à une mère qui abandonnerait, démuni devant l'existence, l'enfant qu'elle vient de mettre au monde.

Il n'est, certes, rien de plus beau pour les médecins que de sauver une vie. Mais que devient-elle après ? Et combien de gens, faute d'avoir reçu de leur médecin quelque chose de plus que la guérison, gâchent ensuite cette vie qui leur avait été rendue ? Et combien de gens, par leur manière de vivre, compromettent à nouveau leur santé ?

Car notre mode de vie est le facteur le plus important de notre santé.

Quand un malade vient nous consulter, il nous expose les maux dont il souffre et nous demande un remède. Mais il est moins prompt à nous parler de tout ce qu'il faudrait réformer dans sa manière de vivre, de ses excès, des passions qui le dominent, des conflits, des révoltes, des doutes et des peurs qui le rongent. Il sait bien que tout cela compromet ses résistances, sape sa joie de vivre et mine sa santé. Mais, si longtemps il a lutté en vain contre lui-même et contre les circonstances ! Il attend de la médecine qu'elle le soulage des conséquences de toutes ses fautes et non qu'elle lui propose une réforme impossible de sa vie.

La plupart des maladies ne surviennent pas, comme on le croit, à

l'improviste. Elles sont préparées pendant des années, par des fautes de régime, des intempérances, du surmenage, des conflits moraux, qui lentement entament la vitalité du sujet. Et quand, un jour, elles éclatent, ce serait pratiquer une médecine superficielle que les soigner sans remonter à leurs causes lointaines, à tout ce que j'appellerai ici des problèmes de vie. J'emploie intentionnellement cette expression un peu vague, dont ce livre tout entier doit préciser le sens.

Il y a des problèmes dans toutes les vies. Il y a des drames secrets dans tous les cœurs.

« L'homme ne meurt pas, a dit un médecin, il se tue. »

Si nous parlons si rarement des problèmes qui nous tourmentent le plus, c'est que le plus souvent, nous avons perdu l'espoir d'en trouver la solution.

Je consacre ce livre à l'étude des rapports très complexes qui existent toujours entre nos problèmes de vie et notre santé.

Dieu a un plan pour notre vie, comme il a un plan pour le monde. Et si le monde, aujourd'hui, est malade parce qu'il désobéit aux lois de Dieu, les hommes aussi sont malades parce qu'ils ne vivent pas selon le plan de Dieu. Aussi la tâche la plus élevée du médecin est-elle d'aider les hommes à discerner le plan de Dieu pour leur vie et à s'y conformer.

Toute désobéissance physique, psychologique ou morale au plan de Dieu est une faute de vie et comporte ses conséquences.

Elle ne compromet d'ailleurs pas seulement la santé de celui qui la commet mais aussi celle des autres hommes et celle de ses descendants.

« Soignez le malade et non la maladie. » Tel est le précepte que nous enseignent nos maîtres et que nous rappelle chaque jour la pratique médicale. Car de deux patients atteints de la même maladie, l'un guérit rapidement tandis que l'autre est handicapé par quelque tourment secret qui a abattu sa volonté de vivre.

Mais soigner le malade, et non la maladie, c'est pénétrer dans ces problèmes de vie, que nos malades nous cachent souvent pour se les cacher à eux-mêmes.

Appelons Ernest un homme qui me consulta pour des troubles digestifs fonctionnels. Il avait fait récemment une jaunisse, mais l'examen du foie ne révélait rien de particulier. Je corrigeai son régime

alimentaire et le questionnai sur son « moral ». Il se déclara très heureux en ménage. Mais sa mère et sa femme ne s'entendaient pas. Notre entretien sur son conflit de famille nous conduisit bien vite à des échanges de vues sur notre conception de la vie. Ce fut, pour Ernest, le point de départ d'une évolution spirituelle qui me lia à lui. Et, plus tard, il m'a raconté que le jour où il était venu me consulter il savait bien que ses troubles digestifs étaient en rapport avec un problème sentimental, mais qu'il n'avait pas eu le courage de me l'avouer : Bien qu'attaché à sa femme, il n'avait pas su résister à une inclination sentimentale qui, sans avoir jamais été consommée, n'en avait pas moins troublé profondément son âme. Ce ne fut que plus tard, à la suite de sa transformation intérieure, qu'il trouva la force de s'ouvrir à un ami, puis à sa femme, et de se libérer de ses liens affectifs dangereux.

Ainsi, souvent, nos malades connaissent les causes morales profondes des maux qu'ils nous exposent, brûlent même peut-être du désir de les confesser, mais ne peuvent surmonter leurs résistances intérieures et saisissent avec empressement l'explication physiologique que nous leur donnons.

Soigner le malade, et non la maladie c'est aider nos patients à résoudre leurs problèmes de vie. Et cette solution ne se trouve le plus souvent, comme chez Ernest, que sur le terrain spirituel.

J'appellerai Esther une malade qui a présenté pendant des années un asthme typique. Le terrain diathésique l'y prédisposait : son père était diabétique. Mais la cause déterminante de son asthme fut la terreur qu'elle eut, toute sa jeunesse, de son père. Elle se rappelle qu'il lui suffisait souvent d'entendre son père introduire la clef dans la serrure de la porte d'entrée, pour qu'une crise survint. Elle suivit plusieurs traitements classiques sans succès.

Plus tard, elle fit un séjour à l'étranger chez un homme d'une hauteur spirituelle qui exerça sur elle une influence profonde. Son asthme s'améliora, mais sans disparaître encore. Plusieurs années après, elle rencontra une amie dont la foi lui fit envie. Comme elle lui en demandait le secret, cette amie lui proposa de se recueillir pour voir ce qui pesait sur sa vie. Placée ainsi devant Dieu, elle pensa aussitôt à son père, à des torts qu'elle avait eus à son égard et dont elle ne lui avait jamais demandé pardon. Ce fut en elle une grande bataille, à l'idée d'écrire une lettre d'excuses à son père. Mais la victoire vint. Et la

lettre partit. Aussitôt, elle se sentit délivrée de la peur qu'il lui inspirait et son asthme fut guéri.

Les troubles des règles sont souvent l'expression physiologique d'un tourment moral, et j'en donnerai dans ce livre d'autres exemples. Voici une jeune fille qui me consulta pour aménorrhée. Donnons-lui le nom de Lucienne. Débile et maigrelette, elle n'avait pas revu ses règles depuis près d'une année. Elle paraissait terne, timide et renfermée. C'était la jeune fille sage, qui ne sourit pas, qui ne rit jamais, qui travaille scrupuleusement, qui a une âme vieille dans un corps d'enfant.

Je lui prescrivis des extraits ovariens aux doses puissantes dont nous disposons maintenant; ce traitement eut quelques succès, mais bien précaires.

Un jour, longtemps après, je lui parlai de mes expériences religieuses. Je lui dis que sous le regard de Dieu chacun peut faire la lumière dans son âme. Elle s'ouvrit alors et me raconta la tentative de viol dont elle avait été l'objet. On devine l'angoisse morale qu'avaient dû susciter ces faits et le rapport qu'ils avaient avec l'aménorrhée. On comprend aussi tout le comportement de Lucienne, sa sagesse au travail, l'étouffement de sa jeunesse. J'ai dû longtemps encore recourir à des préparations opothérapiques et à des reconstituants ; mais, dès ce jour, placée dans un autre milieu, Lucienne commença à augmenter de poids et à s'épanouir. Ses règles revenaient, et le sourire aussi.

Dyspepsie, asthme, aménorrhée, ce sont là des troubles fonctionnels dans la genèse desquels nul ne conteste le rôle du moral. Je me propose, dans ce livre, de montrer que nos problèmes de vie jouent un rôle considérable aussi dans les maladies organiques. Nous connaissons tous ces malades qui ne réagissent plus à aucun traitement, qui s'affaiblissent malgré tous nos efforts, et nous disons : «Que voulez-vous ? Depuis la mort de sa femme, il s'est laissé aller. »

Le malade qui vient consulter le médecin n'a d'intérêt que pour le mal dont il souffre, voire pour un symptôme dominant dont il voudrait être délivré.

Si le médecin l'interroge sur sa manière de vivre, sur son attitude morale, sur son comportement dans sa famille, il ne voit pas tout de suite la relation qui peut exister entre ces questions et le mal dont il souffre. Et s'il se plie au traitement technique qu'institue le médecin, il

suit moins volontiers ses conseils touchant son mode de vie. Bien plus, il espère que la médecine, grâce à ses progrès techniques, pourra le dispenser de corriger sa vie, il espère continuer à vivre selon ses caprices et ses passions, en comptant que quelque pilule merveilleuse le délivrera de leurs suites fâcheuses.

Le médecin, au contraire, s'aperçoit que le progrès technique de son art est tenu en échec par le désordre des vies. Il dispose aujourd'hui de moyens diagnostiques et d'armes thérapeutiques merveilleux. Mais il voit que, pour qu'ils puissent porter leurs fruits, il faudrait que la réforme des vies fit autant de progrès que la technique médicale et chirurgicale.

Le médecin d'il y a cent ans savait beaucoup moins de choses que lui, mais travaillait pourtant dans des conditions plus favorables. Il allait paisiblement en fiacre et méditait en route sur ses malades. Il connaissait toute la famille et pouvait donner, au bon moment, un judicieux conseil, dont on lui savait gré plus que de sa science. Il connaissait le « tempérament » de son malade, savait « ce qui lui convenait » et il était mieux écouté quand il lui montrait ce qui, dans sa manière de vivre, compromettait sa santé.

Aussi beaucoup de médecins, aujourd'hui, sentent avec quelque amertume que les résultats de leurs efforts ne sont pas en rapport avec les moyens techniques dont ils disposent.

Preuve en est le renouveau d'intérêt que suscite aujourd'hui la notion de « terrain ». Au lendemain des découvertes de Pasteur, un grand espoir s'est offert aux médecins : la détermination du microbe spécifique de chaque maladie, son étude au laboratoire et celle des moyens propres à le réduire à l'impuissance assureraient la victoire sur chacune de ces maladies. Il semblait que l'organisme humain ne serait plus qu'un champ de bataille indifférent sur lequel se mènerait la lutte contre le microbe et ses toxines. Cet espoir est réalisé en partie par le recul de la diphtérie, de la variole ou de la rage, par exemple. Mais il a bien fallu en rabattre pour la plupart des maladies infectieuses, notamment les chroniques. Les microbes ont la vie dure et sont forts répandus. Mais ils ne prennent pas pied dans tous les organismes. Et, une fois installés, ils ne se développent que dans la mesure où ils trouvent un terrain favorable, c'est-à-dire affaibli. Pasteur, lui-même, malgré sa croyance dans la spécificité du microbe, avait reconnu, sur son lit de mort, l'importance du milieu, quand il

murmurait : « Claude avait raison ! [1] » Dès lors l'organisme humain, sa force de résistance, reprennent toute leur importance à nos yeux. Bien plus, si l'homme ne rencontre pas fréquemment des microbes sur sa route, il est bien plus gravement atteint le jour où il est touché. Ainsi, la tuberculose décimait, pendant la dernière guerre, les troupes coloniales venues de régions africaines où cette maladie est inconnue.

Et puis la pratique nous montre constamment des patients chez lesquels se succèdent tour à tour les maladies les plus diverses. A peine remis d'une pneumonie, ils font des phlébites, puis une crise du foie, une néphrite ou une insuffisance cardiaque. Devant de tels tableaux cliniques, il est clair que ce n'est plus le diagnostic nosologique successif qui est l'essentiel, mais le déficit de résistance du malade qui se manifeste de tant de manières différentes.

La publicité pharmaceutique a imposé au public l'idée que la meilleure sauvegarde de la santé est dans l'emploi des médicaments. Elle a contribué par là à diminuer sa foi dans ses forces naturelles, dont le jeu dépend de son mode de vie. Une médecine spiritualiste met plus de foi dans l'organisme, parce qu'elle croit en Dieu qui lui donne ses forces.

Songeons combien le chirurgien compte, en réalité, sur les forces mystérieuses de Dieu pour la consolidation d'une fracture !

A l'état normal, nous réagissons constamment contre ce qui, dans le milieu extérieur, tendrait à nous nuire. Par exemple, une diarrhée vise à l'élimination rapide d'un produit alimentaire défectueux. A un degré un peu plus marqué, ce même phénomène devient un mal, mais sans que la transition entre la réaction de défense de l'organisme sain et le symptôme pathologique de l'organisme malade soit tranchée. Ainsi, beaucoup de symptômes apparaissent comme des réactions normales de défense exagérées. On peut dire, dès lors, qu'ils sont anormaux en tant que mal, et normaux en tant que réaction de défense.

Ce qui serait anormal, ce serait précisément que l'organisme ne se défende pas. Quand des staphylocoques pénètrent dans un follicule sébacé, ils provoquent une réaction de défense de l'organisme qui constitue un furoncle et que nous appelons maladie. Mais il est clair que ce qui serait beaucoup plus anormal, ce serait que l'organisme ne se défende pas contre ces staphylocoques, et les laisse pénétrer plus avant, jusqu'à provoquer

[1] A. THOORIS. *Médecine morphologique,* p. 8l. Paris, Doin

une septicémie.

Ainsi, il est des maladies utiles à la santé.

Notre manière de vivre, malgré tous nos efforts, n'est jamais ce qu'elle devrait être. Des déchets s'accumulent, soit par indiscipline alimentaire, soit par excès de fatigue, que l'organisme élimine par une crise : Un petit coup de fièvre, que l'on baptise grippe, pour lui donner une dénomination nosologique, constitue une occasion naturelle de renouvellement des tissus. Et l'expérience montre que la grande majorité de ces petites grippes saisonnières guérissent spontanément, sans aucun traitement, si ce n'est le jeûne et la purge qui aident considérablement, avec des boissons abondantes, à leur faire remplir leur rôle éliminatoire. Tandis que, si l'on cherche à « couper la fièvre », c'est-à-dire à briser les réactions de défense spontanées de l'organisme avec l'un de ces produits remarquables que l'industrie chimique a multipliés, on a des convalescences difficiles, avec des asthénies qui traînent. De même, une crise nerveuse constitue sans doute une décharge providentielle qui met l'organisme à l'abri de maux plus graves.

Ainsi donc, les progrès techniques de la médecine ne peuvent suffire à la sauvegarde de la santé si les hommes, par leurs fautes de vie, compromettent, leur résistance. Quels sont, en effet, les facteurs de déficit dans la résistance du « terrain » ? C'est d'abord le facteur héréditaire. Et celui-ci se rapporte, si l'on y pense bien, aux fautes de vie des générations précédentes : la syphilis, l'alcoolisme des parents, surtout la conception en état d'ébriété se rattachent, de toute évidence, à ce que nous appelons les problèmes de vie. Et puis, dans l'existence du sujet, ce sont les excès alimentaires de la gourmandise et de la mode, le surmenage par ambition ou par avarice, la vie trop confortable qui diminue l'endurance physique et morale, les abus sexuels et les passions, tout ce qui ronge le cœur; enfin la peur, la révolte, les remords. Tout cela, ce sont nos problèmes de vie.

« La grande question, m'écrit un jeune homme, c'est la résistance aux maladies, et cette résistance dépend directement de notre qualité de vie... Ma vie physique, comme ma vie intellectuelle et spirituelle, dépend directement de mon obéissance à Dieu, et de la souveraineté totale de Jésus-Christ sur mon corps, mon cerveau et mon âme. »

A propos de quelques cas de tuberculose, je pourrai mieux montrer, maintenant, les rapports qu'il y a entre les problèmes de vie et de santé.

CHAPITRE II

A PROPOS DE LA TUBERCULOSE

Voici, à grands traits, l'histoire d'une malade que nous appellerons Claire.

A l'âge de quatre ans, elle a perdu son père tendrement aimé. Ce choc, malgré son jeune âge, a un retentissement profond sur toute son enfance, non seulement au point de vue affectif, mais aussi par les conséquences morales et matérielles que ce deuil provoque dans une vie de famille jusqu'alors parfaitement heureuse. Durant des années son chagrin la fait se révolter contre Dieu et ce qu'elle considère comme une injustice de sa part. Pour ne pas augmenter la peine de sa mère, qui supporte son chagrin sans se plaindre, Claire pleure silencieusement chaque soir dans sa chambre et souvent l'idée du suicide lui paraît être la seule solution, mais la crainte de la douleur de sa mère aimée l'en préservera.

Avec la guerre mondiale les difficultés financières d'une maison bourgeoise augmentent au prix de sacrifices secrets. Dans son désir d'alléger les charges familiales, Claire assume la lourde tâche du ménage. A cela elle ajoute de la couture, des veillées tardives, du sport et des courses de montagne. La famille est très unie mais on ne parle jamais de ses difficultés pour ne pas se peiner mutuellement. Claire veut paraître forte, non pas uniquement par orgueil, mais aussi dans son besoin de décharger les siens d'un fardeau qui lui semble trop lourd pour eux. Mais elle n'accepte pas vraiment sa vie et se traite à la dure comme pour justifier la pitié qu'elle a d'elle-même. Révolte, isolement moral, surmenage, tristesse, autant de problèmes de vie qui s'enchaînent les uns aux autres.

Elle épouse un homme qu'elle aime beaucoup, espérant trouver en lui le soutien et l'appui qui ont manqué à toute sa jeunesse.

Mais son mari lui-même n'a pas trouvé l'équilibre de sa vie personnelle et cherche à compenser ses propres complexes d'infériorité dans la force et l'assurance factices de sa femme. Deux êtres se sentant faibles devant des difficultés de la vie cherchent en eux un

appui mutuel au lieu de puiser leur force en Dieu, combien de déceptions conjugales n'ont-elles pas cette même origine ? Ce sont alors des incompréhensions, des désillusions, des heurts inévitables.

Les difficultés de tous genres augmentent de jour en jour et Claire, avec son sens aigu des responsabilités et du devoir, essaie de faire face à tous les soucis, accumule sur elle toutes les charges, cherche à surmonter toutes les complications matérielles et morales. Elle mène une vie de privations, de fatigue excessive, tandis que son mari n'a jamais le courage de voir et de s'adapter aux dures nécessités familiales et financières de leur situation. Devant l'écroulement de ses espoirs, Claire se sent intérieurement brisée mais elle se raidit encore dans son malheur. Un an plus tard elle a une hémoptysie et le médecin constate une tuberculose évolutive. On l'envoie à la montagne.

Par correspondance et la séparation aidant, le couple se retrouve, chacun des deux époux se sent rempli de bonne volonté et croit toucher enfin au vrai bonheur. Claire reprend des forces et les médecins, après quelques mois, la laissent rentrer chez elle prématurément.

A son retour l'attendent des difficultés sans nombre que son mari lui avait cachées. Alors recommencent des années de misère morale et matérielle durant lesquelles elle s'acharne au travail, subit des privations et souffre de ne pouvoir avoir d'enfants qu'elle désirait ardemment. Elle fait plusieurs hémoptysies, se rend compte qu'elle devrait se soigner, mais ne veut pas le faire pour ne pas augmenter encore les charges matérielles de sa mère.

Elle réalise alors l'impossibilité, malgré ses efforts, d'arriver à une harmonie avec son mari et de continuer ainsi la vie conjugale. Ils se séparent. Si, moralement, cet éloignement provoque chez Claire une détente, par contre ses forces physiques la trahissent à nouveau et elle doit garder le lit et se soigner. Elle sent alors que tout dans sa vie tournera toujours mal et s'écroulera davantage aussi longtemps qu'elle ne priera pas. Mais dans sa révolte et sa fierté rebelle, elle ne veut pas le faire. Si Dieu voulait lui donner du bonheur, pense-t-elle, alors elle le remercierait.

On la transporte dans un sanatorium populaire et là c'est l'épouvante devant tous les drames et les agonies lentes qui l'entourent. L'instinct de la conservation reprend le dessus, si ce n'est entièrement pour elle, tout au moins pour sa mère qui espère et attend son retour. Mais l'angoisse de l'avenir qui l'attend après la mort de sa mère lui paraît insurmontable,

la perspective de vivre un jour seule, sans enfant, sans tendresse à donner, lui fait prendre la décision de se suicider le jour même où sa mère viendrait à mourir.

Survient alors une appendicite suppurée qui compromet toute sa guérison. Son état empire, elle comprend qu'elle va mourir et s'avoue à elle-même qu'elle en est contente car elle n'attend plus rien de la vie, la mort mettra enfin un terme à toutes ses souffrances. Même la pensée du chagrin de sa mère n'arrive plus à lui donner la force de réagir. Son état général décline rapidement, elle marche à la mort.

Pour la première fois alors dans sa vie, elle sent que toute amertume, tout désir, toute volonté et toute révolte disparaissent en elle. Et brusquement, en pleine solitude, dans sa chambre de malade, sans qu'elle l'appelle, Dieu est là. Elle a un sentiment très net de sa présence et comprend qu'il lui dit : « C'est un péché de vouloir mourir, c'est moi qui t'ai donné la vie, c'est moi qui te la reprendrai quand je le jugerai bon, il te faut vouloir vivre; même si ta mère mourait, je pourrais combler ta vie. » Alors, tout simplement, sans même comprendre et réaliser ce que cela signifierait pour elle, Claire dit « oui » à Dieu.

Dès ce jour son état général se relève, elle devient douce, disciplinée et docile, se soumet à tout pour guérir et accepte le pneumothorax qu'on établit aussitôt. Elle part à la montagne, pleine de joie intérieure, mais en gardant son secret pour elle de peur d'être incomprise.

Ce qu'elle ignore encore, c'est que Dieu n'entre pas dans une vie pour y rester caché, que sa présence nous échappe si nous voulons le garder égoïstement en nous et pour nous. Son besoin de tendresse lui fait rechercher aussi sa propre joie et non pas uniquement la volonté divine. A son désespoir elle s'aperçoit bientôt que la présence de Dieu lui échappe, elle prie, mais ne le trouve plus. Elle a l'impression que Dieu s'est éloigné d'elle, qu'elle ne pourra plus l'atteindre et c'est alors pour elle la plus grande détresse qu'elle ait connue. Elle croyait avoir trouvé le bonheur et il lui échappe encore.

Pendant un an son état physique reste stationnaire, toute sa joie l'a quittée. Un jour, un livre tombe sous ses yeux (quand Dieu s'est approché d'une âme il ne la lâche plus). C'est *Ceci n'est pas pour Vous* de A. J. Russel [1].

[1] Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris.

Elle est bouleversée et fait une nouvelle expérience spirituelle en comprenant que Dieu lui montre à nouveau le chemin et que seule sa volonté propre l'en a séparée. Elle se consacre de nouveau à lui, le laisse pénétrer dans son existence journalière, accepte enfin sa vie et sa santé se relève.

Claire alors témoigne de sa foi, elle a trouvé l'harmonie qui dans chaque être ne peut se faire que par le contact réel entre le Créateur et sa créature. Quand sa mère tombe malade, Dieu lui donne jour après jour les forces nécessaires pour la soigner et l'entourer avec dévouement. Puis, deux ans plus tard, quand cette mère qui remplissait toute son existence la quitte, elle reste sereine, peut supporter ce douloureux deuil sans révolte et aider et encourager sa famille.

Claire est retombée malade mais elle accepte cette nouvelle épreuve en comprenant qu'une vie de malade peut encore avoir un sens positif si elle reste en contact étroit avec Christ. Elle espère guérir.

On aura été frappé, dans le cas de Claire, par cette indomptable volonté propre, qui a dû être brisée avant qu'elle connût une expérience spirituelle décisive. J'ai remarqué combien est fréquente, chez les tuberculeux, cette force de caractère fière et ombrageuse. Je pense en ce moment à une jeune fille que je n'ai pas soignée, mais avec laquelle j'ai eu, ainsi que ma femme, de profonds entretiens spirituels.

Enfant de parents divorcés, en proie à de grandes difficultés que lui créait l'état nerveux de sa mère, animée d'une foi vivante, mais sauvage, indépendante, frondeuse, elle aussi se raidissait dans l'épreuve. Elle vécut pendant des années une vie de surmenage intense, dormant tout juste quelques heures par nuit, mangeant à peine, pour faire face à ses charges financières, malgré les premiers signes de défaillance de son état général.

Et, quand l'infection pulmonaire éclata, elle mit tout son cran à l'accepter, mais sans désarmer son esprit d'indépendance et le bouillonnement de son âme, toute fière quand elle pouvait, par quelque subterfuge, passer outre aux consignes du médecin.

A peine mieux, elle rêvait de reprendre une vie active et aventureuse et n'acceptait les exigences de son traitement qu'en vue de cet avenir compensateur.

A cette malade, j'ai apporté le message chrétien de l'acceptation totale

de sa maladie et de l'abdication devant Dieu de toute volonté propre.

A l'instant ou nous quittions sa chambre, ma femme et moi, elle nous rappela pour nous dire, dans la plus vive émotion : «Vous avez raison, c'est d'une abdication plus complète que j'ai besoin. Je savais bien que Dieu attendait de moi un nouveau pas, mais je ne savais pas lequel. »

Quelque temps après, elle nous écrivait : « J'ai accepté vraiment la maladie, sa souffrance morale comme sa souffrance physique. Il n'y a plus aucune révolte en moi. Dieu y a mis une paix qui fait que l'on m'a demandé la raison du changement qui s'était opéré, et j'ai pu ainsi témoigner de ma foi... »

Une infirmière de sanatorium m'a dit un jour : « La première condition du succès du traitement de nos tuberculeux, c'est qu'ils acceptent leur maladie. Sans quoi ils contrecarrent constamment les efforts du médecin par leur esprit d'indépendance. » Dans notre pratique quotidienne, nous connaissons tous ces malades versatiles et indisciplinés, dont le comportement compromet sans cesse la cure.

J'appellerai Blanche une malade qui me consulte quelque temps, me quitte, voit de nombreux médecins, me rappelle de nouveau, pour me lâcher encore. Elle commence toutes sortes de traitements et ne les poursuit jamais avec persévérance. Elle discute toutes les prescriptions, met son veto au pneumothorax, aux piqûres, etc.

Sans analyser toutes les causes de cette révolte incessante, je note qu'elle est la fille d'un buveur égoïste et brutal et d'une mère sentimentale. Dès l'enfance, elle est solitaire, indépendante, rêveuse, impulsive. La maladie éclate à la suite d'un grave choc moral : la mort accidentelle de son fiancé à la veille de son mariage.

Elle refuse longtemps d'aller à la montagne. Quand elle s'y décide, elle va en pension où elle est plus libre qu'au sanatorium. Après trois mois elle redescend contre l'avis du médecin. Elle reprend du travail pour être indépendante, et je dois discuter pendant des mois pour le lui faire quitter. Elle épouse un homme débonnaire qu'elle domine. Les cures se succèdent, toutes interrompues prématurément ou compromises par indiscipline; elle discute sans répit, accepte ceci, refuse cela, se passionne, fait même quelques expériences spirituelles mais se bute toujours, à la fin, contre la nécessité d'une abdication radicale de notre volonté devant Dieu. Et c'est tout juste ce dont elle a le plus besoin. Elle dit qu'elle préfère mourir que de renoncer à son indépendance. Et, de fait, elle est morte, après une

longue aggravation de sa maladie. Je ne l'ai pas soignée les derniers temps. Je souhaite qu'un confrère ait pu l'aider à trouver l'acceptation, la sérénité, l'abdication.

Tous mes confrères auraient de pareils cas à raconter où tous leurs efforts ont été tenus en échec par l'impulsivité capricieuse du malade. Et il est clair que ce problème de vie, que constitue une farouche indépendance, joue un rôle dans la médecine tout entière. On n'a pas idée du nombre de malades qui courent toutes sortes de médecins sans jamais obéir complètement à aucun, qui se plaisent à les mettre en contradiction les uns avec les autres, qui en cherchent toujours un qui leur permette ce que l'autre leur a défendu ou qui s'écrient quand on en vient à la prescription essentielle : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, docteur, mais pas cela ! »

Il en est de même de ces refus obstinés de nombreux malades de se laisser transporter à l'hôpital quand leur traitement l'exige. Et rarement ils avouent leur motif secret. Tel homme craint d'y être un sujet d'expériences scientifiques. Tel autre craint qu'on le force à manger d'un plat qu'il déteste. Telle femme, qui n'a pas su établir à son foyer un climat de confiance réelle, craint d'y être remplacée pendant son absence. Telle autre redoute simplement que son chat, auquel elle tient exagérément, soit mal soigné par quelqu'un d'autre.

Mais, par caprice, on peut nuire aussi à la santé d'autrui. Je connais une jeune femme qui avait épousé un voyageur de commerce. Elle ne pouvait accepter ses déplacements continuels et ce fut bientôt, à chacun de ses départs, une véritable scène. Par gain de paix, le mari se décida à changer de profession. Mais il eut beaucoup de peine à supporter la vie sédentaire de bureau. Sa santé s'en ressentit, si bien qu'une maladie banale prit des allures graves.

Quand la femme se recueillit, elle comprit qu'elle avait fait passer son caprice avant le souci de laisser son mari suivre son propre plan de vie. A sa guérison, elle lui en demanda pardon, et l'invita à reprendre son activité de voyageur, qui convenait mieux à son tempérament.

Or, tous les médecins savent combien il est difficile d'obtenir de la discipline et de la soumission chez une nature capricieuse et personnelle. On n'y parvient pas par des exhortations, des reproches ou des ordres. Il y faut une vraie révolution intérieure dans l'âme du malade.

Pour en revenir à la tuberculose, il faudrait citer tous ces

innombrables « cas frontière » de la pratique courante, ces petites tuberculoses fibreuses, ces vieilles lésions qui sommeillent. Le médecin sait bien qu'ils ont moins besoin d'un traitement technique que d'acquérir une vraie discipline de vie, d'apprendre à se reposer à temps ou de se nourrir plus sainement.

Appelons Armand un malade que j'ai soigné d'abord pour une dépression psychique. Ne parvenant pas à découvrir la cause morale,]e me bornai à un traitement médicamenteux et à une psychothérapie banale.

Un an après, il faisait une hémoptysie et je constatai une tuberculose évolutive. Je l'envoyai à la montagne. Y avait-il une « synthèse du cas », une cause commune à la dépression psychique et à la maladie physique qui lui succéda ? Questionné à propos de cela, le médecin-chef d'un de nos grands sanatorium de montagne me répondit aussitôt : « Je suis convaincu que si l'on recherchait systématiquement les antécédents psychiques de nos pensionnaires, on constaterait que chez la moitié d'entre eux, au moins, une phase dépressive a précédé plus ou moins l'éclosion de leur tuberculose. »

En ce qui concerne Armand, ce n'est que longtemps plus tard, quand lui et sa femme se sont ouverts à moi, quand j'ai commencé à m'intéresser à leurs problèmes de vie, que j'ai appris quelles défaites morales, et quelles difficultés étaient à l'origine de ces troubles psychiques.

Le ménage marchait très mal. Une incompréhension mutuelle et une inadaptation de caractères très différents avaient conduit les époux à un éloignement moral progressif.

Armand était un faible de la volonté, qui, bien vite, avait cédé aux tentations et cherché dans des passions et des affections dangereuses une compensation au vide de son cœur. L'épouse blessée s'était renfermée de plus en plus dans une attitude de victime irréprochable, qui éloignait son mari encore davantage. Celui-ci menait une vie de plus en plus indisciplinée, veillait beaucoup, se surmenait, faisait des scènes à la maison, était malheureux.

C'est ainsi qu'il en vint d'abord à une dépression psychique et, une année après, à une tuberculose.

Quand il y a dans une vie des fautes qui troublent pro fondément la personnalité, elles se traduisent d'abord par des troubles nerveux, car c'est

notre système nerveux qui est le plus fragile.

Mais, bientôt, si la leçon de ces accidents nerveux n'est pas tirée, si le médecin ne parvient pas à dépister les problèmes de vie qui en sont la cause profonde, des troubles physiques leur succèdent alors, car la résistance vitale est amoindrie. Suivant leurs prédispositions personnelles, chez l'un éclatera une tuberculose pulmonaire, chez un autre une entérocolite, chez un autre une phlébite ou quelque autre maladie organique encore.

Naturellement, Armand transporta avec lui à la montagne ses problèmes personnels non résolus. Il fut un malade insoumis, qui prit constamment des libertés avec le règlement, qui quitta prématurément le sanatorium pour aller dans une pension où il était plus libre. Et le désœuvrement complet du traitement à la montagne ne fit qu'aggraver l'indiscipline morale du malade. Ce désœuvrement se prolongea au retour en plaine, car Armand avait perdu sa place. On craint la contagion !

D'ailleurs, l'idée qu'on doit « se reposer » quand on est délicat, ne stimule pas un tel malade à rechercher très activement du travail. Et s'il n'a ni un cadre professionnel, ni une vie spirituelle propres à lui donner une vraie discipline intérieure, on devine que ses fautes de vie lui procurent plus de fatigue que de repos.

Le désœuvrement et le chômage ont fait plus que n'importe quoi pour conduire Armand à la rechute qui m'obligea à l'envoyer une seconde fois à la montagne.

Constatant aussi l'influence aggravante du désœuvrement sur les malades, le Dr Rollier, de Leysin, a fondé sa clinique-manufacture. Il a démontré ainsi que des malades auxquels on donne une occasion de travail en rapport avec leurs forces, au cours même de la cure déjà, se guérissent plus vite. Voilà une médecine qui, au traitement technique, ajoute le traitement de la personne.

Entre temps, je m'étais lié plus profondément avec Armand. Il avait compris que la solution de nos difficultés morales a une grande importance pour notre santé physique. Aussi son second séjour à la montagne fut-il tout différent du premier. Armand était devenu un malade soumis. Son état se consolida rapidement. A son retour, son ménage retrouva l'harmonie. Sans tarder, il rechercha du travail et le travail contribua, cette fois, à affermir le redressement moral de sa vie. Depuis lors son état physique est bon.

Je l'ai rencontré tout récemment, dans la rue, avec sa femme. Leur attitude ne laissait pas de doute sur l'amour qu'ils ont retrouvé et sur leur bonheur.

Un de mes confrères et amis, qui dirige un sanatorium, m'a raconté récemment qu'à la dernière réunion des médecins-chefs de sanatorium, la discussion porta sur la grave question des rechutes. C'est, pour le spécialiste qui a obtenu par la cure d'altitude un beau résultat, une véritable angoisse de voir son malade redescendre en plaine et reprendre sa vie normale. Trop souvent il le voit revenir après quelques mois. Aussi, plusieurs des médecins réunis proposaient-ils de prolonger le séjour des malades guéris au sanatorium. Mais il est clair qu'on ne peut pas retenir indéfiniment un malade guéri à l'écart de sa vie normale.

Et mon confrère, à la lumière de son expérience spirituelle personnelle, affirma que le vrai problème n'est pas là : si, trop souvent, le retour dans la plaine conduit à la rechute, c'est que le malade, en rentrant dans sa famille, dans son cadre social, retrouve tous les problèmes de vie dont il n'avait pas su, jadis, être victorieux. Aussi, ajouta mon confrère, il ne suffit pas de guérir un tuberculeux; il faut en même temps, en vue de son retour dans la plaine, l'aider à acquérir une qualité de vue qui assure sa victoire sur ses passions, sa résistance aux tentations et sa vraie discipline.

Le médecin-chef d'un autre sanatorium m'a dit un jour sur ce sujet : « Vous avez certainement raison. Mais nous autres spécialistes, nous sommes trop absorbés par notre travail technique. Il faudrait qu'à nos côtés un médecin soigne l'âme de nos malades. » Mais ne vaudrait-il pas mieux encore que tout médecin, si spécialisé qu'il soit, soigne la « personne » tout entière de son malade ? Et ce sera le vrai remède aux inconvénients de la spécialisation exagérée.

Cette influence du moral sur l'évolution physique du tuberculeux explique la proportion à peu près constante de succès qu'obtient toute méthode nouvelle de traitement dont la vogue stimule la confiance du malade. Baudouin [1] relève le fait, et le rattache avec raison aux lois de la suggestion. Mais il reconnaît lui-même les limites de l'effet de suggestion.

[1] CH. BAUDOIN. *Suggestion et autosuggestion,* p. 46. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé.

Au moindre doute, au moindre échec, une suggestion négative vient compromettre les résultats favorables obtenus tout d'abord.

Une véritable expérience spirituelle, au contraire, n'exerce pas seulement une action tonique sur celui qui la vit. Elle entraîne dans son comportement des résultats concrets, corrige ses fautes de caractère, met fin aux conflits qui le rongent.

Voici un dernier cas qui m'a paru bien significatif à cet égard. Donnons-lui le nom de Sonia. Elle a été une enfant vive, joyeuse, expansive. Mais à onze ans elle perd sa mère pour laquelle elle avait une tendresse profonde. C'est un grand choc dans son âme d'enfant. Son père est sombre, pessimiste, renfermé. Le chagrin le renferme davantage. Elle n'a pas de contact avec lui. Il reste veuf deux ans. Elle est très seule. Elle cherche un appui affectif chez des voisins qui ont une mauvaise influence sur elle. Et quand son père se remarie, c'est encore pire : elle se révolte contre sa belle-mère qui intervient dans le ménage où elle avait commencé à prendre des responsabilités. Elle la critique, s'échappe autant qu'elle peut et connaît un vrai désarroi intérieur.

A quatorze ans elle fait une pneumonie. A quinze ans une grippe épidémique prend chez elle une allure grave.

Elle veut devenir indépendante pour fuir la maison, entre à l'École normale, s'acharne au travail malgré des bronchites répétées. Elle est sombre, susceptible, inquiète et fait à dix-neuf ans une première pleurésie en pleins examens. Mais elle se soigne à peine, entre dans un institut pour gagner sa vie et fait une seconde pleurésie. Là, en pleine crise intérieure, isolée moralement, elle est en proie aux plus grandes difficultés avec son imagination. La lutte farouche et décevante pour la pureté l'épuise. Sa vie spirituelle est tout aussi chaotique, secouée par les crises, les élans et les doutes. A la suite d'une troisième pleurésie, on l'envoie au sanatorium. A vingt-trois ans, pour s'assurer son gain, elle accepte un poste de maîtresse primaire dans un petit hameau de montagne, au climat rude, sans soleil tout l'hiver, dans une école délabrée et glaciale.

Vie triste, sans amis, rongée de soucis pour sa famille dont elle est isolée moralement. Bientôt une bronchite grave la ramène au sanatorium. Cette fois c'est une lésion évolutive. Mais au retour de la montagne elle tombe sur un médecin qui conteste le diagnostic, critique ses confrères

et la soigne à sa manière. Dès lors elle traîne misérablement, avec de fugitives améliorations, un état général déclinant, un état nerveux toujours pire.

Une inflammation intestinale prend vite des allures graves et s'avère une localisation tuberculeuse nouvelle. L'état pulmonaire n'en est pas meilleur et pour la première fois on trouve des bacilles de Koch.

Elle est entre les mains d'un spécialiste distingué qui insiste pour qu'elle renonce définitivement à son travail dans des conditions climatériques si défavorables.

Mais elle a peur de l'avenir et reprend son poste. Nouvelle alerte : on doit l'opérer d'urgence pour un ulcère tuberculeux du cæcum. L'entérite redouble. Elle n'est plus qu'une révoltée et une désespérée quand son médecin l'oblige à demander un congé et à aller passer l'hiver dans le Midi.

C'est alors qu'une amie lui écrit et lui suggère de venir me voir à son retour pour examiner avec moi l'ensemble des problèmes que pose sa santé. Un ami me prévient de mon côté, ajoutant qu'il pense qu'elle est aussi malade moralement que physiquement.

C'est en effet une pauvre épave que je vois arriver, découragée et tremblante. Si son statut pulmonaire me surprend en bien, son état général et son état psychique sont déplorables. Je passe sur les détails de l'examen physique complet auquel je procède. Elle s'ouvre difficilement. Son histoire ne sort que par bribes. Il y faut des heures. Visiblement, elle est lasse de remuer tant de tristes souvenirs.

Je lui dis alors ma conviction que, plus notre état physique et moral est compromis, plus nous avons besoin d'une âme limpide et victorieuse pour soutenir le corps.

Peu à peu, l'entretien devient plus profond. Aux faits de sa vie, que je viens de rapporter à grands traits, elle ajoute d'autres faits que je ne rapporterai pas parce qu'ils relèvent de la confession. De longs silences marquent sa lutte contre ses résistances intérieures, mais son ouverture devient de plus en plus complète.

Enfin, un grand sourire, tout nouveau, effleure son visage. On sent en elle un grand soulagement. Je la remercie de sa confiance et de son courage. Nous prions ensemble. Elle me quitte, très émue, mais le regard brillant.

Le lendemain, j'espérais la retrouver détendue. Mais c'est tout le

contraire. Alors je lui dis paisiblement : « Vous avez sûrement quelque chose encore à me dire, quelque chose de plus dur à confesser que tout ce que vous m'avez dit hier. »

J'ai assisté là à une des plus grandes batailles spirituelles dont j'ai été le témoin. Tout de suite elle me dit qu'elle a passé une nuit atroce : elle se rendait bien compte que si sa confession n'allait pas jusqu'au bout ce serait pire encore que si elle ne m'avait rien dit. Mais il fallut des heures jusqu'à sa libération complète. Elle gardait encore sur le cœur une faute de l'enfance qui avait bloqué toute sa vie. Elle ajouta aussitôt : « Il me semblait que jamais je ne pourrais m'en décharger. Tout le monde me tenait pour irréprochable et j'étais rongée par ce souvenir que je n'osais avouer à personne. Deux fois, j'ai tenté de le faire; je me suis rendue chez des amis chrétiens. Mais je les ai quittés sans qu'ils aient compris le vrai but de ma visite. Quand on m'a écrit dans le Midi de venir vous voir, j'ai pensé que c'était une dernière chance que Dieu m'offrait de faire la lumière complète dans mon âme. Pendant plusieurs mois, là-bas, j'ai prié jour après jour pour demander à Dieu le courage de m'ouvrir entièrement à vous... »

Sonia ajouta que, depuis des années, elle se rendait compte que le sort de son état physique était lié à sa libération spirituelle. Elle sentait que le poids qui pesait sur son âme compromettait tous les traitements que son médecin poursuivait avec dévouement. Lors de son opération, elle avait souhaité de tout son cœur ne pas se réveiller. Elle s'écria enfin : « Depuis dix ans j'ai peur de vivre ! Comment aurais-je pu guérir ?»

Ce jour-là, Sonia consacra sa vie à Jésus-Christ.

Les mois qui suivirent ne furent pas faciles. Longtemps encore, elle me dit qu'elle ne sentait pas le pardon de Dieu. Et puis le courant de sa vie spirituelle, libéré du gros obstacle qui l'avait obstrué jusque-là, entraînait avec lui de menus débris qu'à chaque consultation elle devait m'apporter. Elle explorait sa vie, mesurait mieux la détresse morale de sa famille et se reprochait son attitude critique envers elle. Tout cela la fatiguait, l'éprouvait. Son état physique n'était pas brillant. J'étais près de me demander si je n'aurais pas dû attendre qu'elle fût en meilleure santé pour la laisser s'engager dans une telle secousse spirituelle.

Remettre sa vie et son âme en ordre n'est pas chose légère. Cela impose de grandes fatigues avant de conduire à une meilleure santé.

Après plusieurs mois l'état physique et nerveux de Sonia s'affermit cependant, en même temps qu'elle s'épanouissait à la vie spirituelle.

Elle était prête à suivre les conseils de son médecin, à affronter de nouvelles difficultés, à garder confiance en l'avenir. Aussi quand elle apprit que les autorités scolaires exigeaient d'elle cette démission qu'elle redoutait tant naguère, elle l'accepta tout simplement, avec sérénité.

Elle n'est pas guérie. Les épreuves ne lui ont pas été épargnées. Mais son état physique s'est consolidé malgré tout. Et puis elle a éprouvé le pardon de Dieu, elle a commencé à exercer une influence spirituelle autour d'elle, à être une force pour sa famille, et à aider des âmes à trouver le Christ.

CHAPITRE III

SUR D'AUTRES MALADIES PHYSIQUES

Ce que je viens d'écrire de la tuberculose est vrai de toutes les maladies infectieuses, dont le pronostic dépend toujours, en premier lieu, de la résistance du sujet. Un malade découragé de la vie, écrasé par des problèmes de famille qu'il n'a pas pu résoudre, ou miné par l'alcool, mourra d'une grippe banale. Tous les efforts du médecin pour soutenir son état général et stimuler ses réactions de défense resteront sans écho. Et puis il dort plus mal et digère plus mal à cause des préoccupations qui le rongent. Il faut recourir à plus de calmants qui diminuent sa résistance.

Il n'est pas besoin non plus de démontrer l'influence des problèmes de vie chez tous les malades que l'on groupe autour de la notion d'arthritisme. Chez eux, des facteurs multiples s'enchevêtrent : facteurs héréditaires d'abord, et l'on peut bien dire que ce qu'on appelle le «terrain arthritique» n'est que l'héritage des fautes de vie des générations antérieures; facteurs personnels, ensuite, soit physiques, soit moraux.

Dans les fautes de vie physiques, à coté du surmenage et de la sédentarité, les fautes d'alimentation sont au premier plan : régimes trop carnés, trop sucrés [1], trop acides, alcool, bref régimes alimentaires commandés par la gourmandise. Il y a un plan de Dieu pour l'alimentation de l'homme, dont on ne peut s écarter impunément.

Mais les fautes de vie d'ordre moral jouent également un rôle considérable. Le Dr Swain, de Boston, qui dirige une clinique spécialisée dans le traitement des affections arthritiques a relevé 270 cas qui ont été guéris quand ses patients ont été libérés de la peur, du souci et du ressentiment. Il est arrivé à la conclusion qu'au moins 60 % des cas d'arthritisme ont pour cause un conflit moral.

Je citerai plus loin un cas de diabète très instructif. Je pourrais citer

[1] P. CARTON. *Traité de médecine, d'alimentation et d'hygiène naturistes,* p. 527. Brévannes, 1931.

un grand nombre de cas de névrites. Chez l'un d'eux, dont j'ai l'observation sous les yeux, la névrite a éclaté peu après un deuil qui l'a laissé révolté. Depuis que j'ai recherché systématiquement les facteurs moraux dans les névrites, je n'ai rencontré aucun cas où leur importance ne s'imposât à mon observation.

A l'heure où j'écris ces lignes je vois une malade atteinte de névrite du radial droit, et que nous appellerons Clotilde. C'est une petite nature, maigre et sèche, ascétique, qui a toujours « vécu sur les nerfs » comme on dit. Au lieu de chercher en Dieu les forces morales dont elle avait besoin, elle les a empruntées à son cran nerveux, pour faire face aux difficultés de la vie qui ne lui ont pas été épargnées. Elles se sont précipitées encore au soir de sa vie : revers d'argent, chômage de son mari, faillite de son fils. Cette fois l'emprunt aux ressources nerveuses n'a plus répondu et elle a fait une dépression. Il en est ainsi d'une maison de commerce en difficulté : elle emprunte, et emprunte encore pour maintenir la prospérité apparente jusqu'au jour où le trou à boucher est trop grand et où elle ne trouve plus de crédit.

Clotilde a compris que Dieu seul pouvait lui rendre la confiance et la sérénité dont elle avait besoin pour supporter ses épreuves sans en être écrasée. Elle a fait de grands progrès. Elle a retrouvé la paix, repris goût au travail et dort sans calmants. Maintenant elle fait une névrite qui m'apparaît comme une fixation de sa décharge nerveuse. De même que chez un septicémique une localisation de l'infection est le chemin de la guérison, une localisation névritique est un symptôme de guérison d'une dépression nerveuse.

Voici une malade atteinte de rhumatisme, nommons-la Geneviève. Elle arrive un jour à Genève, et, m'ayant entendu quelques années plus tôt dans une conférence, elle vient me consulter.

Dès sa jeunesse, le souci de réussir, de devenir indépendante l'a dominée, puis, lorsque la maladie est survenue, la peur de l'avenir. Elle aurait voulu poursuivre ses études, mais ses parents l'avaient retenue à des travaux ménagers. Après des années difficiles, elle va à l'étranger où elle connaît des jours heureux comme gouvernante d'enfants.

Puis un industriel dont la femme est malade et dont elle élève les enfants lui propose le mariage après la mort de sa femme. Elle l'accepte moins par amour que par souci d'assurer son avenir.

Or si l'amour est aveugle, la peur l'est encore davantage. En rentrant

de voyage de noce, elle apprend que l'entreprise dont son mari est l'administrateur doit faire une demande de concordat. Bientôt c'est la faillite, la fuite de son mari à l'étranger, les soucis et les dettes. Elle, qui désirait tant être indépendante, se voit obligée d'accepter l'aide de sa famille et de reprendre une place pour soutenir de son gain son mari, dans l'espoir de le retrouver.

Mais bientôt, c'est sa santé qui s'ébranle : une angine, puis le rhumatisme polyarticulaire. Une chrétienne, qui a entendu parler de sa détresse, l'invite à une rencontre religieuse, mais elle n'ose pas y aller par crainte de perdre sa place.

Elle doit cependant quitter sa place pour soigner sa mère pendant plusieurs mois. Et une nouvelle crise de rhumatisme l'oblige à faire une cure de bains. Le médecin de la station thermale, voyant son désarroi, lui dit, selon sa conception : « Cherchez-vous un amant. »

Tout cela aggrave encore la crise morale par laquelle elle passe, ainsi que la déception d'une nouvelle place dans des conditions telles qu'elle s'enfuit, désespérée, au bout de trois jours.

Elle me raconte tout cela. Après un moment de silence, elle me dit qu'elle se rend bien compte du rôle néfaste qu'ont joué dans sa vie le souci de réussir, de devenir indépendante, puis la peur de l'avenir. Depuis longtemps, elle pressent qu'une véritable foi en Dieu serait la seule réponse à cette peur. Mais comment y parvenir ? Si l'éclair de la foi peut, en un instant, déchirer les nuages amoncelés sur une vie, l'épanouissement d'une vie chrétienne et la dissipation de tous ces nuages demandent un long apprentissage.

Je disposais de peu de temps. J'envoyai Geneviève à une amie chrétienne qui passa trois après-midi de suite avec elle, et l'encouragea en lui faisant part de ses expériences spirituelles.

Puis, au cours d'un long séjour dans une maison dirigée par un pasteur, elle apprit à s'abandonner totalement à Dieu, à demander pardon à sa famille, à pardonner à son mari, et à entrevoir la reconstruction de sa vie par la foi. Un seul poste se présentait à elle, qui lui paraissait bien peu intéressant et au-dessus de ses forces. Mais elle l'accepta dans un véritable acte de confiance, et Dieu ne tarda pas à la conduire plus loin. Je la revis quelques mois plus tard. Elle était directrice d'une grande maison, appréciée de ses chefs et de ses collaborateurs, se recueillant chaque jour, libérée de sa peur de l'avenir

et considérablement améliorée dans sa santé.

Abordons maintenant le domaine de l'artériosclérose, qui constitue une part si importante de la pratique courante du médecin et met parfois sa patience à rude épreuve. Ce sont, en effet, le plus souvent des malades qui ont un long passé de surmenage digestif et moral derrière eux, avec lequel ils ont la plus grande peine à rompre.

Tant qu'ils n'ont pas trouvé la source intérieure d'un vrai renoncement, ils contreviennent sans cesse aux conseils de leur médecin, lui demandent plutôt quelque médicament qui les dispense de réformer leur vie, s'impatientant quand le nouveau médicament n'abaisse pas la pression. Ils sont des actifs qui ont accumulé sur leurs épaules les responsabilités et les soucis dont ils ne peuvent plus se dégager, qui ont pris goût pendant longtemps aux excès de régime auxquels les entraînait leur forte nature. Il faut bien avouer l'embarras du praticien devant tous ces indisciplinés, qui s'accordent sans cesse de petites « exceptions », ne les avouent que rarement et compromettent jour après jour leur santé.

Chez ces malades, les facteurs moraux sont constamment mêlés aux facteurs physiques. Au moment où j'écris ces lignes, je suis appelé chez un artérioscléreux spécifique, qui, malgré l'amélioration apportée par son traitement, fait un nouvel ictus. Les lésions organiques sont certaines et m'auraient dispensé naguère de questionner l'entourage sur son comportement moral. Mais j'apprends que tous ces derniers jours, il s'est mis dans de violentes colères.

Fahrenkamp, dans son livre *Die psychophysischen Wechselwirkungen bei den Hypertonieerkrankungen,* a montré cet entrelacement continuel des facteurs psychologiques et physiques dans l'hypertension, et A. Menninger [1] souligne l'influence énorme qu'exercent sur la pression des hypertendus leur état d'âme, leurs « conflits intérieurs », leurs variations spontanées ou même leur confiance dans un médicament prescrit.

Ainsi l'hypertension sanguine apparaît souvent comme une expression physique d'une hypertension morale avec laquelle elle marche en parallèle. En voici un cas, que nous appellerons Albertine.

Il y a un an, un médecin a découvert qu'elle avait 270 m/m de

[1] *Bulletin of the. New-York Academy.* Avril 1938 (cité par R. M. T. Praxis 1939, p.7)

pression maximum. Il l'a très bien soignée par le régime et des médicaments. Elle a perdu 17 kg. et présente maintenant 200 m/m de pression. A l'auscultation, il y a un état clangoreux du deuxième bruit aortique et un redoublement du premier bruit à la pointe, des extrasystoles.

A entendre l'histoire de sa vie, on comprend qu'elle s'est tendue dans l'épreuve. Son premier mari a été assassiné. Le second est parti à la guerre. Elle avait adopté une orpheline qu'elle a entourée de toute son affection et qui, ingrate, s'est montrée tout à coup hostile à son égard, quand elle a pu la quitter.

Depuis lors, Albertine s'agite, très vive, ne sachant jamais s'arrêter, marchant vite, incapable de modérer ses efforts, impulsive, colérique, habitant un quatrième étage sans ascenseur, irréductible quand elle pense avoir raison. Croyante, elle va tous les jours à l'église, mais elle ne peut faire confiance à personne et n'a pas d'amie. Elle se renferme dans une tension intérieure farouche. Elle a le plus grand besoin de compléter les traitements médicamenteux hypotenseurs par une détente intérieure qui rouvre son cœur à la confiance et à la douceur.

Dans sa tendance organiciste, la médecine du début de ce siècle a voulu donner de l'angine de poitrine des définitions anatomopathologiques précises, correspondant à des théories pathogéniques non moins précises. Il semblait que la question se simplifiait merveilleusement. Malheureusement, un bon nombre de malades n'entraient pas dans ces cadres si théoriques, et précisément ces malades chez lesquels les facteurs moraux jouaient un rôle évident [1]. Les organicistes s'en sont tirés aisément en déclarant ces malades atteints de « fausse angine de poitrine ». On voit combien tout cela est arbitraire et tient peu compte de la complexité du problème. Car le « faux » angineux souffre autant que le « vrai ».

Heureusement, une réaction se dessine aujourd'hui contre les vues trop simplistes de la médecine organiciste. Lian [2] rappelle que l'angine de poitrine n'est qu'un syndrome susceptible d'être provoqué par des causes diverses, morales autant que physiques et souvent combinées. La

[1] Voir la relation d'une ″épidémie″ d'angine de poitrine, à bord de l'« Embuscade » par le Dr Gélineau, dans la *Gazette des Hôpitaux civils et militaires* en 1862.

[2] C. Lian. *L'angine de poitrine.* Paris, Masson, 1932.

fameuse distinction entre la « vraie » et la « fausse » angine de poitrine, qui a obsédé tant de malades, n'a donc plus aucun sens dès qu'on renonce à en faire une entité morbide.

Laubry, à son tour, reprend toute la question et conclut avec une prudence qui contraste avec la rigueur des classifications d'autrefois [1]. Il souligne la complexité des facteurs et parle du rôle pathogène des « mille blessures de la vie ».

Le foie est un véritable réactif de l'âme. Plusieurs expressions populaires, comme « se ronger le foie », « se faire de la bile », en témoignent. Alors qu'un sujet fait une migraine à la moindre contrariété, un autre fera un « mouvement de bile ». Suivant sa doctrine, un médecin lui dira que sa crise hépatique vient d'un déséquilibre neuro-végétatif, un autre que tous ses maux «viennent du foie». On n'a pas idée du nombre de malades qui nous racontent qu'un médecin leur a dit qu'ils ont le foie délicat et qui s'imposent depuis lors de graves restrictions alimentaires. En réalité, ces maux, le plus souvent, quelle que soit leur symptomatologie, viennent des contrariétés, tout simplement. Ou plutôt d'une attitude de vie qui n'accepte aucune contrariété. Car, espérer vivre à l'abri des contrariétés serait une utopie. La vraie réponse chrétienne à ces « mille blessures de la vie » c'est l'acceptation.

Des malades savent parfaitement qu'ils font une crise biliaire, avec douleur et gonflement du foie, céphalées et vomissements toutes les fois qu'ils prennent de l'alcool ou ont une dispute de famille. Mais, au lieu de chercher une vraie discipline et un climat nouveau pour la vie de famille, ils consultent tous les spécialistes, absorbent les innombrables « pilules pour le foie » que leur recommandent les voisins, les journaux et la T.S.F. etc., et multiplient les radiographies.

Voici quelques-unes des lignes si vraies qu'écrit à ce propos le professeur Et. de Greeff, dans son article sur « Péché et maladie » [2] : « Sans doute, les postes de T.S.F. nous donnent de temps à autre un sermon; mais ne nous disent-ils pas tous les jours : Vous êtes irritable, vous dormez mal, vous êtes mécontent de vous-même, on ne vous reconnaît plus... prenez de petites pilules Enver pour le foie... » et il

[1] *Presse médicale,* 17 décembre 1938.

[2] *L'homme et le péché.* Coll. « Présences » p. 50. Paris, Plon.

ajoute... « l'honnête homme ne songe nullement à se couvrir par la maladie, mais il espère un médicament, une hygiène qui lui procurera l'accord avec lui-même, sans efforts personnels... Que de paresseux s'imaginent de bonne foi que c'est leur estomac qui leur a fait rater leur vie... la pathologie et la physiologie, si utiles et si adoucissantes à l'homme, ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : elles ne joueront leur rôle que dans la mesure où l'homme se mettra volontairement dans les meilleures conditions de vie; les petites pilules pour le foie ne suppriment pas l'effort personnel. »

Bien entendu, les médecins savent bien cela, et ils s'efforcent de réformer la vie de leurs patients. Mais beaucoup constatent avec amertume qu'on ne suit guère leurs conseils. C'est le but de ce livre de rappeler que toute vie peut réellement être réformée si l'on prend ses problèmes à la racine. Faute de croire à cette transformation profonde, les médecins se contentent de petits moyens. Je connais une telle malade à laquelle son médecin, conscient du rôle du psychisme dans ses troubles hépatiques, avait recommandé de se distraire.

Pour se distraire, elle écoutait la T.S.F. Malheureusement, la T.S.F. n'est pas toujours apaisante. Et quand cette malade, qui nourrissait dans son cœur un vif ressentiment contre certains hommes d'État étrangers, venait à les entendre discourir à la radio, elle en était si profondément bouleversée qu'une nouvelle crise de foie en était la conséquence. Il est évident que la vraie solution n'eût pas été dans les « distractions » mais dans une libération de l'âme de tous les ressentiments qui l'empoisonnaient.

Tous les médecins pourraient tirer de leur expérience d'innombrables autres exemples de cet ordre.

Je me bornerai à extraire encore d'une lettre l'auto-observation suivante :

« Depuis l'âge de dix ans et jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, j'ai joui d'une santé magnifique. A quarante-deux ans, lorsque j'ai passé de l'industrie dans l'administration, j'ai connu pour la première fois de ma vie des sentiments de haine pour deux de mes chefs qui m'ont infligé de grosses humiliations. Ces humiliations étaient d'autant plus dures que j'avais été précédemment gâté par les succès de ma vie à l'étranger, par la situation que j'y occupais, et que j'avais vécu jusqu'alors avec la conviction de pouvoir m'entendre facilement avec tous les hommes.

» Sous l'effet de ces humiliations, que je n'arrivais pas à accepter, j'ai commencé à avoir des troubles du foie. Jamais auparavant je n'avais ressenti la moindre douleur au foie. La haine que je nourrissais à l'égard de mes chefs et de cette nouvelle vie, à laquelle je croyais ne jamais pouvoir m'accoutumer, a provoqué chez moi, à cette époque-là, quelques fortes crises du foie...

» Depuis le jour même où j'ai essayé d'écouter dans le recueillement ce que Dieu avait à me dire, j'ai compris que je devais arriver à prier pour mes chefs et à les aimer. Il y eut en moi, en ces jours-là, une lutte très violente. Un jour cependant est venu où j'ai senti que Dieu avait enlevé tout sentiment de haine de mon cœur : depuis ce jour-là, où Dieu a accompli ce miracle, non seulement je n'ai plus eu de douleurs au foie, mais encore je n'ai plus rencontré aucune difficulté dans mes relations avec mes chefs. »

Mais je me garderai de ne relever que les facteurs moraux des affections hépatiques. Il en est de physiques, et qui sont liés, eux aussi, à des problèmes de vie, principalement à la gourmandise. Toutes les fautes que commettent les hommes dans leur manière de vivre ont leur cause profonde dans leur cœur.

A cet égard, la gourmandise joue un rôle considérable: c'est d'elle que relèvent, le plus souvent, les excès alimentaires dont le médecin constate chaque jour les effets. Excès de viande, de cuisine raffinée, de charcuterie; excès de sucreries, de chocolat, de petits gâteaux. Gourmandise d'épices, de café, d'alcool ou de tabac. Il y a, dans nos pays occidentaux, bien plus de gens qui mangent trop que de gens qui mangent trop peu.

Il n'y a, d'ailleurs, pas que des gourmandises alimentaires, car toute prédilection à laquelle on tient exagérément mérite d'être appelée gourmandise : gourmandise des paresseux, amateurs de lit; gourmandise intellectuelle de ceux qui se complaisent dans les idées et ne font plus bouger leurs jambes et leurs mains; gourmandise de la sensibilité ou de l'attendrissement sur soi-même et gourmandise sexuelle; gourmandise d'ambition et de gloire qui impose à tant d'hommes une vie de surmenage sans rapport avec leurs possibilités et leur tempérament; enfin gourmandise d'argent.

Un malade prend assez volontiers un médicament. Mais combien de prescriptions au sujet du mode de vie sont suivies ? Combien de

fumeurs peuvent lâcher la cigarette, d'alcooliques leur apéritif ou de surmenés leur agitation ?

Je me souviens qu'un jour je déjeunais dans une ville confédérée avec un ami. Il me dit à l'oreille, en commandant un plat de charcuterie :

« J'ai toujours un peu l'impression d'être un païen quand je mange du porc. »

« Alors, pourquoi en manges-tu ? » lui dis-je.

« Parce que c'est bon », me répondit-il.

Je pense à une malade du foie, dont j'aurais aussi beaucoup à dire du point de vue psychologique. Quand elle chercha loyalement ce qui, dans sa vie, compromettait le plus sa santé, elle dut reconnaître que c'était tout simplement la gourmandise bien plus que tous ses complexes moraux. Le moindre excès alimentaire avait une répercussion sur son état psychique et physique pendant plusieurs jours. Aussi me dit-elle un jour : « Je m'aperçois que je dois devenir disciplinée à une bouchée près. »

Chacun a ses problèmes propres. Il nous semble toujours que les problèmes des autres sont plus simples à résoudre. Tel, qui ne connaît que la passion intellectuelle, ne peut pas comprendre qu'un autre ne puisse résister à quelque gourmandise alimentaire. Mais c'est souvent d'une victoire sur un tel point concret, je dirai spécifique, que dépend le sort d'une vie disciplinée. J'ai vu des âmes ne s'épanouir physiquement et spirituellement que le jour où elles ont été libérées de la passion du tabac ou du chocolat. Quel que soit le domaine où la discipline est la plus difficile, c'est là que se joue la réforme d'une vie.

Mais la gourmandise n'est pas la seule cause des fautes alimentaires. La mode, les préjugés sociaux, l'amour-propre ou la paresse jouent un rôle important. C'est parce que la nourriture carnée est un attribut de l'aisance sociale que les maladies de nutrition et de pléthore sont si fréquentes parmi les riches. Les médecins diront combien le diabète est fréquent chez les hommes d'affaires que rongent à la fois leurs soucis d'affaires et leurs « dîners d'affaires ».

C'est ainsi que beaucoup de gens, qui ne prennent jamais, à leur ordinaire, de viande le soir, se croient obligés d'en apprêter quand ils ont un hôte à dîner, lequel, d'ailleurs, ne demanderait, lui aussi, qu'à s'en abstenir. C'est ainsi que les hôtels, surtout s'ils sont d'une catégorie supérieure, sont obligés de servir à leurs clients des menus très peu

favorables à leur santé, avec plusieurs viandes au repas de midi, beaucoup de sauces et d'entremets, peu de légumes et de fruits, et de la viande encore le soir. Il est singulier de voir tant de gens qui se nourrissent assez sainement le reste de l'année, s'imposer un surmenage digestif au moment des vacances. Les troubles digestifs « retour de vacances », causés par ces régimes hôteliers trop riches, ou encore par les « spécialités locales » auxquelles il fallait goûter, sont bien connus de tous les médecins.

Et de pauvres gens, le jour de la paye, s'offrent un repas féerique et indigeste, comme pour se venger de leur pauvreté et des privations endurées à la fin du mois.

La fille d'un médecin m'a confié que, jeune fille, elle avait été très affectée par un chagrin d'amour. Son père, alors, avait découvert chez elle une albuminurie orthostatique dont personne n'aurait jamais su si elle n'était pas antérieure au chagrin d'amour, si elle n'avait été fille de médecin : car son père avait fait peu auparavant une analyse qui n'avait pas décelé d'albumine.

On ferait de pareilles constatations avec les phlébites, qui surviennent toujours chez des sujets usés physiquement et moralement. Je pense à un malade qu'une phlébite en fer à cheval immobilisa pendant des mois. Une pneumonie se déclara ensuite, témoin de l'affaiblissement de ses résistances. Malgré tout, la pneumonie guérit rapidement et la convalescence faisait de grands progrès quand survint une rechute de phlébite. Et cela, au moment même où il avait un grave différend avec son employeur qui décidait de se séparer de lui, en raison de sa longue maladie. On sait l'usure morale qu'apportent de telles situations, avec tout leur cortège de discussions avec les avocats et les assurances.

Il serait bien intéressant de faire des recherches systématiques sur les problèmes moraux des malades atteints de dermatoses rebelles. A force de soins, le médecin obtient une amélioration, quand, brusquement, sans cause apparente, alors qu'on croyait la partie gagnée, une récidive survient, qui, en quelques heures, envahit les téguments. Rares sont les malades qui s'ouvrent à leur médecin sur ce qui se passe dans leur vie intérieure à ce moment.

Je citerai plus loin une dermatose polymorphe chez une désespérée, rongée par un conflit conjugal et qui guérit rapidement à la suite de son

évolution spirituelle. Je pense aussi à une malade, atteinte d'un eczéma rebelle et qui vivait dans un complexe sentimental grave.

Parmi les dermatoses, c'est sans doute la furonculose qui est la plus démonstrative du rôle des problèmes de vie.

Ce n'est pas pour rien que le public dit de quelqu'un qui a des furoncles qu'il «se fait du mauvais sang ». Plus souvent qu'on ne le croit, une furonculose récidivante doit sa ténacité à quelque problème de vie secret. Cela ne nous dispense pas d'utiliser des vaccins. Mais les vaccins ne sauraient pas non plus nous dispenser de rechercher les problèmes de vie qu'il faut résoudre.

Voici un malade que nous appellerons Sigismond. Il vient pour un anthrax de la nuque. Pendant que je lui fais son pansement, je lui demande s'il n'a pas de préoccupations graves, ou quelque conflit. Mais il répond que non. Il se déclare heureux et confiant.

Je lui dis alors qu'à deux reprises j'ai commencé des furoncles moi-même ces derniers temps, juste le lendemain d'un mouvement d'humeur coupable, et que ces furoncles ont avorté dès que j'en ai reconnu loyalement la cause profonde. ,

Sigismond s'écrie aussitôt: «Oh ! alors c'est comme moi ! Je fais un nouveau furoncle chaque fois que j'ai une dispute avec ma femme. Je l'avais bien observé, mais je n'aurais pas osé le dire parce que je pensais que ce ne pouvait être qu'une coïncidence, puisque les furoncles sont dus à des microbes. »

Ce que Sigismond ne sait pas, parce que la vulgarisation scientifique ne le dit pas, c'est que les staphylocoques qui donnent le furoncle sont des microbes banaux que chacun de nous porte constamment sur sa peau, sans pour autant faire d'infection. Dès lors, dire, comme on le fait constamment, que le staphylocoque est la cause du furoncle, c'est faire un abus de langage. Il en est l'agent, mais la cause réelle, c'est celle qui diminue la résistance du sujet et favorise ainsi le développement actif du microbe.

Ce cas me fait penser à une jeune fille que j'ai suivie longtemps et à laquelle nous donnerons le nom de Mariette. Elle souffrait d'une furonculose récidivante tenace. Je finis par me demander s'il n'y avait pas chez elle quelque préoccupation secrète propre à diminuer ses résistances. De fait, elle était triste, renfermée et sombre. Mais elle ne laissait toujours rien voir de ce qui se passait dans son cœur.

Un jour, une de ses amies eut le courage, par affection pour elle, d'aborder le mystère de front, puis de lui conseiller de s'en ouvrir à moi. Ce fut très difficile. Elle était d'une timidité extrême et se taisait dès qu'on voulait la presser. Elle était dans une véritable impasse sentimentale, incapable de voir quel était son chemin.

Je ne cherchai pas à lui dicter sa conduite mais à la mettre en présence de Dieu pour qu'elle trouve auprès de lui une inspiration personnelle. Le sourire reparut et les furoncles cessèrent. Mais elle fit une récidive quelques mois plus tard. Je ne savais trop qu'en penser quand j'appris que de nouvelles difficultés étaient survenues dont elle n'avait, de nouveau, pas eu le courage de me parler. Elle fit encore quelques petits furoncles qui avortaient rapidement. Sa timidité restait d'ailleurs à vaincre et le plein épanouissement de ses résistances naturelles demeurait dépendant de nouveaux progrès dans son épanouissement moral.

A la même époque, je soignais trois autres cas de furonculose qui s'ouvraient à moi sur les angoisses qui les tourmentaient : l'une, un conflit conjugal grave, la seconde, l'état désespéré de son mari, et le troisième, un conflit professionnel.

Une autre malade me permettra enfin d'évoquer l'importance des problèmes de vie dans les maladies du cœur. Je n'ai pas besoin, naturellement, d'insister sur leur rôle dans les troubles fonctionnels du cœur, palpitations, névrose cardiaque, extrasystoles, éréthisme cardiaque. Tout cela est bien connu, non seulement des médecins, mais encore du public.

Mais les frontières exactes entre les troubles fonctionnels et les troubles organiques ne sont pas toujours faciles à établir dans la pratique courante ! On est souvent stupéfait de la façon remarquable dont sont supportées de graves lésions organiques, tandis que d'autres lésions minimes s'imposent par les troubles fonctionnels qu'elles déclenchent. Et l'on peut dire que bien souvent la destinée d'une lésion organique du cœur ou d'un état de décompensation et d'asystolie dépend plus de l'état d'âme du sujet que de son état anatomique-physiologique. Sans compter qu'une âme libérée sait accepter tout autrement les restrictions que sa maladie impose à son activité et suit avec beaucoup plus de discipline les conseils du médecin, qui visent à régler sa vie en proportion de sa résistance cardiaque. Il est singulier de constater que ce sont toujours les

malades les plus angoissés et révoltés de leur état, les plus soucieux de leur pronostic, les plus avides de guérison, qui compromettent aussi le plus celle-ci par leurs désobéissances continuelles aux ordres du médecin.

Je suis appelé chez une dame de 86 ans, qui présente une tachyarythmie complète, état qu'on ne classe pas dans les névroses cardiaques. Appelons-la Félicienne. Elle a sur sa table un flacon de digitale, prescrit quelques jours auparavant par un médecin de l'assistance publique. Elle m'avoue qu'elle en a pris trois fois la dose prescrite, dans l'espoir que cela agisse mieux ! Pensant qu'elle a eu assez de digitale, je la mets à la quinicardine et je prescris un repos moral absolu.

A ma visite suivante, je trouve un cœur tout à fait régularisé, et j'en loue la quinicardine. Mais j'ai la curiosité de demander à ma petite vieille, aujourd'hui plus accessible, s'il y aurait peut-être un facteur moral à sa crise de cœur. Elle s'écrie alors : « Bien sûr ! On m'a tué mon chat ! Et c'est le même jour que j'ai été prise de palpitations !» Elle s'était bien gardée d'en parler alors à son médecin qui lui aurait peut-être prescrit un modeste calmant plutôt que de la digitale.

Je ne prétends pas, dans ces pages, avoir épuisé le sujet. J'ai voulu simplement, par quelques exemples pris dans des domaines très divers de la médecine, montrer l'importance des problèmes de vie. Si elle est telle chez des patients atteints de maladies organiques, elle l'est plus encore chez ceux qui souffrent de troubles fonctionnels et psychiques. C'est ce que je vais aborder maintenant.

CHAPITRE IV

TROUBLES FONCTIONNELS ET PSYCHIQUES

La terreur des siècles passés, c'étaient les grands fléaux épidémiques : choléra, peste, variole, fièvre puerpérale. Dans ce domaine, et je ne cite que quelques exemples typiques, le succès de la médecine est vraiment triomphal. Malheureusement un nouveau spectre menace aujourd'hui l'humanité, c'est celui de son état nerveux. Le nombre des petits psychopathes, des troubles fonctionnels, des névroses et des psychoses a augmenté depuis un siècle dans une proportion catastrophique. Cette augmentation, dit le Dr Carrel, « peut être plus dangereuse pour la civilisation que les maladies infectieuses ».[1] Il dit encore que « les maladies mentales, à elles seules, sont plus nombreuses que toutes les autres maladies réunies ».[2] Et, sans parler des maladies mentales proprement dites, les « nerveux », à symptomatologie vague et fluctuante, constituent la bonne moitié des cas qui défilent dans une consultation courante du praticien. Devant ce flot de psychopathes, celui-ci demeure plus ou moins embarrassé et démuni. Élevé dans un siècle médical où l'anatomie pathologique a triomphé, il est presque irrité intérieurement de ne pouvoir rattacher ces malades à aucun cadre nosologique précis, de les voir revenir sans cesse avec des maux nouveaux, s'améliorer avec tous les traitements, et ne se guérir jamais. Il sent qu'ils sont moins des malades que des victimes des désordres physiques et moraux de leur propre vie et de celle de leur entourage. Ils ont plus besoin de conseils que de remèdes et ne suivent pas ses conseils. Ils auraient besoin de retrouver un axe spirituel pour leur vie, bien plus que d'aucun traitement. Et voici : les idées de l'époque le retiennent de pénétrer dans ce domaine spirituel qui lui paraît hors du cadre de la médecine. Et quand il renvoie le malade à son directeur de conscience, c'est souvent avec quelque scepticisme sur la compétence de celui-ci en face de psychopathes.

[1] CARREL, *L'homme, cet inconnu,* Paris, Plon, p.22.
[2] CARREL, *Ibid.* p. 183

Il se rend compte que cette augmentation du nombre des nerveux est due au recul moral du monde. Ce recul, en effet, avec les conséquences qu'il a dans la famille, la profession, la société, multiplie les problèmes de vie dus aux conflits conjugaux, familiaux, sociaux, aux chocs émotifs, à l'incertitude et à la peur, au recul de l'honnêteté et de la confiance, à l'agitation, à l'immoralité.

Parmi ces nerveux, il y a surtout des femmes, car c'est la condition sociale et morale de la femme qui s'est la plus transformée depuis un demi-siècle. Lorsque, jadis, elle était mariée par ses parents à un homme qu'elle n'aimait pas; lorsqu'elle était victime de l'égoïsme et de l'autoritarisme d'un mari dont elle était la domestique et qui la trompait, elle souffrait, certes, mais elle acceptait son sort parce que les conventions sociales ne lui laissaient aucun espoir d'y échapper. Aujourd'hui, elle songe au divorce. Et dès qu'elle y songe dans son cœur, ses souffrances lui paraissent plus intolérables, ses conflits avec son mari s'aggravent, en sorte qu'elle finit par souffrir davantage. Dans une société régie par des principes moraux indiscutés, la vie était relativement simple, tandis que leur effondrement multiplie les « problèmes » moraux devant lesquels l'individu demeure désorienté et impuissant.

J'ai très à cœur d'éviter tout malentendu à ce sujet. Nous n'avons pas à souhaiter la restauration d'un conventionalisme social qui n'était moral souvent qu'en façade. Le formalisme des principes, même s'il était apparemment en accord avec la doctrine chrétienne, se rattachait trop à l'esprit des pharisiens contre lequel le Christ s'est élevé avec la plus entière rigueur. Seulement, le malheur de notre époque, c'est de l'avoir brisé sans l'avoir remplacé par une morale véritable, c'est-à-dire intérieure. L'adolescent qui, aujourd'hui, se révolte contre l'autoritarisme paternel est plus désorienté encore que celui d'autrefois, s'il ne trouve en lui-même la source d'une vraie discipline morale, propre à suppléer aux vieux cadres des « principes ». Et le plus grand mal de notre époque, c'est qu'elle est entre deux conceptions, c'est que le formalisme n'est pas mort, alors qu'une société chrétienne n'est pas née encore. Les parents, sentant que leur fils n'a pas d'axe spirituel à sa vie, cherchent encore à lui imposer un reste de morale extérieure, en sorte qu'il est déchiré entre ses aspirations à la liberté et le formalisme auquel il ne peut échapper. C'est pour cela que le nombre des psychopathes est si grand dans les

familles à principes, chez les enfants de pasteurs, dans les milieux de conformisme social. Cela, nous devons le voir clairement et loyalement. Chez la plupart de nos nerveux nous relevons le rôle pathogène d'une éducation formaliste. Et, pour libérer ces âmes, nous avons fort à faire à démolir le conventionalisme dont elles sont encore imprégnées au milieu même de leurs révoltes.

Mais le formalisme n'est pas le christianisme. Il en est même, essentiellement, la négation. C'est lui qui a crucifié le Christ. Si donc, dans ce livre, je dis ma conviction que c'est d'un renouveau moral et spirituel que le monde et la médecine ont le plus besoin aujourd'hui, je n'entends pas par là préconiser un retour au formalisme du début du siècle, mais bien l'édification d'une civilisation nouvelle où l'esprit du Christ soit la source intérieure du comportement personnel, familial et social de l'individu.

J'ai déjà rapporté un cas d'asthme en rapport direct avec un problème de vie, la peur du père. J'en rapporterai d'autres plus loin, car l'asthme est un de ces troubles fonctionnels par lesquels s'exprime, chez des natures prédisposées, le tourment intérieur d'une vie. Je pense à un malade qui s'est ouvert profondément à moi et que j'appellerai Albert. Les facteurs héréditaires et personnels étaient fort complexes chez lui, et je ne peux les rapporter en détail. Alcoolisme paternel, conflit de famille, révolte contre sa destinée professionnelle, veuvage après une année de mariage, conflit conjugal dans son second mariage, difficultés financières.

Une psychanalyse l'avait jadis bien amélioré, mais d'innombrables problèmes nouveaux sont venus ronger son âme. Il présente un asthme bronchique typique, qui pèse lourdement sur sa vie. Un jour, placé en face de Jésus-Christ, il m'a ouvert son cœur, non plus seulement sur les malheurs de sa vie, mais sur ses fautes, sur les sources intérieures des défaites de son existence. Son expérience spirituelle a apporté une amélioration remarquable de son état physique.

Mais une expérience spirituelle, si profonde qu'elle soit, ne résout pas d'un coup tous les problèmes d'une vie. Pendant des années j'ai suivi les élans et les reculs successifs de son évolution intérieure qui s'exprimaient, pour ainsi dire, par l'amélioration ou l'aggravation de son asthme. Chaque fois qu'il rentrait en lui-même, il retrouvait l'inspiration

qui détendait les conflits dans lesquels il se débattait. Son état physique s'en ressentait. Mais à chaque obstacle nouveau, à chaque résistance intérieure, une rechute bronchitique venait marquer l'échec.

En évoquant un tel cas, j'entends bien marquer la complexité du problème que pose la « médecine de la personne ». L'expérience ne permet pas des vues simplistes, comme si un élan spirituel devait assurer une vie morale sans difficulté et une santé physique et nerveuse sans tache. Mais l'expérience montre malgré tout combien le sort physique et psychique d'une vie est lié à des victoires qu'on ne remporte que par l'esprit. Et, tout récemment, j'ai appris qu'après des années d'une évolution incertaine, sa foi l'a conduit à reconstituer son foyer et à le consacrer, dans le vrai bonheur, par une bénédiction religieuse qu'il n'avait pas voulue jadis.

Je pourrais citer, naturellement, un grand nombre de cas de gastralgies, hyperchlorhydrie, dyspepsie en rapport avec des problèmes de vie. Un de mes confrères disait un jour à un de ses patients : « Vous n'avez pas une maladie d'estomac, mais une maladie de contremaître. » Car son hyperchlorhydrie était survenue depuis qu'à l'usine son avancement lui avait conféré des responsabilités qui lui faisaient peur.

D'une lettre, j'extrais ces quelques lignes:

« Il y a dix ans, au moment où j'ai dû me charger d'un enseignement difficile, j'ai commencé à avoir des maux d'estomac qui allaient parfois jusqu'à des crampes; malaises assez difficiles à définir. Les médecins n'ont trouvé aucune lésion organique. C'était donc une de ces maladies, dites nerveuses, mais qui sont bigrement réelles tout de même... Depuis que j'ai consacré ma vie à Dieu, ces malaises ont presque complètement disparu. A de longs intervalles, il vient un jour où cela reparaît légèrement, toujours par suite de surmenage ou d'excès de table.

« Je ne saurais dire d'où venait cette maladie : Peur des responsabilités ? Peur de perdre ma mère qui était malade ? Peur de l'avenir ou d'être percé à jour ? Je ne sais. Tout ça à la fois, sans doute... Autre guérison : Je n'arrive plus en retard à l'école. C'est un des plus grands miracles de ma vie. Je me lève à temps pour me recueillir et déjeuner, alors qu'autrefois, j'avalais vite quelque chose debout, en courant... »

Voici une jeune fille d'une trentaine d'années que nous appellerons Noémi. Elle souffre de gastralgies nerveuses tenaces. Elle est douée d'un

tempérament vigoureux qui l'a aidée à supporter les épreuves de la vie. Toute jeune, elle a perdu sa mère et a pris des responsabilités aux côtés de son père, pour le ménage et pour l'entreprise que celui-ci dirigeait. Elle était adolescente encore quand son père est mort à son tour. Elle lui a succédé. Infatigable, pleine de cran, elle a ajouté encore d'autres tâches sociales à sa vie chargée. Pendant des années, elle n'a pas pris de vacances, s'est tendue dans l'effort. Au lieu de se reposer quand des gastralgies sont apparues, elle en a cherché l'apaisement dans un régime trop pauvre pour son tempérament ardent. Avec l'abus des farineux une constipation opiniâtre s'est installée.

De vraies vacances, une part plus importante faite à l'exercice physique, un régime plus riche en légumes et en fruits ont mis fin aux douleurs gastriques et à la constipation.

La constipation, dont l'importance est si grande en médecine, avec tout son cortège de complications autotoxiques, est toujours, les cas chirurgicaux mis à part, en rapport avec des fautes de vie : erreurs alimentaires, sédentarité ou même mauvaise habitude due à la paresse à aller régulièrement à selle.

Mais il y a plus. Elle apparaît parfois comme un symbole physique de l'attitude négative de l'âme en face de la vie.

Philippe est un jeune homme qui a souffert pendant de nombreuses années d'une constipation extrêmement opiniâtre. Il se rend compte maintenant qu'elle était spasmodique : une image physique de la crispation de son esprit. Un grave conflit avec sa famille dominait sa vie.

Aussi, quand, il y a deux ans, il a soumis sa vie à Dieu et s'est réconcilié avec sa famille, la constipation a disparu comme par enchantement.

Elle avait entraîné une entérite chronique qui persiste encore, mais s'atténue progressivement.

De plus, il était, si j'ose dire, un constipé dans la vie, replié, incertain, sans but, sans énergie. Maintenant, il est plein d'entrain il a trouvé sa voie et ses affaires sont en plein développement.

Appelons Virginie une autre malade atteinte de constipation « symbolique ».

Constipation formidable qui résiste pendant près de huit jours à de fortes doses de purgatifs, et qui, quand on connaît son histoire

psychique et son état d'âme, apparaît comme une espèce de « grève de la faim » à l'envers, selon le mot du confrère auquel je l'ai confiée pour la rééduquer.

C'était une nature contradictoire, impulsive, capricieuse, indépendante, indisciplinée, indomptable. Un conflit grave qui la séparait de ses parents depuis l'âge de douze ans explique sans doute ce caractère, autant que ce caractère explique le conflit. Et cet enchaînement s'est projeté ensuite sur toute sa vie. Elle a passé, au pensionnat, par des exaltations idéalistes, s'est lancée ensuite dans des études de médecine pour les interrompre, en coup de tête, à la veille de ses examens finaux. En tout, elle agit ainsi, avec des volte-face impulsives, rejetant tout conseil et toute contrainte, souffrant des échecs de sa vie, mais s'entêtant et résistant à toute influence profonde.

Cet état psychique révolté et déçu n'a pas tardé à influencer beaucoup son état physique, notamment son équilibre endocrinien. Il y a une insuffisance ovarienne grave, avec aménorrhée complète depuis trois ans et obésité. Depuis huit ans, elle s est promenée à travers l'Europe, de clinique en clinique, coupant court à tous les traitements dès que le médecin voulait briser ses résistances et la rééduquer.

Elle vient me voir parce que, sous l'influence d'une étrangère rencontrée par hasard, elle a fait une expérience spirituelle inattendue. Aussi a-t-elle compris tout à coup que sa guérison physique est liée à un changement radical dans son attitude de vie. Elle a connu encore depuis lors bien des « hauts et bas », des désespoirs et des retours sur elle-même. Mais la flamme spirituelle allumée en elle ne s'est jamais éteinte. Et je l'ai revue récemment, guérie physiquement, sereine et assidue au travail.

Le rapport entre les problèmes de vie et les troubles fonctionnels du cœur, comme les palpitations, ou des troubles nerveux, comme l'insomnie, les névralgies, est si connu, même du public, qu'il est superflu que j'en rapporte ici des cas. Nous pouvons en puiser chaque jour dans notre pratique courante. Il en est de même des migraines et autres céphalées périodiques. Quels qu'en soient la symptomatologie spéciale et le mécanisme, où entrent en jeu des troubles endocriniens, neurovégétatifs, hépatiques, névropathiques, elles sont en relation finale avec des problèmes de vie. Un juriste, auquel je demandais quelles avaient été les conséquences de son épanouissement spirituel sur sa

santé, me répondit immédiatement : « Je souffrais autrefois très fréquemment de migraines. Maintenant, j'en suis délivré. »

Mais, me dira-t-on, des difficultés dans le vie, des chagrins, des remords, des injustices, des conflits, tout le monde en a, et tout le monde ne devient pas malade. En vérité, nous faisons tous des troubles fonctionnels plus ou moins intenses, plus ou moins tenaces. Quand on examine de près les réactions psychologiques d'un névrosé qui faussent son comportement, on doit reconnaître qu'elles ne sont pas d'un autre ordre que les nôtres, mais seulement plus intenses : c'est la peur, la jalousie, la susceptibilité, la colère, la dissimulation, la pitié de soi, le sentimentalisme, l'appétit érotique, la dépression. Ce qui caractérise le névrosé, c'est que l'intensité même de ses réactions l'enferment dans un cercle vicieux dont il ne peut plus sortir par lui-même : sa peur, par exemple, détruit sa confiance propre. Et son manque de confiance alimente sa peur. Il a peur de lui-même, peur d'être malade, et c'est cette peur qui le rend malade. Les psychanalystes ont démontré que toutes les réactions inconscientes des névrosés peuvent se glaner dans la vie quotidienne des bien portants.[1] Je partage entièrement leurs vues sur cette continuité entre le normal et le pathologique en matière de psychonévroses. Car tous les comportements des névrosés sont aussi nos comportements faux en face des problèmes de vie. Et l'on aide déjà ces malades quand on leur montre avec loyauté que nous avons des réactions pareilles aux leurs, car on les délivre ainsi de l'isolement moral où les plonge le sentiment d'être différents de nous. Sous le coup d'un affront, d'une injustice, d'un chagrin, nous faisons comme eux de l'insomnie, de l'angoisse, des palpitations, du déplacement affectif ou de l'activisme de surcompensation. Ces réponses motrices constituent d'ailleurs une sorte d'autotraitement, une décharge affective. Chacun sait que pleurer apporte une détente. Par cette réponse motrice, par l'effet du temps qui passe aussi, et par les forces instinctives de vie et d'équilibre qui « prennent le dessus » la réaction s'épuise peu à peu. C'est ce que j'appellerai la «liquidation mineure» du choc, car elle recouvre cette blessure, dont on prend son parti, plutôt qu'elle ne la cicatrise vraiment. Vienne un nouvel affront, par exemple, de la même

[1] S. FREUD, *Psychopathologie de la vie quotidienne,* Paris, Payot, 1922.

personne, aussitôt le souvenir se ravive et l'animosité accumulée du passéhausse le degré de la nouvelle réaction.

En réalité, c'est par cette « liquidation mineure » que nous neutralisons le plus grand nombre de nos chocs émotifs. Mais il existe une autre voie, que j'appellerai « liquidation majeure ». C'est la voie spirituelle. En apportant à Dieu un affront, un chagrin, on peut en être délivré. Et il s'agit alors d'une liquidation véritable, car alors la haine fait place à l'amour, la révolte à l'acceptation.

Or, plus une blessure morale est grande, plus sa liquidation mineure devient difficile, plus sa liquidation majeure devient nécessaire. A la mort d'un enfant à la fleur de l'âge, par exemple, bien rares sont les parents qui peuvent retrouver la paix intérieure en dehors d'une expérience spirituelle.

Et plus le sujet est sensible, plus ce seuil, au-delà duquel la liquidation mineure devient impossible, s'abaisse. Car le cercle vicieux psychologique s'établit : l'intensité des réactions, due à la sensibilité trop grande, aggrave à son tour la sensibilité. Si l'on me permet une comparaison tirée de la physique, c'est la différence qu'il y a entre les ondes amorties et les ondes entretenues. Chez un normal, un choc affectif minime s'atténue comme un train d'ondes amorties, tandis que le cercle vicieux psychique entretient la réaction chez le névrosé comme une onde entretenue. Chez les névrosés, il y a toujours coïncidence d'une grande sensibilité avec des problèmes de vie très lourds, en sorte que leur liquidation mineure n'est plus possible. C'est dans ce sens que j'ai dit un jour à une grande sensible : « Vous ne pouvez qu'être malade ou sainte. » Il est bien entendu que sainteté ne signifie pas ici perfection morale, mais recherche de la liquidation de tous les problèmes de vie par une attitude spirituelle.

J'appellerai Béatrice, cette jeune malade dont la vie n'était qu'un drame de la misère. Abandonnée par le père, assistée par la commune, la petite famille avait subi les continuels affronts que comporte la bienfaisance. C'est ainsi que les autorités distribuaient aux enfants pauvres des sabots, qui leur coûtaient moins cher que des souliers, mais qui les distinguaient immédiatement des autres enfants de l'école. Et cette jeune fille était prise encore à ma consultation d'une violente émotion en évoquant le souvenir du bruit de ses sabots, qui, à chaque pas, claironnait sa déchéance sociale. Déchéance est le mot, car la

famille était d'origine noble, et c'est tout le drame : « Nous étions trop pauvres, me dit-elle un jour, pour frayer avec les gens cultivés et nous avions un trop grand besoin de finesse pour nous trouver à l'aise avec des gens pauvres comme nous. » Et, comme elle cherchait un refuge dans la musique, un enquêteur d'une œuvre de bienfaisance lui dit : « Quand on est dans votre situation, on ne joue pas du violon. ». Une atmosphère de susceptibilité blessée, de révolte, et de sentimentalisme enveloppait la petite famille, qui exacerbait la sensibilité enfantine. La fillette essuyait les affronts des commerçants chez lesquels on l'envoyait acheter à crédit et avait peur d'elle-même quand elle se jetait avidement sur une plaque de chocolat après des jours où l'on n'avait vécu que de café noir et de thé. La petite famille fut rapatriée dans son canton d'origine, dont elle ne savait pas la langue. Et son canton, pour l'assister à bon compte, la plaça dans un asile d'anormaux où les enfants étaient au milieu des épileptiques et des débiles mentaux. Qu'on s'étonne alors que toutes sortes de troubles psychologiques surviennent chez une nature sensible et craintive.

Aussi à l'époque de la puberté, passa-t-elle par une période de vive méchanceté. Son besoin de réaction la poussait à faire à sa mère des scènes violentes, dont elle sentait elle-même qu'elles ne correspondaient pas à son âme véritable, qui lui faisaient justement peur à elle-même, par ce sentiment confus qu'elle avait d'un autre elle-même qu'elle ne pouvait pas refréner. Et cette peur la jetait, impuissante, dans de nouvelles scènes. Elle pleurait toute la nuit, incapable de briser le cercle vicieux dans lequel elle s'enfonçait. Ou bien, au milieu de la nuit, elle était prise de remords terribles. Elle allait réveiller sa mère, lui demander pardon. Et quand sa mère l'embrassait, elle avait la crainte que ce fût pour se débarrasser d'elle. Et la lutte intérieure reprenait le lendemain, où toujours elle était vaincue.

C'est alors qu'une terreur s'empara d'elle : le sentiment qu'elle était engagée sur une pente irrésistible, que sa vie était perdue, vouée à la malédiction.

Elle se voyait, dit-elle, comme une petite bête à Bon-Dieu sur la route, au grand soleil. Elle était à la fois la petite bête et la spectatrice de la scène. Et la scène était toujours la même : un vilain monsieur — le monde — venait, et l'écrasait du pied pour le plaisir de la tuer. A ce moment, le monsieur avait un remords : il la retournait du pied pour

voir si elle vivait encore.

C'est alors que, secrètement, elle tenta de s'ôter la vie de plusieurs manières. Quand, peu après survinrent des troubles fonctionnels digestifs, elle pensa que c'était là une punition divine à ses tentatives. Et le remords terrible que cette pensée déclencha, aggrava aussitôt ces troubles et les fixa.

Je passe sur les difficultés sexuelles et leur lien inconscient avec les troubles digestifs, puisque l'appétit sexuel est lui aussi un être intérieur mystérieux, qui réclame sa nourriture, comme la faim la rongeait, dans les privations de la misère. Et, comme les monstres, il réclame d'autant plus sa nourriture qu'on lui en donne davantage.

J'espère, par ces quelques notes, faire comprendre ce que j'entends par cercle vicieux psychique : cet enchaînement irréductible où les problèmes de vie se donnent la main les uns aux autres, s'aggravant mutuellement. Je pourrais rapporter beaucoup d'autres détails d'une telle vie, montrer tous ces enchaînements, qui, des problèmes, conduisent aux réactions, et, des réactions, aux problèmes. C'est ainsi que, de nature sensible et artiste, elle ne pouvait accepter que sa condition de misère l'ait obligée à choisir un gagne-pain qui ne satisfaisait pas son cœur.

Pour Béatrice, le chemin de la guérison, de la rupture de ses cercles vicieux, fut l'acceptation spirituelle de son sort, de sa condition sociale, de sa sensibilité, de son métier.

Je pense à une autre malade, que nous appellerons Murielle.

Un mystère plane sur sa naissance, mystère dont elle n'a jamais osé parler avec sa mère, qui, pourtant, l'entoure d'un amour plein de sollicitude et s'est astreinte à une dure vie de travail pour élever sa fille.

Quand il y a ainsi, entre mère et fille, un sujet auquel l'une et l'autre pensent secrètement et qu'elles ne peuvent jamais aborder ouvertement, leur intimité, si grande soit-elle, ne peut pas devenir profonde, joyeuse et spontanée. Toute la vie de famille a du plomb dans l'aile malgré les compensations qu'on cherche dans des effusions, des sacrifices, des attentions ou des craintes.

Ce mystère est naturellement pour Murielle une cause de sentiments d'infériorité d'autant plus grands qu'elle les retourne en cachette dans son cœur. Ils grandissent avec les années d'école où elle rencontre des camarades qui parlent de leur papa. Son imagination de sensitive

travaille, et elle ne tarde pas à se broder à elle-même un beau roman pour expliquer le mystère. Le roman s'incruste dans son esprit, son caractère fictif finit par s'estomper : elle est plus ou moins dupe elle-même de l'histoire qu'elle a inventée. Et il y a un cercle vicieux de la méfiance. Car plus on soupçonne un enfant de mensonge, plus cette méfiance le plonge dans ses fictions compensatrices.

Le mystère de la vie de Murielle, d'autre part, l'incite à chercher partout un appui qui vienne suppléer à l'appui paternel qui lui manque. Son isolement moral augmente aussi sa peur de la vie et son besoin d'appui,

Cet appui, faute de le trouver en Dieu, qui seul pouvait le lui donner pleinement, elle le cherche dans la musique, la danse et la gymnastique et dans ses enthousiasmes juvéniles pour ceux qui lui enseignent ces arts. Elle s'accroche moralement, se passionne pour ces activités artistiques qu'elle mène à côté de sa profession. Le résultat, c'est un surmenage intense. Épuisée, elle tombe malade à la veille d'une grande représentation préparée avec fièvre. Elle continue pendant plusieurs jours à diriger les répétitions, malgré une température de 40 °. Il lui semble, en effet, que s'écroulerait tout l'appui de sa vie si elle devait y renoncer. Et ce vertige moral, lui-même, joint au surmenage, fait que sa maladie s'aggrave : une infection banale dégénère en broncho-pneumonie à rechutes multiples.

Ce sont des mois de maladie colorés de révolte et de désarroi. Le sentiment d'être à charge à sa mère vient augmenter encore sa détresse morale.

Dès lors, ce besoin immense de trouver un appui solide l'attache à son médecin, qui la soigne avec sollicitude. Une peur de la vie plane sur tout cela et enraye la guérison. Des troubles névropathiques s'installent, tachycardie intense, paraplégie fonctionnelle.

On ne tarde pas à lui reprocher comme coupable son attachement à son médecin, qui, de fait, a pris un caractère si émotif. Mais ce soupçon achève de refermer le cercle vicieux dans lequel elle est emprisonnée. Elle compose son attitude, elle n'est plus naturelle.

Il y a toujours dans les névroses, du fait de cet enchevêtrement inextricable de réactions, une perte du naturel. Une de mes malades m'a dit un jour :

« Je ne peux plus être naturelle avec personne, parce que je me joue

la comédie à moi-même, et je ne peux plus m'en sortir; je ne sais plus moi-même ce qui est vrai ou faux dans mes réactions et dans mes attitudes, dans mes pensées et dans mes craintes; j'ai joué mon rôle de malade vis-à-vis de mon médecin parce qu'il jouait son rôle de médecin vis-à-vis de moi, et nous ne pouvions en sortir ni l'un ni l'autre. Personne n'est naturel avec moi, on me traite en anormale et cela m'empêche d'être normale... »

Il n'est pas facile, en effet, d'être naturel avec un névrosé : Si on le traite en « normal », si on lui reproche de trop s'écouter, on lui demande un effort qu'il n'est plus capable de fournir. Si on craint ses réactions de sensibilité, on le traite en malade et on l'enfonce dans sa névrose.

J'en parlai un jour avec la fille d'une autre malade que j'appellerai Noëlle. Elle me dit : « Oui, c'est vrai, nous n'avons jamais été naturels avec elle. Dès qu'elle entre, la conversation change. Parce qu'elle est malade, nous la tenons, sans nous en rendre compte, à l'écart de nos préoccupations, de nos intérêts, qui, justement, l'aideraient à sortir d'elle-même. Nous ne parlons jamais de politique ni de sujets profonds. »

Ce manque de naturel mettait Noëlle à l'écart de la vie, en même temps qu'on lui reprochait tacitement de n'avoir d'intérêt que pour ses maux et ses angoisses. Elle avait eu une enfance trop facile, enfant gâtée de son père, non préparée aux difficultés de la vie. Jolie et courtisée, elle avait fini par épouser sans amour celui de ses admirateurs qui répondait aux conventions sociales de son milieu. Et puis les épreuves étaient survenues. Toute jeune encore, elle avait perdu son mari. Sa situation matérielle était devenue difficile. Élevée pour jouir de la vie, elle voyait celle-ci se passer sans bonheur véritable et sans amour. Une grave maladie d'un enfant acheva de fixer ses angoisses et ses obsessions.

L'entourage, d'abord plein de compassion, se lasse vite des lamentations, les trouve exagérées. Ainsi se creuse un fossé moral qui isole davantage le malade, cristallise ses réactions de sensibilité, le replie sur lui-même et l'empêche de retrouver le naturel.

Et puis c'est le cercle vicieux des traitements, des cliniques et des médicaments, avec leurs espoirs et leurs déceptions successifs.

Devant ce tableau, je compris qu'il ne s'agissait pas pour cette malade de lui ajouter un traitement médical nouveau, à tous ceux qu'elle avait

suivis déjà, mais de la réadapter à son milieu naturel, de lui apprendre à nouveau à s'y comporter d'une façon naturelle.

Je lui envoyai une jeune fille qui joignait à une expérience des malades une foi profonde. Elle s'appliqua à vivre, tout simplement et naturellement avec elle, dans son propre cadre, à s'intéresser aux objets d'intérêt naturel pour elle, à cultiver avec elle ses fleurs et à vivre avec elle une vie mondaine. Ce programme de réadaptation au « naturel », en effet, bien qu'il eût sa source dans notre conception spirituelle de l'homme, ne devait nullement faire de Noëlle une dévote qu'elle n'avait jamais été. Il fallait au contraire lui faire reprendre goût à la vie mondaine qui avait été sa vie. Je m'y intéressai moi-même, à ses relations, à ses réceptions. La vie mondaine peut être le terrain où l'on apprend à se donner aux autres, à s'oublier soi-même.

Si l'on y regarde de près, on se rend compte qu'il n'est, pour ainsi dire, pas de maladie, si « physique » soit-elle, qui ne se complique d'un élément de névrose. Dans son livre : *Servitude et grandeur de la maladie,* Mme France Pastorelli [1] a bien analysé les complexes psychologiques qui s'établissent inévitablement entre le malade et son entourage — famille, infirmier et médecin — et qui ne peuvent être résolus que sur le terrain spirituel. Il est impossible d'être sans aucune affectation vis-à-vis d'un malade, de ne tomber ni dans la dureté et l'incompréhension, ni dans l'apitoiement sentimental, ni dans l'optimisme calculé, ni dans le pessimisme inquiet, ni dans l'agacement voilé, ni dans la faiblesse. Or, tout manque de naturel entraîne un élément de névrose qui, à son tour, compromet le traitement et empêche la spontanéité.

Un médecin a tout particulièrement de la peine à être naturel à l'égard de sa femme malade. Et c'est pour cette raison que tant de médecins sont impuissants à la soigner alors qu'ils guérissent des malades moins proches.

Ainsi que j'en ai fait l'expérience, c'est sur le chemin du Christ qu'on peut retrouver le naturel. Il l'a indiqué lui-même quand il a dit que, pour entrer dans le Royaume de Dieu, il faut retrouver une âme d'enfant. Ce qui caractérise l'enfant, c'est qu'il est naturel. Il peut être naturel, même devant les gens qui ne le sont pas et qu'il

[1] FR. PASTORELLI. *Servitude et grandeur de la maladie.* Paris, Plon.

aide ainsi à le redevenir.

L'histoire du «Petit Lord» en est une illustration.

C'est dans la communion du Christ que le nerveux peut retrouver une âme d'enfant, toute simple, alors qu'elle était devenue si compliquée, qu'il échappe aux cercles vicieux de la peur et de la rancune, qu'il ose se montrer aux autres tel qu'il est, sans cacher ses faiblesses, sans revendiquer la compassion, qu'il peut accepter sa vie difficile, sa sensibilité et l'incompréhension des autres.

C'est dans la communion du Christ que le médecin descend de son piédestal d'homme de science, aborde son malade d'homme à homme, et se retrouve naturel devant lui.

CHAPITRE V

CONNAISSANCE DE L'HOMME

Un des plus célèbres médecins de notre temps, le docteur A. Carrel, a écrit il y a quelques années un livre qui a eu un profond retentissement : *L'homme, cet inconnu* [1]. Le docteur Carrel est le chirurgien qui a introduit la méthode des irrigations continues au liquide de Dakin, qui a sauvé d'innombrables vies. Il est aussi l'homme de laboratoire qui a mené à chef ses célèbres expériences de survie « in vitro » à la Fondation Rockfeller. Dans ce livre, il donne, à grands traits, un exposé d'ensemble des progrès extraordinaires que la technique scientifique a permis de faire dans l'étude de l'homme. Mais son livre apporte en même temps l'angoisse de l'homme de science qui constate que la vraie connaissance de l'homme échappe à toutes ses conquêtes scientifiques, que le mystère de l'homme se dérobe sans cesse devant lui.

La science, en effet, ne procède que par analyse, en divisant à l'infini l'objet de son étude. Imaginez un gâteau : elle le partage en deux, puis en quatre, en huit, en seize et ainsi de suite. Aussi peut-elle progresser sans cesse, entrer dans des détails toujours plus infimes, sans que le champ qu'elle embrasse s'agrandisse réellement. Bien plus, il arrive alors ce qui nous arrive quand nous avons séparé un puzzle en ses 500 morceaux : l'image de l'ensemble disparaît. Telle est la situation de la médecine actuelle : elle a perdu le sens de l'homme dans son unité. C'est le prix dont elle a payé son progrès scientifique. Elle a sacrifié l'art à la science.

Ses découvertes sont vraies, c'est-à-dire mettent en lumière des faits réels et intéressants, mais elles ne conduisent pas à une véritable connaissance de l'homme, qui est d'ordre synthétique. On ne peut pas comprendre l'homme en additionnant toutes les connaissances analytiques qu'on a de lui, mais en le saisissant dans son ensemble et dans son unité.

[1] Paris, Plon.

Je me garde d'opposer l'une à l'autre ces deux sources de la connaissance. Tout le sens de ce livre est au contraire de montrer qu'une « médecine de la personne » est faite de la conjonction de ces deux méthodes. L'enseignement scientifique de la Faculté prépare bien le médecin à l'étude analytique des phénomènes physico-chimiques, physiologiques et psychologiques de l'homme. Il ne saurait être question de se passer de ces techniques. J'ai souvent été consulté ces dernières années par des étudiants en médecine désireux de se préparer à exercer une médecine de la personne. Je les ai toujours invités à acquérir pendant leurs études à la Faculté toutes les plus fortes connaissances scientifiques que celle-ci peut leur enseigner. Mais à toutes ces connaissances, le médecin qui veut réellement comprendre l'homme, doit ajouter une expérience d'ordre spirituel. Son art est essentiellement, écrit Duhamel, un « colloque singulier avec le malade », un tête-à-tête entre deux hommes, qui ne peuvent vraiment se comprendre que spirituellement.

Car l'homme n'est pas qu'un corps et une âme. Il est un être spirituel. Et le connaître est impossible si l'on fait abstraction de sa réalité la plus profonde. C'est bien ce dont le médecin fait l'expérience dans sa pratique quotidienne. Aucune analyse physiologique ou psychologique ne lui permet de débrouiller vraiment l'écheveau infiniment complexe d'une vie. Il voit combien ses malades se connaissent mal eux-mêmes, tant qu'ils ne s'examinent pas devant Dieu, combien ils ferment complaisamment les yeux sur leurs fautes, combien leur bonne volonté est tenue en échec par les circonstances, le découragement et l'habitude, combien ses conseils restent impuissants à réformer une vie dont l'esprit reste toujours partagé dans son tourment intérieur.

Quand j'ai décidé de consacrer tous mes efforts à cette connaissance profonde de l'homme, la première condition nécessaire me parut être de donner beaucoup plus de temps à chacun de mes malades, et, pour cela, d'en accepter un moins grand nombre. L'évolution de notre profession a fait du médecin moderne un homme pressé. Et beaucoup de nos confrères souffrent de l'existence qui leur est faite, où des malades trop nombreux défilent dans leur cabinet sans qu'ils aient assez souvent le temps de les connaître réellement. Le développement des assurances sociales, la standardisation des honoraires médicaux y ont beaucoup contribué. Mais un redressement s'impose.

Car des malades voient ainsi très fréquemment leur médecin, ou même un grand nombre de médecins, sans avoir le temps de remonter des maux dont ils souffrent à leur cause profonde. Une exploration clinique ou radiologique, un examen de laboratoire fixent le diagnostic. Ils reçoivent des conseils et des médicaments. Ils guérissent successivement de beaucoup de maladies. Mais pourquoi leur résistance est affaiblie, pourquoi ils « attrapent » successivement tant de maladies, pourquoi ils n'ont pas la force de vivre comme ils devraient vivre pour être en bonne santé, ils n'ont que rarement le temps de le rechercher avec leur médecin.

Comprendre une vie, l'aider à se comprendre elle-même, demande beaucoup de temps.

Un fait m'avait jadis beaucoup frappé, dans les hôpitaux de Paris; c'était l'art consommé avec lequel des Maîtres, héritiers des meilleures traditions de la clinique française, savaient conduire l'interrogatoire de leurs malades. Interrogatoires longs et profonds, toujours palpitants d'intérêt humain, pleins d'aperçus pénétrants sur les drames de la vie. Interrogatoires qui savaient « faire parler » le malade ou le mettre avec bonhomie en confiance pour qu'il s'ouvre, dans son langage souvent si expressif. Interrogatoires qui, bien des fois, suffisaient à établir solidement un diagnostic, ce que le clinicien ne manquait pas de souligner en ajoutant avec un peu de dédain, que ces « Messieurs du laboratoire » ne pourraient que le confirmer.

Mais ces interrogatoires allaient aussi bien souvent au-delà du diagnostic nosologique et dressaient le tableau d'une vie, montraient où elle avait fait fausse route, jetaient une lumière profonde sur les problèmes secrets qui avaient joué un rôle décisif dans l'éclosion de la maladie.

Ainsi, la première tâche du médecin me paraît être de dresser le bilan d'une vie. Autrefois, à cause même de mon zèle à aider les hommes dans leurs difficultés, je me préoccupais surtout de ce que je devais leur dire. Pendant qu'ils me parlaient, je m'inquiétais de savoir que répondre aux problèmes de leur vie. Aujourd'hui, j'ai compris que les écouter avec intérêt est plus important que méditer ma réponse. Et cet intérêt n'est pas factice : il n'est rien de plus passionnant que de comprendre une vie. Et j'ai eu bien souvent le sentiment qu'écouter ainsi avec patience et intérêt ces récits constituait déjà un traitement; beaucoup de malades,

avant même que je leur eusse rien dit, voyaient déjà clair en eux-mêmes et dans ce qui devait être réformé dans leur vie, par le seul fait qu'ils avaient dû, une bonne fois, la considérer dans son ensemble, la repasser dans leur esprit, comme une grande fresque. Tant de gens sont entraînés dans le tourbillon d'une vie trépidante, sans jamais avoir le temps, ni le courage, de se regarder en face !

Et puis, comprendre une vie exige aussi qu'on se réserve du temps pour méditer. Le médecin qui ne trouve plus dans sa journée l'occasion de se recueillir, de cultiver sa propre vie intérieure, de préparer ses consultations dans la prière et en méditant sur ses malades sous l'inspiration de Dieu ne peut leur apporter le climat spirituel nécessaire à leur ouverture profonde. Entraîné par son dévouement pratique, il mène une vie fatigante et insatisfaite où se font rares les occasions paisibles et profondes de donner à son patient ce que celui-ci attend le plus de lui.

Et ce climat nécessaire à une médecine de la personne ne s'établit complètement que quand le médecin, descendant de son piédestal scientifique, rencontre son malade d'homme à homme, et trouve avec lui une communion spirituelle.

Je le ferai mieux comprendre en rapportant ici un cas de diabète. Appelons ce malade Louis. Il est venu me consulter un jour pour fatigue intellectuelle, amnésies, palpitations, dyspnée. Une analyse d'urine me révèle la présence de sucre : 93 gr. par 24 heures. Je lui dis que tous ses troubles sont dus au diabète.

Mais, dans ma satisfaction d'esprit d'avoir « fait un diagnostic » je ne pousse guère plus loin mes investigations. Il me dit bien qu'il a des soucis d'affaires, mais — n'est-ce pas ? — tout le monde en a.

Un jour je suis appelé d'urgence auprès de lui. Je craignais un coma diabétique. Mais je le trouve en proie à une dépression morale grave. Prostré, il est peu enclin à parler.

« Je ne sais pas, lui dis-je alors, dans quelles circonstances vous vous trouvez en ce moment, mais je sais qu'il est des heures dans la vie d'un homme qui peuvent être l'occasion d'un tournant décisif. Heures de crise, où il peut être tenté de se fuir lui-même, d'ajouter une défaite à sa vie pour voiler d'autres défaites, ou bien où il peut, au contraire, commencer à être vraiment honnête avec lui-même, à faire le compte courageux de ses fautes, à en accepter courageusement les

conséquences, à les réparer courageusement pour recommencer une vie entièrement nouvelle. »

Je lui parle de mon expérience spirituelle. Je lui dis comment, sous le regard de Dieu, j'ai pu voir clair en moi-même, m'avouer et avouer aux autres les compromis que je me cachais et que je leur cachais, trouver la force d'y mettre ordre pour acquérir une qualité de vie qui chaque jour doit s'épurer encore devant Dieu, mais apporte la solution de mes problèmes de vie.

Il se met alors, lentement, à s'ouvrir. Il avait perdu son père tout jeune. Il s'était lancé dans le travail pour aider sa famille. Il s'était débrouillé courageusement et avait réussi. Mais la perte de son père avait creusé dans sa vie un vide irréparable. Avec le succès, il était devenu hardi en affaires et jouisseur. Et quand des difficultés financières étaient survenues par suite de maladie, la tentation était là. Son patron était beaucoup en voyage et lui faisait confiance. Il s'était mis à commettre des irrégularités, pensant toujours les régulariser à temps. Mais le trou grandissait au contraire, par un enchaînement diabolique des choses. Dès lors, sa vie n'était plus que soucis, solitude morale, angoisse d'être découvert.

C'était à cette époque qu'il était venu me consulter et que je lui avais appris que les troubles fonctionnels dont il souffrait étaient dus au diabète. Pendant des années je l'avais soigné au point de vue physique, de la façon classique. Jusqu'au jour où il n'avait plus été possible de cacher les irrégularités de l'entreprise... Il lui fallait maintenant quelques milliers de francs pour désintéresser son patron, éviter la plainte, l'arrestation, le déshonneur...

Je restais plein d'émotion devant ce malade que j'aimais, que j'avais soigné si longtemps en ne voyant, pour ainsi dire, qu'une face de sa vie, et dont je découvrais, tout à coup, l'autre face.

Nous avons causé encore longtemps ensemble. Je lui parlai de ma vie, de mes propres fautes. Je lui dis qu'un vrai redressement de vie, ce n'est pas échapper à bon compte aux difficultés. S'il voulait reconstruire sa vie sur des bases nouvelles, je pourrais l'aider...

Quinze jours plus tard, il vint à mon bureau. Il me dit qu'il était décidé à faire la lumière complète en lui-même. Il m'apportait une confession complète de sa vie. On comprendra que je n'aie pas à rapporter ici des détails que j'ai d'ailleurs oubliés pour la plupart. Mais

puisque c'est de médecine qu'il s'agit ici, je ne puis manquer de souligner de quel jour nouveau se trouvait éclairé le problème des causes de son diabète. Des abus et des indisciplines de tout ordre l'avaient préparé pendant des années, physiquement et moralement. Dans un cas comme celui-là, je mesure la superficialité des renseignements que nous apporte l'interrogatoire courant des malades. Il faudrait une vraie confession totale de chacun d'eux pour avoir une vue plus réelle sur les causes de maladies.

Quand il sortit de mon bureau, ce jour-là, Louis avait vraiment rencontré le Christ et trouvé la grâce de Dieu. Il était prêt à affronter la justice des hommes et voyait que la première manifestation d'une vie nouvelle, basée désormais sur l'honnêteté, ce serait d'accepter les conséquences de ses fautes passées.

C'est alors qu'il fut arrêté.

Quand je le revis à l'audience, je pus dire au juge que j'avais confiance dans le redressement de cette vie.

Le sursis lui rendit la liberté. Puis ce fut la longue épreuve du chômage et de la misère, car la société ne rend pas facile à ceux qui ont commis une faute la reconstruction de leur vie. Mais cet homme sans domicile familial, sans ressources et sans travail, grandissait chaque jour en esprit. Il ne tarda pas à aider d'autres gens à trouver les solutions courageuses à leurs difficultés.

C'est ainsi que je recourus un jour à lui pour un autre malade que j'appellerai Marc. C'était un déprimé, en proie à de terribles insomnies, que des doses notables d'opium ne surmontaient pas. Il avait déjà plusieurs fois dû interrompre son travail pour épuisement nerveux. Il souffrait de crises gastriques extrêmement douloureuses qui résistaient à tous les régimes les plus sévères.

J'eus un long entretien avec son médecin traitant qui le connaissait depuis bien des années. Il m'exposa que ce malade était victime de ses scrupules. Employé et mari modèle, il apportait à son travail un zèle qui le conduisait au surmenage. Employé d'une administration, il était très fatigué par les périodes de « pointe » aux fins de mois. Malgré son déplacement dans un autre service et plusieurs congés, son état ne s'améliorait guère.

Je parlai longuement avec Marc de mon expérience des troubles nerveux qui sont, plus souvent qu'on ne le croit, en rapport avec les

problèmes de vie. Quand je parlai de drames secrets, il ne cacha plus son trouble. Ses symptômes digestifs s'aggravaient et il ne dormait plus du tout. J'étais tenté de douter moi-même de la voie dans laquelle je m'étais engagé avec lui.

C'est alors que je priai mon ancien malade Louis d'aller le voir et de lui faire part de son expérience.

Une heure après, Louis venait me rechercher, bouleversé lui-même par une émotion intense. Il avait à peine abordé le sujet central de son histoire, celui de ses irrégularités en affaires, que Marc l'avait saisi à la gorge en criant : « Arrêtez ! ce n'est pas votre histoire que vous me racontez ! C'est la mienne ! Comment savez-vous que j'ai trompé mon administration ? Taisez-vous ! C'est trop terrible !... »

Mais Louis avait continué paisiblement à raconter sa propre histoire et celle de notre rencontre et celle de sa libération, quand il avait décidé de placer sa vie sur le terrain de l'honnêteté, d'accepter que la lumière soit faite sur son passé.

Marc était maintenant un pauvre homme brisé, que je retrouvai, la tête dans les mains, pleurant. Je m'approchai de lui, doucement. Il me dit d'une voix faible: «Ah ! si seulement j'avais pu ne jamais vous rencontrer ! Je suis un homme perdu maintenant. » Je lui parlai alors de Jésus-Christ qui s'approche toujours de ceux qui se regardent tels qu'ils sont. Nous ne parlions guère. Je ne sais plus ce que nous nous sommes dit. Mais une demi-heure après, il était à genoux, consacrait sa vie à Dieu, et se relevait, rayonnant.

Les jours suivants furent durs encore. Louis l'aida. D'autres amis l'aidèrent aussi. Bientôt ce fut une vie nouvelle qui commençait dans ce foyer, éprouvé si longtemps par le terrible secret qui rongeait le mari et séparait les époux.

Un proverbe dit qu'il est trois hommes auxquels il ne faut rien cacher : le prêtre, le médecin, et l'avocat. La vérité, c'est qu'il y a bien peu de gens qui ne cachent rien, même au prêtre, au médecin et à l'avocat !

Quand je compare ce que je savais jadis de la vie de mes malades avec ce que j'en sais depuis que j'ai pu établir avec eux une véritable communion spirituelle, je me rends compte que ce n'est que devant Dieu que peuvent tomber les formidables résistances qui empêchent un nomme de s'ouvrir sur ses fautes, même au médecin.

On imagine aisément la lumière toute nouvelle que projette sur la genèse des maladies, même organiques, une telle connaissance de l'homme...

Car l'homme, esprit, âme et corps est une unité. Ce qu'il vit dans son corps correspond à ce qu'il vit dans son âme et aussi à ce qu'il vit dans son esprit. Chacun sait ce que l'on entend par corps. Je dois m'expliquer sur la distinction entre l'âme et l'esprit. L'âme, la Ψυχη, est ce qui relève de la psychologie : volonté, intelligence, sentiment, morale, etc... L'esprit s'exprime par tout cela, et aussi par le corps, mais il n'est ni l'âme ni le corps. Il relève de la relation personnelle de l'homme avec Dieu, et façonne l'âme et le corps en fonction de cette relation. La difficulté à le saisir vient de ce qu'on n'en peut parler que par les mêmes mots qui définissent les mouvements de l'âme. Aussi est-il ineffable dans ce qu'il a de propre, et ne se connaît-il que par l'expérience intérieure. On peut faire de la psychologie, même de la psychologie morale et religieuse, discuter de problèmes théologiques, sans aborder encore le domaine de l'esprit. On ne l'atteint que dans le tête-à-tête avec Dieu.

Or ces trois réalités, le corps, l'âme et l'esprit ne sont point trois éléments qui, juxtaposés, constitueraient l'homme. Ils sont trois aspects d'une même unité, l'homme. C'est Carrel encore qui insiste sur l'erreur d'une conception mécaniste de l'homme, qui le verrait comme un ensemble de pièces détachées dont l'assemblage formerait une machine compliquée. Dès le premier moment, où il est une simple cellule, l'homme est une unité. Quelle que soit la différenciation ultérieure de ses tissus, de ses fonctions et de ses facultés, il demeure une unité.

Aussi le problème, si souvent débattu, des rapports entre l'âme et le corps, est un problème artificiel, créé par notre intelligence : celle-ci distingue arbitrairement pour les besoins de son travail analytique des aspects divers de cette même unité qu'est l'homme, pour se demander ensuite quels sont leurs rapports réciproques. Les théories philosophiques, toutes insatisfaisantes, qu'on en a données, monisme matérialiste, monisme spiritualiste, dualisme, contrastent toutes avec la conception chrétienne de l'homme, qui est celle de l'incarnation, « à savoir que l'âme humaine ne peut se définir complètement qu'en fonction du corps qu'elle anime et avec lequel elle forme une unité réelle et substantielle [1] ». Il n'y a pas d'âme, sinon une âme qui

s'exprime et se manifeste dans un corps. De même, il n'y a pas de corps, sinon animé par une âme. De même encore, il n'y a pas d'esprit sinon incarné dans un corps et une âme, et pas de corps et d'âme sinon esprit, c'est-à-dire en rapport personnel avec Dieu.

Malgré tout notre désir d'être objectifs dans nos investigations sur l'homme, nous ne pouvons éviter de les polariser selon nos propres conceptions. Le médecin qui ne croit qu'aux facteurs matériels recherche systématiquement, chez un tuberculeux par exemple, les facteurs physiques de sa maladie : hérédité, contage, atteintes pleurétiques, etc... Il se fait ainsi une idée matérielle des causes de la maladie. Le médecin qui croit aux facteurs psychologiques ajoute à ces recherches des investigations sur l'âme de son malade. Il relève ainsi des facteurs moraux, des complexes psychologiques, et se fait une idée plus complète de la pathogénèse. Et le médecin qui croit à l'esprit découvre que l'évolution spirituelle de son malade n'est pas sans rapports avec son évolution psychologique et physique. Il constate que des troubles physiques et des troubles psychiques sont fonction de troubles dans la relation personnelle de l'homme avec Dieu.

Les problèmes physiques d'une vie correspondent à ses problèmes psychiques, et ces deux ordres de problèmes correspondent à ses problèmes spirituels. On ne peut soigner le corps, sans soigner l'âme et l'esprit. Il n'y a pas de réforme physique d'une vie sans réforme morale. Et il n'y a pas de réforme morale sans renouveau spirituel.

Aussi l'examen d'une vie comporte-t-il, outre une anamnèse patiente, un examen physique, psychique et spirituel détaillé. Pratiquement, je suis pour chaque malade le canevas d'une feuille de status que j'ai établie et qui comporte les antécédents héréditaires et personnels, l'examen de chaque organe, les examens de laboratoire, les notations psychologiques, anthropométriques, physiognomoniques, graphologiques, etc. et l'histoire spirituelle du malade. Cela aide à faire un examen général de chaque patient. On le fait couramment à l'hôpital, mais on y renonce trop vite, pour gagner du temps.

La doctrine de Leibnitz, qui voyait dans le corps un symbole de l'âme, me revient souvent à l'esprit dans la pratique courante. Nous

[1] A. D. SERTILLANGES. *Saint Thomas.* Paris, Alcan.

voyons constamment des attitudes physiques qui apparaissent comme des symboles de l'attitude de l'âme. C'est d'ailleurs le fondement des études de morphologie humaine dont je parlerai plus loin.

Voici une fillette que nous appellerons Ginette. Appelé pour une maladie banale, je constate une cyphose très accusée que le médecin scolaire a déjà remarquée et pour laquelle il l'a envoyée chez un orthopédiste qui lui a fait un corset de cuir. Des radiographies ont montré qu'il n'y avait pas de lésion à la colonne vertébrale. Le médecin lui a dit: « Tu te tiens mal; il faut te redresser; tu vois, nous sommes obligés de te mettre un appareil pour éviter que tes poumons ne soient toujours plus comprimés. »

Je cause alors avec la mère, intrigué par cette question : « Pourquoi donc cette enfant s'est-elle voûtée pareillement.»

J'apprends que le ménage des parents va très mal. Le père fait à la maison des scènes terribles. Non content de s'en prendre à sa femme, il malmène ses enfants et sa fillette en a une frayeur terrible. Elle n'ose plus lui parler et se retire dans son coin comme une bête traquée.

C'est alors que j'ai compris que l'attitude physique de cette fillette n'était que le reflet de son attitude morale de peur. Au lieu de s'épanouir dans la joie de son âge, en relevant la tête et en respirant à pleins poumons, elle se ratatine dans un repli inquiet. Regardez les gens dans la vie, et voyez combien leur attitude, leur démarche, leur manière de se tenir et de s'asseoir reflètent l'état de leur âme.

Toutes ces attitudes fausses, ces corps qui se replient parce que les âmes sont fermées, ont plus que nous ne le pensons d'influence sur la santé, sur l'intensité des échanges respiratoires, sur la vitalité et la résistance physiques. Mais ils ne seront pas corrigés seulement par des corsets de cuir, des exhortations ou même des exercices de gymnastique; ils appellent une médecine qui, à côté de tout cela, poursuit la solution des problèmes de vie.

Les travaux des psychanalystes ont donné d'innombrables autres illustrations de celle symbolisation de l'âme par le corps. C'est là le « sens » des symptômes des névroses. Une paralysie hystérique est une matérialisation d'un refus de marcher dans la vie.

De même, aussi, le corps et l'âme sont un symbole de l'esprit, de l'attitude de l'homme à l'égard de Dieu.

Mais si l'étude du corps et de l'âme se poursuit par des voies

analytiques, techniques, objectives, celle de l'être spirituel échappe à toute investigation extrinsèque. Et c'est pourquoi elle est la clef d'une connaissance synthétique de l'homme.

Dieu a un plan pour chaque homme. Vivre selon ce plan est la vie normale de l'homme. S'en écarter physiquement, moralement ou spirituellement, c'est ce que j'ai appelé des fautes de vie qui ont sur la santé une répercussion fatale. La tâche du médecin est donc d'aider l'homme à distinguer le plan de Dieu pour sa vie, afin qu'il réalise sa vie normale.

« Les doctrines matérialistes, écrivait Claude Bernard, constituent une erreur, car il y a comme un dessin préétabli de chaque être, de chaque organe... [1] »

Que nous en ayons conscience ou non, nous jugeons toujours les moindres faits en fonction d'une fin dernière, d'ordre philosophique. Dans la société bourgeoise, cette fin dernière, c'est la raison, l'utilité et le confort. Dans la société normale, ce sera la volonté de Dieu. En faisant de cette recherche du plan de Dieu pour chaque vie son objet central, la médecine contribuera à construire cette société normale.

Or, les hommes sont très différents les uns des autres. Tous ceux qui, depuis Pythagore, ont cherché à corriger les vies, ont été conduits à étudier cette diversité. Car, si Dieu ne nous a pas faits tous pareils, c'est sans doute qu'il a un plan de vie différent pour chacun de nous. Si le marteau du forgeron diffère de celui du tapissier ou du charpentier, c'est que sa destination est aussi différente. Mais l'homme est un être vivant, en sorte que son tempérament est aussi, en partie, déterminé par son comportement. Soit, par exemple, un tempérament *«* digestif » avec prédominance nette du segment abdominal sur les autres segments du corps. Nous pouvons y voir une tendance innée qui l'a prédisposé aux excès gastronomiques et à la paresse. Nous pouvons y voir, tout aussi bien, les conséquences morphologiques de sa gourmandise et de sa sédentarité.

Ainsi donc, dans le tempérament se mêlent des facteurs qui viennent de Dieu et des facteurs qui viennent des fautes de vie. C'est en se recueillant qu'un homme peut distinguer ce qui, dans son tempérament,

[1] Claude Bernard. *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux.* Paris. Baillière 1879.

vient de Dieu et doit être accepté, de ce qui vient de ses fautes de vie et doit être corrigé.

Telles sont les pensées qui m'ont conduit à des recherches sur les tempéraments, que je vais aborder maintenant. Je ne prétends pas apporter ici des vues originales car les données statistiques que j'ai commencé à accumuler sont encore trop pauvres. Je me bornerai à exposer les principales classifications des tempéraments qui ont été proposées, leurs concordances, et quelques aperçus de ce qu'on en peut tirer pour la médecine de la personne.

CHAPITRE VI

LES TEMPÉRAMENTS

La difficulté d'une classification des tempéraments est celle de toute classification biologique. « C'est ce qui a fait dire, écrit Schreider [1], que les espèces ont été imaginées pour la commodité des savants et qu'en réalité il n'existe que des individus. » Ou bien on schématise trop, en ramenant la diversité infinie des hommes à un petit nombre de types, ou bien on admet un si grand nombre de types que la classification devient inutilisable en pratique.

Hippocrate, déjà, avait été frappé par la prédominance de certains segments du corps et il avait admis quatre tempéraments fondamentaux qui correspondent aux quatre « éléments » de la science antique :

Le tempérament bilieux (*B*), à prédominance du système ostéo-musculaire et des membres par rapport au tronc, correspondant à l'élément « feu » et à l'humeur bile et à tendance principalement motrice.

Le tempérament nerveux (*N*) à prédominance du système nerveux et du segment céphalique par rapport au tronc, correspondant à l'élément « terre » et à l'humeur atrabile et à tendance principalement sensitive.

Le tempérament sanguin (*S*) à prédominance du système respiratoire et circulatoire, et du segment thoracique, correspondant à l'élément « air » et à l'humeur sang et à tendance principalement expansive.

Enfin le tempérament lymphatique (*L*) à prédominance du système digestif et du segment abdominal, correspondant à l'élément « eau » et à l'humeur lymphe et à tendance principalement passive.

Cette classification, quoi qu'on puisse penser des idées du temps sur les « éléments » et les « humeurs », reste la meilleure : la preuve en est qu'avec des variantes minimes, de nombreux auteurs décrivent sensiblement les mêmes types.

[1] SCHREIDER. *Les types humains.* Paris, Hermann, Coll. Act. Scient. et industr. Vol. I. Les types somatiques, p. 7.

Pour ne pas entrer dans de trop longs développements techniques, je renvoie le lecteur aux travaux de Hallé, F. Thomas, de Giovanni, L. Rostan, Viola et son élève Pende, Allendy [1], Sigaud et ses élèves Thooris [2] et Mac-Auliffe [3], Biot [4], Carrel [5], Schreider [6], Corman [7], et Kretschner [8].

Le lecteur verra qu'avec des nuances toutes ces classifications, ou peu s'en faut, correspondent en bonne partie à la classification hippocratique, ce qui montre bien qu'elles serrent d'assez près la réalité.

C'est Carton qui s'est appliqué à remettre en honneur la classification d'Hippocrate, qui l'a étayée d'un grand nombre d'observations cliniques, de considérations psychologiques et philosophiques, et de recherches morphologiques. Je ne puis que renvoyer le lecteur à son ouvrage : « Diagnostic et conduite des tempéraments [9] », ainsi qu'à son « Art médical ». Son mérite est d'avoir ajouté à des considérations de morphologie générale, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure, une série de signes cliniques de chaque tendance du tempérament, en sorte que le diagnostic objectif est facilité. Il en a donné, de même, les signes physiognomoniques, chirologiques, graphologiques, etc. Je les ai recherchés systématiquement depuis trois ans, et sur la plupart des points, mon expérience confirme celle de Carton. Il a donné, de plus pour chaque tendance fondamentale du tempérament, non seulement les signes physiques, mais les qualités dominantes, les défauts les plus fréquents, les métiers et les milieux qui leur conviennent.

C'est ainsi que, pour Carton, le bilieux *(B)* a besoin de mouvement et de marche, le nerveux *(N)* de société et d'idéal, le sanguin (*S*) d'air et d'espace, le lymphatique *(L)* d'eau et de solitude. Il oppose clairement leur comportement en disant que le *B* décide,

[1] ALLENDY. *Les tempéraments*. Paris, Vigot, 1922.
[2] A. THOORIS. *Médecine morphologique.* Paris, Doin, 1937.
[3] L. MAC-AULIFFE *Les tempéraments.* Paris, N. R. F.
[4] BIOT. *Le corps et l'âme,* chap. II. Paris, Plon.
[5] CARREL. *L'homme, cet inconnu,* p. 293.
[6] SCHREIDER. *Les types humains.* Paris, Hermann. Coll. Act. Scient. et industr.
[7] LOUIS CORMAN. *Visages et caractères.* Paris, Plon, 1932.
[8] E. KRETSCHMER. *La structure du corps et le caractère.* Paris. Payot, 1930.
[9] PAUL CARTON. *Diagnostic et conduite des tempéraments.* Brévannes, 1926.

exécute et entraîne, tandis que le *N* cherche, combine et excite, le *S* imagine, découvre et émeut, et le *L* compare, ajuste et freine. Le *B* entreprend, le *N* s'agite, le *S* s'emporte et le *L* stationne. Le *B* organise, le *N* pense, le *S* improvise, et le *L* est minutieux. Le *B* explore, le *N* inspecte, le *S* excursionne, et le *L* regarde. On a prise sur le *B* par la fermeté, sur le *N* par le raisonnement, sur le *S* par le sentiment, et sur le *L* par la douceur. Le *B a* besoin d'acceptation, le *N* de tranquillité, le *S* de mesure, et le *L* d'élan [1]...

Un des grands mérites de Carton est aussi d'avoir imaginé une notation simple des cas intermédiaires. Ainsi un *B N S L* qui représente, pour Carton, le type masculin parfait, et le type qui possède au premier chef les tendances du bilieux, moins accentuées les tendances du nerveux, encore plus atténuées, les tendances du sanguin, et modestes (mais non absentes) celles du lymphatique. Le type féminin est, par contre, pour Caron le *N L B S*.

Ainsi, par exemple encore, le *B S* unit à la décision du *B* le mouvement du *S*. Ce sera un chef plein d'initiative et d'autorité. Mais son danger sera l'absolutisme et l'impulsivité; il manquera de réflexion (*N*) et de patience (*L*). Je pourrais multiplier les exemples, et les cas cliniques que je donnerai plus loin illustreront utilement ces considérations générales.

La principale erreur de Carton m'a paru être de confondre sous la même désignation *N* l'intellectuel et le sensitif, qui en pratique, apparaissent comme très différents. Le véritable intellectuel, abstrait, froid, n'est pas du tout un sensible, tandis que le nerveux sensible, que Carton déclare prédisposé au travail intellectuel, ne l'est pas souvent. Il me semble que l'intellectuel répond à la combinaison *BN* et le sensible, l'artiste, à la combinaison *SN* ou *LN*.

Il me reste à donner quelques indications sur les signes morphologiques du tempérament. Les mesures que j'emploie systématiquement, d'après Carton, sont : le poids, la taille, l'envergure, la hauteur du tronc, celle de la fourchette sternale et celle de la base de l'appendice xiphoïde, la longueur des bras, la force au dynamomètre, la circonférence thoracique, les diamètres crâniens et le tour du cou.

Ces mensurations permettent d'établir les principaux rapports entre

[1] PAUL CARTON. *Ibid.* p. 30.

les segments du corps : chez l'homme moyen l'envergure dépasse la taille de 4 cm. (1 cm. chez la femme) le membre inférieur = 85 % du tronc, le segment céphalique et l'abdomen sont égaux et dépassent le thorax de 12 cm.

Une envergure plus grande est signe d'endurance. Chez le bilieux, ce sont les membres qui sont plus grands. Chez le nerveux, c'est la tête. Chez le sanguin, le thorax. Chez le lymphatique l'abdomen.

Toutes ces cotes et indices, demandent, bien entendu, une interprétation critique dans le détail de laquelle je ne puis entrer ici.

Le visage, d'autre part, est plein d'indications précieuses pour la détermination du tempérament : le segment supérieur du visage, au-dessus de la racine du nez prédomine chez les N; le segment moyen, nez et pommettes, chez le S; le segment inférieur chez le L; et l'équilibre des trois segments indique un tempérament *B.* Aussi ce dernier a-t-il un visage rectangulaire ou carré, le *N* un visage triangulaire à base supérieure, le *S* un visage hexagonal, et le *L* un visage ovoïde.

L'expression est inquiète chez le *N,* dure, chez le *B,* vive chez le *S,* et douce chez le *L,* etc...

De même, la main donne de nombreux signes, ainsi que les lignes de la main, qui dépendent des gestes habituels. Le rapport des doigts à la paume correspond sensiblement à celui de la face au crâne [1].

Le *L* a une grosse main trapue, molle et indifférenciée, le *S* a une main charnue, avec une éminence thénar très développée, le *N* a une main allongée, triangulaire, à doigts noueux, et le *B* une main rectangulaire aux gros doigts à bout carré. La dernière phalange des *L* est fortement réversible du côté dorsal.

Enfin, la graphologie donne des indications précieuses que je ne puis développer ici, car il est vain de le faire en quelques mots.

Toutes ces recherches se fondent sur ce fait que notre comportement, nos gestes, nos habitudes, nos états d'âme ont un retentissement permanent sur notre corps qu'ils modèlent, en quelque sorte. Et inversement, notre morphologie a aussi quelque influence sur notre comportement. Je l'ai indiqué plus haut à propos du symbolisme de l'âme par le corps.

Tout cela concerne les types francs, et Mac-Auliffe insiste avec

[1] L. CORMANN. *Loc. Cit.* p. 153

raison sur la beauté des types francs, qui « nous rassure sur la solidité de leur construction » [1].

Tandis que, dans la pratique, on rencontre davantage de types complexes, ou même contradictoires, comme un corps rond avec une main plate par exemple. Ces divergences morphologiques traduisent un combat intérieur entre des tendances contradictoires. Je me souviens d'une jeune femme dont les cotes étaient paradoxales. Il semblait que sa nature, au lieu de suivre son cours, comme un fleuve, s'était brisée sur les obstacles, comme un torrent sur des barrages. L'examen détaillé de sa vie confirma ces vues.

L'étude des tempéraments ouvre des perspectives intéressantes qu'on pourrait appeler la médecine des bien-portants.

« Prévenir vaut mieux que guérir », chacun le répète. Et pourtant les médecins voient rarement des bien-portants. Car la plupart des gens ne vont les consulter que quand ils ont peur : peur de la maladie, de l'infirmité ou de la mort. J'ai vu venir à moi, ces dernières années, en nombre grandissant, des bien-portants. Le motif de leur consultation était tout autre. Par amour pour Dieu, par désir de lui obéir et de consacrer leurs meilleures forces et leurs talents à son service, ils cherchaient à se mieux connaître pour organiser leur vie, leur comportement, leur nourriture et leur repos selon son plan. C'est une joie pour le médecin de pouvoir aider ainsi un bien-portant à améliorer encore sa santé et son rendement social. C'est, si j'ose dire, l'aider à construire une santé positive: non une santé pour n'être pas malade, mais une santé pour servir mieux. C'est une joie aussi pour le médecin de rencontrer parfois un homme bien bâti, plein de possibilités. Pendant nos études et dans la pratique, nous ne voyons presque jamais un homme normal.

J'appellerai Michel un de ceux que j'ai examinés ces dernières années.

C'est le type de l'athlète de vitesse. Michel a une envergure qui dépasse la taille de 9 cm., un indice skélique à 96. C'est le longiligne svelte, harmonieux. L'homme normal est beau. Cette notion qualitative de la beauté a été la norme médico-sociale de l'antiquité.

[1] Mac-Auliffe. *Loc. Cit.* p. 87.

En devenant analytique, la science a cherché dans des chiffres de laboratoire des normes quantitatives de la santé. Un homme qui trouve cette «santé positive» qu'apporté la solution de ses problèmes de vie et son épanouissement spirituel, devient beau, quel que soit son type morphologique. Mac-Auliffe soutient avec raison que la beauté est un signe de la santé.

Michel présente un tempérament harmonieux : *BNSL,* le type masculin de Carton. Il a consacré sa vie à Dieu et mène une vie errante et aventureuse à son service. Encourager un homme en lui montrant la richesse de ses dons, pour qu'il leur fasse porter des fruits est aussi important que de corriger ses fautes.

Un détail intéressant sur lequel insistent aussi bien Carton que Thooris et Mac-Auliffe, c'est l'évolution de l'enfant : A l'âge du nourrisson, l'homme n'est guère qu'un tube digestif, insensible au monde extérieur, c'est l'âge digestif ou *L.* Dans la seconde enfance, le thorax se développe, c'est l'âge respiratoire ou *S.* Dans l'adolescence, l'âge ingrat, il allonge ses membres, c'est l'âge musculaire ou *B*, Enfin, adulte, l'homme trouve son épanouissement cérébral et social, c'est l'âge cérébral ou *N.*

De même, le *L* et le petit enfant, sont surtout sujets aux affections digestives; le *S* et l'enfant aux affections respiratoires, végétations adénoïdes, etc. ; le *B* et l'adolescent aux affections des os et des articulations, enfin le *N* et l'adulte aux affections nerveuses. Le *S* porte ses soucis sur son système circulatoire et fait de l'hypertension, tandis que le *N* fait de la dépression nerveuse, le *B* des rhumatismes, et le *L* des troubles digestifs.

Les *S,* dit Hippocrate, sont « plus malades au printemps », les *N* « en automne *».* Chez les *B* « les grands changements en chaud, dans les diverses saisons, occasionnent beaucoup de maladies ». Enfin les *L* sont « plus exposés aux maladies durant l'hiver et dans le printemps... dans la vieillesse et aux approches, ils sont pleins d'infirmités ». [1]

« L'on tombe par où l'on penche », dit Peter, et Mac-Auliffe ajoute : « L'étude du tempérament nous renseigne précisément sur nos destinées, sur nos aptitudes, sur nos faiblesses. [2] »

[1] Paul Carton. *L'essentiel de la doctrine d'Hippocrate,* Brévannes 1933 p.58-59

[2] Mac-Auliffe. *Loc. Cit.* p. 69.

C'est ce qui a fait écrire à Descartes : « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. [1] »

Mais je serais entraîné à des développements techniques hors de propos dans ce livre si je voulais, par la relation de nombreux cas, montrer ce que l'étude des tempéraments apporte en pratique médicale courante. Je renvoie aux travaux des auteurs que j'ai cités. Les vues qu'elle projette sur le problème des inadaptés sociaux sont d'un intérêt plus général.

Toute civilisation se fait une échelle de valeurs entre les quatre tendances fondamentales du tempérament. Alors que la passivité contemplative et affective du *L* caractérise la civilisation hindoue, alors que le génie créateur artistique *S N* dominait la civilisation grecque, dans notre civilisation occidentale, c'est le *B* qui est normatif, c'est l'homme d'action qui est l'homme-type. C'est lui qui a donné à la race blanche sa suprématie; au commerce, à l'industrie, à la technique, à l'application scientifique, à l'expansion colonisatrice, à l'organisation sociale outrancière, leur épanouissement.

Le bilieux, énergique et autoritaire, qui imagine peu, mais réalise beaucoup, qui manque de nuances et de sensibilité mais schématise et normalise, qui manque de douceur et de cœur, mais mène une vie infatigable aussi sévère à lui-même qu'aux autres, qui préfère la quantité et la vitesse à la qualité et à la profondeur, se trouve tout à fait à l'aise dans cette civilisation technique. Il occupe les postes de commande de la vie politique, économique et même intellectuelle et impose son rythme accéléré à la machine sociale.

Aussi, dans cette société, est-ce parmi les sensibles, les artistes, les lymphatiques que se recrutent les inadaptés sociaux. Les bilieux donnent le ton, et les lymphatiques consciencieux mais passifs font figure de ratés.

Mais, si Dieu a fait les hommes divers, c'est que chacun devrait avoir sa place égale dans la société, et la crise actuelle de notre civilisation

[1] R. Biot. *Loc. Cit.* p. 130.

démontre que cette élévation de l'homme d'action au rang de norme sociale ne peut conduire qu'à une impasse. Tant d'efforts, tant d'agitation, tant de normalisation et tant d'organisation n'aboutissent qu'à des crises politiques, économiques et psychologiques sans précédent.

C'est l'imagination créatrice, c'est la pensée sereine, c'est la production artistique, c'est la douceur de vivre, c'est le cœur et l'âme qui ont été étranglés dans cette course à la réalisation et à la production intensive. Et l'humanité ne sait plus que faire de tant de richesses matérielles et de tant de produits de son activité. Elle souffre de stérilité, au milieu de ses greniers. Elle a cherché les bénéfices et ne peut même plus vendre. Car, dans une civilisation où l'action et le progrès technique sont devenus la norme, l'argent est roi, le rendement matériel seul critère.

Et les cliniques de nerveux se peuplent de natures artistes, douces, intuitives, écrasées par la lutte pour la vie, incapables de suivre le rythme accéléré des hommes d'action, incapables de gagner leur vie, vaincus par les blessures de leur sensibilité, bloqués par leurs sentiments d'infériorité et d'inutilité sociale, découragés, doutant d'eux-mêmes. Car si le lymphatique est passif, il n'est nullement un insensible, bien au contraire. Mais sa sensibilité ne s'extériorise pas en réactions nerveuses vives, elle se tourne, si je peux dire, en dedans, le ronge et le conduit à la mélancolie. Ainsi, chez un *B* la sensibilité se traduit en autoritarisme; chez un S, en colère; chez un *N,* en crise; tandis que chez un *L* elle donne de la dépression. En voici un exemple.

S'il est un organisme qui caractérise notre civilisation occidentale, c'est bien l'usine moderne, où il faut être débrouillard et acharné pour réussir, où la vitesse du travail standardisé importe plus que sa qualité, où domine l'homme infatigable qui sacrifie sa vie de famille, sa vie morale et artistique à sa passion du travail, où le rendement financier est le critère suprême, où des collaborateurs peuvent travailler des années ensemble sans avoir le temps de se connaître en tant qu'hommes.

Appelons René un ingénieur d'usine. Il présente un tempérament *L N S,* avec carence totale de tendresse bilieuse. C'est donc l'inverse du type masculin de Carton. Envergure de 4 cm. inférieure à la taille; brévibras. Forte prédominance du segment abdominal sur les segments céphalique et thoracique, et du segment inférieur du visage, laxité articulaire

(réversibilité dorsale des phalangettes et angulation féminine du coude en hyperextension), peau douce, pâle, froide, hypervagotonie, mains larges et molles, pouce court, expression douce, mouvements lents, gros appétit, goût du confort, de la tranquillité, horreur de la lutte, tendresse féminine, amour des enfants et de leurs jeux, consciencieux jusqu'au scrupule, inhibé quand on veut le bousculer, etc... Il répond assez exactement au 8e type de Corman, le type « lune ».

Cet homme souffre, jusqu'à en être malade, de l'atmosphère trépidante de l'usine. Quand il a un problème technique à résoudre, il l'étudié méthodiquement, dans tous les détails, opérant avec une persévérance scrupuleuse toutes les mesures les plus fastidieuses, incapable de se prononcer superficiellement. Il a fait de brillantes études. Car les lymphatiques sont de bons écoliers, soumis et consciencieux. Mais ils sont perdus dans la bousculade de la vie. René a une âme académique dans une atmosphère pragmatiste. Car l'usine moderne, précisément, se soucie peu des vertus académiques et préfère les débrouillards qui abattent la besogne en vitesse, sans se perdre dans les détails.

Alors René se prend à douter de lui-même et de ses capacités, il se renferme, s'enfuit dans le rêve, perd son temps, en perd d'autant plus qu'il est plus en retard dans son programme de travail. Il est apprécié des humbles, des ouvriers qui l'appellent au secours quand il y a une difficulté, certains d'être compris, d'être aidés avec patience et bienveillance, d'être éclairés par ses explications méthodiques, sans qu'il leur fasse jamais sentir sa supériorité de culture.

C'est en m'intéressant profondément à lui avec douceur, en m'attachant à lui par le cœur, en voyant en détail ses programmes de travail pour l'aider à distinguer l'essentiel du secondaire et à reprendre conscience des services réels qu'il rend, que j'ai aidé René à améliorer son rendement professionnel et sa confiance en lui-même. Mais il est évident que la solution d'un tel problème psychologique est liée à celle du problème de la civilisation industrielle elle-même. Je songe aux conséquences funestes qu'a eues pour l'industrie cette préférence donnée à la quantité sur la qualité. Pour sortir de la crise actuelle, l'usine a le plus grand besoin d'hommes tels que René, sur lesquels on peut absolument compter pour un travail consciencieux, aux qualités de cœur propres à transformer l'atmosphère d'un atelier. Et, faute de remplir leur

fonction sociale, de tels tempéraments deviennent malades, inadaptés, malheureux, improductifs.

On sait que les psychologues distinguent deux formes de la pensée : la pensée logique, claire, ou aperceptive, et la pensée intuitive, par libre association, ou sphérique. Or le bilieux ne connaît que la pensée logique, la réalité concrète et définie. Et la civilisation rationnelle dans laquelle le monde est engagé depuis trois siècles souffre de pauvreté en imagination créatrice. Tout ce qui est vraiment créateur dans l'homme, l'intuition, l'art, le spirituel, relève de la pensée sphérique et lui échappe. De là le mépris de l'art et du spirituel qui caractérise notre civilisation. Kretschmer, lui-même, qui souligne si fortement l'importance de la pensée sphérique pour la création, parle de la conception religieuse du monde comme relevant d'une « époque des dieux et des héros » périmée. Il vante le progrès que constitue la « conception scientifique » caractérisée par « l'organisation nationale et internationale ». Quand on voit l'état du monde actuel, on peut douter des avantages de ce progrès. Ayant perdu le sens de Dieu, les hommes ont perdu le sens de leur diversité et de leurs richesses. Dans une société où Dieu reprendra sa place, les *B* rendront certes les services qu'on peut attendre de leur esprit réalisateur, mais les *N* pourront faire porter du fruit à leur sensibilité, les *S* à leur imagination et les *L* à leur nature consciencieuse.

Ainsi donc, le tempérament est une donnée, qui, comme tout ce que l'homme possède, n'est ni bonne, ni mauvaise en soi ; chaque tempérament comporte ses dangers : l'autoritarisme pour le bilieux, le négativisme ou la gourmandise pour le lymphatique, le mensonge ou le rêve pour le sanguin, l'égoïsme pour le nerveux. Et chaque tempérament comporte aussi ses trésors.

Si nous étudions les tempéraments, c'est pour nous mieux connaître, et mieux connaître ce que Dieu attend de nous. C'est pour soumettre et consacrer ce tempérament à Dieu pour qu'il l'utilise selon son plan.

Les artistes sont caractérisés par des tempéraments *L S N ou LNS,* qui unissent la tendance au rêve passif de leur dominance *L,* à la tendance à l'imagination de leur dominance *S* et à la sensibilité de leur dominance *N,* avec carence totale de dominance *B,* c'est-à-dire inadaptation à l'action.

Ces artistes, en d'autres temps, comme la Renaissance, auraient été appréciés comme l'élite de l'humanité, et ils ne sont plus que des épaves

tourmentées par leur besoin de paix, de création originale, que la société contemporaine leur refuse.

Au siècle dernier, ils avaient encore leur place dans les alcôves de la vie de bohème et pouvaient encore, quoique en mourant à moitié de faim, vivre leur destinée; mais plus la société avance dans le progrès technique, l'utilitarisme, la vitesse et la standardisation, plus ils sont écrasés.

Un peintre m'a prié d'examiner ses deux fils. Quand je lui ai dit que je trouvais chez le second, comme chez le premier, les caractéristiques d'un tempérament artistique, il a murmuré d'un air songeur : « Ah ! lui aussi est artiste. Qu'est-ce que nous allons en faire ? »

Cette réaction m'a fait mesurer l'erreur de notre civilisation. Les périodes les plus riches de l'histoire ont été des périodes où les artistes ont été appréciés comme une élite. Aujourd'hui, le préjugé utilitaire de notre civilisation stérile a si profondément pénétré notre âme que même un peintre paraît presque déçu d'apprendre que ses deux fils sont des artistes. Je songeais au tressaillement de joie et de fierté avec lequel un peintre de la Renaissance ou un sculpteur de la Grèce antique eût accueilli la même constatation !

L'époque cartésienne, avec sa fameuse hypothèse que ce qui est démonstratif à la raison est seul normatif de la pensée, a relégué l'art au rang de luxe social, en même temps que la vie spirituelle. Les artistes eux-mêmes sont imprégnés de cette idée qu'ils sont un rouage superflu de la société. Ils ont perdu confiance en leur mission et ont un sentiment d'infériorité à l'égard du monde des affaires et du monde intellectuel.

Mais le génie artistique est comme un démon intérieur qui, s'il ne s'extériorise pas dans une œuvre féconde, ronge l'âme. C'est pourquoi on trouve tant d'artistes parmi les inadaptés sociaux qui consultent les psychiatres. Je pense à une petite malade avec laquelle j'étais un jour à un « point mort ». Elle avait fait de la clarté dans son âme, compris tout ce qui avait faussé son comportement psychologique, mais cette clarté ne suffisait pas à lui donner le courage de vivre et de lutter. Je songeai alors qu'il lui manquait une vocation, un levier positif à son effort. Sachant qu'elle peignait et qu'un peintre avait vu ses timides essais, j'allai voir ce dernier. A mes questions, il répondit sans hésiter : « Elle n'a pas que du talent, elle a du génie. Mais je n'ai pas osé le lui dire parce qu'elle est malade. » Et je lui répondis à mon tour : « Elle fait sans

doute figure de malade parce qu'elle sent confusément en elle un génie inexprimé qu'on aidera à s'affirmer en le reconnaissant. » Depuis lors, ce peintre lui donne des leçons et son affermissement psychologique marche de pair avec l'épanouissement de son talent. Sa première étude fut une « Annonciation », cette scène biblique où une femme a reçu de Dieu sa vocation créatrice.

A la même époque, je soignais un poète, dont tout le drame intérieur s'exprimait dans des pièces de théâtre jamais jouées, mais passionnantes pour un médecin, je soignais une jeune fille qui mettait toute son âme dans des chansons enfantines qu'elle n'osait pas montrer à un maître, et un architecte.

Appelons ce dernier Émile. Il y a deux parts dans la vie d'un architecte : il y a la part de l'artiste qui crayonne, imagine, crée un cadre pour la vie des hommes, un cadre qui aura sur eux une influence inconsciente immense. Et puis il y a la part commerciale de l'homme des chantiers, qui doit commander les entrepreneurs, arracher les commandes à la concurrence, presser les délais.

Émile présente un tempérament *L N S* typique. Il joint à la sensibilité de l'artiste la passivité et la sensualité de sa dominance lymphatique principale. Aussi est-il un auto-intoxiqué digestif et hépatique par son régime trop gourmand, où il cherche une consolation aux blessures de sa vie commerciale. Il est roulé par les roublards, houspillé par les gens pressés, inhibé par ses sentiments d'infériorité dans la bataille de la vie. Il a du cœur comme une femme et un immense besoin d'affection. Il est faible, un peu égoïste et méticuleux. Il aurait dû vivre à une époque paisible où les artistes étaient plus appréciés. Il a épousé une femme forte et décidée qui croit l'aider en l'exhortant et le stimulant, ce qui le paralyse encore davantage. Il fait des expériences spirituelles, mais elles demeurent vagues et sentimentales, sans rapport avec sa vie concrète.

Carton a écrit que le lymphatique doit être pris par la douceur et par le cœur. Cela m'a toujours réussi. Si l'on veut leur lancer un défi, les exhorter à l'effort, leur reprocher leur indolence, loin de les stimuler, on les décourage davantage. Si l'on s'attache à eux — et cela n'est pas difficile car ils sont très attachants — si l'on a de la patience, de l'affection, de la confiance, on les voit reprendre confiance en eux-mêmes et surmonter des difficultés qui les paralysaient. A leur tour, ces victoires pratiques, même minimes, font plus pour les encourager que

toutes les cures de repos et tous les conseils.

A propos d'Émile, j'ai fait une allusion à l'expérience religieuse dans ses rapports avec le tempérament. Je ne puis manquer d'y revenir plus complètement à cause des confusions fréquentes que l'on fait à ce sujet. Beaucoup de gens croient qu'il y a des tempéraments plus religieux que d'autres. De fait, des âmes timides, abstraites, scrupuleuses, craintives et vaincues dans la lutte de la vie s'intéressent plus volontiers aux « questions religieuses » que de gros gaillards concrets et forts. Mais elles se perdent précisément trop souvent dans leurs discussions religieuses et leurs scrupules moraux, sans faire l'expérience spirituelle véritable qui transformerait leur attitude dans la vie. On peut discuter toute sa vie de théologie sans faire une expérience de Jésus-Christ. On peut aussi faire cette expérience sans y être nullement prédisposé par une prédilection pour les choses spirituelles.

Il suffit d'ouvrir l'Évangile pour voir que ceux qui, au contact du Christ, ont passé par une transformation décisive, appartiennent aux tempéraments les plus divers : timides ou impulsifs, humbles ou orgueilleux, réalistes ou intellectuels. A leurs côtés, des hommes de tous tempéraments — et parmi eux, précisément, beaucoup de théologiens épris de discussions religieuses — ont frôlé le Christ sans faire d'expérience. Ils ont vu et entendu les mêmes choses, sans les intégrer du plan de l'esprit au plan de la vie. Si donc, dans ce livre, je souligne l'importance médicale d'une décision chrétienne véritable, je me garde de la confondre avec une prédilection sentimentale pour la religion.

On peut croire de même, à première vue, que la confession soit plus facile à un extraverti qu'à un introverti. Le premier, jovial, au contact aisé, se raconte abondamment et facilement. Il fit : « Moi, je ne cache rien, je suis seulement trop franc. » Mais c'est là une ouverture plus apparente que profonde et qui ne le conduit à aucune expérience spirituelle tant qu'il ne passe pas de ce flot de confidences au mince filet des confessions véritables. Le problème du cœur de l'homme est le même pour chacun et indépendant du caractère. Le chemin du Christ n'est pas plus facile aux uns qu'aux autres. Il est difficile à tous.

On confond pareillement aussi la foi et l'optimisme. Je suis par nature, optimiste, ma femme pessimiste. Je suis confiant, elle, craintive. Longtemps, je lui reprochais son pessimisme comme un manque de foi.

Et je me vantais de mon optimisme comme s'il tenait à ma foi et non à mes dispositions naturelles de caractère. Un jour, où nous avions l'un et l'autre un grand acte de foi à accomplir, je me rendis compte en me recueillant du manque d'honnêteté qu'il y avait ainsi de ma part à entretenir à mon avantage une confusion entre la foi et l'optimisme. La réalité, c'était que la foi véritable m'était difficile autant qu'à ma femme. Du coup, je l'aidai à surmonter, par la foi, son pessimisme naturel bien mieux qu'en lui opposant mon optimisme insouciant. Du coup, je compris aussi ce qui rendait stérile mon témoignage chrétien auprès des âmes craintives, sceptiques, pessimistes. Car, tant qu'elles sentent que dans mes discours sur la foi il y a plus d'optimisme naturel que de foi véritable, elles pensent « que tout ça c'est très bien pour des gens confiants » mais pas pour elles.

Ainsi donc, l'étude des tempéraments doit nous conduire à vivre selon notre nature propre, à cultiver les talents que Dieu nous a donnés en partage, au lieu de nous comparer aux autres, pour leur envier leurs dons et nous désespérer de nous sentir inférieurs à eux. Dieu a autant d'amour pour chacun et sait bien qu'aucun homme ne vaut mieux qu'un autre.

Je pense à un jeune homme de tempérament *L B* dont la plupart des frères et sœurs étaient des sanguins. Sa lenteur et sa passivité étaient accentuées par les sentiments d'infériorité que suscitaient en lui les qualités plus extérieures de ses frères et sœurs. Mais si le sanguin est plus imaginatif, plus brillant, s'il entreprend beaucoup de choses, s'épanche facilement et tient beaucoup de place, un *L B* est apte à un travail plus humble, mais plus persévérant et plus profond.

C'est naturellement entre époux que cette comparaison mutuelle est la plus fréquente et la plus dangereuse; car elle conduit à une accentuation progressive des dominances du tempérament, qui peut aller jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler « l'incompatibilité d'humeur ». On me permettra, pour me faire comprendre, d'apporter, ici encore, mon expérience personnelle. Car ce phénomène psychologique n'est pas le monopole des ménages en difficultés et se retrouve dans les foyers les plus heureux. Plus ma femme était craintive, plus, pour faire contrepoids à ses craintes, j'affichais la confiance, quitte à la surfaire, à cacher mes propres craintes, de peur d'encourager les siennes. Mais plus je me montrais confiant, plus ma femme, pour m'éviter de tomber dans

l'insouciance coupable, exprimait ses craintes. Plus elle faisait de recommandations aux enfants, plus je me taisais. Et plus je me taisais, plus elle multipliait les recommandations. Un jour qu'elle me reprochait mon silence, je m'aperçus en me recueillant que mon comportement, au lieu d'être commandé par la recherche de la volonté de Dieu, l'était par mon tempérament naturel et mon souci de faire contrepoids à celui de ma femme. Il n'y avait pas de raison que ce cercle vicieux ne s'accentuât sans cesse s'il n'était brisé par un changement d'attitude. Et je m'aperçus qu'aussitôt que je prenais ainsi plus à cœur mes responsabilités à l'égard des enfants, ma femme pouvait porter les siennes plus légèrement. L'expérience médicale m'a appris qu'il n'est aucun foyer qui échappe à cette loi de contrepoids conjugal, qu'elle se manifeste sous mille aspects différents — loquacité et silence, expansivité et repli, optimisme et pessimisme, intellectualisme et matérialisme, vivacité et douceur, mondanité et vie recluse, formalisme et fantaisie — qu'elle est à l'origine d'innombrables problèmes de vie ou les entretient et qu'elle peut conduire aux conflits conjugaux les plus inextricables.

Parmi tous les problèmes de vie que j'ai entrepris d'évoquer ici, il n'en est sans doute pas qui aient plus d'importance pour la santé physique et psychologique de l'humanité que les conflits conjugaux.

CHAPITRE VII

CONFLITS

Je me souviens qu'un jour, à l'époque où je suivais à Paris la consultation du professeur Laubry, celui-ci nous présentait une femme divorcée qui souffrait de troubles fonctionnels du cœur. Et il avait ajouté : « Une femme a toujours une raison d'être nerveuse : quand elle n'est pas mariée, c'est pour se marier; quand elle est mariée, c'est pour divorcer, et quand elle est divorcée, c'est encore pire... » Sous cette forme de boutade, le grand clinicien exprimait sa triste expérience de la destinée humaine : Les traitements les mieux réglés sont sans cesse compromis par des problèmes de vie non résolus.

Je viens de voir, pour son admission dans un établissement de convalescents, une femme, jeune encore, à l'état général défaillant. A ma question sur les causes morales éventuelles de tous ses maux, elle répond sans hésiter : « Je suis divorcée, et c'est depuis lors que ma santé ne va plus. » Elle a souffert du foie. On a dû l'opérer de la vésicule biliaire. Mais les tissus manquaient de vitalité et une éventration survint sur la cicatrice. A son tour celle-ci entraîne d'autres troubles. Et puis des névrites se succèdent...

Une jeune fille que j'appellerai Paulette présente des troubles végétatifs. L'examen physique ne révèle pas de lésion organique et je peux rassurer sa mère qui se faisait beaucoup de soucis pour sa santé.

Cas banal, et sans grand intérêt médical. Mais, précisément, ces cas constituent une bonne part de la clientèle du praticien. Les parents de Paulette sont divorcés. Sa mère, à laquelle les enfants ont été confiés est très nerveuse, et cela se comprend.

Paulette souffre tout simplement du divorce de ses parents qu'elle aime tous deux et fait déjà, toute jeune, des troubles fonctionnels. De plus, sa mère a reporté sur ses enfants son affectivité blessée et les entoure d'un amour possessif qui nuit à leur épanouissement.

Genève, ville de 125 000 habitants, compte 5000 enfants de divorcés, qui souffrent sans doute tous dans leur santé physique,

nerveuse et psychique du divorce de leurs parents et de toutes ses conséquences. Et combien de médecins ne peuvent lutter efficacement contre l'extension du divorce parce qu'ils sont divorcés eux-mêmes. Espérer résoudre des difficultés psychologiques par le divorce est une illusion. Le nombre des psychopathes n'a jamais été si grand que maintenant où les divorces se multiplient.

Alors qu'au début du siècle il y avait en Suisse un divorce sur 85 mariages, il y en avait en 1936 un sur 10 mariages, et l'an dernier, à Genève, un sur 4 mariages.

Et pour un divorce prononcé, combien y a-t-il de couples en instance de divorce, dont le procès use leur santé pendant des mois, avec des répercussions sur les enfants, ses séances de conciliation, ses mémoires d'avocats et ses espionnages de détectives ?

Et pour un couple en instance de divorce, combien y en a-t-il en grave conflit conjugal, ou qui vivent côte à côte en étrangers hostiles ou indifférents et qu'un vague souci des enfants retient seul du divorce officiel, et combien d'autres encore qui vivent sans harmonie réelle et sans intimité, dans l'aigreur, l'amertume ou la résignation ?

Et puis derrière les problèmes conjugaux, il y a les problèmes sexuels. Il s'établit entre eux un cercle vicieux: les problèmes sexuels ne sont pas, comme beaucoup de gens le croient, des problèmes à part qui peuvent se résoudre pour eux-mêmes par quelque technique psychologique. Ils sont un miroir des problèmes de vie d'un individu. C'est parce qu'il n'a pas trouvé une attitude de vie normale qu'il ne peut trouver l'harmonie dans le domaine le plus délicat de l'esprit, de l'âme et du corps. Et c'est aussi parce que sa vie sexuelle est faussée qu'est fausse aussi son attitude dans le foyer et dans la société. Ainsi les difficultés conjugales générales retentissent sur l'harmonie sexuelle, et les difficultés sexuelles sur la vie conjugale et sur les enfants.

Le mystère sexuel est généralement le premier facteur qui entame la confiance totale entre enfants et parents et qui dresse le premier des barrières morales entre eux. C'est, le plus souvent, parce qu'ils n'ont pas trouvé la solution de leurs propres difficultés sexuelles que les parents sont embarrassés sur ce sujet devant leurs enfants et impuissants à leur donner une bonne éducation sexuelle. Tantôt, c'est le silence complet qui livre l'enfant à toutes les curiosités malsaines, souvent à un onanisme épuisant, puis à des abus sexuels précoces. Et des jeunes, pour avoir mal commencé

leur vie sexuelle, gâchent leur bonheur pour toujours. Tantôt, c'est au contraire un moralisme formaliste qui présente toute la sexualité comme un péché, en tait l'aspect divin, crée mille complexes tenaces, plonge des jeunes dans une lutte stérile et obsédante contre l'impureté, qui les use tout autant que les abus sexuels et sape leur confiance en eux-mêmes.

Et puis ce sont tous les célibataires qui ne parviennent jamais à s'épanouir parce qu'ils ne prennent jamais leur parti du célibat, tandis que d'autres, mariés ou non, ruinent leur santé dans le surmenage sexuel. Et ce sont, toute la vie, les résistances physiques et morales rongées par les rêveries irréelles, les lectures malsaines, l'égoïsme sexuel, la vie double de tant de gens mariés que leur secret empêche de connaître la force tonique d'une vraie harmonie sexuelle. Quand on a l'expérience du médecin, on sait combien peu nombreux sont les hommes et les femmes auxquels un véritable épanouissement sexuel apporte les forces physiques et psychiques qu'il est susceptible de leur donner.

Ce sont aussi les maladies vénériennes, avec leurs complications tardives, non seulement pour le malade mais pour ses descendants et pour la race. Et puis l'avortement et ses complications physiques et psychologiques. Sans parler encore des perversions sexuelles proprement dites. Tout cela a une répercussion incalculable sur la santé.

Tout cela aussi n'a de solution que sur le terrain spirituel ainsi que je le montrerai plus loin. Pour l'instant, je veux souligner encore, selon mon expérience médicale, certains aspects des problèmes conjugaux. Beaucoup de gens croient, en présence d'un couple en difficulté, qu'il faut établir les torts, arbitrer en quelque sorte le conflit. Les intéressés les y poussent d'ailleurs, en leur exposant leurs souffrances et en faisant appel à leur sentiment de la justice. Et quand des amis et des parents viennent ainsi prendre fait et cause pour un des conjoints, lui disent qu'à sa place ils ne supporteraient pas pareille infortune, ils aggravent encore le cas.

Ce qui me frappe au contraire toujours plus c'est l'impossibilité d'arbitrer avec justice un conflit conjugal, c'est que l'un et l'autre conjoint ont également raison si l'on cherche vraiment à les comprendre. Leurs griefs sont toujours parfaitement fondés. Et l'on pourrait s'épuiser à reprocher à l'un ce que l'autre nous a appris sur sa conduite et inversement. Mais ces griefs ne sont généralement pas du même ordre. Dans la grande majorité des cas, un des époux a pour lui le droit formel. Il n'a pas trompé sa femme. Il ne fait point d'écart. Il est estimé de tous. Il donne à

sa femme tout ce qu'il faut pour être heureux. Il a même souvent passé l'éponge sur ses incartades et s'il s'y refuse maintenant, c'est à cause des principes, des enfants, et même parce que sa mansuétude serait une complicité morale. Mais, à entendre sa femme, son tort est d'avoir toujours raison. Elle étouffe dans ce conformisme social, devant ce mari sans fantaisie, qui lui donne tout, sauf ce dont elle a besoin pour vivre : le sentiment d'être comprise et aimée vraiment.

Ce tableau est pareil à celui des conflits entre les peuples. Là aussi, ceux qui sont forts et riches sont pour le droit et reprochent, au nom de justes principes, aux autres de troubler la paix par leurs exigences démesurées. Mais les autres en appellent du droit à l'équité, ils protestent contre ce droit qui barre la route à la vie et qu'ils sont contraints de briser pour ne pas étouffer.

On a autant de peine à se comprendre vraiment entre les membres d'une famille qu'entre les peuples.

Le conflit conjugal est plus difficile encore quand c'est la femme qui est forte; et j'entends par ce terme non seulement autoritaire, mais encore vertueuse. Parmi les couples qui se sont adressés à moi ces dernières années, je pourrais en relever un grand nombre qui, avec quelques variations, se correspondent dans les grandes lignes.

Une femme forte, qui fait front à tous les obstacles, souffre toutes les malchances, se plaint sans cesse, se dit toujours « à bout de forces », mais mène quand même le train, et un mari faible, indécis, renfermé, comme écrasé, déficitaire de la volonté, et qui accumule par ses défaites les difficultés qui retentissent à leur tour sur le problème conjugal. Et toutes ces femmes disent — et elles sont sincères — « je ne demanderais pas mieux que de m'effacer devant mon mari ». Et tous ces maris disent qu'ils ne se sont jamais sentis assez en confiance pour s'ouvrir et s'affirmer. Ils accumulent les défaites, les violations de la fidélité conjugale, les désordres financiers, les dettes, le jeu, la boisson, la paresse. Et quand ils font des aveux à leur femme, elle leur répond : «Si au moins tu m'avais avoué tout cela tout de suite j'aurais pu t'aider. » Et c'est justement parce qu'ils savent que leurs aveux sont toujours accueillis par des reproches, c'est justement parce que leur femme leur dit toujours : « Fais comme moi. sois fidèle, discipliné, ordonné, raisonnable », qu'ils n'osent avouer leurs défaites, et s'y enfoncent.

Et c'est ainsi que ces femmes fortes doivent constamment faire face

aux difficultés qu'entraînent les fautes de leur mari, faire des démarches pour eux, couvrir leurs dettes, prendre tout en mains et que leur vie est une succession de souffrances.

Saint Paul a dit combien les forts ont de peine à comprendre les faibles.

Il y faut un miracle de Dieu. Je l'ai vu s'accomplir dans un nombre assez grand de foyers pour affirmer ici que Dieu a une solution à tous ces conflits. Mais j'ai connu aussi assez d'échecs pour ne pas sous-estimer la difficulté, pour savoir que hors d'un miracle de Dieu, il n'y a pas de réponse à un tel cercle vicieux conjugal.

J'appellerai Léa une de ces femmes fortes, à fort tempérament, volonté de fer, impulsivité indomptable, vitalité riche, esprit autoritaire et indépendant. Elle s'est, de bonne heure, émancipée d'une famille très conformiste, pleine de principes et de prudence, et c'est par esprit de contradiction qu'elle s'est mariée en coup de tête avec un jeune homme faible et sentimental, malgré l'avis de ses parents qui avaient recueilli de « mauvais renseignements à son sujet ».

Alors, elle n'a pas voulu qu'il soit dit qu'elle ait eu tort, elle a caché longtemps à ses parents les difficultés auxquelles elle a dû faire face, du fait des faiblesses, puis des mensonges de son mari.

Difficultés sentimentales, difficultés matérielles, faillite, enfin arrestation de son mari.

Pourtant, à la suite d'une expérience religieuse, Léa a compris sa propre faute. Elle s'est rendu compte qu'elle avait écrasé son mari, lui a demandé pardon, lui a dit vouloir l'aider autrement. Un renouveau extraordinaire de confiance et de joie en est résulté. Un instant, j'ai cru à la victoire décisive. Mais l'entourage traite de « faiblesse » l'attitude nouvelle de l'épouse. Et malgré tout, le couple ne parvint pas à connaître une vraie communion spirituelle qui, seule, pouvait triompher de tous les obstacles.

Et, quand je demande au mari pourquoi il a cherché par de nouveaux mensonges à voiler de nouvelles fautes, c'est de nouveau sa « peur de sa femme » qu'il invoque comme excuse.

Si j'évoque un tel cas, qui a fini par le divorce et le départ du mari, c'est pour bien marquer que notre foi n'est pas de la naïveté, que nous ne nous faisons pas d'illusion sur le déterminisme écrasant des cercles vicieux psychologiques que j'évoque ici. Les briser n'est pas une petite

affaire. Cela exige une expérience religieuse extrêmement riche, profonde et soutenue. Nous nous contentons beaucoup trop souvent d'une expérience religieuse insuffisante, et dans tous les échecs comme celui du foyer de Léa, j'ai eu un vif sentiment de responsabilité personnelle : si j'avais eu assez de foi, assez de hardiesse, assez d'amour pour aider ce couple à vivre plus radicalement son expérience de résurrection spirituelle, le divorce aurait certainement été évité, en même temps que les époux auraient enfin pu vraiment s'aider réciproquement à vaincre leur « force » ou leur « faiblesse ».

J'ai vu, d'ailleurs, hélas, bien des femmes et des maris, qui, à la suite d'une forte expérience spirituelle étaient, dans leur zèle de néophytes, animés d'un tel désir de pousser leur conjoint à prendre le même chemin que leur insistance y faisait précisément obstacle. Tant qu'on veut montrer à quelqu'un ses fautes et combien une décision spirituelle peut l'en corriger, on garde à son égard une attitude de critique et de supériorité qui le repousse au lieu de l'attirer.

C'est seulement lorsque deux époux se recueillent ensemble devant Dieu qu'ils trouvent le secret d'une véritable harmonie, que la diversité de leurs tempéraments, de leurs conceptions et de leurs goûts enrichit leur foyer au lieu de le mettre en péril. Il ne s'agit plus que l'un impose son autorité à l'autre, ni que l'autre s'incline par gain de paix. Il s'agit de rechercher en commun le plan de Dieu, qui seul peut assurer l'épanouissement de chacun.

Il y a à toute discussion entre des époux des causes apparentes: conflits d'idées, d'opinions, oppositions d'idéal et de goûts. Mais, derrière ces causes apparentes, il y a des causes réelles : manque d'amour, susceptibilité, peur, jalousie, préoccupation de soi, impureté, manque de franchise. C'est ce qui permet d'affirmer qu'il n'y a pas de problèmes conjugaux, mais seulement des problèmes individuels. Quand chacun des deux époux recherche, dans le silence devant Dieu, ses propres torts, reconnaît son péché, et en demande pardon a l'autre, il n'y a plus de problème conjugal. Chacun apprend à parler la langue de l'autre, si j'ose dire, à aller au-devant de lui. Ils retiennent ces petits mots durs qu'on dit quand on a raison, mais pour faire mal. Ils retrouvent surtout la confiance mutuelle totale parce que, en se recueillant ensemble, ils apprennent à redevenir absolument honnêtes l'un vis-à-vis de l'autre.

Cette honnêteté est très difficile. Il semble toujours que, si l'on

s'ouvre totalement l'un à l'autre, si l'on avoue toutes ses pensées secrètes, on perdra à jamais la confiance du conjoint. Or, c'est tout le contraire. L'union fondée sur la transparence complète est singulièrement plus solide que celle qu'on croit sauvegarder par de prudentes réserves. C'est à ce prix qu'un homme et une femme cessent de vivre en étrangers côte à côte, sortent de leur solitude morale et trouvent le climat normal de la vie psychique.

C'est à ce prix que des époux très différents l'un de l'autre unissent leurs dons au lieu de les opposer.

Voici un homme, que j'appellerai Victor. Il a la figure rectangulaire des bons administrateurs, du type « terre », de tempérament *B L*. D'un calme imperturbable, d'une stabilité d'humeur à toute épreuve, il est lent, méthodique, abstrait, général. Il a une robuste santé, une forte vitalité et peut fournir un effort physique considérable. Il est consciencieux et actif, mais a de la peine, dans sa carrière, à établir le contact avec les autres.

Sa femme, que j'appellerai Victoire, est tout le contraire : imaginative, intuitive, sensible, versatile, passionnée. Elle pleure pour un rien, s'enthousiasme aussi, trouve le mot qui brise la glace et met chacun à l'aise, passe tour à tour par des élans et des découragements. Elle a une petite santé, une petite vitalité, vite épuisée, très fatiguée le matin, et recherche l'excitation du café. Toute une morphologie de *N*.

A l'enregistrement de la pression sanguine la courbe paraît celle d'un enfant, avec de toutes petite oscillations.

Déjà son enfance et sa jeunesse étaient marquées par les « hauts et bas » incessants de sa nature impulsive. Une déception sentimentale a eu à dix-huit ans un retentissement profond sur une nature si sensible. Elle s'est mariée peu après, surtout par peur de rester célibataire si elle manquait cette seconde occasion.

Aussi a-t-elle eu beaucoup de peine à accepter la nature si différente de son mari. Sa stabilité de caractère lui paraissait médiocrité et la rendait honteuse de ses sautes d'humeur. Elle demandait à la vie plus de romanesque, plus de passion.

Victor aussi, a eu de la peine à comprendre et à accepter le tempérament fragile et instable de sa femme. Ne sachant comment la prendre et plein de sentiments d'infériorité intellectuelle, intuitive et affective, il s'enfonçait davantage dans sa passivité qu'elle traitait

d'égoïsme.

Mais, après plusieurs années où les difficultés d'adaptation réciproque ont eu leur retentissement sur l'humeur de Victor et sur la santé de sa femme, ils ont trouvé dans une communion spirituelle profonde le chemin de la solution. Car ils sont faits pour se compléter : Victoire pour inspirer, son mari pour réaliser. Le sentiment de se comprendre et d'être utiles l'un à l'autre vient soutenir leur amour et enrichir ce couple, si riche par la diversité extrême de ses dons.

Un mariage tout à fait uni est toujours un miracle. Dieu seul peut le créer. Et il exige la persévérance dans la foi.

Je suis appelé d'urgence auprès d'une jeune femme, dont j'avais déjà soigné le mari, et que j'appellerai Cécile. Elle est dans une agitation extrême, et la concierge, qui n'a pas osé la quitter jusqu'à mon arrivée, me souffle à l'oreille : « Elle a voulu se supprimer, on a senti l'odeur du gaz à temps et on l'a surprise; j'espère que ce ne sera rien, mais elle est bien malheureuse. Il y a si longtemps que son mari la fait souffrir... » Je restai seul avec cette petite épave qui, peu à peu, se calmait et répétait inlassablement, d'une voix monotone: «Pourquoi est-ce qu'on ne m'a pas laissé mourir ? J'y arriverai bien une autre fois... »

Je sentais que je devais donner à cette jeune femme autre chose que des médicaments ou de bonnes paroles d'exhortation, de reproche ou de consolation. Je ne savais presque rien d'elle sinon qu'elle était d'origine étrangère, catholique et malheureuse, moi Genevois, protestant et privilégié. Mais, n'est-ce pas, il ne s'agissait pas de cela. Il s'agissait de sa vie, de cette pauvre vie qu'elle avait voulu s'enlever parce qu'elle ne pouvait plus la supporter.

Mais elle paraissait peu encline à s'ouvrir, à me dire ses malheurs. La questionner, en cette heure, n'aurait fait que la fermer davantage. « Il y a une autre solution que la mort, lui dis-je alors tranquillement. Je ne sais pas le détail de vos tourments, mais je sais que, quels qu'ils soient, ils peuvent se changer en joie. Dieu a une réponse pour toutes les souffrances, pour tous les hommes, pour toutes les femmes, pour toutes les situations. »

Peu à peu, elle prenait une part plus grande à l'entretien. Elle me regardait avec étonnement, ses yeux devenaient plus vifs. Mais elle disait que tout cela n'était pas pour elle.

Je lui parlai alors de la Croix. Je lui dis que le chemin du Christ consistait à tout accepter, à tout supporter, à tout endurer sans cesser d'aimer, de pardonner, et, au surplus de chercher encore, au milieu des pires injustices, ses propres torts. Que c'était un chemin très douloureux, mais que tous ceux qui s'y engageaient résolument, jusqu'au bout, trouvaient la joie.

Nous parlâmes très longuement. Quand je quittai la malade, la concierge rentra et me demanda ce que j'avais bien pu lui dire pour obtenir un tel changement. Un léger sourire, encore bien triste, effleurait ce visage.

Ce visage était ravagé, ainsi que tout le corps, par une dermatose polymorphe, dont la nature ne put jamais être déterminée malgré l'intervention du spécialiste, ce qui nous permet bien de penser qu'elle n'était pas sans rapport avec les souffrances morales de la malade.

Mais le traitement de la dermatose que je poursuivais était l'occasion de nouveaux entretiens et de nouveaux progrès spirituels. Depuis des années, Cécile s'était détachée de l'Église. Son mariage avec un protestant avait marqué le terme de la piété enfantine qu'elle avait connue jusque-là. Dieu ne jouait plus aucun rôle dans sa vie et elle n'avait pas songé à se tourner vers lui au milieu de ses déceptions et de ses révoltes.

Quand la dermatose fut guérie, elle me dit son regret que l'interruption des consultations mit fin également à nos entretiens spirituels. Elle craignait de reculer dans la voie nouvelle dans laquelle elle avait commencé à s'engager.

Je priai alors une amie chrétienne de la voir.

Quelques semaines plus tard, Cécile consacrait sa vie à Dieu et je l'entendis dire la joie profonde qui remplissait son cœur.

Mais des mois de dure épreuve suivirent. La situation conjugale ne s'était pas améliorée. Je dois même dire : au contraire, Le mari paraissait trouver très commode d'avoir une femme prête à tout supporter, à tout accepter sans cesser de l'aimer. Son attitude à son égard me faisait penser au jeu du chat et de la souris. Il l'abandonnait, puis revenait à elle sans un mot de regret, profitait de ce qu'elle avait gagné, puis la lâchait à nouveau. Malgré sa communion avec Dieu, la pauvre femme avait plus de peine que de joie.

Quinze mois passèrent ainsi, sans que la douce acceptation de l'épouse parût fléchir le mari.

Mais un jour celui-ci rencontra un de mes amis qui était au courant du drame. Jour providentiel : le mari avait en poche le mémoire qu'il portait à son avocat pour une procédure de divorce. La conversation s'engagea et se prolongea. Le jour même, le mémoire était brûlé.

Quelques jours après, c'était le Samedi-Saint, je me trouvais, ainsi que Cécile et son mari dans une petite église vaudoise pour assister à un mariage de deux de nos amis. Un fleuriste avait cherché une inspiration pour décorer l'église. Il avait placé au centre un cep, avec les sarments attachés au cep, et il avait disposé tout autour quelques branches de cerisier d'un effet prodigieux. Pendant le service, une mère de famille lut le 13e chapitre de la première épître de Paul aux Corinthiens, où l'apôtre parle de l'amour qui excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout...

Au sortir du temple, je retrouvai sur une petite route de montagne Cécile et son mari. Ils marchaient enlacés et rayonnants. Le mari me dit : « C'est vraiment Pâques pour nous, c'est la résurrection de notre foyer et de notre bonheur. Nous venons de vivre ce mariage comme si c'était le nôtre. Nous avions bâti notre foyer sans Dieu, et c'est Dieu, qui, maintenant, l'a reconstitué. »

Il est clair que ce que je viens de dire des conflits conjugaux, je pourrais le dire aussi de tous les autres conflits qui divisent les hommes et les collectivités. Ce sont d'abord les conflits entre parents et enfants. Dans un nombre considérable d'observations cliniques, on relève l'importance que joue dans une vie tout entière un tel conflit de l'enfance. Et pas seulement au point de vue psychologique. Le besoin de défendre leur indépendance contre des parents trop autoritaires, d'affirmer leur liberté sous le poids du formalisme de parents trop bourgeois, celui de tromper la vigilance de parents trop jaloux conduit des enfants aux pires fautes alimentaires, morales, sociales. D'autres sont victimes des idées sectaires de leurs parents en matière alimentaire, ascétisme, etc... On trouvera dans ce livre plusieurs cas où un conflit entre parents et enfants domine une vie. Il est presque toujours la conséquence des problèmes de vie des parents.

Et puis ce sont les conflits entre frères et sœurs, les drames de la jalousie, les sentiments d'infériorité à l'égard d'une sœur préférée. Et plus tard les conflits collectifs, les affaires d'héritages, des guerres aux mille

épisodes qui opposent pendant des décennies deux groupes d'une famille, absorbent les forces les meilleures d'hommes et de femmes rongés, révoltés et brisés.

Voici une névrite du radial droit. Appelons cette malade Ariette. Je recherche les causes de sa maladie : Pas d'antécédents diathésiques. Pas de surmenage, sauf peut-être un excès de tricotage qui peut avoir favorisé la localisation sur le bras. Pas d'humidité du logement. Pas d'intoxication, ni endogène ni exogène.

« Y a-t-il des chagrins ? » Elle fond en larmes : Depuis cinq ans elle est, pour une petite affaire d'argent, en conflit aigu avec les filles de son mari qu'elle a élevées et qu'elle aime tendrement. Elle est littéralement ravagée par ce conflit qui la hante jour et nuit.

Et son entourage la dissuade de faire le premier pas pour une réconciliation. On lui rappelle avec insistance les torts de ses belles-filles et on lui présente un geste de rapprochement de sa part comme une violation de la justice, une prime à la méchanceté, un acte de faiblesse. En attendant, c'est elle qui souffre !

Je lui prescris naturellement le traitement médicamenteux indiqué, mais je lui montre en même temps que le christianisme consiste à pardonner, même à ceux qui ne s'humilient pas, et que suivre les traces du Christ, loin de nous abaisser, nous grandit au contraire. Elle me quitte, décidée à faire le premier pas en vue d'une réconciliation.

Souvent aussi, c'est un homme faible, tiraillé entre sa mère et sa femme, qui entrent ainsi en conflit d'influence sur lui. Je pense à l'un d'eux qui est venu me consulter, se croyant victime d'un tel conflit. Il ne tarda pas à voir combien il en était responsable par sa faiblesse, par son attitude négative, par sa pitié de lui-même qui attiraient sur lui le conflit d'influence. Et sa pitié entamait son amour pour sa mère, alors que cet amour seul pouvait désarmer celle-ci.

J'ai omis le conflit entre un enfant et un maître d'école ou une gouvernante injustes. Je ne puis d'ailleurs énumérer tous les conflits qui rongent des vies. Il y a tous ceux du travail, non seulement entre patrons et ouvriers, mais plus souvent encore entre contremaîtres et ouvriers, entre ouvriers jaloux, entre patrons concurrents, Et puis tous les conflits sociaux, politiques, internationaux. Je n'ai pas besoin d'en souligner aujourd'hui les conséquences sur la vie et la santé de multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants.

Là, comme dans la famille, seul un retour à Dieu peut apporter de vraies solutions : réconciliations entre patrons et ouvriers, entre concurrents, entre adversaires politiques, entre nations et entre races. Je sortirais du cadre de ce livre si je voulais en rapporter des exemples que je connais.

CHAPITRE VIII

FUITES

Le lecteur aura remarqué, dans les cas que j'ai cités jusqu'ici, que les problèmes d'une vie tiennent les uns aux autres comme les anneaux d'une chaîne, qu'un conflit conjugal, par exemple, entraîne la révolte, le relâchement, l'alcoolisme, le mensonge. Car quand un homme ne se sent pas assez fort, quand il désespère de résoudre un problème essentiel de sa vie, il cherche instinctivement à voiler sa défaite par une fuite. Et cette fuite constitue, à son tour, un nouveau problème qui compromet le redressement de sa vie. Quelquefois, il en a conscience. Le plus souvent, cette fuite est inconsciente. Pour bien montrer le rôle considérable que jouent ces fuites dans la vie et la santé des hommes, je veux en évoquer quelques-unes, avec plus de détails, dans ce chapitre et le suivant.

C'est, d'abord, la fuite dans le rêve. La vie réelle est dure. Elle blesse continuellement notre sensibilité. La fuite est une tentation d'autant plus grande qu'on est plus sensible : on fuit pour protéger sa sensibilité, pour échapper au combat qui la blesse. Le rêve, c'est un pays tout proche où l'on peut s'enfuir à tout instant, loin de ces réalités douloureuses. Cela prend souvent l'aspect d'un véritable roman, d'une histoire à suite qu'un homme se raconte à lui-même, qu'il se répète sans cesse, et qui absorbe ses forces psychiques. C'est un trésor secret auquel il donne le meilleur de son cœur. C'est une revanche sur la réalité ingrate. Il se forge une vie où il n'a que des victoires, qui compensent ses défaites de la vie réelle, où il joue le beau rôle, où il est aimé, estimé, compris, où il commande ou même se sacrifie.

Bien entendu, je ne critique pas l'imagination, qui peut être créatrice dans l'âme d'un poète. Mais le rêve dont je parle ici est stérile et inefficace. Il fatigue plus qu'il ne repose. Il aggrave surtout le divorce entre l'idéal et la réalité. Nous nous enfuyons d'autant plus sur les ailes du rêve que la réalité est médiocre, et la réalité paraît d'autant plus médiocre que nous la comparons à un rêve idéal. Il y a ainsi un divorce de la personnalité, partagée entre un rêve qu'elle ne vit pas et une

réalité qu'elle n'aime plus. Et les conséquences ne sont pas seulement psychologiques : je pourrais citer bien des personnes qui, pendant des années, ajoutent aux fatigues de la journée, chaque nuit des heures de veille, à écrire fébrilement un « journal intime », que personne ne lira jamais, dont les cahiers s'empilent dans une armoire secrète et sont comme un lest de poids mort dans une vie.

Il y a aussi la fuite dans le passé. Beaucoup d'hommes ont le regard sans cesse tourné en arrière. Ils revivent leur âge d'or, une époque lointaine où ils ont été plus heureux, où ils ont connu des victoires et des joies. Ils échappent ainsi aux problèmes du présent qu'ils ne cherchent plus à résoudre et savourent les joies du passé.

Il ne s'agit d'ailleurs pas que de joies. Des regrets, des remords peuvent constituer une fuite dans le passé tout aussi dangereuse. Les âmes scrupuleuses, qui reviennent sans cesse en arrière, qui se complaisent dans une sombre analyse du passé, sont tout aussi irréelles que celles qui s'arrêtent à ses pages lumineuses. Avoir ainsi le centre de gravité de sa vie en arrière est contraire à la vie, qui est une marche en avant. Ainsi l'existence devient stérile, impuissante à résoudre ses problèmes.

Et puis, la fuite dans l'avenir. Fuir dans l'avenir, forger sans cesse des projets est une autre forme de la fuite dans le rêve, une autre manière d'échapper au présent et à ses imperfections. Poussée à bout, elle devient ce qu'on appelle la fuite des idées. Les pensées se succèdent de façon si rapide, par un saut continuel en avant, qu'elles deviennent inefficaces, ne conduisent plus à aucune action soutenue.

Pour ma part, j'avais une tendance à vivre dans l'avenir. Je faisais toujours des projets, sans cesse nouveaux, qui m'apparaissaient toujours plus beaux que ce que je faisais au moment même. Tandis que ma femme vivait dans le passé. Elle ne jouissait, par exemple, pleinement d'un voyage qu'au retour, quand elle était ainsi assurée qu'aucun événement imprévu ne pourrait le gâter. Nous nous sommes heureusement rencontrés dans le présent, pour vivre vraiment ensemble.

Vivre avec Dieu, c'est vivre l'heure présente qu'il nous donne, mettre tout notre cœur à ce qu'il attend de nous à cette heure, et lui abandonner le passé et l'avenir, qui lui appartiennent.

Je veux rapporter maintenant un cas qui nous fait comprendre que même la médecine des accidents peut être tributaire parfois des

problèmes de vie. Dans de nombreux accidents, c'est l'alcoolisme qui est responsable. Et le rôle de ce facteur saute aux yeux. Mais ici il s'agit d'une cause psychologique plus subtile.

Freud rappelle que les Romains s'abstenaient de poursuivre une démarche lorsqu'ils faisaient un faux pas en quittant leur demeure, car ils y voyaient un mauvais présage. Il soutient avec raison que cette prétendue superstition recouvre une connaissance profonde des lois de l'inconscient. Car un faux pas, un geste maladroit ne traduit pas seulement un état de distraction par conflit intérieur ou un manque de maîtrise de soi-même, mais trahit bien souvent une obstruction secrète de l'inconscient aux projets du conscient, et constitue un acte symbolique, un sabotage de l'action consciente par l'inconscient qui s'y oppose [1].

Appelons Octave un jeune homme, faible de volonté, de tempérament lymphatique, inhibé dans son développement par l'autorité et la froideur familiales. Le soir, à la maison, le père lit son journal, la mère tricote, chacun est dans son coin et les heures passent sans qu'on échange un mot. Octave cherche en vain une réponse à son besoin d'affection.

Entré dans une grande entreprise, il s'attache au premier homme qui sait parler à son cœur. Ce collègue, plus âgé que lui, homosexuel, trouve en lui une victime sans défense. Dès lors commence une liaison de plus en plus impérieuse. Dominé par son grand ami, Octave s'isole de plus en plus moralement de ses parents, et, de ce fait, devient de plus en plus passif dans sa résistance.

Chaque jour de congé, il se prête à des promenades à moto qu'il voudrait de tout son cœur refuser. Et l'incompréhension des parents qui le grondent sans ménagement le jette dans l'emprise grandissante de son dominateur.

Un jour, ce conflit intérieur est à son comble. Au retour de la course, c'est lui qui tient le guidon et son ami est sur le siège arrière de la moto. En un instant de trouble, sans qu'il sache bien ce qui lui arrive, il se jette contre un arbre en bordure de la route, comme s'il était attiré par cet obstacle.

[1] SIGM. FREUD. *La psychopathologie de la vie quotidienne,* p. 300.

Le caractère symbolique de l'accident est évident. Engagé dans une impasse morale, tourmenté par un désir impuissant de se débarrasser de l'ami qui le domine, Octave est trahi par son inconscient qui trouve une solution violente : c'est une fuite.

L'accident, quoique grave, n'a pas de suite mortelle et remplit bien son but : il est l'occasion tant attendue d'un refus définitif de reprendre les randonnées du dimanche et d'une rupture entre les deux amis.

Mais la solution morale n'en est pas trouvée pour autant. Aussi c'est une haine farouche qui fait place à l'amitié dangereuse entre les deux collègues de travail. Cette guerre de tous les jours n'est pas moins destructrice de la personnalité d'Octave, qui ne tarde pas à être la proie d'obsessions, d'idées de suicide, et se renferme de plus en plus. Il a des palpitations, des insomnies, une asthénie grandissante. Un médecin parle de « cœur sportif forcé », lui fait des piqûres fortifiantes puis l'envoie se reposer.

C'est dans ces conditions que le jeune homme m'est envoyé. Je lui raconte comment devant Dieu on peut faire la lumière complète en soi-même et s'ouvrir sans crainte d'être incompris.

Dès la troisième consultation, la confiance s'est établie entre lui et moi, assez profonde pour qu'il s'ouvre sur tout son drame. Il n'est nullement un homosexuel, et c'est bien sans doute ce qui a aggravé la situation psychologique et morale. Un homosexuel aurait probablement mieux supporté sa liaison parce qu'il aurait été consentant. Marié depuis peu, Octave aime sa femme et seul son secret l'a enfoncé dans la dépression.

Depuis ce jour, son état s'améliore rapidement. Il sourit de nouveau, ses yeux reprennent de l'éclat. Il n'a plus peur de son ancien ami, peut reprendre sa place dans le même bureau que lui. Toute hostilité est tombée. Il retrouve vis-à-vis de lui une attitude naturelle.

C'est la signature de la guérison, qui ne tarde pas. Ce qui m'avait frappé, c'est qu'il se rendait parfaitement compte de l'importance de son accident de moto. Dès la première consultation, il m'en avait parlé avec insistance. Mais ce n'est que plus tard que j'en ai compris le sens profond.

S'il avait trouvé Dieu plus tôt, son inconscient aurait pu faire l'économie de cet accident, qui n'avait d'ailleurs pas apporté de solution réelle.

Je suis appelé auprès d'un homme qui fait une crise douloureuse abdominale. Dans l'antichambre sa femme me dit : « Je vous ai appelé en cachette ; il ne veut pas avoir de médecin. » Je constate une hernie assez difficile à réduire. Mais mon attention a été éveillée par cette « peur du médecin » que sa femme m'a signalée et je commence à m'entretenir plus profondément avec les deux époux. Ils ne s'entendent pas et mènent une vie atroce. L'état nerveux déplorable de l'un et de l'autre est un des facteurs du conflit, et le conflit à son tour aggrave leur état nerveux. C'est au cours d'une violente scène conjugale que le mari s'est « fait » sa hernie. Je le confie au chirurgien pour l'en délivrer, mais mon rôle ne saurait s'arrêter là. Je dois chercher à gagner toute la confiance des époux pour les aider à résoudre leur conflit.

On devine tout ce que je pourrais écrire sur la fuite dans la maladie. Le fait est trop connu et banal pour que je m'y arrête longuement. Personne n'y échappe. Combien de fois me suis-je recueilli moi-même pour rechercher la cause profonde d'une sensation de fatigue subite qui m'envahissait, d'un mal de tête ou d'un trouble digestif et me suis-je rendu compte que mon inconscient me jouait un tour : une contrariété, une déception étaient venues briser mon entrain; une lettre difficile à écrire, un cas obscur à éclaircir, une démarche désagréable à faire m'arrêtaient et mon inconscient me donnait une bonne raison de les ajourner. Tous les troubles fonctionnels, et, a *fortiori,* toutes les névroses peuvent laisser voir ainsi un sens caché de fuite dans la maladie. Cela ne signifie pas, bien entendu, que le mal soit « imaginaire » pour autant et l'on commet à l'égard de ces malades une grave injustice en les accusant de composer leurs maux comme un refuge facile. L'impression d'être incompris, l'impression que l'on ne prend pas au sérieux leurs maux, dont ils souffrent tant, empêche ces malades de sortir de leur refuge inconscient. Car pour sortir de cette petite cabane qu'on s'est construite contre les tempêtes de la vie, il faut se sentir compris, aimé, soutenu.

De même que le rêve utilise des éléments puisés dans la journée précédente pour composer une histoire qui a un sens, de même l'inconscient utilise des troubles fonctionnels réels pour composer une maladie dont le sens profond est une fuite.

Et c'est parce qu'elle est une fuite qu'elle se fixe en maladie, se

reproduit à chaque obstacle. Combien de femmes ont une migraine chaque fois qu'elles ont une invitation dans leur belle-famille hostile !

Quand on aide les malades à rechercher loyalement dans leurs souvenirs d'enfance les premières manifestations de leurs troubles fonctionnels, un bon nombre d'entre eux se rappellent ce fait : leurs parents, qui leur donnaient peu de marques d'affection, leur en prodiguaient tout à coup lorsqu'ils étaient malades. Aussi la maladie ne tardait pas à leur apparaître plus agréable que la santé, et semi-consciemment, ils soulignaient leurs moindres maux pour obtenir ces témoignages d'affection dont ils avaient soif. Ou encore, la maladie seule pouvait tenir en échec l'autoritarisme de leurs parents et les faire échapper à des leçons, des visites, des formalités que ceux-ci exigeaient inflexiblement.

Il est très difficile d'éviter toute injustice avec les patients dont la maladie paraît avoir ce sens de fuite. En général l'entourage prend tour à tour à leur égard une attitude trop dure ou trop tendre, qui ne sont justes ni l'une ni l'autre. Et leurs maux s'aggravent sous l'attendrissement faible comme sous les reproches brusques. Il y a en réalité un grand drame intérieur suscité par cette habitude de fuite : le conflit entre la tendance de fuite et le désir de ne plus fuir.

Voici ce que m'écrit une ancienne malade :

« Obligée de rester alitée et par ce fait dépendante des autres pendant des mois, à la suite d'un grave accident, j'ai bientôt réalisé le danger que j'allais courir si je restais passive dans mon lit. En effet, à peine arrivée en clinique, l'état d'esprit change : sans s'en douter on se prend pour le centre de toute chose, du monde entier. C'est : mon accident, mes docteurs, ma garde, mes piqûres, ma toilette, mes repas, ma digestion, mon thermomètre. Tout, ainsi, peu à peu, devient exclusif et de la plus haute importance. Puis c'est mon cas... unique en son genre, et bientôt tout tourne autour de mes possessions créées par les événements, et je deviens quelque chose de vraiment intéressant; mes visites enfin me le font croire.

» Ayant réalisé cet état d'esprit lamentable, un beau matin je décidai de changer complètement de manière d'être et de sortir coûte que coûte de moi-même. L'occasion se présenta bientôt. Dans la chambre voisine était un grand malade dont j'avais souvent entendu les gémissements et les plaintes, à tel point que j'avais décidé de demander

de changer de chambre. Mais, ce matin-là, ma décision était autre : je ne voulais plus être une boule d'égoïsmes amalgamés, mais un être vivant, avec une âme et un cœur s'évadant de lui-même.

» Ma chambre était pleine de fleurs : mes fleurs ! Un vrai jardin; la veille encore, j'avais reçu un joli cyclamen. L'idée me vint doucement que, dans la chambre à côté, il n'y avait sûrement pas de fleurs — je n'entendais jamais entrer de visite. — Aussi demandai-je à la garde de porter ce vase à ce pauvre malade solitaire. « Oui, me dit-elle, c'est un petit grand-père. Il n'a qu'un fils, qui vient le voir de temps en temps; il n'a pas de fleurs. »

» Les fleurs lui firent plaisir ; il s'imagina même me connaître et me fit remercier. Depuis lors je sentis ma responsabilité de prier pour lui.

» Je ne fis plus attention à sa toux : elle ne m'incommodait plus. Lorsque je l'entendais geindre, je priais pour que Dieu allégeât ses douleurs. Peu de jours après, je n'entendis plus rien et je demandai de ses nouvelles : il s'était éteint comme une lampe. La garde avait disposé près de sa vieille tête les cyclamens qui avaient apporté un peu d'amour dans sa chambre.

» La grande distraction en clinique, ce sont les sonnettes. Les sonnettes du matin sont un vrai carillon. Il y a le malade aux réflexes lents qui s'attarde sur le bouton ; il y a la malade nerveuse qui a mal dormi et qui sonne deux ou trois fois pour être sûre qu'on vienne vite; il y a le petit coup discret qui a peur de déranger, ou le coup autoritaire. Au bout de peu de temps on connaît, par l'appel, le malade qui est au bout du fil. Et puis, il y a la sonnerie de la salle d'opération : celle-ci est tenace, persistante, grave; elle appelle à sa place l'infirmière, le malade et tous ceux qui assisteront à l'opération. Elle signifie : «La salle est prête, on vous attend, ne faites pas attendre le docteur. »

» Alors viennent les roulements caoutchoutés du lit qu'on dirige vers l'ascenseur, les pas feutrés, les voix basses. On voit les parents résignés se promener dans le jardin, dans une attente angoissée.

» C'est à ce moment que commençait alors pour moi une nouvelle responsabilité : prier pour le chirurgien, pour que Dieu l'éclaire et dirige sa main avec sûreté; pour le malade, pour qu'il lui accorde confiance et paix; pour les parents dans le jardin, pour qu'ils aient l'espérance. Tout cela c'est aussi quelque chose et pendant ce temps, ma douleur, mon docteur ma piqûre et tant d'autres choses

personnelles n'avaient plus de place dans ma pensée. J'avais le cœur heureux, le sentiment du devoir accompli et la certitude que Dieu entendrait mes prières, auxquelles je ne manquais pas d'ajouter : « ...mais que la volonté de Dieu soit faite... du Dieu d'amour, qui sait mieux que moi ce qui est pour le bien de chacun. »

Un autre cercle vicieux s'établit chez tous ceux qui deviennent esclaves de médicaments habituels. Et bien souvent le remède, le traitement, la clinique ou la cure climatérique constituent des fuites. Il est bien entendu que je ne décrie point ici la thérapeutique médicamenteuse, physiothérapique ou psychothérapique. C'est une fuite aussi que de se passer de leurs précieux services.

Mais la thérapeutique peut devenir un danger quand, en combattant des symptômes, elle permet d'échapper à la recherche courageuse des fautes de vie avec lesquelles il faudrait rompre.

Un épuisé, qui mène par ambition ou par anxiété une vie frénétique, vient demander au médecin un fortifiant, comme si une drogue pouvait remplacer une sage économie de ses forces.

Un nerveux, en plein conflit de famille, qui a perdu le sommeil, demande au médecin un somnifère.

L'homme a un si grand besoin de religion que lorsqu'on lui enlève la véritable, il s'en donne d'autres. Il y a une religion du remède, qui n'est pas la moins naïve. Il est surprenant de voir combien d'esprits forts, qui rejettent comme le vestige d'un passé suranné tout recours à la force de Dieu dans les difficultés de la vie, attachent leurs espérances de salut à quelque drogue, parce qu'elle est le produit du progrès scientifique. En répétant aux hommes que ce progrès était illimité, qu'il permettait de vaincre toutes les maladies, on a allumé en eux le fallacieux espoir que, grâce à la science, ils pourraient vivre impunément dans les pires désordres. Il est temps qu'on leur rappelle que la santé est un bien qu'on n'achète pas à bon compte.

Trousseau, un des plus grands cliniciens français, a écrit : « C'est ainsi que, malgré lui, un médecin se laisse aller à prescrire des remèdes. Je ne m'en plains pas si ce médecin fait en définitive de la médecine de consolation, s'il se contente de ramener la tranquillité dans l'esprit d'une mère qui l'implore, tout en sauvegardant sa situation, ce qui est toujours permis. Mais si ce médecin donne un remède et que le malade, étant

guéri trois ou quatre jours après, il attribue à ce remède la guérison à laquelle il n'a pas pris part, voici ce dont je me plains... [1] »

Ce scepticisme de Trousseau en matière thérapeutique est au fond celui de la plupart des médecins, qui croient bien moins aux remèdes que le public, les infirmières et les pharmaciens. Combien de médecins prennent eux-mêmes, quand ils sont malades, autant de remèdes qu'ils en prescrivent à leurs patients ?

Je me garde d'opposer la prescription médicamenteuse à la réforme des vies. Mais la première est plus facile que la seconde et ne saurait la remplacer.

Beaucoup de médecins ont signalé les abus de la publicité pharmaceutique. Sans parler de la publicité directe dans le grand public, celle qui est faite auprès du corps médical lui-même est incroyable. On trouvera des pages excellentes sur ce sujet dans le livre de Vincent : *Vers une médecine humaine* [2]. Mon maître le professeur Roch a fait il y a dix ans une statistique des envois qu'il a reçus en trois mois : Il y avait vingt petits cadeaux divers (crayons, bloc-notes, calendriers, etc.) 101 flacons échantillons, 20 lettres, 96 périodiques gratuits, et 363 catalogues, dépliants, cartes et brochures. On devine l'embarras où il eût été s'il avait retourné tous les « bons pour échantillons » qui étaient joints à ces envois. « Tout cela, ajoutait-il, doit coûter bien cher, beaucoup plus cher, me semble-t-il, que la valeur des spécialités que je me suis laissé entraîner à prescrire pendant n'importe quel trimestre de ma carrière [3].»

Aussi la Caisse cantonale genevoise d'assurance scolaire relevait-elle qu'en 1937 ses frais de pharmacie dépassaient de plus de 4000 fr. ceux de 1936, bien que ses frais d'honoraires médicaux eussent diminué pour la même période de près de 18 000 fr. Ces frais pharmaceutiques, comparés à ceux de 1925, marquaient une augmentation de 51 % !

J'ai relevé récemment, dans un périodique gratuit envoyé par une des usines pharmaceutiques les plus sérieuses du monde, un article sur le traitement du prurit. L'auteur n'y proposait aux médecins pas moins de 40

[1] René Dumesnil. *L'âme du médecin.* Paris, Plon. Coll. « Présences », p. 88.

[2] A. Vincent. *Vers une médecine humaine.* Coll. Esprit, Paris, Aubier.

[3] M. Roch. Trois mois de réclame pharmaceutique. *Revue médicale de la Suisse romande.* 25 mars 1931, p. 243.

produits de sa maison. Il ajoutait naïvement : « Le nombre des méthodes thérapeutiques est peut-être un peu troublant...

Je n'entends pas, par ces quelques observations, condamner l'usage des médicaments. J'en prescris, et je suis convaincu que certains naturistes, entraînés par leur esprit polémique, prononcent une exclusion exagérée sur les ressources de la pharmacie. Mais les meilleurs thérapeutes, ceux qui connaissent le mieux leur matière médicale, n'ont cessé de protester contre l'abus manifeste des drogues qui sévit à notre époque, en dehors même de toute toxicomanie proprement dite. Cet abus n'est qu'une conséquence du paganisme scientifique, du recul moral de notre monde actuel et de l'affaiblissement de l'idéal professionnel de bon nombre de médecins.

L'abus des médicaments nous conduit à celui des excitants qui constitue toujours une fuite. Ce sont naturellement les nerveux qui recherchent principalement dans ce stimulus factice une trompeuse compensation à leur détresse devant les difficultés de la vie. C'est parfois la misère, car une tasse de café noir cache aisément les défaillances dues à la sous-alimentation. Et l'habitude des excitants devient vite impérieuse et enlève le goût de l'alimentation normale. C'est au point que certains malades ne prennent presque plus rien d'autre. Je connais une jeune fille nerveuse, en conflit avec son père, qui ne vit presque que de thé noir qu'elle consomme du matin au soir. Naturellement, elle est constamment malade, malgré les efforts des médecins. Si elle ne leur avoue pas son habitude toxique, c'est qu'elle craint qu'ils ne l'en privent et doute d'avoir la force d'y renoncer.

Je n'ai pas besoin de parler longuement des intoxications plus graves par les stupéfiants, dont le rôle sur la santé est bien connu.

Il en est de même de l'alcoolisme. Je pourrais multiplier les statistiques qu'on trouve dans toutes les publications des œuvres antialcooliques. On sait le rôle qu'il joue dans l'état mental de notre population. Il occasionne directement près du quart des admissions d'hommes dans nos services psychiatriques, et plus du quart des psychopathes qui y entrent sont descendants de buveurs; la proportion est plus forte encore pour l'épilepsie.

Mais le rôle de l'alcool en médecine interne n'est pas moindre. « Un tiers de nos malades, écrit le professeur Roch, à la suite d'une enquête dans son service à Genève, ne seraient pas entrés à l'Hôpital s'ils n'avaient pas été alcooliques. » Car l'alcool « fait le lit » de beaucoup

de maladies. Sans compter les accidents !

Enfin l'influence de l'alcool sur l'état moral de la population : à Genève, le 37 % des divorces prononcés en dix ans étaient dus à l'alcoolisme. Plus du 30 % des jeunes délinquants internés dans les maisons suisses de correction étaient des enfants d'alcooliques.

Si l'ivrognerie est en recul, l'alcoolisme dit mondain, principalement parmi les femmes de la bonne société, s'est beaucoup développé.

Tout cela est si connu que je n'ai pas besoin de m'y attarder.

Voici une malade qui présente des troubles de la ménopause, avec un tableau de maladie de Basedow. Je la traite à la di-iodothyrosine, mais je poursuis en même temps mes investigations morales. Toute son enfance a été dominée par le drame de l'alcoolisme paternel. Tous ses frères et sœurs sont des nerveux. Et sa vie conjugale est empoisonnée à son tour par l'alcoolisme de son mari et ses conséquences de misère matérielle et de conflits moraux.

Je vois alors celui-ci. Pléthorique, hypertendu, avec un gros foie, glycosurie légère et souffle systolique aortique. Lui défendre l'alcool, le mettre à un régime quasi végétarien, c'est ce que je fais naturellement. Mais je sais bien que ces prescriptions ne seront guère efficaces si je me borne à cet aspect négatif de ma tâche. Il faut m'appliquer à gagner sa confiance, m'intéresser à son foyer, à sa profession, l'aider à reprendre confiance en lui-même et à retrouver les qualités de cœur qui sommeillent en lui. Il ne tarde pas à changer. Le conflit conjugal se résout, et les signes basedowiens de son épouse s'amendent rapidement.

L'alcoolisme n'est pas un problème primaire, si j'ose dire, mais un problème secondaire, une fuite, une compensation à des détresses secrètes. C'est pourquoi il ne cède guère aux exhortations morales. Les œuvres qui ont quelque succès contre lui, comme la Croix-bleue, l'Armée du Salut, les Bons Templiers etc. visent à une restauration de la personne humaine tout entière et de son attitude positive à l'égard de la vie.

Un jour, une demoiselle vint me voir. D'emblée, elle m'apporta le problème de sa vie : Institutrice en Amérique, elle s'était mise, sur le conseil d'un médecin, pendant la convalescence d'une petite maladie, à boire du porto « pour se remonter le moral ». Cette inclination à la boisson avait marché grandissante dans sa vie jusqu'à devenir un esclavage dont elle ne parvenait plus à s'arracher. Ce qui m'intéressait, ce n'était pas le

problème de sa boisson en lui-même, mais la raison pour laquelle elle s'était mise à boire. Il y a beaucoup de gens qui prennent quelque boisson alcoolique pendant une convalescence et qui ne deviennent pas des toxicomanes pour autant.

Nous eûmes deux longs entretiens, mais sans résultat. J'étais assez découragé. J'avais le sentiment que je devais la recevoir une troisième fois et je préparai ce dernier entretien en me recueillant une bonne heure. J'étais troublé, car je ne voyais rien de clair. Elle vint chez moi, et, après une demi-heure de conversation, nous étions toujours dans une incertitude totale. Je lui proposai alors de nous recueillir ensemble silencieusement devant Dieu. Un mot me vint à l'esprit, dans le silence, très vivement. Je le lui dis; c'était : « Votre mère. » Nous n'en avions jamais encore parlé ensemble. Elle parut très étonnée et me dit que sa mère était une sainte femme, à laquelle elle n'avait aucun reproche à faire. C'était fini; nous nous quittâmes. J'étais déçu.

Mais le soir-même, je reçus un coup de téléphone; elle me dit : « Ça y est ! » et, devant mon étonnement, elle ajouta : « C'est en descendant les escaliers de chez vous que, tout à coup, la lumière s'est faite en moi comme un grand déchirement. J'ai vu que j'en avais toujours voulu à ma mère d'être une sainte femme, car sa sainteté même me faisait honte. J'ai vu que je m'étais faite institutrice pour avoir l'occasion de m'expatrier, pour être loin de ce modèle, qui me faisait mal à mes côtés. Là-bas, en Amérique, l'océan Atlantique ne suffisait pas à me séparer de ma mère, et, inconsciemment j'ai creusé un fossé moral entre elle et moi par la boisson... Je suis rentrée chez moi, pour sauter au cou de ma mère, lui demander pardon de tout cela, et je suis libérée de ma passion du porto. »

Ce qui vient d'être dit de l'alcool pourrait être dit de toutes les passions. Elles sont un symptôme apparent de problèmes de vie d'ordre moral : sentiments d'infériorité, timidité, paresse, difficultés sexuelles, déficit de la volonté. Aussi ne peut-on aider un homme à se libérer de sa passion sans remonter à ses causes secrètes.

Et ce n'est pas facile ! Tous les médecins pourraient raconter l'histoire de ces joueurs victimes d'une éducation trop facile et luxueuse. Mal préparés à la vie, incapables de s'astreindre à un travail méthodique, ils cherchent à compenser leurs sentiments d'infériorité par l'estime qu'on s'acquiert quand on dépense largement et qu'on suit la mode avec

élégance.

Aussi ne tardent-ils pas à dépenser tout leur patrimoine, à connaître des heures de détresse matérielle qui ne font qu'accroître leur recherche trompeuse du gain facile au jeu.

Dès lors, ils dépensent toujours plus au jeu, deviennent toujours plus incapables de travailler, font des dettes, rêvent toujours plus à quelque revanche de la fortune, et s'enfoncent dans l'isolement moral qui sape ce qui leur reste de volonté.

Il faut faire mention maintenant de ce qu'on peut appeler les fuites nobles. Car on ne s'enfuit pas seulement dans les passions. Souvent quelques-unes des choses les meilleures que nous faisons dans ce monde représentent une fuite.

Je pense à l'art. Je pense à la science. Je sais des hommes de science qui s'adonnent avec une conscience et une fécondité admirables à leur travail. Pourtant ce travail constitue une fuite, une compensation à une vie de famille qui n'est pas une victoire. Je pense à un homme qui m'a dit l'autre jour que sa vie commençait quand il passait de sa maison à son atelier de peinture, et qu'elle s'arrêtait de nouveau, comme pour une parenthèse, quand il fermait la porte de son atelier. Combien d'ateliers et de laboratoires constituent ainsi un monde de refuge où l'on cherche à oublier la réalité que l'on retrouve quand on sort et pour laquelle on n'a pas trouvé de solution !

Il peut y avoir une fuite à l'origine des plus belles vocations. Telle déception sentimentale non acceptée est la cause réelle d'une vocation de dévouement, d'activité sociale admirable. Mais cette vocation porte toujours en elle-même une certaine amertume, parce que son origine est moins dans un appel positif que dans une fuite, dans une recherche de l'oubli de la défaite.

Je ne puis terminer cette énumération sans parler de la fuite la plus troublante de toutes : la fuite dans la religion. La vie religieuse peut constituer, elle aussi, une fuite : Fuite dans une petite chapelle mystique, qui est comme un îlot en dehors du monde, où l'on se cache pour échapper au monde et à ses blessures, pour se complaire dans une jouissance passive, sans efficacité et sans contact avec la réalité. Fuite aussi dans la religion activiste ou intellectuelle. Je sais combien je me suis complu moi-même dans des débats théologiques qui flattaient

davantage mon esprit que les problèmes pratiques et concrets de ma vie.

Voici une malade nerveuse, agitée, qui parle hâtivement, avec volubilité, qui a rempli des pages de notes pour ne rien oublier de ce qu'elle veut me demander, qui s'analyse sans cesse, se surmène dans mille activités, souffre de toutes sortes de malaises. Appelons-la Ariane.

Des sentiments d'infériorité ont pesé sur elle dès l'enfance et l'ont rendue boudeuse, jalouse, inquiète, volontaire. Elle a perdu son père avant vingt ans et a dû faire face aux difficultés financières que ce deuil entraînait, reprendre le commerce qu'il exerçait et auquel elle n'entendait rien. Une déception sentimentale est venue aggraver encore l'agitation suscitée par ces divers facteurs et bien d'autres encore.

Il y a quelques années, elle a passé par la conversion. Une conversion réelle et profonde qui lui a apporté notamment la solution de difficultés sexuelles.

Mais elle a transporté dans le ministère chrétien qu'ouvrait cette conversion, son besoin d'activité fébrile, qui est une fuite psychologique. Elle a ajouté à sa vie, déjà chargée, tout un activisme de réunions religieuses, d'entretiens spirituels qui ne la rendent pas plus paisible. Sa mère lui reproche de trop se fatiguer et elle pense que sa mère ne comprend pas sa vocation chrétienne. Certes, je suis loin de méconnaître les effets de son zèle; elle a réellement été un instrument de Dieu pour beaucoup d'âmes. Et pourtant son instabilité nerveuse compromet son témoignage spirituel. Elle le sent et en souffre. Elle ne s'en analyse et agite que davantage.

Le christianisme, vécu profondément, est très réaliste. Et il y a chez Ariane un fossé entre le rêve et la réalité, entre son activisme et les problèmes immédiats de sa vie: sa famille, son travail. A mettre de l'ordre dans les choses les plus matérielles de sa vie, à trouver, par la foi, une discipline de travail, un intérêt réel pour sa profession, elle a remporté une victoire spirituelle plus grande encore que par toute son activité religieuse antérieure.

Je me suis longuement entretenu à son sujet avec son médecin traitant, qu'anime une foi vivante, et qui a continué, à travers bien des remous et des difficultés, à l'aider dans cette dure école de la réalité. Elle a renoncé à beaucoup d'activités où elle se croyait indispensable, elle a pris des

cours pour se perfectionner dans sa branche, elle a pris un intérêt tout nouveau pour son commerce, elle s'est réconciliée avec des concurrents, et elle a vu sa santé nerveuse s'améliorer.

CHAPITRE IX

SURMENAGE ET PARESSE

Je viens de parler d'activisme. Cela me conduit à un des problèmes de vie qui jouent le plus grand rôle en médecine, celui du surmenage. Chacun s'en rend compte. Et l'on accuse l'évolution du monde. Les sociétés, les comités, les œuvres, les assemblées, les initiatives, tout cela se succède de façon trépidante. Les problèmes passent sans cesse devant les mêmes instances qui se les renvoient l'une à l'autre, sans vraie solution, parce qu'on travaille à la hâte et à la légère. Et puis c'est le bruit, le journal, la T.S.F., la vitesse qui entraînent nos contemporains et les dominent. Et toute cette agitation qui tourmente l'occidental moderne lui a fait perdre le sens de la méditation intérieure, de la pensée mûrie et de l'action réfléchie. Mais toute cette agitation est aussi une fuite par laquelle il se cache à lui-même l'inquiétude de son cœur, son vide spirituel ses défaites et ses révoltes.

Une vie disciplinée dans tous les domaines est une des conditions importantes de la santé physique et psychique.

Chaque jour, le médecin a affaire à des épuisés, écrasés par la vie qu'ils mènent. Ils lui déclarent généralement qu'ils n'y peuvent rien changer et croient sincèrement que leur surmenage tient aux circonstances, alors qu'il est lié à des problèmes de leur cœur : c'est par ambition, par peur de l'avenir, par amour de l'argent, par jalousie ou par injustice sociale que les hommes s'agitent, se surmènent, se créent mille devoirs superflus, veillent trop tard, ne dorment pas assez, n'ont pas de vacances ou les emploient mal. Ils ont l'esprit tendu, en sorte que la nuit ils ne trouvent pas le sommeil, et le jour ils se fatiguent doublement au travail.

Il semble qu'il y ait une loi d'inertie en matière psychique et physiologique, comme dans le domaine matériel : D'une part, un surmené peut conserver longtemps les apparences de la santé alors que sa balance d'équilibre des forces est nettement déficitaire; et, inversement, un épuisé qui se remonte ne sent pas tout de suite de

l'amélioration. Il garde une apparence trompeuse d'épuisement, de fatigabilité, qui tient en partie à la destruction de sa confiance en lui-même. Il y a ainsi comme un retardement de l'échéance, dans les deux sens. Il est aussi difficile de faire comprendre à un agité que les forces dont il croit disposer ne sont déjà plus qu'une façade, que de lui faire comprendre, lorsqu'il a « craqué » qu'il pourrait reprendre déjà quelque activité, quand même il se « sent » encore épuisé. C'est là, sans doute, un des mécanismes des états cycloïdes, si fréquents chez les nerveux, dont les alternatives font penser au débit d'un siphon qui ne donne rien pendant la longue période où il se remplit, mais qui se vide tout d'un coup dès qu'il est plein.

Voici une malade nerveuse, émotive, de petite vitalité, de tempérament artiste, qui passe périodiquement par des crises dépressives. Appelons-la Françoise. Elle s'impose un surmenage que sa petite nature ne peut pas supporter. Les médecins lui ont conseillé de mener une vie moins fatigante, lui ont fait faire des cures de repos, mais sans obtenir d'elle une discipline de vie qui serait l'essentiel.

Elle m'explique que ce n'est pas possible. Sa tâche est considérable. A la tête d'un grand hôtel, elle est toujours à la brèche, accueillant les clients, surveillant le personnel, assistant aux festivités, se couchant très tard, se levant tôt. Elle doit bien aider son mari. Or, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que celui-ci ne lui demande pas tant de zèle. En fait, elle passe des heures à courir de la cuisine à la lingerie, de la conciergerie à la buanderie, sans méthode, sans nécessité réelle, bref à « tourner en rond ».

D'où vient cet activisme irrésistible ? Je l'ai compris quand elle m'a raconté sa vie. Elle doit d'abord en partie sa nervosité à la souffrance de son enfance causée par le conflit de ses parents, puis par leur divorce. Très attachée à l'un et à l'autre, elle se sentait tiraillée entre les deux. Et puis, elle n'a pas reçu l'affection dont sa nature sensible avait besoin, car elle revendiquait leur affection à tous les deux à la fois. Un détail le met bien en évidence : l'approche des fêtes de Noël et de Nouvel-an déclenche chaque année chez elle une angoisse vive. Les fêtes sont une vraie souffrance et elle ne prend aucun plaisir à donner des cadeaux, alors qu'elle en jouit au contraire en toute autre circonstance. Je lui demande naturellement si cela tient à une révolte contre le temps qui passe, contre le fait de vieillir et que rappellent les fêtes. Elle me répond que

non, mais ajoute aussitôt : « Je me rends compte maintenant que c'est parce qu'il m'était pénible que d'autres enfants aient des fêtes de famille, alors que, moi, je sentais plus lourdement la séparation de mes parents à cette époque où j'aurais voulu les voir réunis. »

Mais voici où nous touchons, je crois, à la cause principale du surmenage chez cette malade : Elle s'est fiancée jeune, un peu sans doute pour trouver enfin l'appui affectif qui lui avait tellement manqué. Et pendant ses fiançailles, ses parents ont été ruinés. Annoncer cela à son fiancé a été un drame pour son cœur sensible. Elle fut touchée que son fiancé l'accueillit généreusement et ne l'en aimât que davantage. Mais elle avait comme une impression de l'avoir volé. Un immense sentiment d'infériorité à son égard s'était installé, dès ce jour, dans son cœur : elle lui devait tout. Aujourd'hui encore, elle a une impression de ne rien avoir à elle qu'elle ne doive à son mari. Et un besoin de racheter la générosité de son mari par son ardeur au travail, par sa vie de labeur, a dominé toute son existence. Plus son mari était large avec elle, plus il lui recommandait de se ménager, plus elle tendait à lui témoigner sa reconnaissance par son activité matérielle. Le déséquilibre financier entre elle et son mari, qu'elle n'avait en réalité pas accepté dans son cœur, avait orienté son psychisme vers un dévouement surtout matériel à son mari ; elle cherchait en quelque sorte sans cesse à être une employée zélée, sans voir qu'elle pourrait lui témoigner tout autrement son attachement, par une collaboration spirituelle.

La preuve en est que, hors du travail, elle se trouvait comme mal à l'aise avec son mari et qu'en voyage avec lui, elle invitait quelque parente ou amie, alors que lui n'aurait désiré que d'être seul avec elle.

On devine ma prescription : un petit « voyage de noce » des deux vieux époux, où ils puissent s'ouvrir à leur aise sur les profondeurs cachées de leur âme, se dire tout ce qu'ils ne s'étaient jamais dit depuis vingt ans, découvrir combien ils s'aimaient en réalité et comment ils pouvaient se le prouver simplement, sans que Françoise ait besoin de se surmener pour lui en donner la démonstration.

L'amour-propre joue un grand rôle dans tous ces problèmes de surmenage.

« Quand on désire qu'une vache donne du bon lait, on ne lui impose pas, disait un médecin, d'autre activité que de manger et de se reposer en regardant passer des trains. » Combien de jeunes mères ne

savent pas, pendant l'allaitement, apporter la moindre restriction à leur travail fébrile. Elles ne tardent pas à sevrer leur enfant « parce qu'elles n'ont plus assez de lait » alors que le plan de Dieu pour elles eût été sans doute de se consacrer à leur vocation de nourrice. Je pense à une jeune femme tout heureuse d'avoir un premier bébé. Quand nous parlâmes ensemble de l'organisation de sa vie, elle ne tarda pas à s'apercevoir que c'était son amour-propre de ménagère et non les exigences qu'elle prêtait à son mari, qui l'empêchait d'apporter quelque modération au zèle fébrile qu'elle mettait à tenir au mieux sa maison. Prendre une bonne eût été trop coûteux, mais c'était encore sa fierté qui l'empêchait de faire appel à l'aide de sa mère, qui eût été toute disposée à l'assister.

On sait également le surmenage scolaire intense que des parents ambitieux peuvent imposer à leurs enfants, à l'âge même où une part de leurs forces devrait être réservée à l'exercice physique et au travail mystérieux et délicat de la croissance. Par amour-propre, ils veulent les obliger à poursuivre des études auxquelles ils ne sont pas aptes ou surchargent leur horaire de leçons de musique, pour laquelle ils n'ont aucune disposition.

Et combien d'adolescents compromettent leur santé en sacrifiant des heures de sommeil à leur passion de la lecture ? Et combien de gens passent à lire d'innombrables journaux et romans, à cultiver de secrètes manies, à tenir des conversations superflues et interminables, des heures qui pourraient être employées à des activités plus toniques pour le corps et l'âme ?

Il y a plus qu'on ne croit de gourmands intellectuels et spirituels, c'est-à-dire d'hommes qui font même des meilleures choses un usage excessif, indiscipliné. Je pense en ce moment à un ami avec lequel j'ai eu, pendant des mois, des entretiens. C'était un Juif. Il cherchait le Christ. Mais nos longues discussions n'aboutissaient à rien. Un jour, il est revenu me voir et me dit qu'il avait trouvé le Christ. Il avait rencontré un chrétien qui lui avait simplement dit qu'il était un gourmand intellectuel. Rentré en lui-même, il avait soudain compris que ses inépuisables discussions religieuses, si intéressantes qu'elles fussent, n'étaient qu'une sorte d'intempérance et barraient la route à sa conversion.

J'ai entendu bien des éducateurs, des médecins et des parents dénoncer

les excès de sport auxquels se livrent les jeunes. Mais à en juger par les résultats, leurs avertissements ne paraissent pas avoir une grande influence. Il en est ici comme de tous les problèmes d'indiscipline du monde : les exhortations et les conseils à autrui sont inefficaces, et ce qui apportera de vraies réformes au monde, ce seront des hommes qui, par leur propre victoire personnelle, réformeront leur propre vie.

J'ai vu bien des jeunes maintenant qui ont mis fin à leurs excès sportifs, non pas sous la contrainte de leurs parents ou du médecin, mais à la suite d'une expérience religieuse personnelle. Quand un jeune décide de mettre sa vie au service de Jésus-Christ et de rechercher, dans le recueillement devant Dieu, tout ce qui doit changer dans sa vie, il s'aperçoit des motifs profonds qui commandaient inconsciemment ses passions; il s'aperçoit par exemple que sa poursuite de succès sportifs cachait une nostalgie d'héroïsme qui trouvera sa vraie satisfaction dans une vie consacrée et disciplinée.

Appelons Élisabeth une jeune fille à hérédité assez chargée, à tempérament sanguin-bilieux, qui me consulte pour des douleurs arthritiques. Nous trouvons ensemble plusieurs points qui doivent être corrigés dans son mode de vie, dans son alimentation, son domicile trop proche du lac, etc... Mais quand nous nous recueillons ensemble, elle me dit qu'elle sait très bien depuis longtemps aussi qu'elle se surmène par des compétitions de ski. Elle en voit aussi la cause dans un besoin de n'être pas inférieure à ses frères qui sont des skieurs émérites et s'en vantent sans cesse devant elle. Elle voit que, libérée maintenant intérieurement, elle n'aura plus peur de cette infériorité sportive vis-à-vis de ses frères et pourra faire du ski dans la mesure où il servira sa santé et non plus dans celle où il lui porte préjudice.

Voici encore ce que m'écrit un étudiant en médecine : « Entre douze et seize ans, j'ai fait trois pleurites. Aussi me sentais-je un peu au-dessous de mes camarades. Par compensation, je voulais montrer, même dans la santé, que j'étais pourtant assez fort, et, comme j'étais bon sportif, j'ai essayé de le montrer dans le sport. Cela a été la cause de ma dernière rechute, une pleurésie avec épanchement... Après plusieurs cures, j'étais un peu plus sage. Mais toujours je me reprenais à faire trop de sport, et toujours par compensation de mes sentiments d'infériorité à l'égard des autres. Des rechutes, dues à mon indiscipline n'ont disparu que lorsque j'ai donné ma vie à Dieu. Dès lors, ce n'était plus l'ambition, mais Dieu

qui la dirigeait. »

J'ai été frappé, dans ma carrière de médecin de famille, de voir tant de femmes qui se font les esclaves de leur famille, par peur des reproches ou par sentimentalisme. Bien souvent, les maris ne savent pas ce qu'est le travail ménager et leurs femmes ne savent pas leur expliquer ce qu'est leur journée. Quand ils rentrent, après des heures de bureau qui ne sont pas toujours fatigantes, ils ne songent pas à aider leur femme et se font servir. C'est autant la faute de leur femme que la leur. Elles tiennent à se sentir indispensables. Premières levées, dernières couchées, elles ont une tâche mal définie, qui n'est jamais achevée. Par sentimentalisme, elles gâtent aussi leurs fils, font le lit de leurs grandes filles, qui plus tard seront embarrassées dans la vie parce qu'elles n'auront pas appris à décharger leur entourage.

Voici une malade qui est victime, si j'ose dire, de sa trop belle santé. Appelons-la Laure. De tempérament sanguin, très active, menant tout dans sa maison et sa famille, se dépensant avec entrain dans des œuvres, ne se ménageant jamais, et jamais fatiguée, elle a dépassé la soixantaine presque sans jamais avoir vu de médecin. Elle n'a jamais pensé à sa santé, à son régime alimentaire, aux années qui passaient et qui auraient exigé qu'elle cargue un peu les voiles. Aujourd'hui encore, sa famille a la plus grande difficulté à lui faire accepter de me consulter. Il semble que ce soit une humiliation pour elle que de devoir se soigner.

Un facteur moral est survenu dans cette vie facile et heureuse: depuis deux ans, de graves préoccupations au sujet d'un fils.

Alors, des crises d'angor et de tachycardie paroxystique se sont installées, comme une sonnette d'alarme. Elle présente de la pléthore, de l'hypertrophie du foie, de l'hypertension.

Il s'agit pour elle d'accepter l'avertissement, de compter dorénavant avec sa santé, de régler son régime, de modérer son activité, de jeûner périodiquement. Tout cela demande un grand changement intérieur chez une personne pleine de vitalité, qui était en somme fière de sa santé. Les prescriptions ne suffisent pas s'il n'y a pas une profonde adhésion du cœur. Et puis la foi seule peut donner à son angoisse de mère la détente nécessaire pour qu'elle supporte mieux les soucis que lui cause son fils.

Car la fatigue ne tient pas seulement à ce que l'on fait, mais aussi à la manière dont on le fait. Mettre à son travail un acharnement, une tension intérieure qui trahissent une peur secrète de l'avenir, un sentiment

d'infériorité ou une révolte, c'est décupler la dépense de forces qu'il constitue. Une de mes malades, obligée par raison d'économie à renoncer à sa carte de tram, me consulta parce que les courses à pied l'épuisaient. A la questionner de près je m'aperçus que, rongée par ses problèmes intérieurs et la peur du monde, elle marchait tête baissée, tendue, courant presque, sans rien regarder, sans jouir de la nature, sans savoir respirer, alors que ces moments de marche auraient pu être une vraie détente entre les heures de travail.

Et puis il y a beaucoup d'autres causes psychiques à la fatigue. La honte qu'ont tant de gens à s'avouer fatigués et à se reposer. Un chagrin non accepté, un complexe psychique inexploré, un conflit qui empoisonne la vie et mine les forces. Et puis toutes les causes physiques que j'ai énumérées : erreurs alimentaires, intoxication, constipation, activité professionnelle inadaptée au tempérament.

Il faut, certes, donner du fer à un chlorotique, du foie à une anémie pernicieuse, de la surrénale ou de la thyroïde à un endocrinien, du calcium à un déminéralisé et des vacances à un surmené. Mais cela ne saurait nous dispenser de rechercher soigneusement les problèmes de vie que dénonce presque toute fatigue.

On oublie trop souvent que la vie est comme un grand livre de comptabilité, avec son « doit » et son « avoir », avec ses recettes et ses dépenses. La fatigue représente le déficit au bilan, qui provient soit d'une insuffisance de recettes, soit d'un excès de dépenses. Aucun fortifiant ne saurait nous dispenser de la tâche essentielle d'assurer un équilibre nouveau de ce bilan des forces.

Les « petites natures », les convalescents, les malades chroniques, les vieillards doivent accepter de réduire leurs dépenses de forces aux proportions de leurs modiques recettes.

Cela ne signifie pas qu'une vie conduite par Dieu doive être exempte de fatigue. Jésus-Christ a connu lui-même la fatigue, saint Paul aussi, et tant d'hommes de la Bible. Dieu peut nous appeler à des tâches qui dépassent nos forces. Ce peut être un des aspects de la Croix. Mais un fatigué doit se demander s'il l'est par obéissance à Dieu ou par désobéissance.

Et le Christ a su, avant les fatigues extrêmes de la Passion, aller se reposer avec ses disciples à Césarée de Philippe. Savoir se reposer à temps, et savoir bien se reposer est un des éléments essentiels du réglage d'une vie.

Un matin, après des semaines de vive activité spirituelle, je me

sentais fatigué. Tandis que nous avions, ma femme et moi, un temps de recueillement ensemble, la pensée me vint que si Dieu voulait que je me repose, il saurait bien me le montrer. Quelques instants après, je rencontrai un confrère américain qui me dit qu'au même moment la pensée lui était venue de nous conseiller d'aller nous reposer trois jours. Une heure après, nous partions en auto...

Se reposer sous la direction de Dieu, voilà la première condition d'un repos vraiment efficace. Et, dans ce domaine, chacun sait les fautes que commettent les hommes : combien se fatiguent en vacances plus que tout le reste de l'année, courent les musées, visitent les villes, escaladent les sommets sans répit, dévorent les kilomètres, veillent jusqu'au matin dans les salles de jeu et les dancings et commettent mille excès gastronomiques !

Dans un article récent, le Dr Boigey, de Vittel [1], a dénoncé «les méfaits et inconvénients pathologiques du voyage de noces... accompli à l'improvisade, par des gens que dépriment, déjà des sacrifices incessants à Vénus ».

Parlant du plan de Dieu pour la vie normale de l'homme Carton formule ce qu'il appelle la « loi des trois repos ». D'abord le repos annuel, dont l'exemple nous est donné par la nature, qui se repose en hiver. Et l'on peut penser que les vacances d'hiver sont plus favorables que les vacances d'été. A l'époque où l'insolation nous prive d'une partie de l'énergie solaire, quelques semaines à la montagne, dans la neige aux fortes irradiations ultra-violettes, sont sans doute les meilleures vacances, et un jour viendra peut-être où les autorités scolaires le comprendront. Hippocrate recommandait déjà de réduire en hiver son activité et son alimentation — il prescrivait même un seul repas par jour ! — pour se conformer à la loi de la nature.

Ensuite, le repos hebdomadaire, prescrit dans la Bible; là encore, les fautes des hommes, innombrables, qui se fatiguent plus le dimanche que la semaine, ne sont plus à dénoncer.

Enfin, le repos nocturne, que le Christ a souligné et que notre civilisation, avec le perfectionnement de la lumière artificielle, a si fortement réduit.

Beaucoup d'hommes, lorsqu'ils recherchent par-dessus tout la

[1] *Monde Médical* 1939, p. 622.

volonté de Dieu, sont conduits à modifier leurs habitudes quant à l'heure à laquelle ils se couchent et se lèvent. D'innombrables insomniaques ont perdu le sommeil simplement parce que, pendant des années, entraînés par leur activisme et leurs passions, ils ont veillé inconsidérément. Il y a, à propos du sommeil, un de ces cercles vicieux si fréquents en médecine : ceux qui ne dorment plus assez sont fatigués, et ceux qui sont fatigués n'arrivent plus à dormir. Plus ils sont fatigués, moins ils dorment, moins ils dorment, plus ils sont fatigués. Le sommeil ne peut venir que par une rééducation de soi-même. Car l'emploi des somnifères entraîne, lui aussi, à son tour, un autre cercle vicieux plus irréductible encore; l'accoutumance est telle qu'on ne peut plus dormir sans remède.

Je n'ai pas besoin de souligner le rôle des soucis, des conflits intérieurs et extérieurs, des tentations d'impureté, de la peur et de l'ambition dans cette question de sommeil.

Je me souviens de mon étonnement et même de mon indignation de médecin, en entendant il y a quelques années une dame dire que l'insomnie est un symptôme du péché. Mon expérience de ces dernières années m'a conduit à comprendre ce qu'il y a de vrai dans une telle affirmation. Sans doute, y a-t-il des exceptions, la relation n'est-elle pas toujours directe non plus, et serait-il faux d'insinuer qu'un homme qui dort bien soit moins pécheur que celui qui souffre d'insomnie. Mais je ne peux plus compter les malades que j'ai vus retrouver le sommeil à la suite des transformations qu'a entraînées dans leur vie leur soumission à Jésus-Christ.

C'est la qualité du sommeil qui est modifiée également. Voici ce que m'écrit l'un d'eux : « En dormant moins, je me repose plus, car mes nuits sont absolument calmes depuis que ma vie appartient entièrement à Dieu. Je dors environ sept heures. Souvent moins. J'ai appris à dormir l'après-midi, quand j'ai un instant. J'ai la conviction que Dieu nous donne des directions pour toute notre vie physique si nous nous remettons complètement à lui. »

Le tube digestif aussi a besoin d'un temps de repos quotidien. « La nuit, à tout âge, écrit Thooris [1], doit être un repos pour l'estomac, comme pour le muscle. »

[1] A. THOORIS. *Médecine morphologique,* p. 248.

Et puis, si l'on veut se recueillir efficacement le matin, il importe de préparer ce recueillement par l'état d'esprit dans lequel on se couche.

Combien de fois, entraîné par l'élan de la journée et la sympathicotonie du soir, prolonge-t-on inutilement de futiles conversations, raccompagne-t-on un ami, se livre-t-on encore à des besognes qui devraient trouver leur place dans la journée, ou se plonge-t-on dans des lectures malsaines ou des rêveries égoïstes ?

Enfin, qu'il s'agisse de la nuit ou de ces brefs repos dont tant de gens pourraient, s'ils y pensaient, couper leur journée, le repos est une des conditions essentielles de détente physique et morale. Peu de gens savent se reposer sans rien faire, dans un relâchement musculaire total et dans une vraie détente intellectuelle. Peu de gens surtout savent se décharger de leurs soucis et de leurs tourments secrets. Plusieurs paraissent y tenir en quelque sorte, et les repassent dans leur cœur avec une complaisance inconsciente.

Il est surprenant de constater à quel point le seul fait de nous ouvrir une bonne fois à fond sur toutes les craintes et les remords qui troublent notre âme, peut apporter un calme et une détente inattendus.

À l'opposé de la fuite dans l'activisme, il y a aussi la fuite dans la passivité, le repli, le négativisme, la paresse.

La paresse a une importance considérable en médecine. Beaucoup de gens, même très actifs en apparence, sont paresseux, parce qu'ils ne se dépensent qu'à ce qui leur plaît. C'est ainsi que, par exemple, tout en se livrant à une activité intellectuelle intense, ils négligent par paresse tout exercice physique.

C'est la paresse qui empêche tant d'hommes de se lever de bonne heure pour avoir le temps de se recueillir avant la journée et de l'entreprendre avec entrain et joie. C'est la paresse, tout simplement, qui en retient tant dans des vies sauvages, étriquées, distantes, privées de l'échange social continuel qui est dans la loi de la vie humaine.

Le défaut d'exercice est une des fautes de vie physique les plus courantes. Ses conséquences sur la santé du corps sont bien connues : obésité, pléthore des sédentaires.

Tout cela est si évident que je ne veux pas développer ici ce qu'on trouve dans tous les livres des naturistes sur l'importance de la gymnastique, de la respiration — qui, bien pratiquée, est une des plus

grandes sources d'énergie pour l'organisme affaibli — des bains de soleil, d'air et d'eau. Je me bornerai à répéter que la marche et le jardinage sont les exercices physiques les plus favorables parce qu'ils sont les plus naturels et comportent un facteur de communion avec la nature. Combien de malades ont besoin, plus que d'aucun autre traitement, de quitter la ville pour s'établir à la campagne, d'y cultiver un petit jardin dont ils mangeront les fruits et les légumes et de faire leurs courses à pied !

Il y a des nerveux par surmenage, ces agités, incohérents, toujours fatigués, mais toujours en mouvement, qui créent une atmosphère de fièvre dont ils sont victimes à leur tour. Mais il y a aussi des nerveux par inaction. Inhibés par quelque peur, écrasés par leur femme ou leur mari, ou contrariés dans leur vocation par leurs parents, ils apparaissent comme intoxiqués par leur vitalité qu'ils ne savent pas dépenser en œuvre utile et qui les ronge intérieurement. Ils sont comme bloqués en circuit fermé et il faut leur ouvrir la porte sur le monde. Ce n'est pas en les reposant, mais en donnant un sens fécond à leur vie et en les mettant au travail qu'on combat leur nervosité.

Ils me font penser aux locomotives en gare, qui, n'utilisant pas leur vapeur, doivent la laisser échapper à grand fracas. Leurs troubles fonctionnels sont des réactions de soupape, où ils dépensent leurs forces inemployées.

J'ai sous les yeux l'observation d'une malade pleine de vitalité qui présentait de nombreux troubles fonctionnels, de la dysménorrhée, des signes de déminéralisation, de l'acrocyanose et des troubles digestifs. Impulsive, indisciplinée, fantasque, elle n'entreprenait rien avec méthode ni persévérance. Elle travaillait en amateur dans la mesure de ses caprices et avait une vie à peu près inutile, sans rapport avec les forces physiques et morales dont elle était douée.

La vie de nos ancêtres était dure. La civilisation nous l'a rendue facile. Et cela n'a pas été un bien pour notre santé.

J'appellerai Boris un jeune homme qui présente des troubles fonctionnels avec angoisse, étouffements, crises d'asthénie aiguë avec un état légèrement catatonique, et qu'un confrère m'envoie parce qu'il soupçonne une cause morale à tous ces troubles nerveux. Je lui trouve un tempérament *LSN* et un déséquilibre neuro-végétatif avec bradycardie à 58 et — fait paradoxal — une légère exophtalmie, avec signe de

Graefe positif.

C'est en somme une nature passive qui a toujours fui l'effort, selon son tempérament. Une éducation d'enfant unique et riche, assez gâté par sa mère, n'a pas, bien entendu, corrigé cette tendance à la nonchalance. Il a eu des difficultés scolaires et ne s'est pas fait prier pour interrompre ses études et entrer dans l'affaire de son père. Mais, là non plus, le travail ne l'enthousiasme pas et il prend volontiers sa tendance au rêve pour une supériorité spirituelle. Il méprise le commerce qui lui a assuré cependant une vie facile. Et ce mépris est par ailleurs une projection de son attitude négative à l'égard de son père, qui représente évidemment l'autorité à laquelle sa nature renfermée, indépendante et indolente s'oppose. Il sent le malaise de cette vie sans véritable effort, est dominé par les sentiments d'infériorité qui aggravent son éloignement moral de ses parents.

En fait, une réelle discipline de piété et un rapprochement avec son père ne tardèrent pas à apporter une amélioration merveilleuse à ses troubles nerveux. Il se levait de grand matin pour aller à la messe et se recueillir ensuite à l'Église, et préparer devant Dieu son activité de la journée.

Mais Boris avait surtout compris que, quand il avait quitté les études, il avait cédé aux tendances à la passivité facile de son tempérament et qu'un vrai changement de sa vie réclamait sur ce point un nouvel effort. Il avait compris que son mépris des affaires était, en partie du moins, la projection de l'insatisfaction de lui-même et des sentiments d'infériorité où il se trouvait du fait de cet abandon trop facile de ses études.

Une vie toujours plus active contribua à améliorer son état nerveux.

L'ordre peut être naturellement un problème de vie, quand il est si rigide, méticuleux et maniaque qu'il prime tout dans une existence. Mais le désordre en est un aussi et singulièrement nuisible à l'atmosphère d'une vie. J'en sais quelque chose. J'ai eu beaucoup à faire dans ce domaine car je suis, par nature, bohème. Un jour, j'ai vu que je n'avais pas le droit de proposer aux autres de mettre en ordre leur vie quand j'avais moi, tant d'armoires en désordre, de correspondance en retard, de journaux médicaux non lus qui s'entassaient. Quand j'en parlai à mon garçon il me dit qu'il prierait pour que Dieu me donne la force et la persévérance dans ce grand travail. Mais le lendemain, il revint m'en

parler : il avait pensé qu'il m'aiderait encore davantage en faisant lui-même de l'ordre, dans sa chambre pour m'encourager. Pendant plusieurs mois, renonçant à de nombreuses activités, je me remis à jour, et ce fut une grande libération.

Toute proche est la discipline de la propreté, qui est un grand problème pour beaucoup de jeunes et qui a une grande importance pour la santé physique et morale. Tous les médecins connaissent ces malades qui refusent de se laisser examiner sans en avouer la raison. C'est qu'ils ne s'y attendaient pas et n'ont pu s'y préparer par des soins de propreté inaccoutumés. Le manque de propreté correspond souvent à un désordre moral, s'associe à l'impureté du cœur et à l'immoralité.

Et je veux dire un mot du silence. On sait l'effet de l'usage immodéré de la T.S.F., des perforatrices à air comprimé et du bruit des grandes villes sur les nerfs de l'homme moderne. Mais l'homme moderne a peur du silence, précisément à cause de tous les problèmes de vie qui rongent son cœur et qu'il veut oublier. Je connais un théologien qui avait un grave problème secret et qui faisait fonctionner continuellement son appareil de radio pendant qu'il était dans son cabinet de travail, pour fuir le silence où son drame intérieur devenait trop aigu.

L'indiscipline est sœur de la paresse et du désordre.

J'appellerai Charles un homme dont j'ai fait la connaissance alors qu'il était chômeur. Il avait perdu sa place par suite de maladie et avait l'âme pleine de ressentiments amers à l'égard de l'injustice sociale. Nous eûmes une discussion assez vive.

Mais trois mois plus tard, je vis Charles venir à mon bureau. Il me raconta ce qui lui était arrivé. Au cours d'une course de montagne, il s'était cru tout à coup perdu. A cet instant, le souvenir de la soirée passée chez moi, le souvenir surtout de la joie sereine d'un autre chômeur qu'il y avait rencontré lui était revenu. Et il s'était mis à prier. Son aventure s'était bien terminée, mais, en redescendant, il avait longuement pensé à sa vie. Il était mécontent de lui-même et désirait trouver la vie confiante et claire dont nous avions parlé. Mais il ne savait pas comment faire.

Je lui fis part de mes propres expériences. Il se mit alors à me dire toute l'indiscipline morale à laquelle sa détresse de chômeur

avait ouvert la porte. J'avais devant moi un homme nouveau : non plus la victime qui accusait la société, mais le coupable qui s'accusait de ses fautes. Tandis qu'il me les apportait une à une, je mesurai combien l'oisiveté du chômage est un danger moral pour celui qui n'a ni une culture ni une vie spirituelle suffisantes. Sa femme, une communiste militante, s'était mise à travailler. Et lui, dans sa grande journée vide, ne parvenait même plus à faire l'effort d'allumer le feu pour le dîner. Aussi sa femme le menaçait-elle du divorce, et ce n'étaient plus, à la maison, que des scènes violentes.

Il me quitta en me disant qu'il voulait se lever de bonne heure, commencer sa journée en se recueillant, puis faire de la gymnastique et faire le ménage.

Sa femme fut stupéfaite quand, le lendemain à midi, elle trouva l'appartement en ordre et le déjeuner prêt.

Il revint me voir et nous nous liâmes d'amitié. Quelques semaines plus tard, c'était un homme tout autre, bien mis, soigné, discipliné, gai et cordial. Son foyer était heureux et il ne tarda pas à trouver du travail.

C'est à Noël que je fis la connaissance de sa femme. C'était la première fête chrétienne à laquelle elle assistait depuis son enfance. Elle fondit en larmes quand elle entendit son mari dire ce que Dieu avait fait dans sa vie et dans son foyer. Elle se lia avec ma femme et s'ouvrit à son tour à elle. Et comme elle était catholique, ma femme l'invita à aller au confessionnal pour y apporter, selon le rite de son Église, tout ce qu'elle venait de lui dire, et y chercher l'absolution.

Deux ans plus tard, Charles vint un jour, très agité, à mon bureau. D'emblée il me raconta qu'il avait reculé; que, depuis quelque temps, il ne se recueillait plus. Et puis, les tentations étaient venues et il avait usé de fonds qu'on lui avait confiés et qu'on lui réclamait. Il lui fallait quelque argent pour se tirer d'affaire. On devine le but de sa visite.

Mais je savais qu'il avait plus besoin de faire à nouveau une expérience spirituelle que de s'en tirer à bon compte. Je lui dis tranquillement : « Tu vas aller voir ton patron et lui avouer ta faute. » Il s'écria alors : « Mais, c'est la prison ! »

Je le rencontrai par hasard le lendemain dans la rue. Il était rayonnant. Il vint à moi avec empressement. Il avait passé une nuit affreuse, mais il avait fini par se recueillir... Son patron l'avait accueilli tout autrement qu'il ne s'y attendait, et lui avait proposé un remboursement par

mensualités. Maintenant, il était bien décidé à ne plus faillir à la discipline.

CHAPITRE X

VERS UNE MÉDECINE SYNTHÉTIQUE

William James « imagine plusieurs Américains faisant le même voyage en Europe. Tous rapporteront des souvenirs exacts, mais différents; chacun aura noté ce qui l'intéresse...[1] ». Et Dalbiez, qui le cite, montre qu'il s'agit là du « conditionnement des opérations cognitives par les besoins et les états affectifs du sujet ». Car toute pensée comporte un choix : Si, dans une salle, j'observe un objet, il me semble que c'est cet objet qui attire mon attention. Dans mon désir d'objectivité scientifique, je cherche à l'observer exactement. Mais pourquoi ai-je choisi cet objet plutôt qu'un autre ? C'est parce que je suis guidé inconsciemment par des déterminantes personnelles d'ordre affectif, et en cela je suis nécessairement subjectif.

Aussi, comme je l'ai montré plus haut [2], malgré tout son désir d'objectivité scientifique, le médecin est déterminé plus qu'il ne le croit par ses propres conceptions philosophiques dans l'observation qu'il fait d'un malade. Depuis Descartes, les conceptions philosophiques qui régissent la médecine reposent sur une distinction fondamentale entre les causes matérielles et les causes psychiques et spirituelles des phénomènes biologiques : les causes matérielles se prêtent à l'étude analytique, à la notation mathématique et à l'expérience scientifique. Aussi le médecin les note-t-il avec prédilection comme la seule source sûre de la connaissance. Les causes psychiques et spirituelles relèvent de l'art médical, de l'intuition du médecin, de son interprétation personnelle du cas. Dans les cas que je rapporte ici, je note la simultanéité de faits psychologiques et spirituels — des problèmes de vies — et de faits matériels — des symptômes pathologiques — et j'infère de cette simultanéité une relation de cause à effet entre les uns et les autres. Je ne peux pas démontrer cette relation avec la même rigueur de méthode que celle qui rattache un symptôme à une cause matérielle, comme une

[1] R. DALBIEZ. *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne,* vol. II, p. 158.

[2] voir chapitre V, p. 60.

altération anatomique. Mais rien ne permet non plus de démontrer que l'intuition soit une source moins sûre de la connaissance que la raison. Ce n'est qu'un axiome philosophique, l'hypothèse cartésienne.

Cette hypothèse cartésienne que la causalité matérielle, démontrable à la raison, contrôlable à l'expérience de laboratoire est la seule source sûre de la connaissance, a permis l'essor prodigieux de la science moderne. En médecine, elle a assuré le triomphe des conceptions organicistes, l'étude systématique des lésions anatomopathologiques correspondant à chaque symptôme et à chaque maladie. Je n'ai pas besoin de souligner les services éminents que cette méthode a rendus à la médecine. Presque tous ses progrès au cours des derniers siècles lui sont dus. Mais elle a aussi ses limites : elle est vraie dans ce qu'elle affirme, fausse dans ce qu'elle nie. Lorsqu'elle démontre, par exemple, qu'aux symptômes du tabès correspondent toujours des lésions anatomiques des cordons postérieurs de la moelle, elle révèle une relation de causalité vraie. Mais si, par une extension abusive, elle conteste qu'un fait spirituel, comme une révolte contre Dieu, puisse avoir des conséquences matérielles anatomiques et physiologiques sur le corps, elle nie une autre causalité qui n'est pas moins vraie.

Cette méthode anatomique ne rend surtout pas compte de tous les faits. Elle n'explique pas, par exemple, la parenté qu'il y a entre plusieurs malades atteints de maladies différentes dues à une même cause. « Ainsi, dit Carton, de plusieurs alcooliques soumis au même genre d'intoxication, eau-de-vie par exemple, prise à doses sensiblement équivalentes, l'un finira hydropique avec une cirrhose du foie, un autre deviendra fou après une ou plusieurs crises de delirium tremens, un troisième mourra de tuberculose pulmonaire. Il n'est pas rare de constater dans ces cas que le premier avait des parents tarés du côté du foie, que le second était issu de névropathes et le troisième d'asthmatiques. [1] »

« Le diagnostic anatomique seul ne nous permet pas, dit de Giovanni, de reconnaître pourquoi un vice cardiaque se manifeste tantôt par la prédominance des troubles de l'appareil digestif, tantôt par l'apparition subite ou périodique de troubles respiratoires, ou encore par ces épouvantables altérations fonctionnelles du cœur, qui surviennent à

[1] P. CARTON. *Traité de médecine, d'alimentation et d'hygiène naturistes,* p. 126.

la suite d'un spasme ou d'une paralysie, dans d'autres cas, enfin, par ces perturbations légères mais continues, qui exercent sur le malade une action fatale. [1] »

Un jour, dans une famille, la mère fait du spasme utérin, le père de la diarrhée, la bonne des vomissements. Le médecin préoccupé exclusivement du diagnostic anatomique mettra l'accent sur la diversité des localisations : dysménorrhée, entérite, gastrite. Mais lorsqu'il apprend que, ce jour-là, les enfants sont partis en voyage, il fera par intuition la synthèse des cas, qui ne sont pas atteints de maladies locales, gynécologique, intestinale ou gastrique, mais tous trois d'émotion.

Or, si l'on admet facilement que des facteurs spirituels et moraux jouent un rôle dans les affections « sine materia », psychiques et fonctionnelles, on admet moins volontiers, en raison du préjugé organiciste, qu'ils puissent entraîner des modifications anatomiques et physiologiques. Ce que je soutiens, c'est que l'objectivité scientifique nous oblige précisément à noter chez nos malades tous les faits, spirituels et psychologiques aussi bien que matériels, pour les mettre en rapport avec les symptômes dont ils souffrent.

Voici une jeune fille que j'appellerai Isabelle. Elle souffre depuis la puberté d'une dysménorrhée grave. Une opération de ventro-fixation, des conseils d'hygiène, de l'opothérapie et des antispasmodiques lui ont procuré une amélioration sensible. Mais, malgré tout, les règles demeurent si pénibles qu'elles sont l'objet d'une préoccupation continuelle, qui a une répercussion profonde sur son état nerveux. Et sa nervosité, sans doute, fait obstacle à la guérison de la dysménorrhée.

Sous l'influence de son médecin, elle a subi déjà une réelle évolution spirituelle. En ouvrant son cœur à Jésus-Christ, elle a pu se réconcilier avec sa mère divorcée avec laquelle elle était en conflit jusque-là. Une amie lui a conseillé de me consulter pour voir si sa vie spirituelle ne pourrait pas avoir une influence plus décisive encore sur sa santé. Longtemps elle s'y est refusée. J'ai vu ainsi ces dernières années bon nombre de malades qui ont hésité longtemps à venir me voir, précisément parce qu'ils savent quelle est ma conception de la médecine.

[1] MAC-AULIFFE. *Les tempéraments,* p. 29.

Et lorsqu'ils s'y décident, c'est que quelque chose a déjà profondément changé dans leur attitude de vie et qu'ils sont disposés à rechercher loyalement l'influence de leurs problèmes de vie sur leur santé. Cette évolution intérieure est déjà, sans doute, plus importante pour eux que tout ce que j'ai à leur dire.

Quand Isabelle m'eut exposé son histoire, je lui demandai d'examiner elle-même dans le recueillement si ses troubles des règles pouvaient être l'expression physiologique d'une révolte spirituelle contre son sort : car Dieu l'a faite femme, et toute révolte contre son sexe est une révolte contre le sort que Dieu lui a fait, et peut entraîner de la dysménorrhée. Les règles, en effet, sont un véritable symbole des souffrances du sexe féminin. Quand la femme ne se marie pas, les souffrances périodiques de ses règles lui paraissent encore plus injustes, et sa révolte contre son sexe et ses souffrances se colore de sa révolte contre son célibat. Ainsi s'établit un cercle vicieux : c'est parce qu'elle souffre chaque mois que la femme est indignée contre son injuste sort de femme. Et c'est parce qu'elle est négative à l'égard de son sexe, et des règles qui en sont un des attributs, que les troubles spasmodiques auxquels elles donnent lieu s'aggravent.

Isabelle parut d'abord très étonnée du terrain sur lequel je transposais la question.

Mais tout de suite après, elle s'écria : «Bien sûr ! que j'ai toujours été révoltée contre mon sexe ! Dans tous les domaines, les femmes souffrent plus que les hommes dans ce monde ! C'est toujours les hommes qui ont raison quand il y a des conflits dans les familles ou dans les bureaux et c'est toujours les femmes qui souffrent et doivent céder. Si elles montrent quelque énergie, on les en blâme alors qu'on en louerait un homme. Même dans la Bible, on leur met sur le dos la responsabilité du péché originel ! C'est une injustice de l'homme, cela... Il s'excuse toujours de ses fautes en accusant la femme d'en être la cause, alors qu'elle est bien plutôt la victime des fautes de l'homme. Et puis, pourquoi faut-il que notre corps, à nous autres femmes, nous fasse constamment souffrir, non seulement mois après mois, mais encore pour mettre des enfants au monde, alors que l'homme n'a qu'à jouir impunément de son corps ? » On ne me fait jamais plus de plaisir, ajoutait-elle, qu'en me disant que je suis un garçon manqué. On me l'a dit déjà dans mon enfance, et hier encore au bureau, et c'est

pour moi une vraie satisfaction d'amour-propre... »

Et peu à peu, Isabelle devenait songeuse : elle revoyait toute sa vie, mesurait à quel point cette révolte contre son sexe l'avait faussée. Elle me disait combien la plupart de ses gestes étaient calculés pour mériter ce compliment de « garçon manqué ». Elle grossissait sa voix, prenait des attitudes brusques et dures, assumait toutes les responsabilités dans la famille, accusait avec mépris son frère d'avoir un caractère de femme, incapable de décision et d'énergie...

Et puis, son examen intérieur allait encore plus loin : son père avait été un homme volontaire et dur, qui avait fait souffrir une femme douce et pleine d'abnégation. Et cette douceur de sa mère agaçait Isabelle. Elle était fière de ressembler plutôt à son père et faisait tout pour accentuer cette ressemblance. Toujours, elle s'était identifiée avec son père et avait pris en quelque sorte sa succession après que le divorce l'eut séparé de sa mère. Tout à coup elle voyait la source profonde du conflit qui, si longtemps, l'avait opposée à sa mère, conflit auquel sa conversion avait mis fin, mais sans toucher encore à sa cause essentielle. Et puis, c'était le même obstacle qui la séparait de sa sœur, qu'elle détestait parce qu'elle avait la même douceur que la mère. Et au bureau aussi, elle était en opposition constante avec ses camarades de travail les plus féminines !

Isabelle me quitta ce jour-là, décidée à s'examiner profondément, à chercher dans le recueillement tout ce que cette révolte contre son sexe pouvait représenter de révolte contre Dieu, à s'y préparer à accepter vraiment son sexe et à redevenir elle-même : une femme.

Une médecine inspirée par la recherche du plan de Dieu visera à faire des femmes de véritables femmes et des hommes vraiment des hommes.

Je l'ai revue huit jours plus tard : elle s'est longuement recueillie, jour après jour. Elle m'apporte une gerbe de souvenirs qui sont remontés dans le champ de la conscience : elle a revu la joie triomphante qu'elle avait connue toute petite à avoir la victoire, dans une dure bataille, sur le plus batailleur des garçons de la classe, la joie même qu'elle avait ressentie d'être sévèrement grondée par l'institutrice qu'elle bravait hardiment. Et tant d'autres détails encore, sa manière de serrer vigoureusement la main des gens, de sauter à bicyclette, de marcher comme un homme, de parler comme un homme...

Et Isabelle me dit qu'un désir tout nouveau était déjà né dans son cœur, un désir profond de vivre enfin la vie de femme à laquelle Dieu l'avait destinée, de se comporter en femme, d'acquérir la douceur et les qualités féminines. Ce jour-là, nous avons prié ensemble et Isabelle a pu apporter à Dieu cette décision nouvelle d'accepter son sexe.

Le résultat physiologique a été radical : pour la première fois depuis dix-huit ans, Isabelle a eu des règles absolument indolores, malgré une course à bicyclette de cent kilomètres faite la veille et qu'elle aurait précisément évitée naguère dans son angoisse des prochaines règles !

Toute son attitude se transforme au grand étonnement de ses camarades de bureau qui lui demandent ce qui lui est arrivé. Elle s'est liée maintenant avec celles qu'elle n'aimait pas et, au téléphone, on l'a prise pour une de ses compagnes dont la voix est douce et féminine !

Le résultat physiologique a été durable. Je l'ai revue plus d'un an après : les troubles des règles n'étaient jamais reparus.

C'est avec raison qu'on avait prescrit autrefois à Isabelle des préparations opothérapiques. Elle présentait des signes cliniques de dysfonctionnement endocrinien. Elle présentait de nombreux signes morphologiques masculins. Les auteurs qui ont étudié le tempérament en rapport avec l'endocrinologie ont souligné la signification de tous ces caractères sexuels secondaires, voix, pilosité, rapports morphologiques, peau, etc... Ce cas confirme leurs vues. Mais il montre aussi que ces caractères sexuels secondaires étaient la conséquence d'une attitude morale opposée à son sexe au moins autant qu'ils en étaient la cause. Et c'est là ce que je veux relever ici.

L'endocrinologie nous a rendu les plus grands services. Elle a relevé les rapports qui existent entre les tendances psychiques et les sécrétions des glandes à sécrétion interne. Mais, ce qui serait abusif, ce serait de considérer ces rapports dans un sens unique, c'est-à-dire les troubles des glandes comme la cause organique, et ceux du caractère comme la conséquence psychique. C'est ainsi que beaucoup de gens tirent de la science cette idée rassurante qu'ils ne peuvent rien à tel de leurs défauts, parce qu'il relève d'un trouble de la thyroïde ou de l'ovaire. Ce que la science établit, c'est la fréquence de coïncidence de plusieurs faits : par exemple un caractère pessimiste et amer et de l'hyperchlorhydrie, ou encore un caractère irritable et des symptômes nerveux, tremblements, tachycardie, exophtalmie, une élévation du

métabolisme basal et des modifications anatomopathologiques de la thyroïde. Mais ce que la science n'établit pas, c'est le sens de la relation causale entre ces divers faits. C'est un préjugé philosophique matérialiste et non scientifique qui suppose que les faits matériels — anatomiques et physiologiques — sont la cause, et les faits moraux — psychologiques et spirituels — la conséquence, et non le contraire. « Chez tout nerveux, il y a un endocrinien », écrivait Léopold Levi. Mais Lambert [1] ajoute avec raison : « Réciproquement, le psychisme, par les émotions, influence le fonctionnement du sympathique et du vague... L'action des émotions sur endocrines et vago-sympathique nous explique cette influence du moral sur le physique qu'on a longtemps crue mystérieuse. »

Ce qui me paraît donc vrai, c'est que dans cette unité biologique qu'est l'homme il y a interdépendance entre tous ses aspects anatomique, physiologique, psychologique et spirituel. Ce que l'étude scientifique de l'homme doit établir, c'est la simultanéité de ces faits, sans en exclure arbitrairement ceux d'ordre spirituel, et sans préjuger du sens de leur relation causale. Cette relation causale me paraît toujours réciproque, c'est-à-dire que les faits matériels sont autant la cause que la conséquence des faits spirituels et vice versa.

La science matérialiste est toujours à la recherche de causalités absolues. Or, en biologie, ces causalités absolues n'existent pas, parce que l'organisme vivant est une unité dont tous les éléments s'influencent réciproquement. En biologie, on ne peut pas dire « toutes choses égales d'ailleurs » comme en mathématiques, parce que cette interdépendance des aspects d'un organisme vivant est telle qu'une chose ne peut pas changer sans que « toutes choses » cessent en même temps d'être « égales d'ailleurs ».

C'est ainsi que dans un tableau clinique on peut, suivant le point de vue philosophique auquel on se place, tout expliquer par l'anatomie, par la physiologie, par la psychologie, ou par l'évolution spirituelle. Toutes ces explications sont également vraies et incomplètes. Une conception synthétique de la médecine me paraît devoir considérer tous les aspects

[1] LAMBERT. Aux horizons de la médecine. *L'Avenir médical* 1939, p. 39.

de l'homme dans leur causalité réciproque, comme l'équation d'une loi d'équilibre (la loi de Mariotte pour prendre un exemple simple) exprime la relation constante qui existe entre plusieurs variables.

« L'ensemble formé par le corps et la conscience est modifiable, écrit Carrel, aussi bien par des facteurs organiques que mentaux. »

Et Carrel ajoute : « L'erreur de Descartes a été de croire à la réalité de ces abstractions (corps et âme, matière et esprit) et de regarder le physique et le moral comme hétérogènes. Ce dualisme a pesé lourdement sur toute l'histoire de la connaissance de l'homme. Il a créé le faux problème des relations de l'âme et du corps. Il n'y a pas lieu d'examiner la nature de ces relations, car nous n'observons ni âme, ni corps, mais seulement un être composite dont nous avons divisé arbitrairement les activités en physiologiques et mentales. [1] »

Je crois que la crise de culture que connaît aujourd'hui le monde est la crise de clôture de l'ère matérialiste ouverte par cette erreur de Descartes. Celle-ci a assuré un essor prodigieux à la science et à la technique. Mais la vie lui échappe. Les peuples sont las d'une culture rationaliste, qui analyse sans cesse mais ne leur procure pas la vie et le bonheur. Ils suivent des hommes qui retrouvent intuitivement le sens de la vie, les valeurs irrationnelles, la mystique et l'imagination créatrice.

Le besoin de la médecine est pareil. C'est de retrouver le sens de l'homme dans son unité vivante et de compléter ses conquêtes techniques par de pareils progrès spirituels. Le temps est loin où Virchow disait qu'il avait disséqué toute sa vie des corps sans jamais avoir trouvé au bout de son couteau un morceau d'âme, et où Cabanis disait que le cerveau digère en quelque sorte les impressions et fait organiquement la sécrétion de la pensée ! [2]. La science et la médecine matérialistes ont simplement nié l'âme et elles sont grandement responsables du recul moral et spirituel du monde. La crise actuelle n'est que l'échéance de liquidation de l'ère positiviste.

Je crois que la vraie réponse à cette crise est dans un retour au christianisme. Le Christ a constamment identifié le spirituel et le matériel, constamment passé d'un point de vue à l'autre sans transition,

[1] CARREL. *L'homme, cet inconnu.*

[2] BOINET. *Les doctrines médicales,* p. 94. Paris, Flammarion

exprimé le spirituel en des images charnelles et envisagé le charnel dans son sens spirituel, associé la guérison des corps à celle de l'âme, uni dans le sacrement même de la Sainte Cène la réalité spirituelle suprême qu'est Son sacrifice à l'acte charnel le plus concret qu'est la nourriture. Il n'a jamais opposé l'âme au corps, sans jamais non plus nier l'un au bénéfice de l'autre.

La conception chrétienne de l'homme n'est donc ni un monisme spiritualiste, ni un monisme matérialiste, ni un dualisme. C'est celle de l'incarnation. Dans son excellent ouvrage sur *Le corps et l'âme,* le Dr Biot cite les pages remarquables où saint Thomas définit cette doctrine. Il cite le mot de Péguy : « Le spirituel est lui-même charnel...[1] »

Je ne puis manquer de souligner le fait que cette conception chrétienne de l'homme n'est nullement en contradiction avec le déterminisme scientifique. Prétendre que l'esprit, l'âme et le corps ne sont qu'un, c'est prétendre que le spirituel a des effets charnels et que le charnel a des effets spirituels, nullement qu'il y a des effets sans cause. Ce qui nous sépare du matérialisme physiologique, c'est que ce dernier soutient qu'il n'y a de causes que matérielles, et nullement un débat sur le déterminisme.

Faute d'avoir admis la conception chrétienne de l'incarnation, toutes les doctrines médicales vitalistes, depuis le naturisme d'Hippocrate jusqu'à l'archéisme de Van Helmont, l'animisme de Stahl et le dynamisme de Barthez, ont été embarrassées par le problème insoluble des rapports de l'âme et du corps. Elles ont cherché à le tourner par de subtiles et difficiles distinctions entre plusieurs espèces d'âme, le πνευμα et la Ψυχη la « cause intelligente ou sens intime et la cause expérimentale ou principe de vie », l'âme proprement dite et l'archée, qui est son « ministre » etc...[2] La conception de Bleuler, avec ses « psychoïdes » se rapproche de ces tentatives de décrire un intermédiaire entre l'âme et le corps.

Au contraire, la doctrine chrétienne nous donne la clef d'une médecine synthétique, d'une médecine de la personne. Dans cette unité

[1] R. BIOT. *Le corps et l'âme,* p. 1. Paris, Plon.

[2] E. BOINET. *Les doctrines médicales. Leur évolution.* Paris. Flammarion, p. 24.

personnelle qu'est l'homme, il y a nécessairement interdépendance absolue du physique, du psychique et du spirituel.

La médecine ne saurait donc pas plus ignorer arbitrairement le spirituel que le psychique ou le physique. La médecine consiste à guérir. Tout ce qui contribue à guérir relève donc de la médecine. Il n'est pas contestable que des faits d'ordre spirituel peuvent contribuer à guérir. Ils ne sauraient donc être écartés par le médecin. De même que celui-ci peut appliquer des ondes courtes sans être physicien, ou injecter de la morphine sans être chimiste, de même, il peut pratiquer la cure d'âme sans être théologien. La cure d'âme, dans son essence, consiste à amener les âmes au contact personnel du Christ. Au contact du Christ elles font des expériences qui ont des conséquences psychiques et physiques, et qui relèvent donc de la médecine.

Maeder écrit : « L'idéal du médecin n'est pas essentiellement de guérir le malade d'insomnies, névralgies ou phobies, mais bien d'agir comme un éveilleur de consciences et un entraîneur d'hommes, comme un animateur qui a sa place à côté de l'éducateur, du politicien, du prêtre, de l'artiste, du philosophe, pris au sens véritable et vivant du mot.[1] » Dalbiez, qui le cite, lui répond, selon les tendances limitatives de la médecine actuelle : « Le clinicien, qui se pose en éveilleur des consciences et en entraîneur d'hommes, empiète sur le domaine de l'éducateur et du moraliste.[2] »

Or l'homme est une unité, corps, âme et esprit, auxquels correspondent la médecine somatique, la médecine psychologique et la cure d'âme. La médecine, à mon sens, comprend les trois, et ce ne sont que des préjugés de doctrine qui établissent une frontière à l'intérieur de cette unité.

Soigner l'homme, c'est donc soigner l'homme tout entier. Ce n'est pas plus négliger les soins physiques et psychiques pour ne s'attacher qu'aux soins spirituels que négliger les soins spirituels. Je tiens à le souligner en conclusion de cette première partie.

[1] MAEDER *De la psychanalyse à la psychosynthèse.* L'encéphale 1926 p. 584.

[2] DALBIEZ. *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne.* Vol. II, p. 408.

Dans la seconde partie de ce livre, je vais relever avec quelque prédilection les effets physiques et psychiques des expériences spirituelles, car la médecine actuelle les a trop oubliés. Mais je n'entends par insinuer par là qu'une médecine synthétique puisse se dispenser pour autant de soigner le physique et le psychique qui ont d'ailleurs, en vertu de la causalité réciproque dont j'ai parlé, leur influence aussi sur le comportement spirituel.

Appelons Rose une malade qui me consulte pour des crises de dyspnée intense, d'apparition, de durée et de caractère capricieux. Pas de signe bronchique. Pas de signe d'insuffisance cardiaque. Elle présente, par contre, de nombreux signes nerveux.

Dès qu'elle raconte son histoire, on comprend la genèse de sa nervosité. Elle a cinq frères et sœurs, tous très nerveux. Son père était alcoolique et violent. Toute son enfance, elle a été terrorisée par les scènes incessantes qui éclataient entre ses parents, au cours desquelles elle prenait parti dans son cœur pour sa mère opprimée. Celle-ci mourut en couches et il est bien permis de penser que l'usure d'une telle existence, le découragement de vivre, les maternités rapprochées ont été pour quelque chose dans cette mort prématurée.

Le père s'est remarié et ce fut alors une série de conflits graves entre Rose et sa belle-mère. On comprend ces conflits : restée au fond d'elle-même fidèle au souvenir de sa mère, victime si promptement remplacée, Rose dut prendre une attitude d'hostilité sourde.

Lancée toute jeune dans la vie d'atelier, sans appui affectif, elle est exposée à mille difficultés. Elle connaît de nouveaux conflits, même un procès avec une parente.

Or, l'Armée du Salut s'est penchée sur cette âme en détresse et lui a apporté l'amour du Christ. Rose s'est convertie et a trouvé une piété réelle. Elle a pardonné. Mais, malgré la paix intérieure qu'elle a trouvée, les crises de dyspnée subsistent et les symptômes nerveux sont manifestes.

C'est qu'il y a encore un obstacle physique. Elle présente de l'hypertrophie du foie et des signes d'insuffisance hépatique. La genèse de ces troubles du foie est sans doute complexe : des facteurs héréditaires, des erreurs alimentaires, et les tourments moraux de sa vie passée s'y mêlent.

Une cure hépatique, un régime approprié, combiné avec l'action

morale et spirituelle, apportèrent à Rose une amélioration rapide.

Si je rapporte ce cas assez banal, c'est pour illustrer cette affirmation qu'une médecine synthétique visera à soigner simultanément le corps, l'âme et l'esprit, sans négliger aucun de ces trois aspects de l'homme.

MÉDECINE DE LA PERSONNE

CHAPITRE XI

LA SOUFFRANCE

Je me propose de montrer maintenant que le message spirituel que nous apportent les Saintes Écritures est la seule réponse véritable aux problèmes de vie des hommes. Ce message est si riche et profond que je ne songe pas à le parcourir dans tous ses aspects. Je me bornerai à relever quelques points en rapport avec mon expérience quotidienne de médecin.

La Bible nous rapporte l'histoire, l'action et la parole d'hommes qui ont été grands, parce qu'ils ont écouté Dieu et lui ont obéi. Ainsi leur a été révélée la volonté de Dieu à l'égard de l'homme. Et cette volonté du Dieu créateur, c'est la loi de la vie normale de l'homme. S'en écarter, c'est commettre une faute de vie. Reconnaître cette faute, s'en humilier et s'en détourner, c'est retrouver le plan de Dieu. En lisant les récits de la Bible, en entrant en communion avec les hommes dont elle raconte la vie, en méditant leurs expériences et leurs enseignements, en nous recueillant enfin, à leur exemple, pour rechercher dans le tête-à-tête avec Dieu quelle est sa volonté à notre égard, chacun de nous peut à son tour reconnaître ses fautes de vie, s'en humilier et s'en détourner. Et la Bible ne fait aucune démarcation entre les fautes matérielles, les fautes psychiques et les fautes spirituelles des hommes. Elle en montre au contraire l'interdépendance. Aussi les indications qu'elle nous apporte concernent aussi bien le comportement physique de l'homme, son alimentation, son repos, son travail que son comportement psychique et social ou son attitude spirituelle, sa relation personnelle avec Dieu.

Mais, malgré tous leurs efforts, le cœur des hommes reste partagé. Même si la loi de Dieu leur est révélée, ils ne parviennent pas à s'y

conformer sans défaillance. Toute obéissance nouvelle les rapproche du plan de Dieu et normalise leur vie, mais ils y découvrent, sans cesse avec plus de perspicacité, de nouvelles désobéissances.

Aussi la Bible nous rapporte-t-elle surtout la vie et la mort de Jésus-Christ, homme-Dieu, qui a connu toutes nos difficultés physiques, psychiques et spirituelles, et qui, seul, les a, par son obéissance absolue, résolues toutes. Il est la Révélation même; en vivant dans sa communion personnelle nous distinguons nos problèmes de vie et nous trouvons surtout pour les résoudre la force miraculeuse qui supplée à nos efforts impuissants. Enfin, par son sacrifice sur la croix, il nous apporte la suprême délivrance : Il prend sur lui toutes les fautes que nos efforts n'ont pas pu réparer et nous donne le pardon de Dieu.

Nous trouvons ainsi dans la Bible et par la Bible, dans la prière et le recueillement, dans la communion personnelle avec le Christ ressuscité, dans les enseignements de son Église, les plus sûres indications du plan de Dieu pour notre vie, la plus grande force pour nous y conformer dans la mesure où le peut notre cœur partagé, et le pardon de toutes les fautes qui subsistent encore dans notre vie.

Seule, la Bible nous apporte une vraie réponse au mystère incompréhensible de la souffrance. Le médecin consacre sa vie à soulager les hommes dans leurs souffrances. En cela il se sent frère de Jésus-Christ, qui a guéri tant de malades, relevé tant de désespérés, aimé ceux qui souffraient physiquement et moralement et montré, par la parabole du Bon Samaritain et par celle du Jugement dernier, que ce dévouement inlassable au service de ceux qui souffrent est la loi suprême de Dieu. Lutter contre la souffrance, c'est combattre avec Dieu.

La souffrance, d'autre part, est souvent liée, ainsi que je l'ai démontré dans ma première partie, à nos désobéissances, à nos fautes de vie, en sorte que pour lutter efficacement contre la souffrance il faut amener les âmes au Christ qui les délivre de leurs fautes, et qui a dit au paralytique pour le guérir : « Tes péchés te sont pardonnes. [1] »

Mais, malgré tous ses efforts, le médecin ne guérit pas toutes les souffrances. Malgré les plus belles expériences spirituelles, il subsiste

[1] St Matthieu 9. 2.

dans toute vie des souffrances que Dieu ne soulage pas. Ainsi, à saint Paul, qui trois fois lui demandait de lui ôter son « écharde dans sa chair », Dieu a répondu : « Ma grâce te suffit. [1] » Et au Christ lui-même, lui qui était sans péché, la souffrance n'a pas été épargnée. Au jardin de Gethsémané, il a accepté la souffrance suprême en disant à son Père : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. [2] »

Ainsi, la réponse chrétienne au problème de la souffrance, c'est l'acceptation. Par l'acceptation, la souffrance porte des fruits spirituels, et même psychiques et physiques. La résignation est passive. L'acceptation est active. La résignation abandonne la lutte contre la souffrance. L'acceptation lutte sans défaillance mais aussi sans révolte. Il n'est pas de plus grand témoignage de la puissance du Christ que celle qui rayonne du lit d'un malade qui accepte miraculeusement la souffrance. Il n'est pas d'attitude qui soit plus impossible à l'homme, sans le miracle du Christ, que l'acceptation de la souffrance.

Il n'y a pas de vie exempte de souffrance. Il n'y a pas de vie qui, dès sa naissance déjà, n'apporte avec elle tout le poids de tares héréditaires, qui ne subisse des chocs émotifs dans l'enfance, qui, chaque jour, ne souffre d'injustices, de contrariétés, d'offenses et de déceptions. Et les infirmités, et les difficultés matérielles, et les deuils, et l'âge, et les soucis de ceux qu'on aime, et les accidents viennent s'ajouter à tous ces tourments. Dans la vie la plus privilégiée, il y a quelque chose de dur à accepter. Je pense à un mot de mon fils : « On va toujours bien, sauf quelque chose. »

Il n'est pas de plus noble tâche pour le médecin que d'aider son patient à accepter sa vie et sa souffrance. Mais le médecin, dont toute la formation est rationnelle et vise à comprendre, est tout embarrassé devant le mystère incompréhensible de la souffrance.

Voici, je crois, l'histoire du plus grand désespoir que j'aie rencontré au cours de ma carrière de médecin. Appelé d'urgence, j'entends du jardin d'une petite villa, les cris de la malade, que j'appellerai Emma. C'est une jeune femme d'extraction modeste. Un Suisse expatrié l'a épousée par amour, il y a treize ans, contre l'avis de sa famille.

Le couple, d'abord très heureux, a eu une fillette l'année suivante.

[1] 2 Corinthiens 12. 9.

[2] St Luc 22. 42.

Mais les difficultés n'ont pas tardé à survenir entre ces époux très différents d'éducation et de culture. Bientôt des difficultés matérielles se sont ajoutées à ces difficultés morales, dont elles étaient sans doute un peu la conséquence et qu'elles aggravaient encore : faillite, chômage.

La seule consolation d'Emma, c'était sa fille, qu'elle élevait dans un amour jaloux et possessif. Elle était venue en Suisse, invitée par une parente qui avait pitié de sa détresse matérielle et morale.

A grand-peine, Emma s'était séparée de sa fille, que cette parente avait emmenée à la montagne avec ses enfants. Et, voici, un jour que la fillette jouait avec ceux-ci, au bord du torrent, elle avait fait un faux pas et avait disparu dans l'eau bouillonnante.

Toutes les recherches furent vaines, le torrent garda son secret. Les gens du pays avaient eu raison, qui, dès le premier moment, avaient dit qu'on ne retrouverait pas le corps.

Il fallut redescendre et annoncer la terrible nouvelle à Emma. Ce fut un désespoir effroyable. Je trouvai Emma en proie à une agitation que rien ne pouvait calmer. Elle allait et venait dans la chambre, sans rien entendre, se roulait sur le lit, se jetait par terre, criait, lançait des imprécations, menaçait, et se frappait elle-même.

Quand je parvins à lui dire que j'étais médecin, elle se dressa devant moi : « Je n'ai pas besoin de médecin ! Je ne suis pas malade ! Rendez-moi ma fille ! Ma fille unique ! Ma fille chérie ! Allez-vous-en tous ! Laissez-moi...»

Je restai longuement seul avec Emma, sans rien dire, sans trouver l'occasion de placer un mot.

Que dire d'ailleurs ? J'étais saisi d'une poignante émotion, et tous les mots que je roulais dans ma tête me paraissaient au-dessous de la situation et hors de propos.

C'est ce que je finis par lui avouer : en effet, elle n'était pas malade. Mes calmants resteraient dans ma trousse. Dieu seul pouvait lui donner une réponse à sa douleur.

Alors, elle me dit toute sa révolte contre Dieu, qui permettait une pareille catastrophe.

Or, la parente d'Emma avait trouvé elle-même la foi au travers de grandes difficultés de famille. En sortant, je lui parlai de cette grande tâche qui était la sienne : conduire Emma jusqu'à Dieu.

Les premiers jours, elle se heurta à l'hostilité agressive d'Emma,

qui lui reprochait le drame. Mais insensiblement, à force d'amour et de foi, elle regagna sa confiance. Bientôt, elles purent prier ensemble. Emma s'ouvrait peu à peu. Elle remontait de sa douleur actuelle à toutes les autres souffrances qu'elle avait eues auparavant. Elle acceptait l'affection qu'on lui donnait. Elle acceptait qu'on lui parlât de Dieu.

Bientôt, elle comprit qu'une totale consécration de sa vie à Dieu était la seule réponse possible à son chagrin et au vide de son cœur.

Elle ne tarda pas à le faire. Un mois après l'accident, je l'entendis dire devant quelques personnes qu'elle était heureuse, malgré sa douleur, parce qu'elle avait trouvé Dieu.

Elle resta là, encore plusieurs mois, travaillant au ménage, se donnant à chacun, prompte à rendre service, se faisant des amies de toutes les âmes qu'elle commençait à aider.

Elle demanda à un pasteur de lui donner une instruction religieuse qu'elle n'avait jamais reçue.

Quelques mois après, j'apprenais que son mari, à l'étranger, vivait avec une femme gravement malade, à laquelle il s'était attaché depuis plusieurs années déjà, et dont il avait eu un enfant.

Il fallait annoncer cela à Emma. J'allai la chercher et l'amenai chez moi. Je n'oublierai jamais ces quelques heures que nous avons passées là, ma femme et moi, avec elle.

D'abord, Emma ne comprenait pas, et puis, peu à peu, ses yeux s'ouvraient à la dure réalité : alors qu'elle pleurait la mort tragique de son enfant unique, son mari, là-bas, chérissait une autre femme et une autre enfant.

Mais sa douleur contrastait singulièrement avec celle dont j'avais été le témoin six mois plus tôt. Maintenant, il n'y avait aucune révolte, aucune agitation, pas un mot d'amertume.

Tout à coup, elle me dit : « Je dois aujourd'hui renouveler, et bien plus profondément, la consécration de ma vie à Jésus-Christ. Il faut que je sois prête à retourner maintenant vers mon mari, pour lui dire que je lui pardonne, à voir la femme qu'il aime, pour lui dire avant qu'elle meure, que je lui pardonne, à la soigner et à soigner son enfant, à l'adopter s'il le faut, à lui donner les jouets de ma petite disparue. »

Et puis, elle ajouta : « J'ai eu bien des torts aussi envers mon mari, il faudra que je lui en demande pardon. » Et elle se mit à genoux, pour les confesser devant moi. Quelques jours après nous accompagnions, ma

femme et moi, Emma dans son voyage. Elle revit son mari et lui pardonna. Elle visita la femme qu'il aimait, lui tendit la main et lui pardonna. Elle la soigna, remit de l'ordre dans le ménage, se lia de plus en plus avec elle, et lui donna son témoignage de l'amour de Dieu. Elle offrit ses services pour prendre soin de l'enfant et s'effaça quand on les refusa.

Quelques semaines plus tard, elle nous écrivait que la malade était morte dans la paix. Elle proposa à son mari de reconstituer leur foyer pour élever l'enfant. Mais il préféra le divorce, qu'elle accepta pour lui permettre de se consacrer à son enfant, pendant qu'elle se consacrait à des âmes blessées.

J'ai eu parfois de ses nouvelles. Plusieurs années ont passé. Elle, qui était jadis si fruste, sans grande instruction, presque sans éducation, grandissait par le cœur et par l'esprit, se cultivait, s'affinait, s'approfondissait sans cesse.

J'ai appris tout récemment qu'elle a organisé et dirigé, en l'absence de celle qui devait le faire, une retraite spirituelle qui a porté des fruits dans des bien des vies...

Je pense à une fillette de seize ans. Le médecin qui la soignait avec un grand dévouement, connaissant les liens qui m'attachaient à son père, me fit l'amitié de m'appeler plusieurs fois à son chevet.

Une semaine avant sa mort, ses parents vinrent nous voir, ma femme et moi. Ils se rendaient compte de la gravité de la situation et sentaient qu'ils devaient se préparer à rendre leur enfant à Dieu. Ils voulaient prier avec nous pour dire à Dieu : « Que Ta volonté soit faite. »

Et la mère reprit son poste auprès de la fillette, emplissant cette chambre de clinique d'une sérénité douce et d'une sollicitude sans défaillance.

Le dernier jour, mon confrère me rappela. La fillette s'était assise, avait dit : « Comme c'est beau ! » en regardant en haut et était retombée morte.

Nous avons passé dans la chambre voisine, et là, les deux parents et les deux médecins, nous avons prié ensemble. Les parents renouvelèrent, en souvenir de leur fille, la consécration de leur vie au service du Christ, sentant que c'était là la seule réponse victorieuse à la

douleur qui les frappait.

Je me suis bien souvent, à l'approche de la mort d'un de mes clients, informé de la confession à laquelle il appartenait, afin d'appeler moi-même ou de recommander d'appeler en temps utile le prêtre pour l'administration des sacrements, ou le pasteur pour assister le mourant. Cette collaboration entre le médecin et l'ecclésiastique, leur entente profonde, ont une influence spirituelle bienfaisante.

Mais elle ne peut pas, pour autant, dispenser le médecin de sa propre mission spirituelle. Je pense à l'un de mes malades que j'appellerai Marcel. Il y avait bien des années que je le soignais, et il s'était établi entre nous l'amitié discrète qui se forge, très lentement, entre ceux qui parlent peu. C'était un cardiaque, un vieillard. Ses crises avaient d'abord été espacées : après quelques jours d'angoisse, il se remontait, et plusieurs mois passaient avant qu'il me rappelle.

Peu à peu, les crises s'étaient rapprochées et, cet hiver-là, elles s'étaient succédé, sans répit véritable. Depuis bien des semaines, il ne pouvait plus se coucher et passait ses nuits au salon dans un fauteuil. Ces derniers jours, la situation s'aggravait plus rapidement encore, et, sans que j'aie eu besoin d'en parler ouvertement, chacun avait compris qu'il n'y avait plus d'espoir.

J'avais déjà passé plusieurs fois dans la journée, quand, le soir, je fus appelé par un coup de téléphone. Je pensais bien, en m'y rendant, que c'était ma dernière visite. Le malade était à la salle à manger, dans un fauteuil, accoudé à la table, sur laquelle on avait mis quelques coussins. Il était déjà sans connaissance, secoué par sa respiration difficile. Encore une piqûre, mais sans en attendre grand-chose... Et puis, je me rassieds à côté de lui, lui tenant le pouls.

Mon rôle de médecin du corps était terminé. Je sentais que la famille réunie autour de nous l'avait compris.

Ce que je pouvais faire, maintenant que je ne pouvais plus rien avec mes médicaments, c'était d'être là, de joindre ma présence à la présence de la famille, qui attendait. Nous parlâmes très peu, et même de moins en moins. Des demi-heures passèrent sans un mot, dans le silence de la nuit. Mais, ce que je sentais, c'était que, plus l'heure avançait, plus les paroles se faisaient rares, plus aussi elles se faisaient vraies. Ce n'étaient plus des mots. Cela devenait peu à peu ce que les mots cherchent toujours à exprimer, en y parvenant, d'ordinaire, si mal.

Nous avions tous la même pensée : « Il ne souffre pas vraiment; ce n'est plus que la vie qui se défend. »

Jamais, dans cette famille, je n'avais parlé profondément de ma conception de la vie. Jamais, je crois, je n'avais parlé de Dieu. Mais, dans cette heure qui se prolongeait, je ne pouvais pas vivre cette attente de la mort et garder en moi-même ma foi. Je sentais aussi qu'il ne fallait pas de longues paroles. C'était le silence même, le silence dont on n'a plus peur, qui tournait nos âmes vers Dieu.

Mais cela ne suffisait pas, et je pensais en moi-même : « Il faut leur parler de Dieu; ils pensent tous à Lui en ce moment » — Comment ? — Un peu plus tard, je sentis qu'il ne fallait pas parler de Dieu, mais prier tout simplement. Quelques minutes passèrent encore, et j'eus l'impression que cette prière, elle allait venir sans que je la propose moi-même. Un long silence se prolongea encore et l'épouse dit doucement : « Il faudrait prier... » Après un moment, je dis simplement : « Voulez-vous que je le fasse ? »

Et ce fut le recueillement, un recueillement profond. Et je balbutiai quelques mots à mon Dieu qui était là, avec ce mourant, sa famille et son médecin.

Un jour est venue me consulter une veuve déjà âgée, qui avait perdu son mari quelques mois auparavant. Appelons-la Madeleine.

C'était d'ailleurs un second mariage qui avait été très heureux et avait constitué, en quelque sorte, une compensation aux souffrances morales d'une première union malheureuse, qui avait fini par le divorce.

Celui qui devait devenir son second mari avait été appelé à lui donner des conseils financiers après son divorce. Il avait eu pitié d'elle, s'était attaché à elle, et l'avait enfin épousée. C'est dire ce qu'avait été ce second mariage, plein de sentimentalisme et d'attendrissement. Aussi la mort d'un mari, qui ne vivait que pour elle, avait-elle été un écroulement pour Madeleine.

Sa vie assez égoïste ne lui avait guère procuré d'amis. Elle était très isolée moralement, malgré l'empressement de beaucoup de personnes charitables qui essayaient en vain de la consoler.

Le souvenir du mari disparu devenait, de plus en plus, un culte, qui remplissait son âme, sans lui procurer la paix.

Je l'examinai. Elle présentait un tableau clinique de légère

insuffisance cardiaque et fondait en larmes en parlant de son deuil. Son chagrin me paraissait la cause principale de ses maux. Mais j'ajoutai aussitôt : « Je ne veux pas chercher à vous consoler, car je n'ai pas eu d'épreuve pareille à la vôtre, en sorte que tout ce que je pourrais vous dire resterait inefficace. »

Elle montra un vif étonnement et me dit que j'étais la première personne qui ne cherchait pas à la consoler. Manifestement, son étonnement suscitait en elle toutes sortes de questions nouvelles. Nous causâmes longuement. Je lui expliquai que ceux qui n'ont pas la foi croient toujours pouvoir consoler avec des paroles humaines, tandis que les croyants osent s'avouer impuissants, précisément parce qu'ils savent qu'une vraie consolation ne peut venir que de Dieu.

Le contact était établi entre nous. Elle me questionna sur le problème de la souffrance.

Je finis par lui dire, avec douceur, mais nettement : « Madame, vous croyez pleurer votre mari, et en réalité, c'est plutôt sur vous-même que vous pleurez. Vous vous apitoyez sur votre sort injuste, que vous n'acceptez pas. Et toute révolte contre notre sort nous éloigne de Dieu et nous prive par là de son aide, qui, seule, peut accomplir ce miracle : nous faire accepter notre souffrance. »

Elle était très étonnée de ce message, mais notre conversation fut le point de départ d'une longue évolution spirituelle chez elle. Elle rechercha le contact d'autres chrétiens. Elle les questionna. Elle en rencontra qui avaient fait l'expérience spirituelle du deuil accepté. Sortant de son repli, elle commençait à s'intéresser aux autres, se rapprochait de sa famille, s'excusait de l'attitude qu'elle avait eue, et retrouvait une joie qu'elle croyait disparue pour toujours. Elle ne tarda pas à consacrer sa vie à Jésus-Christ et put aider dès lors d'autres âmes à trouver la solution à leurs révoltes et à leurs difficultés. Ce fut un étonnement pour tous ceux qui l'avaient connue quelques mois plus tôt, éplorée et amère.

Certes, son chagrin n'a pas disparu. L'évangile ne nous promet pas de nous en délivrer. Mais, malgré son chagrin, elle menait une vie toujours plus active, féconde, même joyeuse.

Je ne rapporterai pas ici le détail de son histoire médicale ultérieure. Avec l'âge, elle a été souvent malade, et son état physique impose des limitations à son activité. Mais elle est mieux que le jour où je l'ai vue

pour la première fois. Nul doute que, sans sa conversion, elle ne serait qu'une épave impotente, repliée et aigrie.

Et sa vie est tout un ministère chrétien auprès des âmes blessées qui cherchent la réponse de Dieu à leurs tourments.

C'est à elle que j'ai envoyé un jour une jeune veuve que nous appellerons Irène. Elle, aussi, paraissait inconsolable. Elle, aussi, fut étonnée de ce message d'acceptation. La mort brusque et prématurée d'un mari avec lequel elle avait été très heureuse la révoltait.

Cette mort entraînait aussi des difficultés matérielles dans une vie privilégiée jusque-là. Et une infirmité ne permettait pas à Irène de trouver facilement du travail.

Mais peu à peu, nos conversations devinrent plus profondes. Irène finit par me confier son grand tourment : elle avait commis un péché et l'idée que la mort de son mari en était la punition la poursuivait sans qu'elle pû la chasser. Je lui dis alors la certitude, que j'ai trouvée moi-même à la Croix du Christ, du pardon de mes péchés. Et je l'ai confiée à Madeleine.

Irène ne tarda pas à faire l'expérience du pardon, à consacrer sa vie à Dieu, à reprendre du travail, à lutter avec courage et à sourire de nouveau.

Le médecin rencontre chaque jour des malades qui n'acceptent pas leur maladie, la dépendance dans laquelle elle les met, les limitations qu'elle impose à leur vie. Une malade, Mme Pastorelli [1] a écrit à ce sujet un livre profond et vrai, tout plein des richesses spirituelles qui fleurissent dans la souffrance. Elle y décrit ce « drame avec soi-même » et ce « drame avec l'entourage », y montre à la fois combien une vraie acceptation est difficile et combien elle est féconde. « Être malade ? Outre la souffrance, la faiblesse et la maladie à subir, c'est être condamnée à vivre à rebours de ses tendances et de ses goûts, c'est être contrainte de délaisser tout ce que l'on aime, c'est renoncer à ce pourquoi l'on se sent fait... Ne plus pouvoir faire de la musique ! De tous les sacrifices qui me sont imposés, c'est un des plus déchirants. ». « Pas plus que la vie normale, écrit-elle encore, la maladie n'apporte de spirituel à qui ne sait en user... ce qui prime tout dans la vie, c'est ce

[1] France PASTORELLI. *Servitude et grandeur de la maladie.* Paris, Plon.

qu'on y fait de son âme. »

On trouvera aussi le message d'un médecin sur ce sujet dans le livre de Carton : Bienheureux ceux qui souffrent [1]. Il n'y a probablement pas de vie plus rayonnante que celle de malades qui ont accepté totalement leur maladie. Je pense à Adèle Kamm [2] à Froidevaux [3]. Je pense aussi à plusieurs de mes malades chez lesquels j'ai reçu les plus grandes richesses spirituelles. Par l'un d'eux, que la maladie a tenu à l'écart de la vie sociale pendant de nombreuses années, j'ai compris qu'une des acceptations les plus difficiles, c'est celle du temps qui s'écoule : qu'au jour où sa santé s'améliore il ne puisse pas revivre dans la santé des années de jeunesse passées pour toujours,

Voici ce que m'écrit une malade :

« Nous parlons souvent des souffrances que Christ a endurées pour nous. Mais qui, parmi nous, pourrait dire qu'il les a réellement vécues, sinon intellectuellement ?»

« Cette phrase prononcée par le pasteur de ma paroisse me bouleversa un soir, au sortir de l'étude biblique du quartier. Je rentrai chez moi le cœur remué, me demandant jusqu'à quel point je pouvais m'imaginer les douleurs que Christ avait souffertes pour moi.

» Ce soir-là, sincèrement, naïvement, j'ajoutai à ma prière cette question : « Est-il possible, Père, de ressentir, pour une minute, ce que Christ a souffert pour moi ? »

» Deux jours s'écoulèrent. Je ne pensais plus à ma prière, quand je fus terrassée par un stupide accident. Je ressentis en tombant comme un coup de poignard dans le dos.

« Les médecins constatèrent une fracture de la colonne vertébrale. Mise aussitôt dans un corset de plâtre, j'étais réduite à l'immobilité qui devait durer plusieurs mois.

» Il me semblait être sur une croix, mais sur une croix dont le centre de crucifixion se trouvait en bas. Je ne savais que faire de mes bras et de mes jambes, et ne pouvais changer de position sans une aide. Je me sentais remplie de pitié de moi-même; je gémissais et maugréais intérieurement.

[1] Dr PAUL CARTON. *Bienheureux ceux qui souffrent.* Paris. Maloine.

[2] PAUL SEIPPEL. *Adèle Kamm.* Lausanne, 1912.

[3] BENJAMIN VALLOTTON. *Patience.* Paris, Payot, 1922.

» Soudain une voix douce comme un murmure me dit:

− Mais tu n'as qu'une vertèbre cassée ! et tu as les pied et les mains libres; tu n'as pas les deux pieds cloués ensemble et les mains transpercées de clous, et tout le poids du corps qui tire sur ces trois clous !

− J'ai soif, soupirai-je.

− Mais tu n'as qu'à étendre ton bras, tu as de l'orangeade à côté de toi et, si tu ne peux pas l'atteindre, tu n'as qu'à sonner; c'est mieux qu'une éponge imprégnée de vinaigre, avec laquelle les bourreaux se sont lavé les mains.

Alors je sortis de ma douleur et un seul mot me vint à mes lèvres : « Pardon, Seigneur, pardon. »

Après un temps, je soupirai encore :

− Comme je suis mal dans ce lit ! Comment mettre ma tête ?

− Mais tu as un coussin, tu es confortablement installée, tu n'as pas une couronne d'épines sur la tête, et tu n'es pas exposée nue à la risée du peuple; personne ne t'a encore craché au visage.

» Alors j'ai eu honte. Et chaque fois que revenait la douleur, ces seuls mots toujours revenaient à mes lèvres : « Pardon, Seigneur, pardon ! »

» Vint la nuit. Angoisses, malaises, forte transpiration qui ruisselait sur mon visage.

− Mais ce ne sont pourtant pas des larmes de sang ! Reprit la voix.

− Pardon, Seigneur, pardon !

» Plus la douleur du Christ me devenait sensible, plus la mienne diminuait. Bientôt, je vis se dresser sur le mur blanc de ma chambre une croix immense, avec le Christ dont la tête, surtout, devint très nette, avec une expression de profonde tristesse et d'intense douleur.

» Ma prière avait été exaucée; certes, je n'avais pas pu vivre les souffrances du Christ; mais j'avais compris que toutes les douleurs que nous croyons être les plus grandes deviennent infimes comparées à celles dont il a souffert. »

Dans une conférence, devant la Société allemande de philosophie, le chirurgien Sauerbruch déclare : « La foi enracinée dans les profondeurs de l'âme a plus d'efficacité que toute connaissance philosophique. La douleur et la souffrance ne trouvent leur sens libérateur que dans la foi chrétienne, dans la communion avec la souffrance du Christ. Les chrétiens voient dans la souffrance un moyen employé par Dieu pour

conduire l'homme sur la voie sainte de l'épreuve... Un instrument de purification et d'édification du caractère chrétien. [1] »

Le médecin constate chaque jour que la révolte contre la maladie, ou la résignation à contre-cœur, handicape son malade, non seulement dans son développement spirituel, mais aussi dans sa guérison physique et psychique. Je l'ai relevé à propos de la tuberculose [2]. J'en pourrais multiplier les exemples. Cela est vrai surtout de toutes les maladies chroniques, comme des insuffisances cardiaques, des paralysies, etc. qui donnent au malade le sentiment que sa vie si limitée dans son activité est devenue inutile.

Une maladie incurable, une maladie de Parkinson, par exemple, avec sa marche lente, progressive, inexorable, est une épreuve morale terrible. Voici une malade, de près de quatre-vingts ans, que nous appellerons Charlotte. Elle m'accueille en me disant combien elle désire être délivrée par la mort. Elle est seule en clinique, presque sans visites, séparée de sa famille à l'étranger. Devant sa maladie, dont le diagnostic ne fait pas de doute, je suis aussi impuissant que les nombreux médecins qui l'ont déjà soignée.

Je m'entretiens avec elle du message chrétien : accepter sa maladie. Je lui parle d'autres malades incurables dont les derniers temps ont été illuminés par une victoire spirituelle. Alors elle s'ouvre peu à peu sur son passé. Pendant des années, elle a été soignée par une amie fidèle. Mais, aigrie par la maladie, elle s'est brouillée avec elle. Et elle est plus isolée et amère encore maintenant. Alors elle décide de lui écrire, de lui demander pardon, de chercher à se réconcilier avec elle avant de mourir.

Et puis elle remonte plus haut dans sa vie. Il y a des fautes dont elle n'a jamais fait l'aveu. Elle devrait se confesser. Sur sa demande, je lui envoie un prêtre.

Un psychiatre m'a raconté qu'il avait été appelé un jour par un de ses vieux amis, qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs années, et qui était atteint, lui aussi, de la maladie de Parkinson. Le malade avait ajouté au message qu'il lui avait envoyé : « Ne viens que si tu as un remède nouveau à m'apporter, car j'en ai assez des médecins qui me disent

[1] *Berner Tagblatt,* 5 septembre 1940. D'après « Die Junge Kirche ».

[2] voir chapitre II.

qu'ils ne peuvent pas me guérir. »

En entrant dans sa chambre, le psychiatre lui dit : « J'ai un remède nouveau pour toi, c'est Jésus-Christ. »

L'accueil fut presque dramatique : le malade reprochait à son ami de se moquer de lui. Mais lorsque celui-ci lui eut parlé du changement opéré dans sa vie depuis sa rencontre avec Jésus-Christ, la conversation changea de ton, et le malade s'ouvrit à son tour. Leurs entretiens se multiplièrent. Ce malade n'avait aucune préoccupation spirituelle. Dans son âme, il n'y avait jusque-là de place que pour sa révolte contre sa maladie. Ses amis, lassés par ses plaintes, espaçaient leurs visites. Et voici qu'il subissait une vraie transformation. Malgré l'aspect figé que la maladie donne au visage, son expression s'illuminait et rajeunissait. Bientôt il trouva la paix intérieure, et c'est une force mystérieuse qu'on vint chercher auprès de lui.

Je me suis demandé parfois si ce que les livres appellent le « caractère de l'épileptique » était autre chose que la projection, dans son comportement, de sa révolte intérieure contre une maladie singulièrement dure à accepter.

Je pense à une jeune fille épileptique que nous appellerons Henriette. Elle avait été élevée dans un milieu pieux, mais sa maladie l'avait assombrie et renfermée ces dernières années. Elle s'était de plus en plus isolée, moralement, de ses parents. On la sentait tourmentée.

Elle réclamait sans cesse de l'affection et décourageait ceux qui s'intéressaient à elle par ses sautes d'humeur. Après beaucoup de souffrances morales, elle avait pris, sous l'influence d'un médecin chrétien, de grandes résolutions. Mais elle se perdait dans des discussions intellectuelles, dans les objections à la foi et ses tentatives de réforme de son caractère demeuraient tumultueuses et inconstantes.

Quand je la vis, elle se mit à discuter ardemment avec moi. Mais peu à peu nos entretiens quittèrent ce terrain intellectuel pour celui de ses vraies difficultés. Elle était profondément révoltée. Elle aurait encore accepté la maladie, mais ce qu'elle ne pouvait accepter, c'est que celle-ci lui interdise le mariage, alors que toute autre jeune fille de son âge avait le droit d'espérer trouver le bonheur conjugal et la maternité : sa vie était frappée de stérilité pensait-elle.

Je lui rappelai la parole du Christ que rapporte l'Évangile : « Quiconque croit en moi, des fleuves d'eau vive jailliront de son

sein [1] ». Elle commençait à comprendre qu'au prix d'une abdication totale elle pourrait trouver, malgré sa maladie, une vie féconde.

Le dimanche suivant, elle alla à l'église, et le pasteur prêcha sur cette même parole du Christ ! Elle en sortit bouleversée et me demanda un entretien.

Ce fut un entretien très dur. La bataille intérieure faisait rage en elle. Mais elle se termina par la victoire. Et c'est dans un calme profond qu'elle consacra sa vie à Jésus-Christ. Le jour même, elle écrivit à ses parents pour leur demander pardon de son éloignement, pour s'ouvrir à eux sur ses tourments, ses fautes et sa joie nouvelle. Et elle commença à aider d'autres malades à passer par ce dur chemin de l'acceptation.

Accepter la souffrance, le deuil, la maladie, ce n'est pas s'y complaire, ni les subir avec fatalisme, ni se raidir dans l'épreuve, ni s'étourdir dans la distraction, ni chercher à oublier avec le temps. C'est les offrir à Dieu pour qu'il leur fasse porter des fruits. Cela ne se raisonne pas, cela ne se fabrique pas, cela ne se comprend pas; c'est une expérience spirituelle.

J'avais un vieil et cher ami. Un des hommes que j'ai le plus estimés. Depuis plusieurs semaines son état s'aggravait. Un jour de Noël, le médecin qui le soignait m'invita à l'accompagner dans sa visite, qui devait être la dernière.

Le malade ne parlait plus qu'avec peine. La médecine ne pouvait plus grand-chose et nous entourions surtout le malade de notre affection. Je restai un instant seul avec lui. Il me dit alors avec peine : « Il y a quelque chose que je ne comprends pas... » Ce qu'il ne comprenait pas, il ne parvenait pas à l'exprimer. Cela frappait chez cet homme qui, toute sa vie, avait été épris de clarté intellectuelle. Chez lui, la foi avait toujours eu le dernier mot, mais elle s'alliait à la plus vive intelligence. On le sentait encore tourmenté par ce qu'il ne comprenait pas. Mais il était trop faible maintenant pour formuler le problème. Et je me rendais compte qu'il eût été vain de lui poser aucune question, d'ébaucher aucune discussion.

[1] St Jean 7. 38.

Après un instant de silence, je me penchai vers lui et lui dis simplement : « Vous savez bien que l'important dans ce monde, n'est pas de comprendre, mais d'accepter. » Il balbutia alors, avec un beau sourire : « Oui... c'est vrai... j'accepte tout. » Ce fut presque sa dernière parole. Après ma visite, il s'endormit, se réveilla brusquement dans la nuit, s'assit, prononça à haute voix : « Je vais au ciel », et il mourut.

CHAPITRE XII

ACCEPTER SA VIE

Ce message chrétien de l'acceptation n'est pas seulement la réponse aux souffrances exceptionnelles. Il touche aux mille aspects de la vie quotidienne. Je me propose de montrer par d'autres exemples le rôle considérable qu'il joue en médecine.

D'abord, c'est accepter la vie elle-même. Je pense à tous ces vieillards qu'on entend dire : « Je demande chaque jour à Dieu de me reprendre, car je ne sers plus à rien ici-bas. » Si Dieu nous laisse en ce monde, c'est qu'il attend encore quelque chose de nous. Il juge autrement que nous de notre utilité. Mais les vieillards ne sont pas seuls à souhaiter mourir. Il est peu de personnes qui, à quelque moment, n'aient dans le secret de leur cœur, désiré échapper à la vie.

Et accepter de vivre est un des facteurs de guérison les plus essentiels. J'ai soigné une vieille dame, dont le petit-fils passait ses examens finaux de médecine. Elle s'y intéressait vivement, et me dit : « Je voudrais vivre jusqu'à ce que mon petit-fils soit médecin. » Quand il eut terminé son dernier examen, elle me dit : « Maintenant, je peux mourir... » De fait, dès cet instant, elle s'affaiblit rapidement et mourut trois jours après.

En rapportant l'histoire d'une malade, j'ai souligné plus haut [1] la nécessité d'accepter son sexe. J'ai dit aussi que chez la femme, la révolte contre son sexe se colore souvent d'une révolte contre le célibat. Tous les médecins savent le rôle que joue cette révolte chez un grand nombre de malades. Combien de vieilles filles souffrent de mille maux, physiques et psychiques, dont la vraie cause est dans leur révolte contre le célibat ! Le célibat est plus dur à accepter par la femme à cause de la puissance de l'instinct qui la pousse à la maternité !

Si Dieu nous conduit au mariage, c'est bien; acceptons-le de lui. Mais si son plan, c'est le célibat, cela ne signifie point que la vie doive

[1] voir chapitre X

en être moins belle. Car la plus belle de toutes les vies, c'est celle que Dieu nous fait vivre, si nous l'acceptons, quelle qu'elle soit.

C'est surtout à l'époque de la ménopause qu'éclatent les troubles dus à une révolte contre le célibat. J'en pourrais donner un grand nombre d'exemples. Une jeune fille qui n'accepte pas le célibat cultive au fond de son cœur un rêve romanesque de mariage où elle se réfugie d'autant plus que les années passent et que les chances de le voir se réaliser s'évanouissent. Il y a en elle un divorce croissant entre son rêve intérieur et sa vie réelle. Ce divorce intérieur, avec ses conséquences psychologiques et physiques, contribue lui-même à diminuer ses chances de mariage. Quand sonne l'heure de la ménopause, il y a chez elle un choc psychologique et physiologique terrible : le réveil à la réalité. L'espoir de la maternité, qu'elle a secrètement cultivé, s'envole définitivement. Il ne lui reste que sa vie réelle de célibataire, qui lui paraît une vie ratée, parce qu'elle avait mis son cœur dans son rêve. Et sa vie est réellement ratée parce qu'elle est toute remplie de « fuites », de compensations affectives irréelles, de manies, de principes, de critiques sur les femmes mariées et d'amertume. Soulager ces malades par une médication tonique et de l'opothérapie, c'est naturellement le devoir du médecin. Mais cela ne saurait le dispenser de sa tâche plus profonde : les aider à accepter vraiment le célibat.

Ce n'est que par la foi qu'une jeune fille — et un jeune homme — peut accepter le célibat : par la foi que Dieu a un plan pour elle, qui se réalisera si elle lui obéit; par la foi, qui, seule, lui permettra de vivre pleinement sa vie de mariée, si elle se marie, et sa vie de célibataire, si elle ne se marie pas.

La vraie acceptation spirituelle de son célibat donne à la jeune fille une telle libération qu'elle peut, dans le cadre même du célibat, faire porter tous leurs fruits à ses qualités proprement féminines.

Voici par exemple une jeune fille de belle santé que nous appellerons Valentine. Elle présente le type féminin maternel : l'école morphologique italienne distingue deux types de féminité, la « feminilità erotica » et la « feminilità materna ».

Dire à une telle femme célibataire, plus toute jeune, qu'elle a un type « maternel » me serait apparu, naguère, comme propre à susciter chez elle les pires complexes psychologiques. Mais Valentine est chrétienne. Elle me consulte pour mieux comprendre le plan de Dieu

pour sa vie. Elle n'a plus ses parents et pas de profession. Aussi sa vie manque d'unité. Je lui montre que son tempérament la prédispose à être une mère de famille. Si Dieu ne l'a pas conduite à l'être au propre, elle peut l'être au figuré.

C'est ce qu'elle a fait. Elle a groupé quelques jeunes qui avaient consacré leur temps à Dieu, leur a fait un home, est devenue leur mère de famille.

Ainsi, par une double acceptation de son tempérament et de son sort — qui, par leur opposition, auraient pu la conduire à un conflit psychologique — elle a trouvé un plus grand épanouissement.

Je viens de parler du rôle de la révolte contre son sexe et contre le célibat dans les troubles physiques et psychiques de la ménopause. Mais ils sont liés aussi à une autre révolte : la révolte contre le temps qui passe, contre la jeunesse qui finit. Le psychiatre Jung [1] revient avec prédilection sur ce thème du choc moral que constitue, surtout pour la femme, le tournant de la vie où celle-ci commence à redescendre.

Ce n'est pas parce qu'une femme est mariée, ni même parce qu'elle a eu beaucoup d'enfants, que le choc moral de la ménopause lui est épargné. On peut dire que si l'homme est par nature polygame, la femme est par nature polygénératrice et insatiable de maternités.

Appelons Diane une veuve qui est venue me consulter pour des troubles de la ménopause, que des traitements médicamenteux n'avaient pas améliorés.

Diane est chrétienne. Elle a une belle vie spirituelle, qui lui a conservé la jeunesse de l'âme. Je peux même dire la jeunesse physique, car ce que tous les instituts de beauté du monde oublient, c'est qu'une âme limpide, libérée, est la condition la plus importante pour la conservation de la jeunesse du corps. Il est toujours frappant de voir quel changement physique s'opère chez une femme qui trouve Dieu. Rien n'est plus indéfinissable que la beauté et la jeunesse. La chirurgie esthétique peut en approcher matériellement, mais il y manque le charme impondérable, que seul un changement de l'âme peut donner. J'ai entendu bien des femmes — et des hommes — dire à la suite d'une grande expérience spirituelle : « J'ai rajeuni de dix ans ! »

[1] C. G. Jung. *Essais de psychologie analytique,* p. 18.

Kretschner parle du visage comme de la « carte de visite de la constitution entière » [1] : il est tout autant la carte de visite de l'âme. Les rides ne sont-elles pas les traces de ces jeux de physionomie qui traduisent nos peurs, nos soucis et nos ressentiments ?

Diane a trouvé dans sa vie spirituelle la force d'accepter son veuvage et a rajeuni, malgré son épreuve. Mais précisément, un nouvel écueil s'est insidieusement présenté à elle : celui de ne pas accepter de vieillir. Dans un sens, elle est la sœur de ses enfants. Elle ne se rend plus bien compte de son âge et vit un autre âge que le sien. La tendance à se rajeunir, que toute femme conserve toujours, y trouve son compte, mais cette tendance n'est, en dernière analyse, qu'une révolte contre son âge. J'en veux pour preuve les confidences que Diane me fait de son embarras devant certains messieurs beaucoup plus jeunes qu'elle. En fait, elle se comporte encore en jeune femme. Et pourtant, Diane a de nombreux enfants et petits-enfants. Elle est une grand-mère.

Accepter de vieillir, accepter sa ménopause, c'est pour la femme trouver une expression toute nouvelle de son besoin de maternité; c'est trouver « l'art d'être grand-mère », si Dieu lui accorde des petits-enfants; c'est trouver une forme plus sublimée encore de la maternité, s'il ne lui en accorde pas.

J'ai donc demandé à Diane si elle avait accepté son âge. En se recueillant à ce sujet, elle prit conscience de son problème inconscient. Et elle trouva, à la fois, un renouveau spirituel et la guérison des troubles dont elle souffrait.

Les humoristes ont largement raillé les naïfs subterfuges qu'inspire aux femmes le désir perpétuel de se rajeunir, mais sans mesurer le drame psychologique qu'il exprime, toute la révolte spirituelle qu'il recouvre, toutes les misères physiques qu'il entraîne.

Et savoir vieillir, accepter de vieillir, ce peut être un problème à vingt ans, autant qu'à cinquante ou à quatre-vingts.

Qui mesurera le tort que peuvent causer à la santé tous les soins de beauté que tant de femmes s'imposent comme un véritable martyre ?

Et combien de vieillards acceptent les limitations que leur âge exigerait ? J'en ai parlé à propos des cas d'hypertension. J'ai sous les yeux l'observation d'une hypertendue très âgée qui est trop vive pour

[1] Kretschner. *La structure du corps et le caractère,* p. 59. Paris, Payot.

son âge, qui marche précipitamment, s'agite, mange vite et trop, ronge son frein. Certes, le plan de Dieu n'est pas pareil pour tous les vieillards. Il en est que l'inaction forcée de la retraite administrative conduit à la tombe. Mais il en est combien d'autres qui ne savent pas carguer les voiles. Ils ne connaissent pas la sérénité qui convient à leur âge; ils mangent comme des jeunes et mettent encore beaucoup d'amour-propre à des excès d'exercices physiques ; ils ne veulent pas reconnaître que leur métabolisme est moins intense, leurs combustions internes atténuées, qu'ils doivent se garder du froid et du chaud et qu'ils devraient prendre des précautions auxquelles ils se refusent sous le prétexte qu'ils ont toujours joui d'une robuste santé !

Et puis, accepter de vieillir, c'est aussi accepter que le temps passe, que les mœurs changent, que de plus jeunes se comportent autrement. « De mon temps », disent toujours les vieillards, comme si le temps actuel n'était plus leur temps. Combien de vies finissent dans l'aigreur et la critique intarissable des jeunes !

Ce sont des vies toutes remplies de pensées et de forces négatives qui les amoindrissent et minent leurs énergies physique et psychique.

Enfin accepter de vieillir, c'est vivre l'heure présente, à tout âge, même si le passé a été riche de belles expériences. Au cours d'une visite à l'une de mes malades, j'admirai les fleurs de son balcon. Mais il y avait des fleurs fanées, et je lui dis : « Il faut couper les fleurs fanées pour que la plante porte de nouvelles fleurs. » Je compris aussitôt que c'était là une parabole de la vie. Les fleurs ont été belles ! Mais le temps passe. Et à vouloir conserver les fleurs d'autrefois on n'a plus que des fleurs fanées et on se prive des nouvelles.

Et puis, il faut accepter ses parents.

Voici une malade que nous appellerons Joséphine.

Dès qu'elle m'aborde, elle me déclare : « Je vous dirai tout de suite que je ne suis pas la fille de mon père. J'en ai la certitude absolue. J'ai perdu, toute jeune, ma mère, créature douce et admirable qui a eu, comme moi, beaucoup à souffrir de « cet homme ». S'il était mon père, il ne se conduirait pas à mon égard comme il le fait. » Elle était frémissante, en me racontant tout cela. Cette expression « cet homme », qu'elle employait pour désigner son père, en disait long. Pour m'écrire, elle usait d'une carte de visite pour que son nom imprimé lui servit de

signature et lui évitât de l'écrire à la main.

A mes questions, elle m'explique que, toute petite, elle a lu un roman pour enfants où il était question d'une petite fille volée et élevée par des bohémiens qui la maltraitaient. Ce fut, à ce qu'elle disait, un trait de lumière dans son esprit. Elle avait déjà à souffrir gravement à cette époque des sévices de son père, contre lequel elle était révoltée, et la pensée avait jailli en elle que comme dans l'histoire de la petite bohémienne, elle n'était pas sa fille.

Dès ce jour, cette pensée avait été au centre de son âme, consolidée sans cesse par mille détails glanés dans ses souvenirs et dans ses conflits perpétuels avec son père.

L'idée fixe l'avait conduite plusieurs fois à des états de confusion mentale qui avaient rendu nécessaire son internement. L'idée qu'on la traitait de malade parce qu'elle s'appliquait à faire triompher la vérité la révoltait encore davantage et elle ne recherchait qu'avec d'autant plus de passion tout ce qui pouvait confirmer sa thèse. Délire systématisé. Les médecins harcelés par ses questions, répondaient parfois de façon évasive, pour ne pas la heurter de front. Elle s'emparait de ces phrases ambiguës, y voyant l'aveu qu'un mystère planait sur sa naissance.

J'ai proposé à Joséphine de se recueillir sur les torts qu'elle pouvait avoir eus à l'égard de son père. Elle protesta vivement : Elle ne saurait avoir des torts vis-à-vis d'un homme qui en avait tant à son égard.

La semaine suivante, elle me déclara qu'elle n'avait pas voulu revenir, qu'elle n'avait rien trouvé dans ses essais de recueillement, et qu'elle était indignée de ma méthode de traitement.

Je lui proposai alors de se recueillir avec moi. Loyalement, elle nota certains torts qu'elle avait eus vis-à-vis de son père. Mais elle était très agitée, et protestait qu'elle ne pourrait jamais s'humilier devant un homme pareil. On sentait la bataille gronder dans son âme.

J'ai éprouvé, ce jour-là, pour cet esprit en détresse, une immense pitié, et c'est avec autant de douceur que possible que j'ai insisté pour qu'elle persévère dans la pratique du recueillement.

Mais la semaine suivante, elle ne m'apporta que des résultats insignifiants.

C'est alors que je me décidai à lui montrer ouvertement comment sa vie avait été faussée par sa révolte contre son père. Certainement, tous les médecins avaient pensé que son idée fixe avait été forgée par son

esprit, qu'elle n'était qu'une projection de sa révolte. Si je pouvais le lui dire sans ambiguïté, c'était parce que je savais que, devant Dieu, elle pouvait trouver le courage de regarder la vérité en face, d'accepter son père, de lui pardonner et de lui demander pardon.

Je me heurtai à des résistances farouches. C'est dans une agitation extrême qu'elle me quitta. Quelques jours après, un mot bref m'informait qu'elle renonçait à son nouveau rendez-vous.

Je croyais la partie perdue. Mais, un mois après, je recevais une lettre, signée cette fois à la main. Elle m'annonçait sa visite ajoutant, de la façon la plus simple, qu'après de grandes luttes intérieures elle avait accepté mon message et mon explication de son erreur psychologique. Elle avait ressenti une libération formidable, trouvé la communion avec Dieu, et une joie inattendue. Elle avait eu la force de s'humilier devant son père et de se réconcilier avec lui.

C'est une créature nouvelle que je vis revenir, détendue et souriante. Visiblement, elle était guérie. Maintenant, elle voyait beaucoup d'autres fautes qui avaient pesé sur sa vie, et commençait à réparer les torts qu'elle avait eus à l'égard d'autres personnes.

Je l'ai revue plusieurs fois. A chaque entretien elle avait fait un pas nouveau, trouvé une communion plus vivante avec Dieu et des rapports plus normaux avec son entourage.

Elle me dit : « Je croyais toujours être chrétienne; maintenant, je sais ce que c'est qu'être chrétien ! »

Nous ne choisissons pas nos parents. C'est Dieu qui nous les donne. Ils sont autres, souvent, que nous ne les aurions rêvés. Ils ont leurs défauts, leur psychologie, leurs maladies, leur milieu social. Souvent le fils le plus révolté contre son père est celui qui lui ressemble le plus. Sa critique implacable apparaît comme la projection de sa lutte impuissante contre des défauts pareils. On ne peut pas être heureux tant qu'on n'accepte pas ses parents, tant qu'on rêve d'une autre vie et d'autres parents. Et puis, accepter ses parents, c'est accepter l'hérédité qu'ils nous ont apportée. Un jour, une de mes malades me dit : « Si le redressement de ma vie est si difficile, c'est que ce n'est pas seulement ma propre vie qu'il faut redresser, mais, en quelque sorte, la chaîne par laquelle, de génération en génération, les problèmes de vie de mes ancêtres se sont transmis. »

Une autre était obsédée par la peur de la folie, parce que l'hérédité

mentale de sa famille était lourde, par le discrédit social et la charge matérielle qu'entraînait la maladie de plusieurs parents. Toutes ces préoccupations minaient ses résistances morales. Quand je voulus lui montrer tout ce qu'il y avait là de révolte contre son sort et de pitié d'elle-même, elle fut indignée. Mais quelques jours après elle me dit la détente inespérée et la grande expérience spirituelle qu'elle avait trouvées par une acceptation complète.

Il faut aussi que les parents acceptent leurs enfants.

Combien y a-t-il de parents déçus de leurs enfants, qui ne répondent pas au rêve qu'ils s'en étaient fait ! Combien d'enfants sentent confusément peser sur eux ce reproche obscur de leurs parents, et en souffrent ? Accepter ses enfants, c'est accepter leur tempérament, leurs défauts, leur nature, ou même leur sexe.

Appelons Richard un homme plein de sentiments d'infériorité. Il a eu des échecs dans sa vie, dus sans doute à ces sentiments d'infériorité, mais qu'ils ont aggravés à leur tour. Malgré une carrière intellectuelle et administrative très appréciée, il doute toujours de son utilité sociale. Il dit ouvertement : « J'ai raté ma vie. » Son foyer n'a été sauvé du divorce que parce que la foi y est entrée. Dès ce jour il a repris peu à peu confiance en lui-même. Mais il rêve encore de grandes idées qu'il n'ose pas formuler et se reproche de les laisser, par là même, stériles. Il les traite de chimères pour s'excuser...

Je ne veux pas analyser ici tous les facteurs complexes qui sont à l'origine de ses sentiments d'infériorité et de leur aggravation. J'en relève un des premiers : ses parents désiraient tant avoir une fille que, quand il est venu au monde, ils l'ont traité en fille. On l'a même habillé en fille jusqu'à l'âge de huit ans. On devine aisément ce qui peut se passer dans une telle âme d'enfant !

Cette révolte des parents contre la nature de leurs enfants, ce refus de les accepter tels qu'ils sont, est à l'origine d'innombrables complexes infantiles. Il n'est pas étonnant que Freud ait relevé chez tant d'hommes de la rancune contre leur père.

Il n'y a pas besoin d'invoquer le complexe d'Œdipe pour l'expliquer !

Combien de parents devraient demander pardon à leurs enfants ? Combien de fois ai-je dû demander pardon aux miens ! Combien d'enfants sentent que des frères et sœurs, dont les succès flattent leurs parents, leur sont préférés ? Combien de parents corrigent leurs

enfants par agacement plus que par amour ?

Ce ne sont pas les circonstances qui nous rendent heureux ou malheureux, mais notre propre cœur. Nous ne pouvons aider les autres à trouver la force d'accepter leur vie que quand nous avons trouvé cette force nous-mêmes. Et Dieu seul la donne. Accepter sa vie, c'est accepter tout ce dont on pense être victime injustement : injustices du sort, injustices des hommes.

Nous disons volontiers que nous l'accepterions, si, au moins, on nous demandait pardon. Mais la vie chrétienne consiste à pardonner même à ceux qui ne demandent pas pardon.

Accepter, naturellement, aussi, les revers de fortune, la ruine. J'ai un ami qui a tout perdu dans la Révolution russe et qui est gai comme un pinson, qui apporte sa joie à tant d'autres gens qui ont des mines tristes parce qu'ils ont perdu un petit peu de leur fortune.

J'ai sous les yeux les observations de plusieurs de mes malades qu'il serait trop long de rapporter ici en détail, et chez lesquels une révolte perpétuelle contre l'injustice est la source principale de beaucoup de maux physiques et psychiques. Hommes et femmes à la vie stérile et sombre qui bataillent inlassablement, se chargent de responsabilités écrasantes, disent à chacun ses vérités sans réussir à le corriger, provoquent la riposte, s'isolent moralement, dénoncent partout le mal, ont partout de la malchance et sont victimes de beaucoup plus d'injustices que les autres. Ils paraissent attirer sur eux les orages qui alimentent à leur tour la révolte de leur cœur. Ils disent qu'ils luttent pour les principes, pour la vérité, pour la justice, que l'acceptation serait complicité de l'injustice. Ils veulent défendre les opprimés, tenir tête aux puissants, exprimer avec franchise leurs indignations. Mais personne ne leur en sait gré. Partout où ils passent, il y a des luttes, des conflits, des discussions. Ces vies s'usent. L'amertume de leur âme ne retentit pas seulement sur leurs nerfs, mais aussi sur leur digestion et sur leur cœur, sur leur vitalité.

Un jour, j'ai rencontré un homme contre lequel j'avais beaucoup lutté. Il n'y avait pas d'animosité entre nous. C'étaient nos convictions qui nous avaient souvent opposés, comme de loyaux adversaires. Il était atteint d'une maladie grave, dont il sentait bien qu'elle serait fatale. Il venait maintenant me demander de le soigner. Appelons-le Jacques.

Nous nous trouvions tout à coup sur un terrain nouveau, homme à homme, sentant bien l'un et l'autre qu'une confiance et une amitié toutes nouvelles devaient s'établir entre nous. Dès que je me recueillis avec lui, je pensai à plusieurs incidents précis où, dans mon ardeur combative, j'avais été dur à son égard. Je lui reparlai alors de tous ces faits, pour lui en demander pardon.

Le lendemain, il me raconta sa nuit. Il avait dû se lever. Il marchait déjà très difficilement. Aussi, dans un moment de vertige, il avait entraîné dans sa chute le tapis de la table. Un vase de fleurs était dessus, qui tomba sur le sol et se brisa. Jacques resta là, longtemps, incapable de se relever. Et, tout à coup, il avait senti que c'était une image de sa vie : le vase était brisé maintenant. Il marchait vers la mort et devait s'avouer l'échec de tant d'efforts et de combats pour la vérité. Mais les fleurs restaient... il fallait les ramasser. Lentement, il les avait prises, une à une. Et, dans son cœur, avait retenti un appel : « L'amour surpasse la justice. » Il avait vu l'erreur de sa vie, ajoutait-il, la vanité de cette grande lutte pour la justice et la vérité, qui ne portait pas les fruits que donne le moindre geste d'amour...

En l'entendant, j'ai senti moi-même un puissant appel de Dieu. J'ai compris que si, bien souvent, nous nous étions affrontés, lui et moi, dans la lutte des idées, c'est que nous nous ressemblions : que tous deux, nous croyions servir Dieu en combattant pour la vérité, contre l'erreur. Seulement, notre vérité n'était pas la même et notre zèle à tous deux s'était épuisé en batailles d'idées. Je voyais que je devais à mon tour, comme lui, m'avouer à moi-même la stérilité de tant d'efforts, et mettre désormais à l'amour toute la passion que j'avais mise à la lutte. Ce jour-là, nous nous sommes agenouillés ensemble pour demander à Dieu de nous transformer et de nous donner l'amour.

Jacques vécut encore quelques mois pendant lesquels son état physique s'aggrava sans cesse et sa vie spirituelle grandit. Je lui faisais de longues visites. Sous les apparences d'un lutteur, il avait été un renfermé, un timide. Maintenant, il s'ouvrait à plein cœur, il faisait le compte de sa vie. Il pensait, un à un, à beaucoup d'hommes contre lesquels il avait lutté. Il leur écrivait des lettres d'excuses. Sa mort fut paisible et douce. Ses enfants l'entouraient. Quand il eut rendu le dernier soupir, je me mis à leur parler, à leur dire tout ce que Dieu m'avait appris par ce malade.

Nous n'avons aucun droit à ce que ceux qui nous entourent soient parfaits. Accepter sa vie, c'est accepter aussi le péché des autres qui nous fait souffrir, accepter leurs nerfs, leurs réactions, leurs vivacités et même leurs dons et leurs qualités qui nous diminuent. Accepter, notre famille, nos clients, nos camarades de travail, notre milieu social, le pays où nous vivons. Combien de femmes n'ont pas vraiment accepté la nationalité qu'elles ont acquise par le mariage ? Combien de Romands, qui vivent en Suisse allemande, ne se solidarisent pas avec leur nouveau canton ?

Je vois peu de gens satisfaits de leur profession, et je vois peu de gens qui s'y donnent de tout leur cœur. Sans doute, Dieu conduit parfois un homme à reconnaître qu'il s'est trompé dans le choix de sa profession. Il l'appelle à en changer. Mais cela n'arrive qu'à des hommes qui ont d'abord accepté ce qu'ils font et non à ceux qui rêvent de changer pour fuir un travail qu'ils n'ont pas accepté.

Tant que l'on n'a pas accepté son travail, on n'y a qu'un rendement médiocre qui laisse insatisfait, et on s'y fatigue davantage. Je pense à une jeune fille qui maigrissait au travail et reprenait du poids, en vacances, avec une rapidité étonnante. A y regarder de près, nous nous aperçûmes que ce qui éprouvait sa santé, c'était moins le travail lui-même que l'usure intérieure permanente d'une révolte contre ce travail.

Beaucoup de gens n'acceptent pas leur corps. On ne sait pas quels tourments secrets, souvent naïfs, peuvent ronger les cœurs et devenir de vraies obsessions : un nez trop grand, des jambes trop grosses, une taille trop petite ou trop grande, une tendance à l'embonpoint, une voix peu harmonieuse, bref toutes les révoltes de ne pas être beau ou belle à souhait. Ce qui fixe ces préoccupations et les aggrave, c'est précisément leur caractère secret. Car, bien souvent, si ceux que rongent de tels tourments s'en ouvraient à leur entourage, celui-ci pourrait les rassurer. Ils seraient tout étonnés d'apprendre que leurs petits défauts physiques ne sont point si remarqués et qu'on sait apprécier en eux bien d'autres qualités plus importantes. On ne saurait dire quel mal font à cet égard la littérature, le cinéma, les magazines féminins remplis de conseils et de publicité sur toutes les qualités nécessaires pour plaire ! Ces soucis et ces révoltes sont largement entretenus et exploités par les fabricants de produits de beauté et les charlatans. Combien de femmes ont ruiné leur santé par une cure d'amaigrissement qui les a conduites à une

véritable intoxication iodée ?

Je me souviens d'une jeune fille, que j'appellerai Hélène, et que j'ai soignée pour un point pleurétique. Ce n'est qu'après de nombreuses consultations, qu'elle a osé m'avouer la cause de sa maladie : Depuis des années, elle était obsédée par la grosseur de ses seins, qui, pourtant, n'avait rien d'anormal. Alors elle avait lu quelque part que des douches froides sur la poitrine pouvaient les faire diminuer. Et, pendant des semaines, secrètement, elle s'était astreinte à ce traitement jusqu'à ce que la maladie l'amenât chez moi. Bien plus, elle continuait encore ses douches, pendant qu'elle suivait le traitement prescrit ! Ce n'est que par une expérience spirituelle que je pus l'aider à accepter son corps tel qu'il était.

J'appellerai Aline une jeune fille qui est arrivée en pleurs, un jour, chez moi, désespérée de son état. C'est une petite nature, petite taille, petite envergure, de 7,5 cm. inférieure à la taille, poids insuffisant, de 18 kg. inférieur à la taille au-dessus du mètre, A l'école, on l'appelait toujours « la petite » et elle avait beaucoup souffert de l'humiliation que constituait pour elle ce surnom. Or, il s'agit d'une nature extrêmement sensible, chez laquelle de vifs sentiments d'infériorité ont été la conséquence de sa révolte contre sa petitesse.

Dès lors, elle a cherché des compensations, a eu soif de démonstrations d'estime et d'affection. Et la famille, agacée par ce besoin de tendresse, le lui reproche, ce qui exaspère sa revendication.

Au travail, mêmes difficultés. Enfant, elle avait été joyeuse et spontanée. Stagiaire, elle fut prise d'un si grand besoin de se faire apprécier d'un chef exigeant qu'elle en perdit tout naturel.

Son médecin me communique son observation. Des maladies étranges, imprécises et capricieuses, se succédaient touchant tour à tour les organes les plus divers, souvent difficiles de diagnostic, déroutant par leur évolution. Et le sentiment d'être constamment arrêtée par sa santé aggravait à son tour sa révolte et son surmenage compensateur. Une radiographie avait révélé une anomalie congénitale du duodénum qui avait beaucoup impressionné la malade et contribué à fixer des troubles fonctionnels digestifs graves. Le seul fait de pouvoir s'ouvrir à moi sur ses sentiments d'infériorité, sur toutes les petites humiliations qui, non acceptées, étaient devenues autant de grandes blessures, amena une

amélioration de son état et une détente dans ses rapports avec son entourage.

Ce ne fut qu'à la suite d'une longue évolution spirituelle qu'Aline put redevenir naturelle, atténuer sa sensibilité, supporter des reproches et retrouver la joie. De l'opothérapie et le réglage de son régime y contribuèrent. Mais le nœud du problème était dans l'acceptation de sa petite nature. Ma femme, en se liant avec elle, l'aida dans cette expérience spirituelle.

Je pense aussi que la préoccupation constante d'engraisser était une cause inconsciente de ses troubles digestifs. C'est un paradoxe fréquent, en médecine, que, plus on veut bien faire, moins on y parvient : plus on veut engraisser, moins on y arrive; plus on veut calmer son cœur, plus on a de palpitations. Car nos fonctions végétatives, pour s'accomplir normalement, doivent s'accomplir inconsciemment, automatiquement. Toute fixation de l'esprit sur leur travail fausse leur travail. Et leurs troubles viennent, à leur tour, fixer l'esprit. Accepter sa petite nature est particulièrement difficile à ceux qui jouissent en apparence d'une santé florissante. Voici, par exemple, une femme qui présente de nombreux signes physiques et nerveux d'épuisement. Or, elle a le modelé « rond uniforme » de Mac-Auliffe, grassouillette, pléthorique, teint coloré. Elle est le type que le public qualifie de « mine splendide ». Elle est victime du préjugé que l'embonpoint soit signe de santé. En réalité son poids est fait de graisse plus que de tissus nobles. Elle se croit riche physiquement, et elle est pauvre. Son entourage ne comprend pas qu'elle ait à ménager ses forces. Elle se dépense sans compter. Et le déséquilibre de son budget des forces est à l'origine de son déséquilibre neuro-végétatif.

Les petites natures doivent vivre une vie en miniature, fractionner leurs activités, se reposer fréquemment, manger peu et souvent. Nous vivons une époque obsédée par la quantité. Le rendement d'une vie dépend de sa qualité et non de la quantité de son activité. Darwin [1], à la santé très délicate, ne travaillait que trois heures par jour. Il a laissé une des œuvres scientifiques les plus importantes de l'histoire.

Accepter sa nature, c'est ne plus se comparer aux autres. Ma femme est une petite nature, tandis que je suis un homme d'action. Un

[1] P. CARTON. *Traité de médecine,* p. 775.

jour, en se recueillant, elle a compris que le plan de Dieu pour elle était différent de celui qu'il a pour moi, qu'il lui demanderait compte de l'emploi de ses talents à elle et non des miens. Dès ce jour, elle s'est épanouie.

Enfin, l'expérience m'a appris à employer une méthode différente pour la conduite des vies selon leur nature. Avec des natures fortes, indépendantes, c'est le défi, si j'ose dire. Les petites natures demandent, au contraire, à être traitées avec douceur et compréhension.

Il me semble souvent que la vie est comme un grand escalier à gravir. Les âmes fortes peuvent escalader des marches hautes. Mises au défi, elles trouvent les forces nécessaires à une vraie varappe spirituelle. Les petites natures, au contraire, devant un obstacle trop haut restent découragées, pleines de doutes d'elles-mêmes. Pour elles, il faut creuser de petites marches qu'elles graviront une à une. Et elles reprennent courage quand elles s'aperçoivent, un jour, qu'elles ont pu monter autant que les autres.

J'ai fait allusion plusieurs fois à la notion de vitalité. «Petites natures, petite vitalité » autant d'expressions qui demandent quelques précisions.

Vitalité et force de caractère ne sont pas synonymes. J'ai montré plusieurs de ces cas où une âme forte use un corps faible comme la lame use le fourreau, selon le mot de Carton. Ce clinicien s'est appliqué à rechercher des signes objectifs de la vitalité. Je les ai recherchés systématiquement à sa suite et je peux dire que, dans l'ensemble, mes observations confirment les siennes. Les signes cliniques de la vitalité me paraissent donc propres à rendre de grands services pour le réglage des vies.

Le signe de vitalité que Carton met au premier plan, c'est la présence, et le développement — beaucoup plus fréquents chez l'homme que chez la femme — de l'appendice xiphoïde [1].

Cette présence, et l'importance de son développement, sont en effet des témoins de l'intensité du travail d'ossification pendant l'enfance, et par conséquent de l'intensité du métabolisme général de construction physique du corps dans l'âge où se constitue le capital physiologique. J'ai été étonné que Carton lui-même ne se risque pas, à ma connaissance,

[1] P. CARTON. *L'Art médical,* p. 76. Brévannes 1930.

à formuler cette explication de son signe clinique, qui me paraît la seule vraisemblable. Il n'a, de même, pas donné l'explication d'un autre signe clinique qu'il a mis en lumière : celui du nombre de lunules sur les ongles. C'est, suivant son expression, le signe du « revenu disponible [1] ». Il me paraît évident que ce signe est en rapport, lui aussi, avec l'intensité du métabolisme régénérateur de l'individu, car il témoigne de l'activité génératrice de la matrice de l'ongle. Par contre, Carton donne le grand nombre et la netteté des lunules comme un signe de tempérament *S,* alors que je l'ai rencontré tout autant chez des *L* purs, où il me paraît en rapport avec les tendances cataboliques de leur tempérament digestif.

Quoi qu'il en soit, compter sur les ongles le nombre des lunules et en apprécier le développement, est une recherche clinique très simple et dont l'intérêt pratique m'a paru considérable. On trouve constamment un grand développement des lunules chez des sujets actifs, positifs, voire agités, ou chez des sujets à gros appétit, qui accumulent les apports digestifs. On trouve de 0 à 2 lunules chez des épuisés, à faible vitalité, ou à vitalité épuisée par le surmenage, à bilan budgétaire organique déficitaire.

Par contre, Carton m'a paru s'aventurer dans des classifications arbitraires et trop schématiques dans le tableau qu'il donne des caractères répartis selon le nombre des lunules combiné à l'absence ou à la présence de son signe de l'indépendance des lignes de vie et de tête sur le bord radial de la main [2]. Tous ces signes demandent à être interprétés avec sens critique, confrontés avec tout ce que l'on sait d'un individu, de ses réactions vis-à-vis du milieu et non catalogués comme des cotes mathématiques de la vitalité.

Le bonheur, l'harmonie intérieure, l'acceptation de sa vie, la solution des conflits avec l'entourage, la satisfaction professionnelle, la victoire sur le péché, sur la paresse, sur l'égoïsme, ont sans doute plus d'influence sur notre vitalité que tout autre facteur physique d'alimentation, d'hérédité, de constitution ou de repos. Ils constituent, en quelque sorte, un coefficient qui multiplie le chiffre de base de la vitalité physique.

Enfin Carton a donné un autre signe, celui de la « dépilation des

[1] *Ibid.,* p. 77.

[2] P. CARTON. *Les clefs du diagnostic de l'individualité,* p. 36. Paris, Le François, 1934.

mollets » qu'il qualifie d'« hypothèque vitale ». Tous les surmenés, les épuisés, tous ceux dont les réactions ne sont plus à la hauteur des causes d'affaiblissement, présentent cette chute, et cette non-repousse des poils des mollets et de la face externe de la jambe. C'est un signe plus fidèle que celui de la chute des cheveux qui dépend davantage de causes auto-toxiques. Les pykniques perdent prématurément leurs cheveux, mais gardent les poils des mollets, s'ils ne sont pas en déficit organique.

Bien entendu, les signes classiques de déminéralisation, de décalcification, la carie dentaire, la phosphaturie des nerveux sont à prendre aussi en considération pour l'appréciation de la vitalité.

Sigaud a basé, lui, sa classification des « forts et des faibles » [1] sur ses études très originales sur la tonicité et la sonorité abdominales, et l'expérience m'a paru confirmer ses vues.

[1] MAC-AULIFFE. *Op. cit.,* p. 33.

CHAPITRE XIII

QUESTIONS SEXUELLES

Dans le chapitre précédent, j'ai laissé de côté l'acceptation de son conjoint, parce qu'elle mérite une place à part, et va nous conduire au domaine sexuel.

Accepter sa femme, telle qu'elle est.

Accepter son mari, tel qu'il est.

Certes, il n'est pas de plus belle tâche, entre époux, que de s'aider mutuellement à se libérer de ses défauts. Mais nul ne peut l'entreprendre avec succès avant d'avoir accepté son conjoint tel qu'il est, d'avoir accepté ses défauts. Car ce n'est qu'à ce moment qu'il peut l'aider d'une façon désintéressée, libre de toute irritation, de tout reproche et de toute amertume. Le mari qui se plaint des défauts de sa femme et veut l'en corriger pour ne plus en souffrir n'aboutit qu'à creuser un fossé entre elle et lui, à provoquer ses défenses et ses ripostes ou à la plonger dans des sentiments d'infériorité. Ce n'est pas en se faisant la morale, qu'on crée la communion conjugale. La plus grande aide qu'un mari peut apporter à sa femme, c'est de se corriger lui-même.

Et puis, accepter son conjoint, c'est accepter vraiment le mariage. Il y a plus qu'on ne le croit d'époux qui ne se sont pas mariés totalement, sans aucune restriction mentale ou affective, qui n'acceptent pas les limitations que le mariage impose à leur liberté, à leur indépendance, à leur isolement, à leurs jouissances, à leurs goûts, ou même à leur prétention à dépenser leur argent à leur guise.

J'ai montré au chapitre VII quelques aspects de ces conflits conjugaux que le médecin rencontre chaque jour et qui ont un si grand retentissement sur la santé physique et psychique. Ce que je dois souligner maintenant, c'est que le mariage a été institué par Dieu, et que ce n'est que dans le plan des lois que Dieu lui a données qu'il peut se réaliser pleinement.

La première condition d'un mariage chrétien, c'est que les deux époux aient été conduits l'un vers l'autre par Dieu. Je connais un homme qui, un jour, pendant qu'il se recueillait, reçut un appel à

épouser une jeune fille qui lui était tout à fait indifférente. Sa réaction première fut négative. Cette pensée lui paraissait absurde : il ne savait même pas la langue que parlait la jeune fille. Mais à la même époque, et sans qu'elle le sût, la jeune fille reçut dans le recueillement le même appel. L'amour ne tarda pas à unir leurs vies.

C'est ensuite des fiançailles conformes au plan de Dieu. Combien de bonheurs conjugaux sont compromis par l'impureté et l'égoïsme des fiançailles !

Enfin c'est une union conjugale soumise à l'autorité de Dieu, où les époux recherchent ensemble la communion spirituelle, où les exigences des Saintes Écritures règlent leur attitude mutuelle, où chaque difficulté est résolue dans la prière, où le sens du foyer est de servir Dieu en commun.

Voici une femme que nous appellerons Marthe. Elle vient de loin me consulter parce qu'elle sait que je suis un médecin chrétien et qu'elle pense trouver auprès de moi une doctrine propre à renforcer sa thèse dans sa controverse avec son mari.

Elle m'expose que la sexualité l'a toujours instinctivement dégoûtée, qu'elle n'a jamais voulu savoir grand-chose dans ce domaine, et qu'elle a été encore plus déçue et écœurée par le mariage.

Aussi, maintenant qu'elle a consacré sa vie à Dieu, elle a déclaré à son mari qu'elle voulait vivre une vie pure, c'est-à-dire en finir avec la vie sexuelle qu'elle juge incompatible avec l'élévation de son âme. Je perçois dans ses propos son mépris pour son mari, qui n'a guère goûté ces propositions et cette conception du christianisme.

Alors j'ai parlé à Marthe du sens divin de la sexualité. Le mariage dans son intégralité physique, psychique et spirituelle est institution de Dieu. Il est manifeste que Dieu a donné l'instinct en vue du mariage. Ce n'est pas parce que les hommes usent souvent de l'instinct hors du plan de Dieu qu'on peut oublier que c'est lui qui l'a donné. Si l'Évangile oppose en maints passages la chair à l'Esprit, c'est pour exiger la soumission de la chair à l'Esprit, mais nullement pour répudier la chair. Au contraire, une des doctrines essentielles du christianisme, c'est celle de l'incarnation. A l'opposé des religions orientales, le christianisme ne sépare jamais le spirituel du charnel : il veut glorifier l'Esprit dans la chair. Celui qui croit se rapprocher de

Dieu en cultivant une vie spirituelle désincarnée n'a pas encore compris l'extraordinaire message du Christ, qui réclame la soumission du monde entier, physique autant que spirituel, à l'autorité de Dieu.

Et puis je montre à Marthe qu'elle ne fait, contrairement à ce qu'elle croit, aucun sacrifice en abandonnant une vie sexuelle qu'elle n'a jamais acceptée. Sa prétendue ascension spirituelle n'est qu'une manière d'aggraver la distance qui la sépare de son mari, alors que l'exigence de Dieu, c'est l'unité des époux. Elle ne sera pas plus pure, mais moins aimante.

N'y a-t-il pas quelque suffisance à se vanter de sa supériorité spirituelle sur son mari et à le considérer comme « bestial » ? Elle n'a, en réalité, jamais accepté le mariage intégral auquel Dieu l'avait appelée. Elle n'a encore jamais aimé son mari comme Dieu l'appelle à l'aimer.

Marthe parut d'abord consternée par un tel message, qui heurtait les théories qu'elle s'était faites pour justifier sa froideur conjugale. Je lui parlai alors de la vie conjugale à laquelle Dieu nous a conduits, ma femme et moi : soumise aux ordres de Dieu dans tous les domaines, dans la vie sexuelle aussi bien que dans la vie spirituelle. Une telle conception conduit au vrai bonheur conjugal.

Marthe m'avoua alors que son foyer n'était pas une réussite, et reconnut que ses aspirations spirituelles étaient une compensation à l'insatisfaction de sa vie conjugale. Peu à peu, elle s'ouvrait à des horizons tout nouveaux.

Elle me quitta après avoir pris connaissance de ce que Dieu attendait d'elle : elle rentrait auprès de son mari pour lui demander pardon de ne pas avoir accompli la promesse qu'elle avait faite, devant Dieu le jour de son mariage.

Il faut dire franchement que les préjugés du formalisme religieux sont la cause d'innombrables malheurs conjugaux. Ces gens ont beaucoup de peine à opérer la soudure entre la sexualité et l'affectivité, à cause de l'idée de culpabilité qu'ils attachent à la première. L'instinct sexuel n'est nullement coupable puisqu'il vient de Dieu. Ce qui est péché, c'est d'en user hors du plan de Dieu. Mais ce plan s'accomplit précisément dans cette soudure. Il est plus facile de tourner le dos à la sexualité que d'accepter l'autorité de Dieu sur notre vie tout entière.

Je n'ai peut-être jamais été plus ému moi-même du message d'acceptation totale que devant une jeune femme, à laquelle nous

donnerons le nom de Josette. Elle vint me voir, excédée par la vie que lui imposait son mari. Celui-ci, alcoolique et colérique, était d'une sensualité telle qu'il réclamait sa femme un grand nombre de fois par jour et proférait les pires menaces quand elle se refusait. La pauvre en avait conçu un dégoût horrifié de la vie sexuelle.

Je ne pouvais que lui rappeler que l'amour que réclame le Christ accepte tout, pardonne tout, supporte tout. Un tel amour peut gagner le mari mieux que toute résistance et tout reproche.

J'hésitais moi-même à apporter à Josette une telle réponse et, pourtant, je n'en voyais pas d'autre.

Elle pria pour demander à Dieu ce courage d'accepter joyeusement.

Et j'ai su plus tard l'amour tout nouveau qu'elle reçut ce jour-là pour son mari et la grandeur spirituelle à laquelle la conduisit cette extraordinaire victoire de l'Esprit sur la chair !

Un des aspects de la foi chrétienne réside dans une prise de conscience de ce qu'il y a de divin dans l'instinct. Dans le monde physique, la gravitation universelle des astres par exemple, la loi de Dieu s'accomplit irrévocablement. Dans le monde biologique, l'instinct en assure l'accomplissement. Chez l'homme apparaît la liberté, la liberté de désobéir au plan de Dieu, d'user de l'instinct à des fins de jouissance personnelle et non plus pour l'accomplissement du plan de Dieu. C'est dans le tête-à-tête avec Dieu, que l'homme apprend à voir clair dans son cœur : Il reconnaît tout à la fois tout ce qu'il y a d'impureté et de volonté de jouissance dans les tentations qui le hantent d'user de son instinct hors du plan de Dieu, et la désobéissance tout aussi grande qu'il y a à ne pas faire confiance à son instinct pour conduire sa vie sexuelle normale.

Voici par exemple un homme, à prépondérance intellectuelle, très instruit en matière de psychologie sexuelle, qui a voulu faire pour le mieux, se garder de toutes les difficultés conjugales que pouvait susciter un comportement trop brusque de sa part au début du mariage. Il a fait confiance à ses connaissances et à son intelligence plus qu'à son instinct pour régler son comportement sexuel. Sa prudence calculée a tué la spontanéité nécessaire de l'instinct et a été la cause d'une impuissance qui dure toute sa vie. C'est le cas de dire que le « mieux est l'ennemi du bien ». Dans un tel cas, le vrai problème n'est pas sexuel mais intellectuel. C'est la méconnaissance du fait que le plan de Dieu

s'accomplit dans l'instinct, pour autant que celui-ci n'est pas faussé par l'impureté. Les objections des psychanalystes à la religion tiennent en grande partie à l'erreur des gens religieux qui opposent l'Esprit à la chair et méconnaissent ce qu'il y a de divin dans l'instinct.

C'est pour cela que tant d'enfants, dans des familles religieuses, ont été élevés dans la peur de la sexualité normale. Pour eux, tout le domaine sexuel est enveloppé d'un manteau de mystère malsain. Et c'est la source de grands troubles psychologiques.

Mais les médecins qui, en dehors d'une conception chrétienne de la sexualité, ont voulu libérer ces âmes des préjugés formalistes qui les écrasaient ont attiré sur l'humanité une nouvelle catastrophe, pire que la première ! C'est l'effroyable recul moral de notre temps, avec ses déchéances, ses misères, ses troubles psychiques des conflits conjugaux et du divorce, sa dénatalité. En formulant leur fameux «principe du plaisir», ils ouvrent la porte à tous les complexes nouveaux que suscite la revendication d'une satisfaction sexuelle sans limite. Ces époux qu'ils ont réconciliés en leur montrant qu'ils étaient malades par insatisfaction sexuelle, sont, certes, guéris momentanément par leur épanouissement sexuel. Mais le jour où le mari s'avisera de reconnaître que sa femme vieillit, qu'elle est moins désirable, qu'il trouverait plus de satisfaction sexuelle avec telle autre femme qu'il a rencontrée, bien plus, le jour où il devient veuf, il est hanté par la crainte de redevenir malade s'il n'a pas entière satisfaction sexuelle.

Ainsi ces doctrines médicales fondées sur le « principe du plaisir » et les idées qu'elles ont propagées dans le public suscitent la révolte contre leur sort chez tous ceux que le plan de Dieu ne conduit pas à une satiété sexuelle : tous les célibataires, tous les veufs, tous ceux qui sont déçus physiquement de leur conjoint, ou dont le conjoint a moins de tempérament qu'eux, tous ceux, même, qui, en pleine harmonie sexuelle, devraient limiter leur vie sexuelle, tous ceux qui, mariés ou non, sont appelés à la chasteté, tous ceux enfin qui pâtissent d'impuissance ou d'inversion sexuelle personnelle ou de celle de leur conjoint.

Alors, par exemple, que tant d'impuissants souffrent des complexes secondaires qui découlent de leur infirmité, sentiments d'infériorité, pitié d'eux-mêmes, le malade dont j'ai parlé plus haut a pu accepter, grâce à Dieu, ainsi que sa femme, la chasteté totale. Il a trouvé par là un plein équilibre mental, et sa vie est heureuse, harmonieuse et féconde.

Les problèmes d'inadaptation entre des tempéraments sexuels inégaux sont moins des problèmes d'impureté que des problèmes de désintéressement : Un mari, qui trouve que sa femme ne lui donne pas la satisfaction sexuelle à laquelle il croit avoir droit, a le cœur rempli de revendication sourde à son égard. C'est cette revendication, et non son insatisfaction sexuelle qui trouble le ménage. Lorsque deux époux se recueillent ensemble pour soumettre leur vie sexuelle à Dieu, toute revendication mutuelle tombe. L'harmonie renaît entre eux et même leur bonheur sexuel.

Sans Dieu, la sexualité est ou bien un tabou obscur, source de refoulements et de troubles psychologiques compensateurs, ou bien une divinité insatiable, un dieu du plaisir qui tient l'homme en esclavage sans même le rendre heureux.

Sans Dieu, le réglage de la vie sexuelle conjugale est, ou bien un compromis plein d'arrière-pensées entre les tempéraments des époux, ou bien la tyrannie de l'un des deux, ou bien l'édifice, factice et rigide, de principes formels. Aucun système moral ou psychologique ne peut régler en principe un domaine qui relève de l'obéissance au jour le jour à Dieu, dans la libre soumission de la conscience éclairée par les Écritures et l'enseignement de l'Église. Quand Dieu conduit des époux à la vie sexuelle, ils peuvent la pratiquer d'une façon divine, si j'ose dire, en pleine communion mutuelle, charnelle, morale et spirituelle; elle est le couronnement et le symbole de leur don total de l'un à l'autre. Et quand Dieu les conduit à s'en abstenir, ils peuvent pratiquer le renoncement sans révolte, sans refoulement et sans reproches mutuels.

Il peut y avoir désobéissance à priver sa femme du sentiment d'être désirée par son mari selon la loi divine du mariage. Il peut y avoir impureté à convoiter sa propre femme à l'heure où Dieu ne le veut pas. Et l'on peut dire que plus l'homme est vigilant, plus il est sévère avec lui-même quant aux exigences absolues de pureté de l'Évangile, plus ce qu'il y a de divin dans la sexualité s'épanouit aussi en lui et assure son bonheur physique et spirituel.

C'est aussi sur ce plan de la recherche en commun de la volonté de Dieu que des époux peuvent trouver la réponse à la question des limitations à la conception. Je me garderai ici encore de formuler des principes théoriques sur un problème qui relève de l'obéissance individuelle. C'est devant Dieu, à la lumière des Écritures Saintes, que

des époux reconnaissent si leur comportement leur est dicté par des préoccupations égoïstes ou par des motifs en harmonie avec la volonté de Dieu.

Nous touchons ici à deux problèmes d'une importance capitale en médecine : Le premier, c'est celui des dispositions physiques, psychiques et spirituelles des parents au moment de la conception : une vie tout entière peut être frappée de débilité, d'infirmité et de toutes les souffrances physiques et morales qui en découlent parce que les parents l'ont conçue en état de maladie ou d'intoxication alcoolique aiguë ou chronique. Et, plus tard, quand leurs amis les plaindront d'avoir un enfant maladif, ils n'oseront leur avouer le remords qui hante secrètement leur cœur et transforme ces marques de sympathie en blessures brûlantes.

Le second, c'est le problème de la dénatalité.

Ce problème touche tout spécialement notre pays et sert de test à son recul spirituel. Les naissances, en Suisse, ont diminué de 1916 à 1936, de 70.404 à 62.480, soit de 10 %. L'idée que l'homme est seul maître de lui-même et peut organiser sa vie à sa guise, c'est-à-dire selon son égoïsme, voilà la cause unique de la dénatalité. L'idée que l'homme doit rechercher dans le recueillement, pour sa vie sexuelle, comme pour tout autre aspect de sa vie, la direction de Dieu, sera le seul remède radical à ce problème national.

Par contre, la proportion des naissances illégitimes est en recul de 1 pour 20 à 1 pour 25. Mais ce recul n'est sans doute pas dû à un progrès moral, mais plutôt à l'extension de l'avortement et à la vulgarisation des méthodes anticonceptionnelles. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur le problème de l'avortement. Même des médecins non chrétiens reconnaissent qu'il tient au recul moral et spirituel de notre peuple et de notre corps médical, sages-femmes et pharmaciens compris.

Je n'ai pas fait de conférence sur la dénatalité, mais j'ai eu la joie de voir bien des époux, à la suite des entretiens que j'avais eus avec eux, se pencher sur un berceau où était le fruit de la soumission de leur vie sexuelle à la direction de Dieu.

Beaucoup de parents ou d'éducateurs qui généralement n'ont pas résolu eux-mêmes leurs propres problèmes sexuels croient aider les

jeunes en agitant devant eux le spectre de prétendues complications terribles de l'onanisme. Ces jeunes s'enfoncent alors dans une lutte négative et obsédante. Ils en viennent à isoler ce problème de tous les autres problèmes de leur vie, tel celui de leurs relations franches et aimantes à l'égard de leurs parents. Le lecteur voudra bien comprendre que je ne combats pas ici un haut idéal de pureté chez les jeunes. Mais ce que je soutiens, c'est que la lutte pour cet idéal n'est efficace que lorsqu'elle s'insère dans le cadre d'une consécration totale d'une vie à Jésus-Christ, et que lui obéir dans tous les autres domaines préoccupe le jeune tout autant que sa continence sexuelle.

La lutte négative conduit aux défaites incessantes, aux troubles psychiques et au doute spirituel qui, à leur tour, la compromettent. La lutte positive compte sur la force miraculeuse que le Christ donne à qui lui consacre sa vie sous tous ses aspects. Je connais un jeune qui, à l'heure de la tentation, au lieu de se raidir dans un effort négatif, se mettait à genoux pour remercier Dieu d'avoir mis en lui une telle force de vie et lui demander comment il devait l'employer.

On mesurera combien ce message chrétien est éloigné des idées généralement en cours parmi les psychiatres contemporains par le cas suivant.

Un jeune garçon, plein de sentiments d'infériorité, que nous allons appeler Dominique, va consulter un spécialiste. Il a eu des échecs scolaires, dus à l'insuffisance de son développement mental. Dès lors, on l'a mis successivement dans les places les plus variées où il n'a jamais pu tenir. Tout le souci que ses parents se font à son sujet ne contribue pas à créer autour de lui une atmosphère calme et confiante. Ils finissent par l'envoyer au psychiatre.

Celui-ci cause longuement avec lui et conclut en lui disant à peu près : « Il te faut une petite amie, cela te donnera du courage et de la confiance en toi-même. A ton âge, une petite amie est nécessaire à un jeune homme pour s'épanouir et détendre ses nerfs. »

Aussi, quand Dominique, au cours d'une randonnée, rencontra une jeune fille peu sauvage, il pensa que l'occasion était venue de suivre le conseil de son médecin. Elle ne se fit pas prier et se laissa conduire dans les bois.

Dominique fut tout étonné, quelques jours plus tard, d'être poursuivi

pour détournement de mineure, sur la plainte des parents de la jeune fille, auxquels elle avait avoué son aventure.

L'autorité judiciaire confia naturellement Dominique à l'expertise d'un autre psychiatre, qui conclut gravement qu'il n'était pas absolument responsable, et préconisa un traitement dans une clinique. Ce que l'expert ne dit pas, c'est la responsabilité d'une médecine psychologique qui, ayant perdu toute notion des lois de Dieu et des hommes, peut ouvertement donner à un esprit simple des conseils qui, s'ils sont suivis, l'exposent à des poursuites judiciaires.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la « petite amie » ne guérit pas Dominique de son complexe d'infériorité.

J'ai naturellement été consulté par beaucoup d'hommes et de femmes dont la vie est entièrement gâchée par la déviation d'instinct qu'on appelle homosexualité, et ses répercussions.

En causant avec eux, on s'aperçoit qu'ils souffrent bien plus des conséquences morales et sociales de leur infirmité que de cette infirmité elle-même. Chez tous les homosexuels, à cause des préjugés sociaux qui pèsent sur eux, à cause, même, du formalisme de la religion courante, qui jette la pierre aux malades au lieu de les aimer comme le Christ les aimait, il y a des sentiments d'infériorité, d'isolement moral, de malédiction bien pires que ceux qui frappent un borgne ou un boiteux.

Ils se sentent exclus de la communion humaine, il leur semble que tout le monde devine leur difficulté et les méprise. Ce sentiment les empêche d'être naturels et spontanés. Et à son tour, tout manque de naturel, tout manque de communion humaine aggrave la difficulté psychologique.

Ils peuvent connaître le bonheur sexuel dans des liaisons où ils cèdent à leur instinct. Mais un bonheur tout rempli de malaise, de remords, de tourments qui les empêchent de s'épanouir vraiment, car ce bonheur charnel n'est pas dans le plan de Dieu. Alors, ils rompent et ne sont pas plus heureux dans un sevrage sentimental qu'ils n'acceptent pas réellement.

Ils sont pleins de pitié d'eux-mêmes, de révolte contre leur sort qui leur interdit un bonheur véritable. Et puis, ils ont « peur de leur cœur », ils ne peuvent avoir aucun rapport social normal, ni avec l'autre

sexe qui leur rappelle, par la répulsion qu'il leur inspire, leur infirmité, ni avec des individus de leur sexe, auxquels ils ont peur de s'attacher exagérément.

Le résultat, c'est un manque complet de naturel, ce sont des réactions agressives contre leur famille et contre leurs collègues de bureau, dont ils ne peuvent avouer la cause profonde et qu'on leur reproche comme de la méchanceté. Tout cela augmente encore leur isolement moral.

Ils ne peuvent être heureux et spontanés, ni en cédant aux impulsions de leur instinct dévié, ni en lui résistant.

Voici ce qui me paraît être la réponse chrétienne à ce problème :

1° L'homosexualité est une infirmité. Or, alors que toute autre infirmité attire la commisération, celle-ci fait peser sur ceux qui en sont atteints un sentiment de réprobation sociale, en raison du formalisme des hommes. Et le Christ, qui a lutté contre le formalisme avec la plus grande sévérité, est toujours plus près de ceux qui souffrent.

2° Accepter sa nature telle qu'elle est, avec ses infirmités et les difficultés qu'elles entraînent, les accepter sans révolte, est une des exigences du christianisme. Le Christ ne nous a pas promis une vie exempte d'infirmités et de difficultés, mais il nous donne le vrai bonheur dans l'acceptation de nos infirmités et de nos difficultés. Il n'en est pas pour cette infirmité-là autrement que pour toutes les autres, qui sont compatibles avec le bonheur, pour autant qu'elles ne sont l'objet d'aucune révolte.

3° Mais celui qui cède à sa tendance homosexuelle, ne fût-ce qu'en pensée, commet un péché. Car ce qui est péché c'est de désobéir à Dieu, c'est-à-dire d'user de son instinct, quel qu'il soit, en dehors du plan de Dieu, pour sa jouissance personnelle.

C'est pourquoi les homosexuels ne sont pas des êtres à part dans l'humanité, ils n'ont pas un problème sexuel essentiellement différent de celui des autres hommes, de celui des célibataires, des veufs ou des gens mariés. Pour tous, c'est le même problème, c'est celui de l'obéissance absolue au plan de Dieu, dans la sexualité aussi bien que dans tous les autres domaines de la vie. Un célibataire qui, d'un regard, « commet adultère dans son cœur » selon le mot du Christ, un homme qui use de sa femme en dehors de la volonté de Dieu, désobéissent tout autant, pèchent tout autant qu'un homosexuel qui donne libre cours à ses impulsions anormales. Et ce

peut être tout aussi difficile à un hétérosexuel marié d'obéir réellement au plan de Dieu pour sa vie sexuelle, d'être absolument pur dans le mariage, qu'à un célibataire ou à un homosexuel d'observer une discipline sexuelle absolue.

La vie sexuelle dirigée par Dieu, c'est l'obéissance absolue à Dieu, c'est l'emploi de la force prodigieuse de l'instinct créateur selon son plan, que ce soit dans l'accomplissement de l'acte sexuel normal entre époux, aussi bien que dans son emploi dans d'autres domaines créateurs de la vie de l'esprit, de la vie sociale, de la vie spirituelle.

C'est la conception chrétienne de ce que les psychologues ont appelé la sublimation, qui, pour les incrédules, n'est qu'un succédané mineur de la sexualité, tandis que pour nous elle est une incarnation différente du besoin créateur que Dieu a mis dans le cœur de l'homme. Par l'instinct sexuel, Dieu a voulu associer l'homme à son œuvre créatrice. Mais l'œuvre créatrice de Dieu n'est pas charnelle seulement : elle embrasse tous les aspects de la vie. L'énergie calorique peut se convertir en énergie mécanique : nous ne disons pas pour autant que la seconde se ramène à la première, mais bien qu'elles sont toutes deux des manifestations différentes de l'énergie ultra-phénoménale.

Nous devons concevoir, de même, la sublimation, non comme un déguisement de l'énergie sexuelle, mais comme une manifestation phénoménale différente de la force créatrice divine.

Du point de vue chrétien, l'homosexuel qui est poursuivi en justice doit être déclaré entièrement irresponsable juridiquement, car on ne saurait considérer une infirmité comme un délit. Par contre, il ne sera guéri qu'en se sentant, au même titre qu'un hétérosexuel, entièrement responsable devant Dieu de n'user de son instinct que selon son plan, d'abandonner à Dieu la direction de sa vie sexuelle.

Je pense en ce moment à un instituteur qui vint un jour, de loin, me consulter, et que nous appellerons Pierre. Je ne saurais dire, chez lui, si c'est la tendance déviée de son instinct qui avait entraîné inconsciemment le choix de sa carrière d'instituteur, ou si c'est cette carrière qui avait retenu son évolution sexuelle au stade infantile homosexuel. Toujours est-il que sa vie professionnelle était un vrai calvaire. En proie à des tentations terribles, il s'épuisait en luttes contre lui-même. Sa vie spirituelle, déjà éveillée, était bloquée par ce problème non résolu.

Il put abandonner sa sexualité à Dieu et trouver instantanément une libération que tant de luttes intérieures ne lui avaient jamais apportée. Bien au contraire, la lutte négative fixe l'esprit, crée l'obsession et rend la libération plus difficile. Tandis que le christianisme est un message de bonne nouvelle, de libération miraculeuse et gratuite, accordée par la foi à ceux qui veulent obéir vraiment à Jésus-Christ.

Un an après, je revis Pierre; il était fiancé et heureux. Il avait pu faire part à sa fiancée, dans une transparence complète, des difficultés par lesquelles il avait passé, et il marchait au-devant du mariage avec une confiance totale.

CHAPITRE XIV

SANTÉ POSITIVE

La Bible, par son message d'acceptation, donne la seule réponse possible au grand problème de la souffrance.

Par les miracles qu'elle apporte, elle démontre aussi que la force spirituelle est la plus grande force dans le monde. Cette force peut transformer les peuples et les individus. Seule, elle peut assurer la victoire sur les forces négatives qui détruisent les peuples et minent la santé des individus : l'égoïsme, la haine, la peur, le désordre. Seule, elle leur donne la joie, l'énergie, l'ardeur nécessaires à ce combat quotidien qu'est la vie et la défense de la santé.

Il y a en Suisse, trois suicides par jour.

Mettre de l'ordre dans les vies, aider les hommes à remporter des victoires sur eux-mêmes, à dominer leurs passions, à retremper chaque jour leurs forces au contact de Dieu, ce n'est pas seulement diminuer leurs risques de tomber malades, c'est aussi leur faire trouver la source d'une « santé positive ».

La santé n'est pas seulement l'absence de maladie; elle est une qualité de vie, un épanouissement physique, psychique et spirituel, une exaltation du dynamisme personnel.

Beaucoup de médecins souffrent du caractère presque exclusivement négatif de leur activité professionnelle : Toute leur vie, ils courent au plus pressé, pour réparer les brèches, comme une équipe, qui, sur un navire, devrait inlassablement et précipitamment boucher des voies d'eau successives. Cette équipe ne tarderait pas à réclamer de l'armateur qu'il entreprenne, une bonne fois, la reconstruction systématique de son bateau, pour qu'il puisse affronter la mer avec une solidité nouvelle.

L'atmosphère libérale dans laquelle nous avons été élevés, et la neutralité spirituelle de l'État nous ont interdit jusqu'ici de penser à une telle reconstruction nationale.

Quand on considère l'activité du Service fédéral d'hygiène publique, ou celle de nos services cantonaux, on mesure, certes, les services incomparables qu'ils rendent à la santé publique, mais on doit

reconnaître aussi que le programme de travail que leur impose l'État n'est encore que celui d'une sentinelle vigilante qui guette les voies d'eau pour pouvoir les boucher au plus vite. Avec un soin et une organisation parfaits, ils s'appliquent à dépister les épidémies, à en signaler aux médecins le danger, pour en arrêter l'extension.

Mais rééduquer notre peuple, lui faire retrouver ce qui a fait jadis sa force physique autant que morale, c'est une tâche qu'ils osent à peine entreprendre.

Je me garderai d'exagérer ces remarques. Ces lignes n'impliquent aucune critique à l'égard de nos services d'hygiène publique.

Je ne méconnais pas les mesures qu'ils prennent pour la prévention des maladies, l'effort qu'ils tentent pour encourager les œuvres prophylactiques, les services médicaux scolaires, la vulgarisation de notions d'hygiène, le travail des infirmières sociales, le développement des preventoria, des colonies de vacances, des œuvres antituberculeuses, des sociétés de gymnastique et de sport.

Ce que je voudrais montrer, c'est qu'un renouveau spirituel de notre peuple complétera tout cela, en augmentera l'efficacité, en assurera le succès durable.

Ce qui a fait la force physique et morale de nos ancêtres, c'est l'esprit qui les animait, c'est la frugalité de leur vie, l'austérité de leurs mœurs, l'endurance d'une existence pénible, la solidité de la famille et l'ardeur de leur consécration à Dieu.

Il y a dans nos meilleures traditions nationales tout un programme constructif.

L'esprit qui a présidé, en 1939, à l'organisation de notre Exposition nationale marque nettement une orientation nouvelle à cet égard. Alors que, naguère, nos expositions n'étaient qu'un emphatique panégyrique du progrès technique, une glorification du confort et du luxe qu'il procure, ou un tableau romantique et sentimental du pittoresque suisse, l'exposition de Zurich exprime avant tout le souci de notre peuple de retrouver ses plus profondes inspirations nationales. On ne peut pas conduire un peuple seulement avec un droit perfectionné et une instruction technique. Il faut qu'il retrouve son âme pour être en bonne santé, autant que pour atteindre à la vraie prospérité; il faut qu'il retrouve sa vocation. Sa vocation, c'est de Dieu qu'il l'a reçue, quand, sur la prairie du Grütli, de robustes montagnards, bien musclés et à l'âme saine,

prêtaient serment devant lui, quand les Confédérés, à la Diète de Stans, cédaient à l'autorité spirituelle de Nicolas de Flüe et mettaient fin à leurs querelles égoïstes, ou quand tous les citoyens de Genève, réunis en Conseil général, promettaient, par un serment unanime, de « vivre selon la Sainte Évangile ».

Aussi mon but, en écrivant ce livre, n'est-il pas de faire de la psychologie, de la nosologie, de la philosophie ou de la théologie, mais d'aider notre peuple à retrouver une nouvelle santé physique, psychique et spirituelle, par une nouvelle soumission à la souveraineté de Dieu.

« Nous devons envisager de façon tout à fait neuve la prévention des maladies. La méthode scientifique consiste à extirper la cause première. La sous-alimentation, la baisse de la natalité, l'usage des stupéfiants, les maladies vénériennes, etc..., sont autant de symptômes, dans la nation, d'une cause première : la déficience morale.

« La santé d'une nation dépend de la discipline et de l'altruisme de tous ses citoyens. La santé morale, la santé spirituelle et la santé physique forment un tout inséparable [1]... »

L'organisation médico-sociale de notre peuple, pendant le dernier siècle, a été principalement constituée par « les œuvres ». Il suffit d'ouvrir un annuaire des œuvres de bienfaisance et des œuvres sociales pour mesurer l'immensité de l'effort accompli sur ce plan. Il suffit, par exemple, de parcourir le Bulletin Fédéral contre la Tuberculose pour admirer les dévouements innombrables que ce programme a suscités et les dépenses qu'il implique (près de 17 millions que dépensent annuellement les œuvres antituberculeuses). Et je devrais citer les œuvres antialcooliques, les dispensaires, les œuvres de relèvement, de rééducation des mineurs délinquants, etc...

Gardons-nous de sous-estimer tout cet effort, qui est admirable. Mais le peuple, aujourd'hui, ne peut plus s'en contenter et ressent un besoin évident d'une action médico-sociale qui vise plus encore à lui procurer une « santé positive » qu'à réparer les brèches et venir au secours des malheureux. Car l'« œuvre » implique toujours une idée de bienfaisance plus ou moins humiliante pour la victime. Ce qu'un médecin comme Vincent [1] reproche aux œuvres, c'est « l'esprit dame d'œuvre » et tous les

[1] Manifeste des médecins, réunis à Interlaken. au premier rassemblement pour le réarmement moral et spirituel des nations, en septembre 1938.

petits égoïsmes, tous les petits orgueils et tous les petits favoritismes qui se glissent inévitablement dans la meilleure entreprise si l'on ne réforme pas le cœur de l'homme.

Un programme national de « santé positive » cherchera les causes profondes du désarroi psychique et des signes de dégénérescence physique de notre peuple.

Les conditions de la vie physique de l'homme se sont plus profondément modifiées pendant le dernier siècle qu'au cours des vingt siècles précédents. C'est ce dernier siècle qui a connu la concentration des grandes villes, le développement extrême de l'agitation, de la vitesse, de l'intensité des affaires, de la surexcitation nerveuse, des spectacles et des nouvelles. C'est ce siècle aussi qui a connu l'extension formidable de l'alimentation exotique, de la consommation du thé, du café, du sucre industriel, de la nourriture carnée, l'invention des conserves alimentaires et des marchés de primeurs, qui permettent de manger en tout temps des aliments saisonniers, et détruisent ainsi les rythmes alimentaires normaux, le développement de l'éclairage, avec la vie nocturne factice qu'il généralise, etc... Il est évident que des bouleversements si profonds dans les modes d'alimentation et de vie des hommes, en un temps aussi court, n'ont pas pu se produire sans conséquences pour la santé publique.

On ne peut cependant pas rêver d'annuler toute l'évolution de l'humanité, la priver brusquement de tous ces progrès et de toutes ces nouvelles habitudes alimentaires. Aussi l'idée d'une vie tout à fait naturelle, telle que la préconisent les doctrines extrémistes du nudisme et du végétalisme intégral ne peut-elle former un plan constructif pour la santé publique.

Mais Dieu est plus que la nature. Son plan pour les hommes est conforme aux lois qu'il a imposées à la nature, mais tient compte des besoins particuliers et actuels des hommes.

Un pays dont les citoyens retrouveraient la discipline personnelle par l'obéissance à Dieu, la maîtrise d'eux-mêmes, la solution de leurs conflits psychiques et sociaux, la mesure dans leurs appétits de tous

[1] A. VINCENT. *Vers une médecine humaine,* p. 75. Paris, éditions Montaigne. Collection Esprit.

genres, l'exaltation de leur vitalité par un état d'âme positif, ce pays trouverait un niveau de santé tout nouveau.

Car, si c'est Dieu qui a créé l'homme et donné au monde ses lois, lui obéir, c'est se placer dans les conditions les plus favorables à la santé. Je ne prétends pas nier ici qu'il y ait des malades parmi les hommes les plus obéissants à la volonté de Dieu. Ce serait nier la solidarité humaine. Mais le recul spirituel du monde et celui de la médecine ont aggravé l'état sanitaire des peuples.

Obéir à Dieu, ce n'est pas seulement éviter les fautes de vie, c'est aussi retrouver la communion avec lui, et, par là, la force spirituelle nécessaire à la vie.

Les vrais problèmes des hommes sont toujours, en dernière analyse, des problèmes religieux. Aussi, si nous ne parlions que de réforme des vies et de discipline concrète, nous ne proposerions qu'un moralisme ennuyeux ou un culte de la discipline. Ce serait prendre les gens par le dehors. La seule source véritable de discipline, dans ce monde, c'est la communion avec le Christ. Dès que Jésus-Christ pénètre réellement dans une vie, celle-ci trouve une discipline nouvelle, une discipline qui n'est point rigide, formaliste, lourde, mais joyeuse, souple et spontanée. La discipline n'est pas un but de vie, ni même un moyen d'atteindre le Christ. Elle est une conséquence du changement d'attitude qu'entraîne l'irruption du Christ dans une vie.

La médecine, en reprenant conscience de l'importance du drame spirituel de l'homme, en comprenant de nouveau qu'on ne peut pas soigner l'homme sans tenir compte de Dieu, connaîtra le grand renouveau dont elle a besoin aujourd'hui.

Quand on songe au matérialisme physiologique qui a régné en maître sur la médecine au début de ce siècle, on reconnaît avec joie que ce renouveau est déjà commencé. De toutes parts des livres paraissent, qui expriment ce besoin universel de sortir de l'impasse matérialiste. Je veux citer celui de mon confrère genevois Georges Regard *Étude biologique et scientifique des grands problèmes religieux,* qui démontre l'erreur de nos devanciers quand ils opposaient science et religion comme deux thèses contradictoires. Je pourrais en citer beaucoup d'autres. De nombreux médecins se lèvent maintenant, qui puisent dans leur expérience personnelle du Christ une vision toute

nouvelle pour leur profession. Dans un discours, le Dr Jack Brock [1], récemment appelé par l'université de Cape-town à une chaire de médecine, a déclaré : « Le but que j'entrevois pour moi est de chercher à former une génération nouvelle d'étudiants en médecine dans l'Afrique du Sud... Nous désirons des hommes qui se donnent tout entiers à la médecine, se sentent responsables de leur vocation. Seule, une nouvelle génération de médecins, dont le travail est basé en premier lieu sur leur contact personnel avec Dieu, peut apporter vraiment ce qui convient à la nation... »

Le Dr A. Carrel a déclaré récemment [2] : « Les activités spirituelles de l'homme ne sont pas moins réelles que les phénomènes physiques et chimiques et leur importance est beaucoup plus grande.

« L'affranchissement des dogmes du matérialisme amènera une ère nouvelle, lorsque la vie sera complètement comprise dans ses trois données. Nous parlons de paix, mais nous ne devons pas oublier que la vie aime la force et que la paix demande de la force. La force des nations, comme celle d'un homme, se compose d'éléments spirituels aussi bien que d'éléments matériels. C'est pourquoi l'appel de l'heure présente doit être un appel à la virilité morale et physique. Et le réarmement spirituel des hommes et des nations doit en ouvrir le chemin. »

Le grand chirurgien allemand Sauerbruch, dans une conférence qu'il a donnée en mars 1940 à la Société médicale de La Haye, a déclaré: « Le problème qui domine notre vie économique, technique et culturelle, est celui de la relation entre l'homme et la technique... Le médecin sait actuellement que l'on ne peut pas tout faire au moyen de la technique. Il utilise la technique, mais aussi sa personnalité de médecin, liées l'une à l'autre par son véritable but : son devoir de guérir, sa mission de guérir. Il sait que la technique ne peut pas pénétrer jusqu'à la racine la plus profonde de l'être mystérieux qui s'appelle l'homme... »

A un journaliste qui le questionnait, il déclara : « Il manque au monde une idée directrice... La technique, sans une idée, est la chose la plus dangereuse qui soit...

[1] *Church of England Newspaper.* 11.3. 1938.

[2] Message au rassemblement national pour le réarmement moral à Washington le 8 juin 1939. Procès-verbaux du Congrès des États-Unis d'Amérique.

- Quelle doit être, selon vous, cette idée directrice, Excellence ?

- L'un l'appelle Dieu, l'autre le destin, un troisième autrement. En tout cas on doit renoncer à l'égoïsme, à la recherche du gain. Nous devons de nouveau apprendre que nous sommes tous des hommes... Nous devons rompre avec le matérialisme. [1] »

Et dans une conférence sur « le médecin et la cure d'âme » Sauerbruch dit encore : « Il n'y a pas de véritable art médical sans une attitude de soumission à Dieu. Dans cette attitude de soumission jaillit une force dont nous avons besoin pour exercer notre profession et assumer notre responsabilité envers chaque malade en tant qu'individu, comme envers la nation entière. [2] »

Ce renouveau spirituel apportera à la médecine un renouveau d'autorité.

Quand, récemment, le peuple zurichois a voté une loi autorisant les chiropraticiens à exercer leur art, des médecins clairvoyants ont reconnu avec loyauté [3] que l'évolution de la médecine contemporaine n'était pas étrangère au discrédit populaire dont témoignait ce vote à son égard.

C'est le souci de neutralité spirituelle et morale qui a rendu les médecins impuissants à remplir leur rôle de conducteurs d'hommes. Et le peuple, aujourd'hui, leur garde rancune de cette désertion. Les médecins se sont confinés dans une attitude de spectateurs indifférents, voire ironiques. Ils regardent passer la triste comédie humaine, ils voient toutes les fautes des hommes. Mais ils veulent rester objectifs, se garder de jugements de valeur, éviter toute affirmation de foi.

C'est aussi par ce renouveau spirituel que les médecins reprendront conscience de leur mission et confiance dans leur rôle. Combien de médecins sont secrètement découragés aujourd'hui, et croient moins à leur art que leurs patients ? Ils ont des succès, mais partiels ou superficiels. Ils guérissent des maladies, mais non des vies. Ils ont confusément le sentiment de ne pas mordre dans l'essentiel du problème de l'homme. L'idéal du respect de la liberté de conscience leur a fermé

[1] *De Telegraaf.* 16 mars 1940.

[2] *Berner Tagblatt.* 5 septembre 1940.

[3] Dr. L. B. *La vie médicale :* La brèche dans la citadelle. Cahiers protestants, mars 1939.

le champ de l'action profonde. Ils n'ont pas voulu contraindre l'homme, le diriger. Ils ont respecté son droit de se tromper. Mais le peuple, comme au temps du Christ, semble un troupeau sans berger. Il en a assez d'être privé de chefs, de ne trouver chez les intellectuels que des observateurs savants et objectifs.

L'autorité morale du médecin est la clef de toute psychothérapie, quelle qu'en soit la technique. Or, l'autorité du médecin ne saurait dépendre seulement de sa science et de sa volonté, mais aussi de son attitude dans la vie, de la solution qu'il a trouvée lui-même aux propres difficultés de sa vie, de la concordance entre les principes qu'il professe et son comportement pratique, de sa foi personnelle et des fruits de conscience, de désintéressement, d'amour et d'honnêteté qu'elle porte dans sa carrière.

Mais comment traiter le moral ?

Pour beaucoup de médecins, le moral d'un malade n'est rien d'autre que son optimisme. Dès lors, tout ce qu'ils croient pouvoir faire pour soutenir et améliorer le moral de leur malade, c'est de le rassurer par tous les moyens possibles sur son état. Ils cherchent à entretenir par leur silence, par l'insistance avec laquelle ils soulignent tel menu symptôme d'amélioration, ou par telle réponse évasive, ses illusions.

Je ne prétends pas nier l'heureux effet d'une suggestion positive donnée par un médecin compréhensif et affectueux, dans la mesure du moins où elle est honnête; sur de petits psychopathes, la cure de Coué, qui invitait ses malades à se redire chaque jour qu'ils allaient de mieux en mieux, a fait d'incontestables merveilles. Mais c'est méconnaître la profondeur du drame humain et la puissance des forces négatives qui bouillonnent dans le cœur de l'homme que de croire en venir à bout par de telles méthodes. Quand les événements viennent démentir ses espoirs, quand ses défaites intérieures se répètent malgré toutes ses résolutions et sa bonne volonté, le malade sent bien les limites d'une thérapeutique par l'optimisme.

Un moral capable de résister dans les pires circonstances et en face de la mort ne peut avoir sa source que dans la force spirituelle. Et pour apporter cette aide-là à son malade, le médecin doit tendre, non à l'illusionner, mais à être aussi franc qu'il est possible à son égard.

Je sais la question que pose le lecteur à ce propos : « Dites-vous

toujours à un cancéreux son diagnostic ? »

Je dois noter tout d'abord que la famille est généralement bien plus soucieuse que le médecin de cacher au malade la vérité sur son état. Souvent, c'est la famille qui pousse le médecin, et même exige de lui, par sentimentalisme, toute une comédie d'optimisme qui creuse entre le malade et son entourage, à l'approche solennelle de la mort, un fossé profond.

On n'a aucune idée des recommandations naïves, des visites secrètes au médecin, des cachotteries et des mises en scène que les familles peuvent échafauder, même dans des cas où la révélation de la vérité serait toute simple et sans réel danger.

Un parent du patient suit le médecin dans l'escalier et lui dit : « Maintenant, docteur, dites-moi la vérité », tout en ajoutant : « Bien entendu, je vous demande de n'en rien dire au malade. » Mais celui-ci sait bien qu'il y a des conversations secrètes et ce sentiment « qu'on lui cache quelque chose » stimule toutes ses imaginations et ses craintes les plus invraisemblables, même dans des cas où le médecin a été tout à fait franc avec lui.

C'est l'occasion aussi de rappeler avec insistance que le christianisme n'est pas une morale, mais une religion. Si l'on applique l'honnêteté comme un « principe », sans ménagement, il est bien entendu qu'on peut, dans des cas d'ailleurs plus rares que le public ne le croit, faire plus de mal que de bien.

Mais le christianisme est une religion : c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de pratiquer l'honnêteté brutalement comme une morale sans amour; il s'agit d'apporter au malade, par la communion personnelle avec le Christ, le climat spirituel dans lequel il peut apporter la vérité, dans lequel celle-ci le rapproche de Dieu au lieu de le plonger dans la révolte ou l'angoisse.

Le message du Christ est un tout, dont on ne peut pas isoler un élément, comme l'honnêteté, sans en apporter aussi tout le reste, comme l'amour et surtout l'expérience personnelle de Dieu. Le médecin qui ne peut pas encore dire sans danger toute la vérité à un malade grave, c'est celui qui n'a pas encore pu aider son malade à atteindre sa maturité spirituelle, dans laquelle, il pourra regarder la mort en face, y marcher dans une ascension continue.

Je ne voudrais pas qu'on croie que je critique ici facilement les

familles. Je sais bien tout ce qu'il y a d'amour, de pitié et de désir d'épargner au malade des épreuves supplémentaires dans les précautions qu'elles prennent pour lui cacher la vérité. Je ne parle pas à la légère d'un problème de conscience dont je sais bien par expérience la complexité. Mais je crois précisément qu'il est absolument insoluble sur le terrain de la morale et ne trouve sa solution que par un miracle spirituel. Je n'ai pas moi-même dit la vérité à tous les mourants que j'ai soignés; il s'en faut de beaucoup ! Et je ne prétends pas que ce soit la famille qui m'en ait empêché. Mais je sais que, dans tous ces cas, le fait même de n'avoir pas pu être vrai était pour moi une démonstration de l'échec de mon ministère spirituel : c'était la preuve que je n'avais pas su conduire mon malade à la communion avec Dieu.

Ma mère, veuve depuis six ans, est morte à la fleur de l'âge, laissant deux petits enfants, après plusieurs années d'une maladie implacable que trois opérations n'avaient pu enrayer. Je me souviens qu'au cours de ses derniers mois un architecte venait souvent la voir pour discuter avec elle d'un projet de construction qu'il faisait traîner en longueur. Sans doute, personne ne se faisait d'illusion, et peut-être ma mère elle-même non plus. On savait qu'elle ne verrait jamais le premier coup de pioche.

On ne peut faire aucun reproche aux familles d'entretenir ainsi des fictions dans la pieuse intention d'orienter l'esprit du malade vers l'avenir plutôt que vers son mal.

Mais je sais maintenant qu'il y a un moyen plus profond et puissant de soutenir le moral d'un malade; c'est de l'aider à s'affermir par l'Esprit. Le jour de sa mort, ma mère exprima le regret qu'on n'ait pas fait plus confiance à sa maturité religieuse, qui lui aurait permis sans doute d'affronter la réalité. Elle aurait voulu, disait-elle, se préparer mieux à la mort et à quitter ses enfants.

Mais, si profond et grave que soit le problème de la vérité sur le diagnostic et le pronostic de la maladie, il est loin d'épuiser, à lui seul, celui de l'honnêteté en médecine.

Dans la pratique courante, nous avons tout autant, si ce n'est plus, affaire à des difficultés plus modestes.

Souvent, j'ai dû avouer à un malade que je lui avais menti quand je lui avais dit n'avoir rien trouvé dans une analyse que j'avais oublié de faire, ou en inventant un prétexte pour cacher l'oubli d'un

rendez-vous. Une difficulté quotidienne, aussi, c'est d'avouer notre ignorance devant telle question que nous pose un malade. Tous ces petits aveux, qui sont d'une si grande importance pour le médecin désireux d'appliquer sa foi à sa pratique professionnelle, sont souvent plus durs que les grands. Il nous semble que nous allons perdre la confiance du malade. En vérité, c'est plutôt la préoccupation de notre réputation et de l'estime de notre malade qui est en jeu. Dans toute la vie sociale, cette crainte d'ébranler la confiance sert à justifier des entorses à l'honnêteté, et toutes ces entorses dissimulées sont la vraie cause de la crise de confiance dont souffre le monde.

En rapportant, maintenant, quelques traits de l'histoire d'une malade, je voudrais aborder un autre aspect, plus subtil et non moins important du problème de l'honnêteté en médecine.

Appelons Edmée cette jeune fille, qui était atteinte d'une paraplégie fonctionnelle.

Dès que je l'abordai, diverses personnes qui la connaissaient me mirent au courant d'un certain nombre de faits qui faisaient douter de sa franchise. Son infirmière me fit part de son embarras : Devait-elle, pour ménager la susceptibilité d'Edmée, feindre de ne pas voir certains mensonges, en les mettant sur le compte de la maladie, ou au contraire les lui reprocher, au risque d'aggraver son isolement moral ?

Edmée était prisonnière de ce cercle vicieux de la névrose que j'ai exposé au chapitre IV : la perte du naturel. Pour protéger sa sensibilité, le névrosé compose son attitude. Ce manque de naturel éveille la méfiance de l'entourage. Dans cette atmosphère de méfiance, la sensibilité du malade est avivée encore et le pousse à ruser davantage.

A mon tour, je me sentais pris moi-même dans ce terrible engrenage : tout ce qu'on m'avait dit d'Edmée me disposait à la méfiance à son égard, alors que la confiance seule pouvait l'aider à retrouver son naturel. Mais on ne peut pas oublier ce qu'on sait d'un malade et lui faire confiance sur commande. Cette situation est plus fréquente qu'on ne le croit : Un membre de la famille vient nous voir en cachette et nous raconte sur notre malade des faits propres à nous mettre en garde. Il ajoute : « Bien entendu, docteur, vous ne lui dites pas un mot de tout cela ! » Or, il y a un malaise entre notre malade et nous si nous le traitons en lui cachant ce que nous savons de lui.

Il m'est arrivé bien souvent de refuser d'entendre ces racontars de la famille, pour éviter qu'ils ne constituent une barrière morale entre mon patient et moi, barrière qui frapperait de stérilité tous mes efforts à son égard. Ou bien, je préviens la famille qu'il ne faut rien me dire que je ne puisse répéter au malade. Car cette transparence du médecin à l'égard du malade est la première condition, surtout avec des nerveux, d'une médecine chrétienne.

Hors de l'honnêteté absolue, il n'y a pas de confiance possible. L'échec de tant de nos efforts tient certainement à ce que, trop souvent, nous comptons plus sur notre habileté que sur les effets de la loyauté. Nous comptons sur notre psychologie, et la psychologie est bien souvent une diplomatie, et la diplomatie est toujours un manque d'honnêteté.

J'abordai donc Edmée, résolu à être franc. « Je ne puis vous aider, lui dis-je, que s'il s'établit entre vous et moi une confiance absolue, et une loyauté absolue de ma part est la condition d'une telle confiance. Je veux donc vous dire tout ce qu'on m'a dit de vous et tout ce que je pense de vous. C'est la plus grande preuve de confiance que je peux vous faire. » Et calmement, longuement, d'une façon concrète, je lui racontai tous les faits qu'on m'avait rapportés.

Je ne savais pas du tout ce qui allait arriver, si j'allais déclencher quelque crise nerveuse. Mais au contraire, la malade me laissait parler sans dire un mot, se détendait peu à peu, me regardait avec de grands yeux étonnés où s'allumait un regard nouveau, était visiblement soulagée de savoir à quoi s'en tenir avec moi. Quand j'eus fini, je me mis à lui parler de mes propres mensonges. Je lui racontai l'un des plus récents. Je m'en souviens encore. Quelques jours auparavant, j'avais pris quelque part un café noir et commandé un paquet de cigarettes. Et j'avais écrit dans mes comptes : goûter fr. 1.20 alors qu'il y avait 55 ct. de café et bonne-main, et 65 ct. de cigarettes. J'avais en effet, alors, conscience d'avoir un peu trop dépensé en cigarettes et je n'étais pas fâché d'en diminuer le total au bout du mois. C'était, en quelque sorte, un faux en écritures.

Le lendemain, je dis à Edmée que je voulais continuer à être honnête avec elle, et que la plus grande marque de confiance que je pouvais donner à quelqu'un c'était de lui faire part des pensées qui m'étaient venues, quand, le matin, je m'étais placé devant Dieu.

Ce matin-là, après avoir lu un chapitre de l'Évangile, j'avais été

bouleversé de mesurer mon peu de foi. Je me rendais compte, en effet, qu'Edmée était une de ces malades que le Christ et ses disciples guérissaient d'un seul mot, et je savais bien que si je n'y parvenais pas moi-même, c'était parce que je n'avais pas assez de foi. J'avais écrit tout cela, et bien d'autres choses encore, que je lus à Edmée.

Quand je revins auprès d'elle le lendemain je lui lus de nouveau ce que j'avais écrit le matin. Elle me dit alors qu'elle avait essayé, elle aussi, de se recueillir avec son infirmière, mais que Dieu ne lui avait rien montré.

Je lui dis que j'avais eu autant de peine, moi-même, à faire cet apprentissage du recueillement. La première fois, il ne m'était rien venu non plus : quand j'avais lu quelque passage de la Bible, j'imaginais toujours quel sermon on pourrait faire sur ce sujet, ce qui m'empêchait de me recueillir vraiment.

Le quatrième jour, enfin, Edmée me dit que la veille, après mon départ, elle s'était placée devant Dieu, et avait écrit une page. Le matin même, elle s'était recueillie de nouveau et avait écrit encore une page, qu'elle voulait me lire maintenant. Je n'ai naturellement pas à rapporter ici ce qu'il y avait sur ces deux pages, dont je ne me rappelle d'ailleurs pas le détail. Mais j'en étais tout bouleversé. Edmée avait appris à être de nouveau vraiment honnête avec elle-même. Il y avait la confession de plusieurs fautes. Il y avait des pardons à demander, des mensonges à avouer, des peurs à abandonner, des réconciliations à chercher. Il y avait une vision claire des causes profondes de sa maladie. Il y avait, enfin, la décision de consacrer sa vie à Jésus-Christ, et de chercher désormais la volonté de Dieu, au lieu de sa propre volonté.

Et notre entretien se termina par la prière.

Le même jour, je la pris par la main aux infirmières qui la soutenaient sous les épaules et je lui fis faire, pour la première fois depuis plus d'une année, quelques pas assurés par ce simple appui.

Quelque semaines plus tard, elle s'ouvrait complètement à moi et me confiait la grande blessure qui avait toujours rongé secrètement sa vie.

Une maladie peut être une occasion solennelle d'intervention de Dieu dans une vie.

Sans la maladie, Edmée aurait gardé son activité professionnelle, mais elle aurait gardé aussi son immense vide intérieur et ses complexes psychologiques, sa fébrile activité compensatrice, sans rayonnement

véritable.

Je ne puis terminer ces quelques pages sur l'honnêteté en médecine sans faire allusion aux assurances sociales. Dumesnil, dans son livre *L'âme du médecin* [1], souligne, après tant d'autres, l'influence que le développement des assurances a joué sur l'évolution de la carrière médicale ; la semence de méfiance que cette évolution a jetée dans les rapports de médecin à malades. Les caisses-maladie et accidents multiplient les précautions pour déjouer les fraudes. Les médecins, bon gré mal gré, se laissent influencer et prennent une attitude de méfiance systématique, qui devient un des problèmes de la médecine contemporaine. A tout cela, Dumesnil n'a pas de réponse, pas plus d'ailleurs qu'à tous les autres problèmes moraux posés par son livre. La réponse est évidemment dans la démarche qu'a faite récemment une assurée auprès de moi. Je l'avais examinée quelque temps auparavant, pour son admission dans une caisse. Peu après, elle avait rencontré des chrétiens qui l'avaient aidée à trouver une foi vivante. En s'examinant, en cherchant notamment ce qui n'avait pas été honnête dans sa vie, elle s'était souvenue qu'elle m'avait volontairement caché, lors de mon examen, une maladie antérieure. Elle avait reconnu que, pour être conséquente dans sa foi, elle devait venir me l'avouer.

[1] RENÉ DUMESNIL. *L'âme du médecin.* Coll. «Présences», Paris, Plon, 1938.

CHAPITRE XV

LES LOIS DE LA VIE

La tâche du médecin, c'est d'enseigner aux hommes les lois physiques et spirituelles de la vie normale. Cette conception de la médecine plonge ses racines dans les plus hautes traditions de notre corporation.

Pythagore, au sixième siècle avant J.-C., professait que la plus noble tâche qu'on se puisse proposer ici-bas était d'apprendre aux hommes à vivre.

Philosophe, il leur enseignait à chercher au contact de Dieu les sources d'une vie normale. Ses disciples commençaient la journée par la prière, puis se recueillaient au cours d'une promenade solitaire « de façon à préparer l'œuvre quotidienne. [1] »

Le soir, dans une promenade collective, ils mettaient en commun les inspirations reçues.

Homme d'État, Pythagore réforma les mœurs, la politique et les affaires, et c'est un véritable âge d'or qu'il réussit à instaurer à Crotone.

Enfin, médecin, Pythagore enseignait aux hommes à vivre selon le plan de Dieu. « Il considérait la santé comme une harmonie et la maladie comme une rupture d'équilibre. [2] » Il voulait que l'alimentation contribuât autant à la santé qu'à l'élévation de l'âme et il institua son régime végétarien.

Par ces conceptions, il est précurseur du génie grec, de ses plus grands philosophes, comme Socrate et Platon, comme de son plus grand médecin : Hippocrate. Trousseau et Pidoux ont pu écrire : « La science a changé bien des fois depuis Hippocrate; et pourtant, ce grand homme a fondé la médecine sur des vérités premières tellement solides qu'elles sont devenues le sens commun médical et les règles immuables de l'art. Ces principes, trouvés dans la science, ont vu passer à leurs pieds les flots changeants de celle-ci. [3] ».

[1] P. CARTON. *La vie sage,* p. 13. Paris, Le François.
[2] E. BOINET. *Les doctrines médicales,* p. 19. Paris, Flammarion.
[3] TROUSSEAU et PIDOUX. *Traité de thérapeutique.* Préface p. VII.

Car, pour Hippocrate, la médecine est un art, plus encore qu'une science, un art fondé sur la compréhension de l'homme pris comme individu et non comme généralité. « La vie est courte, écrit-il, l'art est long à apprendre, l'occasion d'agir fugitive, l'expérience pleine d'embûches, le jugement difficile. [1] »

Pour Hippocrate, c'est la nature qui guérit, c'est-à-dire la force vitale — πνευμα — que Dieu donne à l'homme, et la médecine consiste principalement à mettre l'homme dans des conditions de vie telles qu'elles ne contrarient plus la nature. « Quand on est tombé malade, écrit-il, il faut changer de manière de vivre. Il est clair que celle qu'on suivait est mauvaise en tout, ou en grande partie, ou en quelque chose. »

Je pourrais multiplier les citations qui montreraient en Hippocrate le réformateur des vies. « Il existe deux précautions pour se bien porter : manger moins qu'on ne le pourrait, et travailler. » Comme Pythagore, il souligne l'importance du recueillement, que notre monde moderne a oubliée : « La méditation est pour l'esprit de l'homme ce que la promenade est pour le corps. » Comme Ambroise Paré le dira plus tard — « Je le pansai, Dieu le guérit », — il écrit : « Lorsque la médecine réussit, c'est à la divinité qu'elle en est redevable. » Et encore : « On ne peut aimer la médecine sans aimer les hommes. »

Enfin, si le médecin veut aider les hommes à réformer leur vie, il doit réformer sa propre vie : « Je conserverai ma vie pure et sainte, aussi bien que mon art » (serment d'Hippocrate).

Cette conception de la médecine spiritualiste, qui veut guérir les hommes en les ramenant à l'obéissance à Dieu, s'est perpétuée à travers les âges, malgré tous les triomphes de la médecine matérialiste. Il n'est pas dans mon intention de rappeler tous les génies médicaux qui s'en sont réclamés. Mais je ne puis manquer de mentionner le grand Sydenham.

Tronchin, le médecin de Voltaire, appelé à Paris par Philippe d'Orléans pour faire inoculer ses deux enfants contre la variole, entreprit de réformer les mœurs des « gens du monde, usés par la vie de plaisir trop intense du siècle, des « vaporeuses » énervées par les excès de toutes sortes ».

[1] LITTRÉ. *Œuvres complètes d'Hippocrate.* 386; I.

« A ces neurasthéniques, comme nous dirions aujourd'hui, qu'on traitait par la saignée, la purgation, l'émétique, les bains et le quinquina, Tronchin propose uniquement des remèdes moraux, se flattant avant tout de guérir le corps par l'âme. Dissiper les « vapeurs infectes » en modérant les passions, en calmant les émotions, en rendant le courage à tous, telle était sa doctrine. Il se posait tout de suite comme l'homme de la nature, l'apôtre de la vie saine et frugale, l'ennemi de l'existence factice des grandes villes, faisant de chaque malade son ami... L'on vit à Paris ce spectacle étrange : les appartements, bouleversés par les conseils du subtil Genevois, les rideaux enlevés qui obstruaient l'air, les fenêtres largement ouvertes faisant pénétrer le soleil dans les pièces sombres et moisies, les édredons, les matelas, les oreillers de duvet supprimés et remplacés par des literies de crin, les tapis mis au rancart. Dans la rue, à petits pas, allant à pied, de belles dames en jupes courtes, mêlées aux passants, dédaignaient le carrosse et la chaise. A la maison, Madame vient, va, frotte le parquet, astique les cuivres; Monsieur, habit bas, fend son bois ou déplace des meubles... [1] »

Pour en venir aux temps actuels, je citerai Dubois, de Berne, qui soignait les nerveux en réformant leur attitude de vie, Reymond, de Chexbres, qui leur faisait scier du bois, et surtout Liengme, de Vaumarcus, qui leur enseignait ce qu'il appelait les règles de la vie [2]. Constatant chez eux des indisciplinés et des révoltés contre leur milieu et contre eux-mêmes, il entreprenait une véritable éducation morale. Une de ses idées favorites, c'était que la Bible est le plus précieux livre de psychologie et que tout ce que cette science a découvert de bon a déjà été affirmé avant elle dans les Saintes Écritures.

En Suisse allemande, un homme a exercé une influence profonde sur la santé de notre peuple, c'est le Dr Bircher-Benner. Sa méthode consistait en une rééducation de la mentalité, de la discipline, de l'exercice, de l'hygiène et de l'alimentation.

On peut dire qu'il y a cinquante ans la Suisse allemande mangeait beaucoup plus mal que la Suisse romande qui consommait plus de légumes et moins de charcuterie. Aujourd'hui principalement grâce à

[1] JULES BERTRAND. *Le temps,* 21 mai 1938

[2] G. LIENGME. *Pour apprendre à mieux vivre. Conseils pratiques aux « nerveux ».* Neuchâtel, V. Attinger.

l'influence de Bircher, la Suisse allemande se nourrit plus sainement que la Suisse romande. Partout, on y mange du « Birchermüsli », des fruits et des légumes crus.

C'est à cette traduction de la médecine hippocratique que se rattachent toutes les écoles « naturistes » Kneipp, Sigaud, etc...

Carton, de Paris, m'a paru dégager, mieux que d'autres, le sens philosophique et spirituel d'une médecine qui tend à la réforme des vies.

Il insiste continuellement sur les obéissances, les renoncements et les sacrifices que doit consentir celui qui veut se conformer aux lois de la vie saine. La vie trop facile est dangereuse et il faut renverser les utopies trompeuses : « C'est d'abord, écrit-il, la croyance à la possibilité d'un asservissement considérable des forces naturelles à notre profit, réalisé en dépit des lois qui régissent la vie et l'évolution humaines. C'est encore la supposition d'une extraction et d'une répartition indéfinies des richesses du sol, en vue de favoriser les excès de bien-être et d'alimentation. C'est enfin la recherche du maximum de jouissances, obtenue par le minimum d'efforts. Tous ces rêves de bonheur facile et illimité sont de fâcheuses duperies, parce que le progrès humain n'est réalisable que par le travail et par la vie simple et naturelle. [1] » Et il cite Bouchard : « Il faut surtout que les médecins sachent penser et qu'ils prennent le temps de réfléchir, qu'ils ne s'arrêtent pas à l'expression phénoménale des maladies, mais qu'ils se représentent les conditions qui engendrent et qui entretiennent ces maladies, qu'ils se constituent une doctrine, qu'ils s'élèvent aux idées générales. [2] »

C'est un élève de Carton, le Dr Schlemmer, qui m'a incité à réfléchir au vrai sens de la médecine en me disant un jour : « La médecine est l'art de conseiller les vies. »

Il y a donc des lois de la vie qu'on ne peut enfreindre sans danger pour la santé. Et la civilisation, et sa recherche du bien-être, tendent sans cesse à les annuler. Ce n'est pas impunément qu'on peut faire de la nuit le jour, se chauffer trop en hiver, ne circuler qu'en auto, se nourrir à sa guise ou vivre en conflit avec les autres.

[1] P. CARTON. *Traité de médecine, d'alimentation et d'hygiène naturistes,* p. 117.

[2] BOUCHARD. *Introduction aux éléments de thérapeutique de Nothnagel et Rossbach,* p. XXIV.

Puisque c'est Dieu qui a créé la vie, il est clair que c'est par la Bible que nous pouvons le mieux en apprendre les lois.

La Bible est très riche en indications précieuses pour la médecine. Ce sujet est si vaste que je ne puis songer à le traiter ici en détail. J'espère qu'il me sera possible de lui consacrer, un jour, un livre. J'ai montré déjà l'importance de sa réponse au problème de la souffrance et à ceux de la vie sexuelle. Chacun sait qu'elle contient les règles de la vie spirituelle, morale et sociale des hommes. Je montrerai plus loin quelques aspects de son message psychologique. Mais elle apporte aussi d'innombrables indications pour la vie physique de l'homme.

La Bible ordonne le travail : « Tu travailleras six jours.[1] » Et le travail est une des conditions de la santé. Un État soucieux de sauvegarder la santé nationale ne devrait pas permettre l'oisiveté. La Bible ordonne aussi le repos : « Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu : tu ne feras aucune œuvre ce jour-là [2] » et « La nuit vient, où personne ne peut travailler. [3] » Et le repos est une des lois essentielles de la santé.

La Bible donne beaucoup d'indications pour l'alimentation, à commencer par cette phrase de la Genèse : « Dieu dit : Voyez ! je vous donne sur toute la surface de la terre toute l'herbe portant semence, ainsi que tous les arbres fruitiers avec leur semence pour les reproduire ; ce sera votre nourriture. [4] »

Les fruits et les légumes constituent donc l'alimentation essentielle de l'homme. Les préjugés d'une civilisation fondée sur l'argent ont faussé à cet égard les conceptions de beaucoup de gens. Innombrables sont les familles où l'on limite la consommation des fruits par les enfants, sous prétexte que c'est un « dessert », où on les menace même de les en priver « s'ils ne sont pas sages ! » J'ai soigné une domestique qui souffrait de carence de fruits : ses patrons lui donnaient de la viande aux deux repas, mais ne lui permettaient pas de toucher à la coupe des fruits, réservée à la table des maîtres.

[1] Exode 20.9.
[2] Exode 20. 10.
[3] St Jean 9. 4.
[4] Genèse 1.29.

S'il y a des fautes alimentaires par excès, il y a des fautes par carence. Dieu a un plan pour notre alimentation, et se priver de telle catégorie d'aliments qu'il nous destine, entraîne nécessairement des troubles de la santé. Soit par paresse, soit par gourmandise, soit par mode ou par théories sectaires, beaucoup de gens en viennent à restreindre gravement la variété de leur alimentation.

Voici une observation instructive à cet égard.

Le terrain diathésique est net chez cette malade que nous appellerons Marcelle. Elle a un oncle et une tante asthmatiques. Sa maladie a pris plusieurs formes dont la succession confirme leur parenté : entérite grave de l'enfance — à l'âge digestif [1] — qui a fait place ensuite à des bronchites à répétition et à des végétations adénoïdes récidivantes — à l'âge respiratoire — auxquelles a succédé, à son tour, un eczéma opiniâtre — à l'âge musculaire — qui a fait place, enfin à un asthme grave qui lui rend maintenant toute activité impossible, toute vie sociale interdite.

Ces métamorphoses morbides successives bien connues montrent combien il serait erroné de traiter chaque manifestation comme une maladie locale individualisée. Il est évident qu'elle n'est que la traduction apparente d'un trouble général plus profond.

Je note en passant le facteur psychique : sans insister sur les préoccupations que son état maladif a fait naître dans sa pensée et qui sont peu propres à lui permettre de détacher cette pensée de sa maladie, je constate surtout que c'est depuis que des fiançailles ont été rompues, par raison de santé, que son asthme s'est aggravé terriblement. Nature forte et décidée, elle a « rentré » son chagrin plutôt qu'elle ne l'a accepté. Par désir d'épargner à sa famille le contre-coup de sa douleur, elle a fait semblant de la supporter parfaitement.

Cette tentative de bloquer les manifestations de son émotion est si contraire à la loi humaine de spontanéité enfantine qu'elle a toujours des conséquences nuisibles sur la santé. Survenant sur un état général aussi précaire, elle a eu des suites graves.

Mais ce qui m'a frappé chez Marcelle, c'est le facteur alimentaire. Dès l'âge le plus tendre, elle a présenté une idiosyncrasie au sucre. La conduite a été simple : elle s'est abstenue dès lors de sucre. Cette abstention n'a fait que fixer l'idiosyncrasie. Déjà la muqueuse buccale

[1] Voir chapitre VI, les tempéraments.

est surexcitée au contact du sucre, et sa déglution entraîne des vomissements immédiats.

Mais le problème devient plus grave : l'idiosyncrasie au sucre entraîne une intolérance aux fruits, même les moins sucrés, pour finir. En sorte que Marcelle n'a plus absorbé une trace de sucre, ni un fruit, depuis près de vingt ans.

Est-ce que l'idiosyncrasie est un symptôme de la diathèse ? Est-ce que, au contraire, la diathèse a été causée par la carence des sucres et des fruits ? On est fondé à penser que l'un et l'autre sont vrais et qu'il s'agit là d'un de ces cercles vicieux si fréquents en médecine.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'aucun traitement de « spécialistes » des bronchites, de l'eczéma ou de l'asthme, qu'aucune piqûre d'adrénaline — elle en a eu deux par jour depuis des mois — ne peut conduire à un résultat satisfaisant par lui-même tant que persiste une carence si grave portant sur un aliment aussi fondamental que le fruit. Aucun médecin n'a probablement questionné Marcelle assez soigneusement pour dépister cette carence. Elle est habituée depuis si longtemps à s'abstenir de fruits qu'elle ne pense plus à le signaler comme un fait important !

J'explique à Marcelle que le fruit est l'aliment fondamental de l'homme. Qu'il faut coûte que coûte qu'elle s'accoutume à cet aliment. Cela durera aussi longtemps qu'il le faudra. Elle commencera par une parcelle de raclure de pomme chaque jour pour augmenter la dose avec une lenteur extrême. Mais la victoire sur son idiosyncrasie aux fruits sera la condition *sine qua non* d'une vraie guérison.

Quelques mois plus tard, elle m'écrit où elle en est dans sa cure de réadaptation : elle supporte déjà sans trouble une demi-pomme par jour : son état général et son asthme sont déjà considérablement améliorés. Elle se contente d'une seule injection d'adrénaline et souffre beaucoup moins.

Une cure au Mont-Doré est venue compléter la guérison.

L'alimentation normale de l'homme doit toujours comporter, en proportions judicieuses, les trois catégories suivantes d'éléments nutritifs :

1° Les éléments de charpente, destinés à la constitution et à la reconstitution continuelle de nos tissus. Ce sont, d'une part, les albumines, produits azotés qui se trouvent principalement dans la viande, les œufs, le fromage. La Bible n'interdit pas la viande, comme beaucoup

de gens le croient. Ce sont, d'autre part, les sels minéraux qui se trouvent principalement dans les légumes verts et les céréales. Ces aliments sont surtout nécessaires aux organismes en croissance ou en convalescence.

2° Les éléments de combustion, destinés à fournir à l'organisme la chaleur et l'énergie dont il a besoin. Ce sont les sucres, les farineux et les graisses. Ils sont d'autant plus nécessaires que le sujet fournit un plus grand effort musculaire ou que la température est plus basse.

3° Enfin, les éléments vivants, contenant des vitamines, ces corps fragiles que la chimie contemporaine a identifiés, mais dont l'importance avait été depuis longtemps pressentie par les cliniciens avisés. Ces éléments se trouvent dans les fruits et les légumes crus.

On veillera, en règle générale, à ce que chaque repas comporte des aliments de ces trois catégories.

Prendre des fruits à tous les repas, même au petit déjeuner, et surtout au début des repas, voilà une réforme simple et d'une portée considérable sur la santé. Un fruit est un germe qui contient en puissance la force vitale de toute une plante. Au même titre, le blé cru est un des aliments toniques les plus précieux et le pain un des aliments fondamentaux de l'homme.

Un aliment cru, très facile à se procurer, c'est le radis, que chacun peut cultiver, fût-ce sur un rebord de fenêtre et qui pousse rapidement la plus grande partie de l'année. On peut ainsi chaque matin aller arracher quelques radis tout frais et les croquer.

Trop de gens, par manie de cuisiner, remplacent constamment les fruits par des sucreries concentrées, des plats doux, des confiseries et des confitures.

Voici encore un malade que nous appellerons Luc. Timide, inquiet, plein de sentiments d'infériorité à l'égard de ses frère et sœur dans sa jeunesse, de sa femme maintenant. Mais je ne veux pas m'étendre sur ses problèmes psychologiques.

Il présente une forte albugo et en le questionnant soigneusement sur son alimentation, je m'aperçois qu'il a été mis par sa femme, arrêtée dans ses idées, à un régime végétarien exagéré : il y a chez lui carence azotée évidente. Corriger donc son régime en y ajoutant, à défaut d'un peu de viande que sa femme refuse par principe, plus de fromage, de champignons, de céréales, de noisettes, bref d'aliments végétariens

riches en azote me paraît tout aussi important pour assurer son épanouissement que les indications spirituelles et psychologiques que je ne manque naturellement pas d'y ajouter.

Il y a bien d'autres causes morales à des fautes alimentaires : Chacun sait quelles restrictions de régimes héroïques peuvent s'imposer des femmes soucieuses de maigrir par coquetterie ou, au contraire, la stupide suralimentation à laquelle peuvent se soumettre des natures inquiètes, parce qu'elles croient naïvement que l'embonpoint est une protection contre la tuberculose.

Enfin la Bible donne des indications sur une règle alimentaire de la plus grande importance pour la santé, celle du jeûne périodique. La gourmandise et l'astuce des hommes, même chez ceux qui se soumettent en principe aux prescriptions de l'Église catholique, leur ont permis de s'en accommoder si bien que leur santé en pâtit. Et chez les protestants, c'est bien pire. Notre jeûne fédéral, d'inspiration religieuse, est devenu un jour de fête où fleurissent les banquets.

Pendant des milliers d'années, l'humanité a pratiqué de véritables jours et périodes de jeûne, d'abord par nécessité, selon les aléas de la vie primitive, ensuite selon des prescriptions religieuses. Il n'y a que très peu de temps que l'usage d'un jeûne véritable a disparu pratiquement pour la grande majorité des hommes. C'est la civilisation qui tend à tout uniformiser et à nous procurer des aliments hors saison. Et la civilisation est dirigée par l'égoïsme et l'orgueil des hommes. Si, au contraire, ils se recueillent, ils retrouvent le plan de Dieu pour leur vie et acceptent le jeûne dont la signification spirituelle et médicale est si grande. Les succès obtenus par des médecins qui, comme Guelpa, ont institué de simples cures de jeûnes périodiques dans les maladies de la nutrition, montrent bien l'erreur d'une civilisation qui a méprisé le plan de Dieu.

CHAPITRE XVI

INSPIRATION

Dans le chapitre précédent, j'ai montré que la Bible est la source d'indications la plus sûre au sujet du plan de Dieu pour la vie de l'homme. Mais ce serait méconnaître complètement le message miraculeux de Jésus-Christ que de ne voir dans la Bible qu'un recueil de lois divines auxquelles l'homme devrait s'efforcer de se conformer. Ce serait tomber dans le légalisme, le formalisme, le moralisme. Il y a une opposition absolue entre cet effort moral et la transformation miraculeuse que donne le Christ à qui lui ouvre son cœur. L'Évangile n'est pas un appel à l'effort, mais à la foi.

Les psychologues ont bien montré la vanité de l'effort qu'on fait pour chasser une obsession, reprendre confiance, retrouver un nom oublié. La solution d'un problème que l'on trouve pendant le sommeil est une démonstration de l'influence de la détente intérieure sur le rendement psychique.

Celui qui fait de grands efforts pour devenir meilleur est pareil à un homme qui pousse une porte qui s'ouvre en dedans. Il doit, tout d'abord, relâcher son effort pour que la porte s'ouvre et qu'il puisse passer. On raconte que, lorsque Im Grund monta vers Nicolas de Flüe, notre héros national, pour lui raconter les graves dissensions des Confédérés et lui demander conseil, le Bienheureux prit sa cordelière, y fit un nœud, et la lui tendit en lui disant: «Veux-tu dénouer ce nœud ? » Im Grund le fit aisément. « C'est ainsi, lui dit Nicolas de Flüe, qu'il faut dénouer les difficultés des hommes. » Mais comme son interlocuteur protestait en disant que ce n'était pas si facile, il lui répondit : « Tu ne pourrais pas non plus dénouer ce nœud, si nous tirions chacun d'un côté de la corde, et c'est toujours ainsi que veulent faire les hommes. »

L'expérience chrétienne, c'est l'irruption de Jésus-Christ dans une vie, qui apporte une détente, une confiance et une force libératrice inconnues et provoque une discontinuité dans son évolution. Le légalisme, au contraire, est un esclavage de « principes », d'efforts

continus pour satisfaire aux exigences d'un système moral.

Seulement la vraie libération par Jésus-Christ est chose très rare, à cause de la petitesse de notre foi. C'est pour se cacher à lui-même cette insuffisance d'expérience réelle que l'homme religieux fait si souvent semblant d'être libéré de péchés et de passions dont il n'est pas du tout délivré. C'est ce manque de sincérité avec lui-même qui crée en lui un conflit intérieur. Et le médecin voit tous ces gens religieux écrasés de conflits intérieurs inextricables. Et l'homme de la rue, sans être psychologue, le sent confusément et dit simplement que ces gens ne lui font pas envie.

On peut tirer de l'enseignement même du Christ une nouvelle morale formelle aussi tyrannique pour les âmes que la loi judaïque que saint Paul oppose à la grâce de Jésus-Christ. Qu'elle soit dénommée « chrétienne », ou non, la morale formelle ne conduit qu'à des désastres psychologiques.

Les écoles médicales « naturistes » n'échappent pas non plus à ce danger, et l'on voit leurs adeptes écrasés par une vraie obsession de ne désobéir en rien aux lois de la vie naturelle.

Être un « homme nouveau » c'est échapper à tous les systèmes: Rien n'est bien ni mal en soi. Le bien et le mal sont dans le cœur des hommes et non dans les choses. Le christianisme fait appel à l'élan du cœur et compte sur les miracles, tandis que le légalisme exhorte à l'effort moral, compte sur la volonté, et prononce des jugements.

Rien n'est plus opposé à l'esprit du Christ qu'exhorter une âme malade à un effort de volonté, dont elle est incapable. Au contraire, la conduire au contact personnel avec Jésus-Christ, c'est lui faire trouver la force miraculeuse qui lui donnera des victoires que ses efforts ne pouvaient lui procurer.

De tout cela, on peut donner une image mathématique tirée de la géométrie analytique, en opposant l'équation d'une courbe à sa dérivée. La première établit des cotes, des coordonnées, compte avec des quantités, comme la morale formelle prétend coter la valeur morale des hommes. Tandis que la dérivée indique l'orientation d'une courbe quel que soit le point de la courbe, c'est-à-dire quelles que soient ses coordonnées. Et l'expérience chrétienne peut être comparée à un changement du sens de la dérivée qui, de négative devient positive, chez un homme vertueux aussi bien que chez un autre.

Si j'insiste tant sur les méfaits du formalisme religieux, c'est que c'est lui qui a détourné beaucoup de médecins de la conception chrétienne de l'homme. Ils ont vu tant de gens religieux, qui prétendaient apporter aux autres la solution des problèmes de vie, se débattre impuissants dans des difficultés souvent plus grandes que celles des incrédules, en proie aux mêmes défaites, aux mêmes passions, aux mêmes souffrances. C'est pourquoi des médecins si nombreux ont fermé les yeux sur le drame spirituel qui, pourtant, est là, remplit le cœur de chacun et a une grande répercussion sur la santé. Et ce drame intérieur de l'homme, c'est celui du péché, qui est la cause profonde de tous les problèmes de vie. Quand les médecins le nient, c'est pour protester contre une conception formaliste du péché, conception dont ils constatent les ravages, mais qui n'est pas celle de l'Évangile.

Or, lutter contre le péché n'est pas une petite affaire ! Il ne suffit pas d'exhorter le monde à un redressement, de lui montrer ce que lui coûtent ses fautes, de dénoncer le recul moral contemporain, d'écrire de belles pages sur l'esprit de lucre qui s'est emparé de beaucoup de médecins. C'est sous-estimer la puissance du péché que de croire que quelques livres pertinents apportent une solution. Il n'est pas de puissance capable de tenir en échec celle du péché en dehors de celle de Jésus-Christ. C'est pourquoi conduire une âme à la rencontre personnelle de Jésus-Christ dans le recueillement est le seul chemin vers une réforme véritable de sa vie.

On ne peut réformer des vies avec des lois et des conseils seulement, sous peine de faire de ces lois une tyrannie nouvelle qui pèse sur leurs adeptes. C'est surtout méconnaître le drame intérieur de l'homme, son impuissance à conformer sa vie à ses principes. « Incapables par nous-mêmes de faire le bien... » disait Calvin. Pour devenir obéissants au plan de Dieu, nous avons besoin d'autre chose que de lois et d'exhortations. Nous devons passer par une vraie transformation intérieure. La source de toute réforme des vies est dans la communion personnelle avec Jésus-Christ.

C'est pourquoi le sens le plus profond de la médecine n'est pas encore, me semble-t-il, de « conseiller les vies », mais de conduire le malade à cette rencontre personnelle de Jésus-Christ, pour qu'en l'acceptant, il trouve une qualité de vie nouvelle, discerne le plan de Dieu pour lui, et reçoive la force miraculeuse dont il a besoin pour lui

obéir.

Présentant aux lecteurs de « L'Esprit médical » son excellent *Précis de Médecine catholique* [1], le Dr Henri Bon écrit : « Une phrase d'aspect négatif pourrait, paradoxalement, servir à démontrer combien les médecins sont prédisposés à la théologie. N'est-il pas fréquent de lire, sous des plumes médicales : Aller plus loin serait faire de la métaphysique; ou : Ici nous rencontrons un domaine qui relève de la philosophie ou de la religion ? Ce simple énoncé, cette constatation de la rencontre perpétuelle du terrain voisin, témoignent de la connexité des questions médicales et religieuses.

» Et n'est-ce pas la raison pour laquelle nous voyons, au cours des âges, quantité de médecins se faire prêtres ou religieux, à commencer par Luc « Le médecin très cher » à saint Paul et à qui nous devons un des Évangiles, en continuant par Nicolas Sténon qui devint évêque et apôtre de l'Allemagne du Nord, et en remarquant de nos jours, parmi tant d'autres, le R. P. Gemelli, recteur de l'Université pontificale de Milan ? On ne saurait oublier que le catalogue des saints de l'Église catholique compte une soixantaine de médecins...

» En réalité, le but même de la médecine : la conservation de la vie, la lutte contre la mort, est un but métaphysique. Qu'est-ce que cette vie que l'on veut entretenir ? Qu'est-ce que cette mort que l'on veut éviter à ses malades ? Aussi les médecins se sont-ils toujours beaucoup intéressés à la nature de la vie : au point que Barthez et l'École de Montpellier en avaient édifié une véritable théorie. Et, s'il s'agit de la mort, c'est Bichat, Buisson, Dastre, et bien d'autres, qui méditent à son sujet...

» En somme, la médecine s'est séparée du sacerdoce, mais n'a pu faire fi de l'esprit qui l'y avait incorporée autrefois. La médecine ne peut être qu'un sacerdoce; elle en a les devoirs et les grandeurs, et cela explique que la théologie tienne, et doive tenir, une si grande place dans la littérature médicale. [2] »

Quel médecin, en effet, n'a pas mesuré la vanité de la plupart des conseils qu'il donne pour la réforme des vies ? Je pourrais le montrer pour chacun des problèmes de vie dont nous avons parlé ! Devant un

[1] H. BON. *Précis de médecine catholique.* Paris, Alcan 1936.

[2] *L'Esprit médical,* 29 février 1940.

alcoolique, par exemple, le médecin sait bien que les sages avertissements qu'il donne resteront sans effet s'il n'y a pas une transformation profonde de l'individu. Celui-ci s'est mis à boire, non par goût, ou par soif, mais pour remplir le vide de sa vie, pour fuir les défaites de la famille, défaites aiguës des conflits ou défaites lasses des déceptions. Dans le cadre factice du café, ses amis l'écoutent parler avec aisance de tout ce qu'il faudrait réformer dans le monde. Mais il n'a pas la force de suivre les conseils du médecin pour sa propre vie.

Les conseils agissent par le dehors. La révolution spirituelle agit par le dedans.

Quand un homme fait la rencontre du Christ, il se sent tout à coup délivré d'une passion, d'une habitude dont il était esclave, d'une peur ou d'une rancune contre lesquelles il avait vainement déployé les plus grands efforts.

Comment pouvons-nous intervenir auprès des hommes pour les conduire à une expérience spirituelle décisive, sans tomber dans l'exhortation morale ou la prédication, qui sont l'affaire des ecclésiastiques et non des médecins ?

La source de tout renouveau spirituel est dans le tête-à-tête avec Dieu. Nous savons bien que malgré tous nos efforts et tous nos succès, malgré tous nos principes et toute notre bonne volonté, malgré toutes nos connaissances et toute notre expérience il y a dans notre vie des difficultés que la volonté ne peut pas vaincre, des problèmes que la raison ne peut pas résoudre, des fautes que le temps ne peut pas effacer. Nous arrêter un beau jour dans le cours trépidant de nos activités et de nos pensées pour examiner loyalement notre vie sous le regard de Dieu, voilà le chemin de toute expérience spirituelle. On croit volontiers que, pour pénétrer dans les problèmes d'une vie, il faut questionner avec indiscrétion et insistance. Il suffit le plus souvent d'être prêt à écouter avec patience et confiance. Je pense à un malade que nous appellerons Constant et qui m'avait réclamé avec persévérance un rendez-vous plusieurs fois ajourné. C'était à l'époque de la guerre d'Abyssinie. Quand il entra, je lui dis simplement : « Je pense que si vous avez mis tant d'insistance à me voir, ce n'est pas pour me parler de la guerre d'Afrique. »

Je ne dis pas un mot de plus. Il s'assit, et se mit à me parler de sa vie, de ses difficultés de santé, puis, peu à peu de ses fautes et des impasses auxquelles elles l'avaient conduit. Constant parla plus de

deux heures sans que je l'interrompe. Quand il eut fini, je lui proposai simplement un autre rendez-vous.

Cette fois, je répondis à sa confiance en lui parlant à mon tour de ma vie. Il me laissa parler aussi librement que je l'avais laissé parler la première fois.

Ma vie était bien différente de la sienne, bien plus privilégiée. Un temps, j'ai cru que nous ne pouvions aider que ceux qui souffraient des mêmes difficultés que nous. Par tact, j'évitais de parler de mon bonheur conjugal à celui qui était en conflit avec sa femme ou de ma situation financière à celui qui ne peut pas nouer les deux bouts. Maintenant, j'ai appris que l'on aide tous ceux à qui on se donne. Et se donner, c'est parler tout simplement de ses expériences, de ses souffrances, de ses fautes et de ses victoires.

Quand Constant revint me voir, je lui dis : « A votre première visite, c'est vous qui avez parlé. A la seconde, c'était moi. Aujourd'hui, nous allons laisser parler Dieu. » Je lui mis entre les mains une feuille de papier en le priant de noter tout ce qui lui viendrait à l'esprit pendant qu'il se recueillerait.

Quand il me tendit sa page, il y avait écrit, comme à son insu, tout un programme de redressement. Il y avait là des mensonges à avouer, des objets à rendre, des pardons à demander, des réconciliations à solliciter. Il ne me restait qu'à lui dire : « Allez, et mettez tout cela en pratique. »

« L'intelligence, a écrit Bergson, est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. [1] » La science, qui est le fondement de notre civilisation, ne procède que par analyse, et la vie échappe sans cesse à l'analyse. Cette civilisation qui a consacré la primauté de la pensée logique sur la pensée intuitive, du savant sur l'artiste, de la technique sur l'homme, du logicien sur le croyant, de la commission d'experts sur la vie, passe par une crise grave. Cette crise est la démonstration de l'impuissance de l'intelligence et de la technique quand elles ne s'associent pas à l'inspiration. Le monde a accumulé les connaissances, mais il n'arrive plus à saisir les choses simples : la Société des Nations n'arrivait plus à définir la paix et la guerre, le droit, à définir l'équité, la médecine, à définir la santé. Et ce monde,

[1] BERGSON. *L'évolution créatrice,* p. 179.

aujourd'hui, aspire à retrouver les sources profondes de la vie. Il ne peut les retrouver que sur le chemin de la vie intérieure qui le met en présence de Dieu, Créateur de la vie.

Quand nous nous recueillons, nous voyons des choses très simples dans nos vies que notre intelligence ne nous montrait pas. Nous trouvons aussi l'inspiration pour l'action. Car la vraie vie est faite de ces deux alternances complémentaires : la méditation et l'action. La méditation qui conduit à l'action, et l'action qui est mûrie dans la méditation. C'est le rythme universel entre l'involution et l'évolution, le repli et l'expansion, la vie intérieure et la vie extérieure. L'action préparée dans la méditation est d'une tout autre qualité que cet activisme trépidant, haletant, qui caractérise notre temps, le remplit de bruit, d'agitation et de frénésie, et qui est une des causes principales de l'augmentation catastrophique du nombre de maladies nerveuses. On dit que c'est la faute des chemins de fer, des autos, du téléphone, de la T.S.F. et des difficultés de la vie économique. Oui, certes, mais c'est surtout la faute de l'homme.

J'ai été longtemps moi-même un agité, courant après mon temps, toujours pressé, incapable de faire la part nécessaire à la vie de mon âme. Depuis que je consacre une heure par jour en moyenne à ma vie spirituelle, et souvent bien davantage, j'ai dû abandonner des activités que je croyais indispensables mais j'ai trouvé plus de joie et de rendement à mon travail.

Appelons Benjamin un hypocondriaque, qui, depuis plusieurs années, promène de clinique en clinique ses espoirs, ses maux, et ses plaintes. Dans l'une, on lui a fait des rayons ultra-violets, dans une autre, on lui a fait manger force légumes crus, dans une autre, on lui a donné des calmants, ailleurs, on a administré de l'opothérapie polyvalente. Il se soumet d'ailleurs fort mal à tous ces traitements, les discute sans cesse, craint le climat, se refuse à la discipline de la maison, s'esquive à la gymnastique et quitte le médecin dont il attendait le salut pour chercher ailleurs de nouvelles illusions.

C'est un homme intelligent, qui a beaucoup voyagé. Il a eu un enfant, qui, une fois, a accompagné sa mère chez ses grands-parents, au-delà des mers.

Benjamin a insisté pour que sa femme revienne seule et laisse l'enfant

au pays. Deux ans après, l'enfant est mort, après une courte maladie.

Benjamin en a été vivement affecté. Il a fait une dépression nerveuse, a dû entrer en clinique. Des troubles digestifs se sont établis qui ont fixé son attention. Puis d'autres troubles divers. C'est un pauvre malheureux qui ne s'intéresse plus à rien d'autre qu'à ses maux, ne parle plus que pour se plaindre ou demander conseil à chacun, hésite à propos de tout, promène avec lui d'innombrables flacons de remèdes, trouve à peine à se nourrir, tant il est d'aliments que ses médecins successifs lui ont dit ne pas lui convenir.

Il vient de faire un séjour d'observation chez un neurologue renommé qui, en ma présence, l'a assuré qu'il n'a aucune lésion organique.

Mais ce séjour d'observation, avec une infirmière qui venait la nuit toutes les heures voir s'il dormait bien, a ravivé, malgré toutes les paroles rassurantes du spécialiste, les craintes de Benjamin et sa pitié de lui-même. Il s'est mis dans la tête que seul un séjour prolongé dans cette clinique pourra le guérir et il m'accueille assez mal.

Il serait vain de tenter de le rassurer sur tous les maux dont il se plaint. Ce ne serait qu'une discussion interminable. Ce serait aussi perdre toute sa confiance que de n'y pas prêter attention ou de l'inviter à les oublier : il dit qu'il ne demanderait pas mieux que de guérir, pour oublier ses maux. Il serait vain aussi de lui faire des exhortations religieuses : il ne prête aucun intérêt aux considérations spirituelles, qui, depuis longtemps, ne jouent plus aucun rôle dans sa vie.

Quand je vins vers lui, il était étendu sur son lit. « Mon cher ami, lui dis-je en substance, je veux vous dire aujourd'hui loyalement la cause de votre maladie. C'est la mort de votre enfant. Et vous auriez sans doute supporté votre chagrin s'il ne s'était doublé d'un remords : celui d'avoir éloigné votre enfant, de l'avoir confié à ses grands-parents chez lesquels il a contracté la maladie qui l'a emporté. Dès ce temps, vous vous fuyez vous-même pour fuir votre remords et tous vos maux ne sont qu'une fuite inconsciente devant la vie que vous n'avez plus le courage de vivre avec ce poids. Je suis sûr que tous les médecins qui vous ont successivement soigné ont pensé tout au fond d'eux-mêmes la même chose que moi, ont attribué votre maladie à la même cause que moi. Or, il n'est aucun poids qui pèse sur une vie, dont cette vie ne puisse être délivrée par Jésus-Christ.

» Vous êtes maintenant à un carrefour. Cette heure est sans doute l'occasion que Dieu vous a préparée pour vous permettre de choisir. Il y a

devant vous deux chemins. L'un continue de clinique en clinique, il est plein de souffrances, mais il est relativement facile. C'est le chemin où vous attendez la guérison des autres, de médecins assez savants pour découvrir quelque cure nouvelle qui vous guérira.

» L'autre chemin est beaucoup plus dur. C'est le chemin de Jésus-Christ, qui nous a prévenus que c'est un chemin étroit et difficile. Dans ce domaine, il faut accepter son sort, porter sa croix, supporter ses maux, se remettre courageusement au travail, affronter la vie malgré la souffrance. C'est un chemin qui exige un changement de notre propre cœur. Mais sur ce chemin, on n'est pas seul, et même s'il demande les plus grands sacrifices, on y trouve la joie, parce qu'on y trouve, avec la communion du Christ, le pardon de nos fautes... »

Benjamin me regarda profondément quand j'eus terminé. Et puis, il dit tranquillement : « Je veux choisir le chemin le plus dur. Mais il faut m'aider parce que je ne sais pas ce que je dois faire. »

Alors, je lui mis entre les mains mon bloc d'ordonnances et un crayon. Je sortis moi-même un carnet. Je lui dis simplement : « C'est Dieu qui vous dira ce que vous devez faire. Nous allons l'écouter ensemble et vous écrirez ce qu'il vous dira. »

Je me suis mis à écrire longuement toutes les pensées qui me venaient. Quand j'eus fini, je lui en fis la lecture.

Il me tendit alors sa feuille, et je lus ce qu'il y avait écrit : « Je suis malade parce que je ne me préoccupe que de moi-même. Je dois faire un geste d'amour.

– A l'égard de qui voulez-vous faire un geste d'amour ?
lui demandai-je alors.

– A l'égard de ma femme.

– Il y a longtemps que vous ne lui avez pas écrit ?

– Il y a au moins trois mois.

– Voulez-vous lui écrire ?

– Oui.

– Quand ?

– Maintenant.

– Puis-je revenir à six heures pour voir votre lettre ?

– Oui. »

Et je le quittai.

Quand je revins, je trouvai sa lettre sur la table. Dans les termes les

plus affectueux, il demandait à sa femme de ses nouvelles. Puis il lui disait tout simplement qu'il avait trouvé Dieu, qu'il voulait lui consacrer sa vie, l'écouter jour après jour pour voir ce qu'il attendait de lui et lui obéir. Il avait confiance qu'il pourrait, avec son aide, supporter la vie et ses maux. Elle avait eu raison, ajoutait-il, de lui dire qu'il ne retrouverait la santé qu'en trouvant la foi. Et il lui demandait pardon de ne pas l'avoir crue. Et puis, il lui demandait pardon de beaucoup de choses. Il se réjouissait de la rejoindre, de la rendre heureuse et de travailler.

Au repas du soir, ses amis furent étonnés de voir Benjamin plein d'entrain, mangeant de tout, parlant avec esprit, racontant mille souvenirs de ses voyages.

Je ne peux pas cacher ici que les jours suivants furent durs encore pour Benjamin, car je me garde bien de présenter le message de l'Évangile sous un jour simpliste. Le doute assaillait Benjamin, et tout aussitôt ses tendances hypocondriaques reparaissaient. Replacé devant Dieu, il retrouvait l'élan et la confiance qui l'en délivraient.

Mais ce que l'Évangile affirme, c'est qu'il est des heures décisives dans la vie d'un homme, où, sous l'influence de l'esprit, il survient un changement essentiel dans son attitude intérieure. Tout n'est pas encore en ordre dans sa vie, et l'observateur sceptique aura beau jeu à contester ce changement radical. Et pourtant une vie nouvelle est née dans son cœur, qui portera tout au long des années des fruits concrets, se manifestera peu à peu par des changements apparents.

On peut, toute sa vie, s'efforcer d'obéir à Dieu, s'y appliquer avec conscience, régularité et méthode, être sévère avec soi-même et scrupuleux dans les détails, sans jamais connaître cette explosion de joie, cette force toute nouvelle qui jaillit dans le tête-à-tête avec Dieu à l'instant où on lui dit « oui » de tout son cœur.

Et cela a une grande influence sur la santé : directement, par la joie, l'épanouissement de vitalité qui ne manquent jamais à cette heure décisive; indirectement, par la solution des problèmes de vie qu'elle apporte et l'harmonisation de la personnalité.

Dans l'organisme, il est des fonctions, les fonctions végétatives, qui échappent à la volonté de l'homme. Elles sont soumises automatiquement, si j'ose dire, au plan de Dieu. Si donc nous désobéissons à ce plan dans les fonctions où nous avons reçu la liberté, il y a une discordance intérieure. Il en est comme d'une ruche d'abeilles où une

partie des abeilles suivraient le plan divin que leur instinct leur dicte, tandis que d'autres s'en écarteraient. Ce serait une véritable maladie de la ruche.

Voilà pourquoi la recherche, dans le recueillement, du plan de Dieu pour notre vie et de la communion personnelle avec Jésus-Christ, qui libère de ce qui y fait obstacle, conduit à une harmonie de la personne qui est une des conditions de la santé.

Le Christ lui-même a comparé cette expérience spirituelle à la graine qui germe. Celle-ci contient à l'état potentiel toute la puissance qui se développera dans sa croissance, mais l'arbre qui en sortira n'est point encore manifesté. Il y a un changement radical entre la graine sèche et la graine qui germe. Une vie nouvelle est née. Mais cette naissance est encore cachée et les deux graines sont toutes pareilles à l'examen objectif. Il y a un changement qualitatif, non encore quantitatif, mesurable.

Un homme qui passe par un « changement de vie » est tout pareil. Un fait miraculeux, qualitatif, absolu, s'est passé en lui, qu'il ressent et proclame, mais qui ne portera ses fruits visibles qu'au fur et à mesure qu'il en comprendra les conséquences nécessaires. Comme une jeune plante, il a besoin encore de sollicitude et de soins bien que soit déjà entrée dans son cœur la puissance qui assurera sa guérison. C'est pourquoi foi et vigilance ne se contredisent pas.

Un jour, un de mes malades me dit que son directeur de conscience désirait me voir. A mon entrée dans son bureau, le chanoine m'interpella par cette question : « Comment faites-vous, docteur, pour changer un homme ? Après chaque consultation votre client vient me voir et je constate qu'il découvre par lui-même peu à peu ce que je cherchais depuis si longtemps à lui faire comprendre. »

« Avant mon changement (l'année dernière), m'écrit un jeune homme, j'avais constamment des migraines. Elles ont disparu complètement. Si, par hasard, j'en ai de nouveau, je me recueille pour voir ce qui n'est pas en ordre en moi, car elles ont pour cause directe des compromis (impureté de pensées), des remords ou une tension provenant d'un manque d'abandon. »

« Pendant les premières années de mon mariage, m'écrit une jeune femme, j'ai été soignée par des médecins, et j'ai eu régulièrement de l'entérite et des métrites tenaces. Du moment où j'ai accepté que Dieu dirige ma vie, il n'a plus été question de ces maladies... J'ai senti alors

des forces d'énergie et d'endurance jamais connues. Dieu m'a libérée aussi de deux mauvaises habitudes : l'habitude de manger trop de chocolat, et celle de manger entre les repas de tout ce qui me tombait sous la main, habitudes dont je n'avais pu me défaire, bien que sachant parfaitement qu'elles nuisaient à ma santé. »

Et voici ce que m'écrit son mari : « Quant à moi, j'ai eu jusqu'à trente-huit ans deux mauvaises habitudes dont je n'ai pu me délivrer malgré tous mes efforts, la fumée et l'onanisme. L'une et l'autre ont disparu sans effort quand je les ai abandonnées à Dieu. Depuis trois ans, il m'est arrivé plusieurs fois d'y retomber, mais toujours à des moments où le moi était revenu au centre de ma vie, et chaque fois, j'ai été libéré par un abandon sincère de ma vie à Dieu. Actuellement, je me sens absolument libre sur ces deux points. »

« J'étais nerveuse, m'écrit une jeune femme, passant très rapidement d'une période d'enthousiasme à une période de dépression, par des hauts et des bas, fatigante pour mon entourage et pour moi, supportant mal le manque de sommeil. Digestion mauvaise, je mangeais trop vite et vomissais souvent et facilement. Je souffrais d'urticaire. Très gourmande, je luttais contre ma gourmandise, sans beaucoup de succès. Peu maîtresse de moi-même, tout sortait, colère, enthousiasme, désespoir, avec une certaine violence, qui ont fait du mal autour de moi. Je me suis recueillie, j'ai obéi, ma vie a commencé à se centrer sur Jésus-Christ...

» Un beau jour je me suis rendu compte que tout un équilibre s'était formé dans mon corps : égalité d'humeur; je ne sais presque plus ce qu'est le désespoir ou les dépressions; j'ai de grandes joies, mais plus profondes, plus calmes... J'avais honte de mes désirs sexuels, que je refrénais ou non, comme je pouvais, et cela me faisait beaucoup souffrir et contribuait à me donner un certain déséquilibre... Je sais aussi mieux me reposer. Mon urticaire a disparu presque complètement. Je digère mieux, ne vomis presque plus jamais. Quant à ma gourmandise, il n'y en a plus trace, sans que j'aie jamais fait un effort pour cela. J'apprécie encore davantage les bonnes choses, sans avoir la tentation d'en manger trop. Ma vie sexuelle s'est équilibrée, épanouie; je me tenais aussi très mal, dans le temps, souffrant du dos; j'ai vu, un jour, que je devais faire de la gymnastique le matin, et j'ai reçu la persévérance, ce qui m'a beaucoup aidée. Ma santé est un témoignage.

Mais cela s'est fait tout seul, je dirai même à mon insu. Cet état dépend de mes recueillements et de mon abandon; ce n'est pas acquis, mais cela reste et dure dans la mesure où j'obéis à Dieu, où je m'ouvre, où je suis libérée de mon péché. La santé de mon corps dépend de la santé de mon âme. »

« J'étais excessivement paresseuse, m'écrit une demoiselle, au point de vue hygiène et propreté. Dieu m'a amenée à m'ouvrir sur ce péché, ce qui fut très dur et humiliant, mais ce qui a été le début d'un changement d'habitudes... J'ai aussi été amenée à boire beaucoup moins de vin et d'alcool qu'autrefois... »

« Mon expérience, m'écrit un vieillard, est que ma santé physique est en relation directe avec ma santé morale et spirituelle. »

Je pourrais multiplier, naturellement, les citations.

Ce que j'ai désiré souligner dans ce chapitre, c'est que ce n est pas l'application des lois de la vie qui conduit à Jésus-Christ, mais la rencontre personnelle du Christ qui transforme les vies et les aide à rentrer dans les lois de la vie. Et pour conduire les âmes à cette rencontre personnelle du Christ, il n'est pas toujours besoin de discours religieux. Je peux dire que je ne prends que rarement l'initiative d'entretiens spirituels. C'est presque toujours mes malades qui m'y conduisent, car c'est l'aboutissement commun de toutes ces avenues que sont les problèmes de vie.

Voici un malade, que nous appellerons Max, et auquel je pense quand je suis tenté de recourir au pathos religieux.

Je l'avais soigné, déjà, depuis plusieurs années pour des affections sans gravité, quand, un jour, il fit un infarctus du myocarde. Je le vis, naturellement, plusieurs fois par jour au début, puis, pendant plusieurs semaines, quotidiennement. Peu à peu, les visites s'espacèrent. J'avais pour lui une sympathie toute naturelle, et cette longue maladie fut pour nous l'occasion de nous lier beaucoup. Il avait, tout jeune, perdu sa femme, et s'était depuis lors consacré à élever ses enfants, menant de front une activité professionnelle fatigante et mille travaux ménagers. A l'occasion de mes visites, brèves, mais nombreuses, nous parlions de sa vie et de la mienne, mais jamais nos entretiens ne nous conduisirent sur le terrain proprement spirituel. Je m'intéressais à lui, tout simplement, et je l'aimais.

Je me souviens de mon étonnement, quand, un jour, sans aucun préambule, il m'a dit : « Vous savez, docteur, cette maladie a été pour moi un tournant décisif dans ma vie spirituelle. J'ai repris ma Bible, que je n'avais plus lue depuis de nombreuses années de vie active. Je l'ai méditée chaque jour, et de plus en plus longuement. J'ai retrouvé la communion de Dieu, et elle m'a beaucoup aidé à supporter la longue épreuve de ma maladie. Nous n'en avons pas parlé ensemble, mais je sais que vous êtes croyant, et je croîs que vous m'avez aidé, sans le savoir, et sans me parler de Dieu. Maintenant, je veux vous remercier, car j'ai trouvé une paix intérieure que je n'avais pas réalisée dans mon travail acharné. Je sens que quand j'aurai repris mon travail professionnel, je ne pourrai plus me passer de ma méditation quotidienne. Je suis reconnaissant de cette maladie qui m'a apporté cette vie nouvelle. »

Quelque temps après, il me parla d'une collègue de travail qui avait de grandes difficultés de vie et qu'il avait pu aider, par son témoignage, à trouver la solution de Dieu.

Il perdit sa place, et garda une confiance et une sérénité absolues.

Il ne tarda pas à retrouver une place, sans même la chercher, plus stable que la précédente et où il fut si apprécié qu'un an plus tard il recevait les félicitations de son nouveau patron.

Pourtant, parfois, tout chrétien peut être appelé à témoigner ouvertement de sa foi.

Je pense à une femme de mauvaise vie que je soignais de loin en loin pour des maux divers. Appelons-la Antoinette.

J'étais parfois appelé chez elle pour des crises de caractère névrotique. Je pensais naturellement que l'état de ses nerfs dépendait, au moins en partie, de la vie qu'elle menait. Quand j'allais chez elle, j'affectais la plus grande indifférence devant les images suggestives qui tapissaient sa chambre. Mais je savais bien que cette indifférence cachait beaucoup d'hypocrisie. Et c'est sans doute ce sentiment d'hypocrisie qui m'avait toujours empêché d'apporter à cette malade le message dont elle avait besoin.

Mais une fois, en pleine nuit, un nouvel appel téléphonique d'urgence retentit. Et pendant que je m'habillais, cette nuit-là, j'eus tout à coup une conviction intérieure intense que je devais, cette fois, lui parler de Dieu.

Je la trouvai, comme je m'y attendais, en proie à des troubles nerveux aigus : contracture intense et douloureuse d'une jambe. Comme d'habitude, je lui administrai un calmant et des paroles rassurantes sur son état. Et puis,

je la questionnai sur les événements de la journée précédente, sur ses soucis ou ses conflits éventuels. Elle se montrait très peu portée aux confidences. L'entretien était lourd et sonnait creux. Je pensais tout le temps en moi-même à l'ordre précis que j'avais reçu de Dieu en m'habillant.

Je m'efforçai alors, par des phrases entortillées, d'amener la conversation sur le terrain religieux. Je parlais, d'une façon très compliquée et embarrassée, des « aspects profonds de la vie » ou des « valeurs spirituelles ». Je n'étais aucunement satisfait de moi-même, et je sentais bien que tout ce verbiage ne portait pas. Alors, tout au fond de mon cœur, je sentis un appel clair. Il me semblait que Dieu me reprochait de ne pas lui obéir. Et ce reproche pouvait s'exprimer par cette phrase : « Je ne t'ai pas demandé de parler de religion, mais de Dieu. »

Aussi, brusquement, je changeai de langage. Je quittai toutes mes phrases abstraites et je parlai à ma malade de Dieu, de Jésus-Christ, de l'expérience personnelle que j'ai faite de Jésus-Christ et de la conviction que j'ai qu'il a une réponse à tous les problèmes des hommes.

Dans le silence de la nuit, nous avons parlé à cœur ouvert pendant plus de deux heures. Ensuite, Antoinette me dit : « J'aimerais que vous alliez à la cuisine où est mon ami, et que vous parliez de tout cela avec lui. » Là, la même hésitation me retint, de nouveau, et j'eus la même peine à passer du plan des abstractions religieuses à celui du témoignage direct et simple...

Quelques jours plus tard, Antoinette revint à ma consultation. Consultation banale, où ni l'un ni l'autre ne fîmes la moindre allusion à nos entretiens de la nuit. Mais, brusquement, sur le pas de la porte, au moment où elle prenait congé, Antoinette se retourna vers moi et me dit : « A propos, j'ai décidé de suivre le chemin dont vous m'avez parlé, j'ai rompu avec mon ami qui me poussait à la vie que vous savez, je me suis réconciliée avec mon mari qui est revenu à la maison, et je suis heureuse. »

Et quand je retournai chez Antoinette, je retrouvai son intérieur transformé, propre et coquet, arrangé avec un goût raffiné...

CHAPITRE XVII

LA CONFESSION

Un de mes amis, très tourmenté intérieurement, était allé voir un jeune homme. Ils passèrent presque toute la nuit à causer. Mon ami lui dit : « J'ai tellement de problèmes à résoudre. » Et le jeune homme lui répondit : « Il n'y a pas de problèmes. Il n'y a que des péchés. »

Si je me penche loyalement sur moi-même, et sur le drame humain que ma vocation de médecin me permet d'approcher jour après jour, je vois bien qu'au fond de tous les « problèmes de vie » il y a tout simplement le péché.

C'est pour se cacher à lui-même son propre péché que l'homme a accueilli avec un tel empressement une certaine science positiviste qui nie le péché. « Qu'il y ait un bien et qu'il y ait un mal, c'est ce qu'on ne veut plus savoir... Aux principes rigoureux, on substitue des explications psychologiques. Le péché est rejeté parmi les conceptions périmées qu'un siècle d'intelligence se doit d'enterrer [1]... »

Singulière situation, donc, que celle de notre époque «qui se rue au péché, qui en subit l'attrait et qui pourtant le nie avec passion » [2], qui l'exploite comme une « affaire » [3], au risque de compromettre la santé publique plus que toute autre cause.

Le rationalisme cartésien a cru atteindre l'objectivité absolue en rejetant résolument tout jugement de valeur, en ne connaissant que des faits, des causes et des effets et en s'interdisant, *a priori,* tout jugement moral. Or, voici, tout *a priori* est un manque d'objectivité. Le drame moral de l'homme domine à tel point le problème de l'homme, qu'en s'interdisant d'y toucher, la science s'est écartée de la vie. Elle construit des systèmes, satisfaisants à la raison, mais impuissants à répondre aux vraies angoisses de l'homme qu'elle abandonne à son combat intérieur où il est toujours vaincu.

[1] *L'homme et le péché.* Coll. « Présences », p. 1, Paris, Plon.
[2] JACQUES CHEVALIER. *Le sens du péché,* p. 107.
[3] P.H. SIMON. *Le péché est une affaire,* p. 185.

Le cartésianisme a opéré une séparation fondamentale du spirituel et du matériel, et c'est de cette séparation que le monde moderne est malade. Parce que dans l'œuvre de Dieu, le spirituel et le matériel ne sont qu'un.

A vrai dire, si la science a nié le péché, elle a eu, à cela, de bonnes raisons. En appelant « malades » des âmes que les théologiens appelaient « pécheurs », elle a voulu les libérer du poids intolérable sous lequel une certaine hypocrisie sociale les écrasait en colorant ce mot de « péché » d'un tout autre sens que celui de l'Évangile.

Mauriac, interviewé sur « la médecine et la vie » montre bien que si la médecine nie le péché, c'est seulement pour apprendre à comprendre les hommes, à avoir pitié d'eux et à ne pas les condamner, autrement dit, à retrouver l'attitude du Christ vis-à-vis du péché. Et il ajoute : « Oui, il serait bon que les théologiens fussent médecins... Ce qui est encore plus important, c'est que Dieu soit médecin. [1] »

L'attitude du Christ vis-à-vis de ce problème des liens entre le péché et la maladie est tout à fait claire. Tout d'abord, il affirme ces liens quand il dit au paralytique, avant de le guérir : « Tes péchés te sont pardonnes. [2] » Il marque que son pouvoir de pardonner les péchés et celui de guérir les malades sont deux aspects différents d'un même ministère. Cette unité entre son action spirituelle et son action médicale éclate à toutes les pages de l'Évangile.

Mais, d'autre part, quand ses disciples, à propos de l'aveugle-né [3] ou des victimes de la chute de la tour de Siloé [4] veulent l'entraîner à formuler théologiquement, si j'ose dire, ce lien entre le péché et les souffrances des hommes, il s'y refuse catégoriquement. Visiblement, il veut éviter que le lien que tout son ministère affirme exister entre le péché et la maladie ne puisse servir à l'hypocrisie des hommes, qui condamneraient les malades comme étant de plus grands pécheurs.

Mais il ajoute aussitôt : « Vous périrez tous ainsi, si vous ne vous repentez pas. » Il ramène ainsi ses disciples à leur propre péché.

[1] MAURIAC. *La médecine et la vie.* « Le Temps médical », mars 1939.
[2] St Matthieu 9. 2.
[3] St Jean 9. 3.
[4] St Luc 13.4.

Ainsi, le Christ appelle l'homme à mieux reconnaître son péché à l'occasion des maux qui frappent l'humanité, mais non à en déduire un jugement porté sur le péché d'autrui.

La pratique du ministère chrétien vient constamment confirmer cette double vérité, qui n'est contradictoire qu'à notre rationalisme. Aussitôt que, d'une part, il se glisse dans notre cœur le moindre esprit de jugement à l'égard d'un malade, nous dressons par ce jugement une barrière entre lui et nous, et nous ne pouvons plus l'aider malgré tous nos efforts et tout notre amour. Mais, en même temps, si, par notre doctrine médicale, nous nions le péché et encourageons par là le malade à fermer les yeux sur son péché pour s'en excuser à cause de la maladie, nous l'empêchons de trouver la libération. Car la libération ne vient que par l'humiliation.

En effet, en niant le péché, en donnant à entendre qu'un défaut de caractère est dû à un mauvais fonctionnement d'une glande endocrine, ou en appelant « complexe psychologique » telle tentation impure, la science détruit en l'homme le sens de la responsabilité morale. L'état actuel du monde montre où cela conduit.

Voici quelques lignes de Frank Abauzit qui me paraissent établir avec clarté ce rapport entre le sens de la responsabilité morale et l'explication rationnelle des faits [1].

« J'ai été chargé d'accompagner un tout jeune enfant à la promenade. Nous suivions une rue assez fréquentée; le petit bonhomme trottine devant moi et souvent vient me donner la main. Tout à coup, j'entends un chien qui aboie, puis un cri perçant, puis un brouhaha... A ce moment précis, j'observais une personne dont la présence m'intriguait; très préoccupé de cette vue, je n'ai pas tourné les yeux tout de suite vers l'enfant qui, effrayé par le chien, s'est précipité de l'autre côté de la rue; dans sa course folle, il est renversé par une auto. Pour juger de ce fait, deux méthodes s'offrent à moi, la méthode scientifique et la méthode morale. Je puis rechercher toutes les causes de l'accident, l'apparition du chien, la nervosité de l'enfant, la présence mystérieuse qui m'a subjugué, la maladresse du chauffeur, la vitesse de sa machine, etc... C'est le point de vue scientifique. Ou bien, je puis me dire simplement : C'est ma faute; cet enfant a été blessé à cause de ma

[1] Discours prononcé au Lycée de Valence.

négligence. C'est le point de vue moral.

» Le point de vue moral consiste à sentir sa responsabilité et à bravement en accepter la charge, à se reconnaître coupable dès qu'on est pour quelque chose dans un événement malheureux, et à ne jamais se décharger sur les autres d'une parcelle de cette responsabilité. L'homme léger, l'homme immoral (hélas ! nous avons tous une tendance à l'être) est celui qui se dira: «Les parents de cet enfant l'ont mal élevé; pourquoi a-t-il quitté ma main ? voyez comme il s'est enfui, comme il était peu docile ! Le propriétaire de ce chien n'aurait jamais dû le laisser errer dans la rue. Ce chauffeur est un criminel : il a écrasé un enfant ! » Eh bien non ! l'homme sincère, l'homme moral se dira tout simplement : *ego adsum qui feci;* c'est moi qui suis coupable. Toutes les autres causes lui paraissent presque négligeables, car elles ne dépendent pas de lui. Il est à ses propres yeux la véritable cause du malheur qui vient d'arriver. »

Il y a ainsi, pour envisager tout problème de vie, deux points de vue qui sont vrais tous les deux : celui de l'explication scientifique et celui de la responsabilité morale. C'est notre logique qui veut les opposer l'un à l'autre, alors que la responsabilité morale ne nie pas plus l'explication scientifique que celle-ci ne peut nier la responsabilité morale.

Or, ce sens de la responsabilité morale est le chemin de toute expérience spirituelle véritable. Pratiquement, nous rencontrons dans nos entretiens deux attitudes : les uns nous racontent ce dont ils sont victimes, tous les malheurs dont ils sont frappés injustement par la faute de leurs parents, de leur entourage, des circonstances ou des microbes. Les autres nous parlent spontanément de ce dont ils sont coupables, de leur propre responsabilité dans les malheurs qui les atteignent. C'est la distance qu'il y a entre les confidences et la confession. Or, seuls ceux qui passent par une conviction de péché trouvent une solution spirituelle à leurs tourments, même si leur vie reste encore chargée de mille souffrances.

Je me souviens, quand j'étais plus jeune, de ma révolte devant la « confession des péchés » de Calvin qu'on lit dans notre liturgie : « nés dans la corruption... » Cela tenait simplement au fait que, malgré mon désir sincère de vivre la vie chrétienne, je n'avais pas connu encore la vraie conviction de péché. Je l'ai connue le jour où j'ai rencontré des chrétiens qui m'ont parlé de leur propre péché, de leur propre expérience

et de leur propre communion avec le Christ.

C'est dans la méditation, en face des exigences morales de l'Évangile et dans la pénétrante présence du Christ, que nous mesurons notre péché et que nous comprenons le rôle fondamental qu'il joue dans notre vie.

La cure d'âme consiste à conduire les âmes au contact du Christ. Hors de cela, tous nos efforts sont incomplets, nos résultats indécis. La conviction de péché ne se communique pas.

Ce n'est que dans cette expérience profonde du péché, faite dans le tête-à-tête avec Dieu, que se fonde un vrai ministère chrétien. « Veux-tu savoir, écrit saint François d'Assise, pourquoi ils viennent tous à moi ? Veux-tu savoir pourquoi le monde entier court derrière moi ? Car je l'ai appris, moi, du Dieu Tout-Puissant, dont les yeux voient le bien et le mal sur la terre entière. Eh bien ! c'est parce que ces yeux très saints n'ont trouvé nulle part un plus grand pécheur que moi, plus pauvre et plus pitoyable; c'est parce que sur toute la terre, Dieu n'a pas rencontré de créature plus misérable, pour accomplir par elle l'œuvre merveilleuse qu'il veut accomplir. »

La science ne s'acquiert pas que par l'intelligence et c'est pourquoi N. J. Mathieu écrit de ce « sentiment de culpabilité et du péché » qu'il est la « forme supérieure de la connaissance » [1].

En niant le péché et la responsabilité morale, la science a perdu le sens du drame intérieur de l'homme. Le grand mérite de Freud me paraît être de l'avoir remis en lumière.

A l'heure où Freud a fait part au monde de ses premières expériences, la notion même que des troubles psychiques peuvent être dus à un conflit intra-psychique était à peu près perdue. La vision organiciste de la psychiatrie l'avait conduite à des conceptions extraordinairement simplistes sur l'âme humaine. Mais, si la réalité fondamentale des conflits intra-psychiques a pu être à ce point méconnue, c'est la faute des chrétiens, car l'Évangile montre à toutes les pages ce drame de l'homme en conflit avec lui-même. Au schéma psychasthénique de Janet, selon lequel le malade a des conflits intérieurs parce qu'il est malade (déficit primitif), Freud a substitué son schéma selon lequel le malade est malade à cause de

[1] *L'homme et le péché.* Coll. « Présences ». Paris, Plon. N. J. MATHIEU. *L'appel de l'abîme,* p. 294.

son conflit intérieur. Et ce conflit intérieur de Freud n'est pas autre chose que ce que la Bible appelle le conflit du péché, que saint Paul décrit dans l'épître aux Romains. C'est ce qui fait de Freud, à bien des égards, un allié paradoxal du christianisme. Pour Janet, le fait fondamental est une insuffisance de force, tandis que pour Freud, il est une force contraire. Et cette force contraire, cette puissance du mal, le christianisme y croit, il la personnifie même, il l'appelle Satan. C'est en considérant combien le Christ a pris Satan au sérieux, a mesuré sa puissance, que nous mesurons nous aussi, à sa juste gravité, le drame humain du péché.

J'ai eu la curiosité de relire les 260 cas cliniques que cite Freud dans son livre sur la Psychopathologie de la vie quotidienne. Tous, sans exception, se rattachent à l'un des quatre aspects du péché que décrit le Sermon sur la montagne : 57 relèvent de la malhonnêteté; 39 de l'impureté; 122 de la préoccupation de soi; et 42 du manque d'amour. On remarquera que dans ce tableau, contrairement à ce qu'on aurait attendu de Freud, le plus petit nombre de cas concerne l'impureté.

On comprendra dès lors que je prétende que Freud confirme la doctrine chrétienne, puisqu'il montre que tous les conflits psychologiques des hommes tiennent à une violation des exigences du Christ.

On ne peut lire ces pages sans reconnaître combien d'arrière-pensées secrètes se cachent derrière notre langage composé. Freud donne une démonstration détaillée et concrète de la malhonnêteté foncière de l'homme.

La crainte si fréquente du psychiatre, c'est la crainte qu'on éprouve devant l'homme qui déjoue nos petits mensonges. A la lumière que la psychanalyse a jetée sur le cœur humain, on peut bien défier tout homme de passer un seul jour sans mentir, même s'il ne dit pas un mot. On l'aide aussi à mesurer la fatalité du déterminisme du péché, car un mensonge en entraîne un autre, qu'un autre encore veut couvrir. En sorte que la seule réponse est l'exigence absolue d'honnêteté du Christ.

La loyauté de Freud, c'est de ne pas avoir dénoncé ces péchés chez les autres seulement, mais de les avoir reconnus en lui-même. À la page 115 de l'ouvrage cité, il parle d'un lapsus qui lui a révélé à lui-même le « petit mensonge » qu'il confesse. A la page 256, après avoir raconté l'aveu qu'il a fait à l'un de ses malades d'un mensonge par lequel il cherchait à sauvegarder son autorité, il ajoute : « Il fallait être franc; ayant si souvent reproché à mon malade ses propres actions symptomatiques, je ne pouvais sauver mon autorité qu'en usant de sincérité et en lui avouant

sans ambages les motifs cachés de mes préventions contre son voyage. On est étonné de constater que le penchant à la vérité est beaucoup plus fort qu'on n'est porté à le croire. Il faut peut-être voir une conséquence de mes occupations psychanalytiques dans le fait que je suis devenu presque incapable de mentir. »

C'est exactement l'expérience du chrétien qui, à la lumière de l'Évangile, discerne sa malhonnêteté avec une acuité toujours plus vive, devient sans cesse plus exigeant de lui-même sur ce sujet, tout en sentant toujours davantage combien il est malhonnête.

Et que dire de ce que Freud a révélé du rôle que joue l'impureté dans nos vies ? Il faut bien avouer que l'hostilité qui a accueilli ses travaux dans les milieux religieux, tient pour une bonne part à la perspicacité avec laquelle il révélait l'immensité d'impureté du cœur que cachaient les apparences morales des gens d'Église. Mais, avant lui, le Christ avait parlé des « sépulcres blanchis » [1] . Autrefois, m'écrit un jeune homme qui a consacré sa vie au Christ, je pouvais attribuer le 30 % environ de mes pensées à l'impureté (projet d'impureté en voyant des femmes, spécialement); cela me poursuivait même dans mes rêves, ce qui m'empêchait d'avoir de bonnes nuits. J'employais une grande partie de mon énergie à lutter contre ces pensées et rester pur en acte, mais cela m'épuisait.

» Avec le changement qui est intervenu dans ma vie, cela a disparu, et maintenant, mon esprit est libre. Au point de vue purement intellectuel, j'ai un rendement de pensée infiniment supérieur. Le changement le plus fondamental a été d'employer toutes les énergies sexuelles sur un autre plan et cela a renforcé énormément l'efficience de ma vie. »

On aura remarqué que dans le tableau que j'ai donné des cas de Freud, le plus grand nombre relèvent d'entorses à l'abnégation absolue que réclame l'Évangile. Notre cœur est plein de toutes ces préoccupations de nous-mêmes, de ces peurs, de ces ambitions secrètes, de ces jalousies, de ces égoïsmes et de ces révoltes que trahissent sans cesse nos comportements, aux yeux de qui sait bien observer les hommes. Et particulièrement cette revendication d'affection et ces sentiments d'infériorité qui troublent si profondément nos rapports avec nos proches.

[1] St Matthieu 23. 27

Le péché, c'est tout ce qui nous sépare de Dieu et tout ce qui nous sépare des hommes. Et si nous cessons d'être vagues et de parler du « prochain » en général pour penser en particulier à notre femme, à notre mari, à nos parents ou à nos enfants, à notre patron ou à notre concurrent, ou à notre meilleur ami, ou à tel homme politique ou à tel adversaire social, nous mesurons la distance qui nous sépare de l'amour absolu réclamé par l'Évangile.

La pratique de la cure d'âme chrétienne conduit donc aux mêmes découvertes que l'investigation psychanalytique. L'âme humaine, telle que se la représentait saint Paul est bien celle qu'a décrite Freud.

Aussi a-t-on pu dire qu'il avait fallu inventer la psychanalyse pour suppléer à la carence de l'Église dans le soin des âmes. Cette carence est surtout grave dans les pays protestants où la pratique de la confession individuelle — contrairement aux recommandations de Calvin [1] — est très peu répandue. Le protestantisme, avec sa tendance intellectuelle, enseignante, a cultivé trop exclusivement la prédication, l'action collective. Je crois que, pour être fidèle à sa mission, il doit retrouver le sens de la cure d'âme individuelle. Les semailles se font à la volée, et c'est ainsi que l'on sème la Parole de Dieu. Mais pour trouver un terrain favorable, la semence doit tomber dans une terre labourée. Et le labourage ne se fait que dans le tête-à-tête de deux âmes.

Mais j'ai été souvent étonné, également, du grand nombre de catholiques, qui, habitués à la pratique de la confession, trop habitués peut-être à une pratique superficielle, trouvaient dans la cure d'âme, telle qu'on m'a appris à la pratiquer, une libération qu'ils n'avaient jamais connue. Ils reconnaissaient, en se recueillant avec moi, des fautes secrètes qu'ils n'avaient jamais eu l'idée de confesser devant le prêtre. Ils trouvaient aussi, dans la confession à un laïc, une humiliation, une «porte étroite», qu'ils n'avaient pas plus connue au confessionnal que tant de protestants dans la confession secrète à Dieu seul.

Voici une malade que nous appellerons Violaine. Elle a travaillé dans les missions. A son retour, elle s'attendait à être accueillie avec chaleur par sa famille qu'elle avait honorée par son dévouement à la Mission. Sa déception a été grande de trouver une famille dont les

[1] JEAN CALVIN, *Institution de la religion chrétienne.* 3.4. 12.

habitudes étaient prises et que son retour dérangeait plutôt. Son frère, marié, se plaisait dans sa belle-famille et y entraînait sa mère.

Déçue, Violaine prit une attitude absolument critique à leur égard, pleine d'amertume. On l'envoya dans une clinique psychothérapique. Après quelques mois, elle se décida à suivre une cure psychanalytique. La cure dura trois ans, l'éclaira sur les mécanismes psychologiques de son enfance, mais sans apporter de solution à sa détresse morale. Une seconde cure analytique, à l'étranger, n'eut guère plus de succès. Le temps fit son œuvre. Elle reprit quelque activité, mais sans retrouver la joie et la stabilité nerveuse.

Or, un jour, après avoir parlé à des chrétiens, et invitée par eux à se recueillir sincèrement devant Dieu, elle comprit tout à coup que toute sa vie était bloquée par un péché : sa préoccupation d'elle-même, sa revendication d'affection à l'égard de son frère et de sa mère. Elle alla leur en demander pardon et se sentit aussitôt libérée.

Je ne prétends pas, bien entendu, contester l'efficacité, dans bien des cas, de la psychanalyse. Je soutiens seulement que le recueillement, bien pratiqué, peut donner des résultats tout à fait comparables à ceux de la psychanalyse et peut y conduire plus rapidement. J'ai vu bien d'autres malades, qui avaient suivi de longues cures psychanalytiques, retrouver à leur premier recueillement des souvenirs refoulés de la plus grande importance et qui n'avaient jamais surgi dans le champ de la conscience au cours de l'analyse.

Voici une malade qui s'est ouverte à moi d'une façon très complète. Appelons-la Catherine.

Un jour, elle est venue chez moi, sans rien savoir de moi, ni de mes convictions spirituelles. D'abord, je refusai de la recevoir, car elle était en traitement auprès d'un psychiatre qui la soignait avec dévouement. Mais elle s'obstina et s'entendit elle-même avec son médecin.

Je lui dis alors que je n'étais pas un spécialiste comme mon confrère, mais que, si elle voulait que je l'aide à mettre de l'ordre dans la vie spirituelle, j'avais quelque expérience de cela. Et j'ajoutai : «Peut-être que si votre vie spirituelle est en ordre, votre âme et votre corps se porteront mieux. »

La première condition pour mettre ordre à sa vie spirituelle, c'est de devenir absolument honnête avec soi-même, et l'on ne peut être

absolument honnête avec soi-même qu'en se plaçant devant Dieu.

Aussi, dès la première consultation, Catherine prépara dans le recueillement ce qu'elle avait à m'apporter.

Je lui expliquai qu'il suffit, pour voir clair en soi, de demander à Dieu de nous montrer tout ce qui, dans notre vie, est contraire à ses exigences, et de noter, dans le recueillement, tout ce qui nous vient à l'esprit à ce propos.

C'est une expérience que chacun peut faire aisément. Je n'ai jamais vu personne la tenter loyalement sans ressentir une réelle conviction de péché et connaître une victoire spirituelle. J'ai vu des personnes, la première fois qu'elles tentaient l'expérience, m'apporter un cahier entier tout rempli de fautes inavouées : mensonges de mots ou d'attitudes, duplicité, tromperies, fraudes de douane, d'impôts, de comptes de ménage, pensées, gestes ou regards impurs, susceptibilités, jalousies, révoltes, peurs, rancunes, ambitions, rivalités, hostilités, haines.

C'est ainsi que Catherine, se plaçant d'emblée avec moi sur le terrain de la confession chrétienne, s'ouvrit d'une façon concrète. J'insiste sur ce dernier terme, car ce sont les détails précis qu'il nous coûte le plus d'apporter au grand jour et qui seuls assurent à la confession son efficacité.

Un climat de vraie transparence était trouvé, entre Catherine et moi, qui devait lui permettre d'explorer l'inextricable maquis psychologique dans lequel elle était plongée. Ce n'était pas facile : elle présentait de telles tendances au négativisme qu'il me fallait parfois, au début, attendre une demi-heure avant qu'elle pût prononcer un mot. Elle se réfugiait dans des attitudes hébéphréniques, se bloquait à la moindre impatience, au moindre reproche, avait perdu tout naturel et présentait des troubles fonctionnels liés à ses complexes psychologiques graves.

Je me suis toujours abstenu, avec Catherine, de toute technique psychanalytique proprement dite. Le recueillement et la confession ont fait surgir, un à un, dans le champ de la conscience, mille souvenirs refoulés. En un mot, nous sommes toujours restés sur le terrain de la cure d'âme chrétienne.

Malgré cela, les découvertes analytiques auxquelles elle conduisait présentait un tel intérêt psychologique qu'en moi le psychologue prenait peu à peu le pas sur le directeur spirituel. Récemment, elle m'a

montré mon erreur, et rappelé le temps où elle était devant moi comme une âme devant une âme et non comme un « cas » devant son médecin. Elle sentait le besoin de retrouver le terrain spirituel pour apporter une confession plus profonde encore, sans craindre qu'elle soit l'objet de mon intérêt psychologique plutôt que religieux.

Et chaque fois que nous avons repris ainsi le chemin de la vraie confession, au lieu de nous perdre dans des subtilités intéressantes mais inépuisables, nous avons touché les points capitaux qui la conduisaient aux vraies libérations. Tout changeait en elle, son écriture, sa physionomie, sa démarche, son regard. Elle se recueillait toujours mieux et se déchargeait de tout son fardeau négatif : péché, peurs, imaginations fantastiques, phrases perfides qu'un autre elle-même paraissait murmurer en elle-même pour l'arrêter dans sa marche. Il y a en chacun de nous comme un écho négatif qui, à chacune de nos pensées inspirées, répond par une insinuation de doute et ce n'est que devant Dieu que nous pouvons y démêler notre vrai nous-même. Un jour, Catherine m'écrivait : « Vous déchirerez ma lettre, parce que tout ce que j'écris, c'est le mal qui est dans mon âme. » Mais si nos entretiens étaient remplis surtout de cette décharge des déchets de son cœur, les victoires se succédaient dans sa vie : elle s'ouvrait, retrouvait une attitude naturelle, recommençait à parler, surmontait sa timidité, reprenait confiance en elle-même et conscience de sa vocation spirituelle, devenait une force pour d'autres âmes.

Ainsi, la confession chrétienne conduit-elle aux mêmes libérations psychologiques que les meilleures cures psychanalytiques. A l'heure où j'écris ces lignes, je repasse dans mon cœur la consultation que m'a demandée aujourd'hui une sœur de charité que nous appellerons Florence. Elle m'a été envoyée par sa supérieure.

D'emblée, elle m'avoua son embarras, ne sachant par quel bout entamer les problèmes qu'elle m'apportait. Nous avons donc commencé par une conversation banale sur son travail. Elle est scrupuleuse, timide, sombre, se tourmente à propos de tout et de sa tâche, qu'elle accomplit trop lentement. A son tour, cet état est le sujet de nouvelles inquiétudes, car elle se reproche d'être un mauvais témoin du Christ par une vie si peu joyeuse. Alors, elle doute de sa vocation, et ce doute brise le dernier ressort positif qui pourrait la soutenir : cercle vicieux de pensées négatives qui en font une malade.

Déjà, une fois ses supérieurs l'ont déplacée dans un autre service, sans lui procurer d'amélioration sensible.

Je parle à peine. Son récit remonte peu à peu aux sources de sa vocation, puis à ses souvenirs d'enfance, à la mort prématurée de sa mère, aux barrières morales qui l'ont séparée de son père. Puis, tout à coup, elle s'engage plus profond encore. Tandis que je prie silencieusement, elle raconte de terribles chocs affectifs de l'enfance, qui ont pesé toute sa vie sur son âme. Je ne puis naturellement, les rappeler ici, mais ce que je veux montrer, c'est qu'ils sont de l'ordre des souvenirs refoulés que la technique psychanalytique permet parfois d'amener au grand jour, mais jamais aussi rapidement.

Quand j'ai remercié Florence de la confiance qu'elle m'avait témoignée par une telle franchise, elle m'a répondu simplement que ce qui l'avait rendue possible, c'était de s'être placée avec moi sous le regard de Dieu.

Je lui proposai alors de prier, pour apporter tout ce passé à la Croix. Mais elle n'osait prier à haute voix, et c'était même là un grand obstacle à son ministère chrétien. Après quelques minutes de silence, elle trouva pourtant le courage d'accomplir ce second pas décisif, et elle quittait, rayonnante, mon cabinet, ne doutant plus de sa vocation.

Il y a des barrières psychologiques formidables à la vraie confession. Il faut se méfier des confessions faciles. Une confession authentique est toujours un rude combat, qui éprouve souvent le confesseur autant que le confessé. Je me souviens d'en avoir été malade. Ce sont ces barrières que Freud a appelées la « censure ».

Pour vaincre les résistances de la censure, certains analystes ont été conduits à nier le péché : pour mettre leur malade à l'aise, ils l'assuraient qu'il peut évoquer n'importe lequel de ses souvenirs, de ses gestes, de ses sentiments, de ses associations d'idées sans craindre de s'exposer par là à un jugement moral.

En fait, à cette négation doctrinaire du péché, s'ajoute un impondérable : l'attitude compréhensive, patiente, libre de tout formalisme, que l'analyste observe à l'égard de son malade et qui contribue sans doute bien plus à le mettre en confiance que cette neutralité morale théorique.

Mais le christianisme a exprimé depuis vingt siècles une autre

méthode pour renverser les résistances de la censure et créer la confiance. Loin de nier le péché, il l'appelle par son nom. Mais il montre en même temps que, si Dieu a horreur du péché caché, il accueille par contre toujours favorablement la confession du pécheur qui se repent. Celui-ci est sûr de trouver au pied de la Croix cet affranchissement de tout jugement formaliste que le psychanalyste s'efforce de réaliser.

Quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'il y a en réalité deux « censures ». L'une, mise en lumière par les analystes, s'oppose au retour dans le champ de la conscience d'un souvenir refoulé; l'autre s'oppose à la confession de ce souvenir devant un tiers. Freud lui-même me paraît d'ailleurs avoir fait allusion à cette double censure quand il parle de motifs « inconnus et inavoués »[1]. C'est à la première censure que l'on doit ces étonnantes lacunes que nous constatons souvent dans les anamnèses de nos malades, qui, sincèrement, oublient des faits capitaux de leur vie. Mais ce n'est qu'à la victoire sur la seconde, celle de la confession, que se rattachent les libérations véritables. Il y a d'ailleurs un lien étroit entre les deux censures. Dès qu'une âme trouve le courage de confesser devant un tiers tout le contenu du champ de sa conscience, elle voit remonter dans ce champ d'autres souvenirs qui en avaient été refoulés. Et c'est ainsi que la pratique continue du recueillement et de la confession entraîne une extension progressive du champ de la conscience. On sait que cette extension constitue précisément le traitement des névroses selon les définitions de Freud.

Mais combien de pasteurs en sont venus à appeler cure d'âme de vagues visites, remplies par des entretiens de contact, sur des sujets banaux, ou par quelques paroles de consolation, d'exhortation morale, d'enseignement biblique ou de théologie ! Combien de pasteurs m'ont avoué être embarrassés pour passer de ce terrain superficiel à celui de la vraie cure d'âme, qui aborde toujours le sujet du péché concret et conduit à une expérience décisive de libération.

Pour vaincre les résistances de la censure, il faut un vrai climat de confiance. Et rien n'est plus propre à établir ce climat que la communion qui s'établit entre deux âmes qui se placent ensemble devant Dieu.

Souvent une femme me dit : « Je ne peux plus faire confiance à mon

[1] FREUD. *Psychopathologie de la vie quotidienne,* p. 177.

mari, car il m'a trop souvent menti. » La confiance dont il s'agit là, cette confiance purement humaine, qui serait conditionnée par la loyauté d'autrui, est une pure utopie. Il n'est personne qui ne mente chaque jour, aussi cette confiance-là ne peut-elle qu'être déçue. Et ce qui est grave, c'est que toute méfiance à notre égard nous incite à louvoyer davantage. Il s'établit ainsi un cercle vicieux psychologique : l'épouse n'a plus confiance parce que le mari ment, et le mari ment davantage parce qu'il ne se sent pas en confiance. En fait, ce cercle vicieux ravage les familles, les bureaux et tous les rapports sociaux. Il est la source de la crise de confiance du monde. Partout, la méfiance engendre la malhonnêteté, et la malhonnêteté entretient la méfiance.

Mais il est une autre qualité de confiance, celle qui vient de Dieu, qui rompt ce cercle vicieux, et se donne aux autres pour les aider.

Je connais une vieille demoiselle, qui a consacré sa vie à une œuvre d'évangélisation. Pendant cinquante ans au moins, elle a exercé une influence décisive sur des générations de jeunes gens. Elle m'a raconté cette petite histoire : un jour, quelqu'un est venu lui demander si elle voulait bien s'occuper d'un petit garçon. Ce garçon avait un terrible défaut : celui de voler. On avait tout essayé pour le corriger, les punitions, les promesses aussi, et la douceur. On l'avait confié à des éducateurs distingués; des œuvres s'en étaient occupées; rien n'y faisait, il volait toujours. C'était plus fort que lui. La vieille demoiselle dit : « Envoyez-le moi, j'essayerai de faire ce que je pourrai. » Quelques jours après, le petit garçon se présente à la porte. Il sonne, et notre demoiselle lui ouvre elle-même. Elle lui dit: «Eh ! tu tombes bien, j'ai justement besoin de monnaie. Veux-tu vite aller à la poste pour changer ce billet de cent francs ? Tu me rendras service. » Un quart d'heure plus tard, le petit garçon revenait avec toute sa monnaie, mais aussi avec un visage illuminé. Il était transformé; pour la première fois, quelqu'un lui avait vraiment fait confiance. Il est devenu un chrétien, qui a amené beaucoup d'autres âmes au Christ.

Tout homme a un besoin immense de confiance. Les plus forts d'entre nous seraient brisés dans leur élan s'ils sentaient ceux auxquels ils tiennent le plus leur retirer leur confiance. En fait, chez un grand nombre de nos nerveux, nous nous apercevons que le facteur principal de leurs désordres psychologiques a été, à l'origine, le sentiment qu'ils ont eu que leurs parents ne leur faisaient pas confiance.

Inversement, rien n'est plus propre à créer la confiance que la franchise. Si je descends du piédestal de science et d'autorité morale sur lequel le malade me met, si je me présente à lui en « homme », lui parle honnêtement de mes difficultés, de mes défaites, de mon péché, je l'aide plus que par tous mes conseils à vaincre les résistances de sa propre censure et à se montrer tel qu'il est.

« J'ai été complètement guérie, m'écrit une vieille dame, d'accès de mélancolie allant jusqu'au désir de suicide, qui revenaient périodiquement et presque toujours sans cause apparente... Depuis que j'ai confessé à qui de droit une lourde faute, ces états ne sont plus jamais revenus... »

Il y a, certes une euphorie que procure le sentiment de victoire spirituelle. Mais les expériences religieuses n'agissent pas seulement par euphorie. Passé le premier enthousiasme, elles continuent à porter leurs fruits pour l'équilibre nerveux par les effets concrets qu'elles ont dans les vies. Lorsqu'elles ont entraîné l'aveu d'une faute grave, conduit à des réconciliations et mis fin à des indisciplines morales, il serait puéril d'attribuer leur effet à une simple autosuggestion euphorique.

Je viens de souligner le cercle vicieux de la méfiance; plus haut, j'en avais relevé d'autres, celui de la perte du naturel, celui de la peur. Plus j'étudie l'homme et la médecine, plus cette notion des cercles vicieux me paraît importante pour comprendre la genèse des états pathologiques. J'ai insisté sur les enchaînements réciproques entre le physique et le moral. De pareils enchaînements jouent un rôle plus grand encore dans l'évolution des états nerveux. Car le système nerveux est un système qui s'influence lui-même : sa constitution réagit sur son fonctionnement, et son fonctionnement sur sa constitution. Tous les états nerveux, physiques ou psychiques, bons ou mauvais, tendent sans cesse à s'accentuer. Ainsi on rencontre peu de caractères « moyens » parmi les vieillards : ou bien ils atteignent une sérénité sublime, ou bien ils tombent dans un égoïsme tyrannique et amer. Un névrosé a commencé par être un « petit nerveux », un simple émotif, mais son émotivité, dont il avait honte, et qu'il voulait cacher, l'a conduit à prendre vis-à-vis de son entourage une attitude fausse. Celle-ci a aggravé son émotivité. C'est la genèse du trac : à la suite d'une défaillance, la peur de nouvelles fautes s'installe. On joue moins bien parce qu'on a

le trac. Et l'on a le trac parce qu'on joue moins bien.

C'est la genèse des tics, des bégaiements. Le fait que le bégaiement augmente quand le sujet parle devant telle personne qui lui en impose, ou suivant le thème de la conversation, montre le rôle de ses préoccupations intérieures.

Beaucoup d'insomnies tenaces résultent d'un cercle vicieux. Un sujet a moins bien dormi un temps, pour cause occasionnelle physique ou morale. Il s'est mis à lire, a perdu l'habitude du sommeil. Il a commencé à prendre des narcotiques et ne peut plus s'en passer. Il a surtout peur de ne pas pouvoir dormir et cette peur l'empêche de dormir.

Un dimanche matin, de bonne heure, ma femme me pria de sortir le chien. Je le fis, mais en protestant intérieurement : revendication de mon droit au sommeil le dimanche matin ! Pitié de moi-même d'avoir à me lever. Je me recouche en agitant mes pensées négatives. Résultat : impossibilité de me rendormir. Et le fait que je ne peux plus me rendormir alimente mon cercle de pensées négatives et de revendications. Tout à coup je me rends compte que ce qui m'empêche de me rendormir ce n'est pas ma promenade matinale, mais les pensées de revendication que j'ai laissées se développer dans mon cœur à son propos. Je vois que je me serais déjà rendormi depuis longtemps si mes propres revendications intérieures n'avaient tenu le sommeil en échec, que je suis victime de mon propre cœur et non des circonstances; et je me rendormis aussitôt.

Ainsi se constituent les états hypersensibles. Soit N la sensibilité normale, et N^x celle d'un nerveux. Celui-ci, en se comparant aux autres, a honte de sa sensibilité N^x, cherche à en voiler les manifestations au lieu de la décharger par ces manifestations émotives. Faute d'être acceptée, elle augmente, par cercle vicieux, à $N^{x.y}$ et le malade a encore plus peur de lui-même. Lorsque celui-ci se sent compris, en confiance, le cercle vicieux est rompu et le coefficient peut revenir à N^x, mais pas à N. Il doit accepter sa nature sensible sous peine de la voir s'aggraver. Or, tous les sensibles que j'ai vus avaient une attitude négative à l'égard de leur sensibilité, source pour eux de tant de souffrances. Ils ne peuvent l'accepter que quand ils y voient un talent auquel Dieu leur demande de faire porter des fruits de tact, de cœur, de finesse, de sympathie, de création artistique et d'intuition. Un de mes maîtres disait : « Les nerveux souffrent davantage dans la vie, mais ils

jouissent aussi davantage. » Dès qu'un sensible prend conscience de la vocation spéciale des sensibles dans ce monde, il peut accepter ses nerfs. Et, à défaut de la compréhension de l'entourage, il se sent compris par Dieu.

Cette incompréhension de l'entourage joue un grand rôle dans la pathogénèse des états hypersensibles. Les symptômes névrotiques de ces malades, leur fuite dans la maladie, ne sont que des réactions de protection pour échapper aux blessures que leur sensibilité ne peut supporter. Comme des fusibles électriques fondent quand l'intensité du courant est trop grande et coupent ce courant, ainsi les réactions nerveuses, même les crises hystériques, sont des décharges protectrices contre des accidents plus graves. Si l'on adopte cette conception, on devient plus compréhensif à leur égard. On cesse d'y voir une comédie.

Une de mes malades refusait obstinément, comme tout nerveux, de reconnaître que ses troubles fonctionnels fussent « nerveux ». Parfois, elle allait plus loin, et me demandait ce que c'était que l'hystérie, si elle en était atteinte... Je me réfugiai longtemps dans des réponses évasives, qui, sans être fausses, n'en étaient pas vraiment honnêtes pour autant. Je lui disais que les conceptions de l'hystérie, telles que Charcot ou Babinski les avaient exposées, étaient abandonnées, que les travaux des psychanalystes les avaient ramenées à des phénomènes qui existent peu ou prou chez tout homme... Mais un malaise planait toujours. On ne saurait dire quel mal ont fait à la médecine psychique l'expression de « maladie imaginaire », lancée par Molière, et les idées que le public a — à tort — tirées des travaux de Babinski. On peut dire qu'aujourd'hui l'expression «c'est nerveux» évoque dans tous les esprits l'idée «c'est hystérique — c'est imaginaire — c'est de la suggestion —c'est de la comédie »... Il s'attache à toutes ces expressions une nuance de mépris, une fausse idée que les malades pourraient se libérer de leurs troubles, s'ils le voulaient bien, une accusation de malhonnêteté à leur endroit, qui sont proprement une criante injustice.

Ces malades n'ont d'autre ressource pour se défendre contre les soupçons implicites que contiennent ces expressions que de nier que leurs troubles soient « nerveux », ce qui empêche leur libération.

Mais un jour s'établit entre cette malade et moi le climat spirituel qui me permit de lui dire, sans la révolter : « Oui, vos troubles sont des symptômes hystériques, et si je parle de vous à un confrère, c'est ce

diagnostic que j'emploie. »

Aussitôt, elle me dit quelle était l'origine de sa peur de l'hystérie. Elle lui avait été communiquée par sa mère, à laquelle on avait un jour, alors qu'elle était encore enfant, jeté ce mot « hystérique » comme une injure.

Et ce même diagnostic, qui avait jadis provoqué un tel refoulement chez la mère, je pouvais le prononcer, mais pour libérer la fille.

Car ce qui révolte un malade, ce n'est pas la vérité, mais la nuance de mépris, de pitié, de jugement ou de reproche qui colore cette vérité, dans la bouche de l'entourage. Et c'est cela qui déclenche chez lui la peur de guérir. C'est la même malade qui m'avait écrit un jour : « Je vous apporte ma peur de me sentir devenir normale. Il me semble que tout le monde va profiter de moi, et me brusquer... je me défends d'avance. »

Je pourrais relever bien d'autres cercles vicieux psychologiques, comme celui qui s'établit entre parents et enfants : plus une maman est nerveuse, plus son enfant est pénible, plus l'enfant est pénible, plus sa mère est nerveuse.

André Thomas a montré l'importance de ces cercles vicieux quand il écrit : « La perturbation morale se traduit par des réactions physiques et une augmentation de l'émotivité; les réactions physiques faussement interprétées du fait de suggestions multiples (d'autant plus actives que l'émotivité est accrue et le contrôle cérébral diminué) entretiennent ou même augmentent l'émotivité. Celle-ci, à son tour, favorise l'éclosion de nouvelles émotions qui accentuent les malaises physiques et ainsi de suite. [1] »

Or, pour rompre tous ces cercles vicieux, pour opérer un renversement dans ces enchaînements, il faut une force de confiance transcendantale qui jaillit d'une expérience spirituelle. Devant Dieu, dans l'atmosphère de la confiance et de la communion sincère, deux âmes échappent tout à coup à tous les liens qui déterminaient leur attitude réciproque, osent voir clair en elles-mêmes et y laisser voir clair.

[1] Cit. R. P. DE SINÉTY. *Psychopathologie et Direction,* p. 71. Paris, Beauchesne.

CHAPITRE XVIII

LE CHAMP DE LA CONSCIENCE

La notion de rétrécissement du champ de la conscience, due à Janet, et développée par l'école psychanalytique, constitue la meilleure théorie explicative des névroses. Ces psychologues ont montré que, quand une tendance profonde opposée à l'idéal moral du sujet se fait jour dans son cœur, ou se manifeste par des actes que sa conscience réprouve, le souvenir de ces actes ou des sentiments coupables est chassé hors du champ de la conscience. Dès lors ces tendances et ces souvenirs refoulés réapparaissent, déguisés sous forme d'images, de rêves, d'actes manqués ou de symptômes névrotiques, paralysies, troubles fonctionnels, obsessions, etc...

Or, cette doctrine est en harmonie complète avec la doctrine chrétienne de l'âme humaine. La seule différence, c'est que cette dernière appelle ces « tendances profondes opposées à l'idéal moral du sujet » le péché, tout simplement. La Bible montre que l'homme tend par nature à fermer les yeux sur ses fautes et sur ses souffrances. Il tend à éliminer du champ de sa conscience les pensées, les souvenirs, les événements, les tentations en rapport avec le péché. Le Christ, citant les mots du prophète Esaïe, parle des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent point, et des cœurs qui ne comprennent point [1]. On ne peut décrire plus clairement le rétrécissement du champ de la conscience. Inversement, la Bible montre que le phénomène religieux fondamental, c'est la repentance, c'est-à-dire la reprise de conscience d'un péché dont on avait trop bien réussi à éliminer le souvenir.

A entendre les candidats à une assurance-maladie, il semble que les maladies graves, la syphilis, la tuberculose, le cancer ou les maladies mentales soient très rares. Les assurances l'ont si bien constaté qu'elles soupçonnent systématiquement la bonne foi des candidats. Pour peu qu'on soit familiarisé avec la psychologie analytique, on se rend compte qu'il s'agit d'« oublis » sincères, c'est-à-dire de l'élimination hors du champ de la conscience des souvenirs pénibles ou des fautes graves.

[1] St Marc 8. 18.

Cette élimination est une sorte de malhonnêteté vis-à-vis de soi-même, un refus instinctif de reconnaître sa souffrance inacceptée et son péché.

Inversement, plus un homme redevient honnête vis-à-vis de lui-même, plus la clarté se fait, et le champ de sa conscience s'étend de nouveau. Lorsqu'un homme se recueille devant Dieu, il retrouve la faculté de regarder ses fautes en face. Il y a en lui une extension du champ de la conscience pareille à celle qu'obtenait Janet par l'hypnose et Freud par l'analyse des rêves et des actes manqués. Dans la cure d'âme chrétienne, il me semble toujours que j'accompagne mon malade dans la visite de son cœur : il y pénètre comme dans une chambre obscure; on n'y voit d'abord rien, puis, peu à peu, on distingue des masses informes — on présume certains problèmes. Lentement, ces masses sortent de l'ombre, se dessinent plus nettement, les détails apparaissent, — jusqu'à ce que l'on connaisse son cœur, par la lumière de Jésus-Christ. Un malade nous a apporté à grand-peine, la confession d'un péché qu'il n'avait jamais encore osé avouer. Il revient le lendemain, non point avec l'esprit dégagé que l'on serait porté à attendre, mais avec un air sombre : il a une nouvelle confession à faire, et, le plus souvent, plus grave que celle de la veille. Il m'est arrivé, dans les premiers temps, où j'avais encore peu d'expérience de la confession, de douter de sa sincérité, de douter que la veille il fût loyal quand il affirmait avoir tout dit. Je me rends compte qu'il s'agit là, précisément, de ce phénomène de rétrécissement du champ de la conscience. Ce n'est qu'après avoir ramené un premier péché dans le champ de la conscience, après l'avoir confessé, que ce champ peut s'étendre davantage et que le souvenir d'autres péchés y remonte à son tour.

Cela est si vrai que ceux qui ont appris à se regarder en face, à s'examiner quotidiennement dans le recueillement, acquièrent une clairvoyance sur leurs fautes que les autres ne parviennent pas à comprendre. Il arrive souvent, quand je parle de tel ou tel de mes péchés, par exemple d'un mensonge, que mon interlocuteur m'interrompe, en disant : « Oh ! mais ça, ce n'est pas un mensonge, c'est une petite habileté. Il n'y a pas de mal à cela ! » La pratique du recueillement conduit donc à un recul progressif de la frontière entre le conscient et l'inconscient. Car l'inconscient, c'est ce que nous nous cachons à nous-même.

Voici une malade qui m'est envoyée par son médecin. Nous l'appellerons Germaine. Sa vie est toute remplie de souffrances successives que je ne puis rapporter en détail. Enfance malheureuse, scènes paternelles,

incompréhension et jalousie de la famille, conflit avec sa mère à son mariage, soupçons injustes, veuvage prématuré, maladie de son enfant.

Tous ces récits remplissent nos premiers entretiens et m'aident à la comprendre. Mais je lui dis que pour qu'ils portent tous leurs fruits, il faut qu'elle s'y prépare dans le recueillement. Dans le silence, devant Dieu, elle pourra faire la lumière complète sur sa vie, pour que ses confidences ne soient pas que de simples récits, mais descendent jusqu'aux problèmes essentiels de son existence. Elle me le promet.

Je la vois revenir, en proie à une vive émotion. Dès qu'elle s'est recueillie, un souvenir de son enfance est remonté à sa mémoire, qu'elle pensait ne jamais pouvoir raconter. Et, pourtant, elle s'est rendu compte que si elle n'avait pas ce courage toutes ses consultations chez moi seraient vaines. Entretien difficile. Il se livre en elle un grand combat. Ce n'est qu'après avoir prié ensemble qu'elle peut me rapporter un choc affectif grave qu'elle a subi dans la tendre enfance du fait d'une petite camarade vicieuse. Un jour, en clinique, elle a lu un livre : «Ce que tout jeune homme devrait savoir » qui l'a terrifiée. Elle a passé des nuits d'insomnie. Mais elle n'a pas pu faire confiance au médecin et s'ouvrir.

Dès lors, nos entretiens se déroulèrent facilement. A chaque consultation Germaine parlait plus librement, se montrait plus souriante et s'affirmait davantage. Et bientôt, ce chemin de recueillement la conduisit plus loin : elle m'apporta, non plus les souffrances dont elle avait été victime, non plus les fautes dans lesquelles elle avait été naïvement entraînée par d'autres, mais des fautes dont elle se sentait coupable et dont le souvenir remontait dans le champ de sa conscience.

Ainsi, se recueillir devant Dieu, se laisser inspirer par lui conduit à une extension progressive du champ de la conscience. Le plus grand service que nous pouvons rendre à un malade, comme à un bien-portant, c'est de lui apprendre, par notre exemple, à se recueillir, pour qu'il redevienne sincère avec lui-même.

Ainsi, également, lorsque les analystes conduisent une âme à voir plus clairement les mécanismes qui jouent en elle, les ressorts d'impureté, d'égoïsme et de malhonnêteté qui sont à la base de ses actes, ils font, en réalité de la cure d'âme, car ils l'aident à devenir plus loyale avec elle-même. C'est là, je pense, le secret de leurs cures, car aider quelqu'un à devenir plus honnête vis-à-vis de lui-même, c'est le rapprocher de Dieu, même si ni le patient ni l'analyste n'ont conscience de faire acte religieux.

Freud dirait que les chrétiens font de la psychanalyse sans le savoir. On peut dire aussi que Freud faisait de la cure d'âme chrétienne sans le savoir.

Mais je dois aller plus loin : le christianisme ne consiste jamais dans la méthode, mais dans l'Esprit. Toutes les méthodes, la persuasion de Dubois, la psychanalyse de Freud, la rééducation du contrôle conscient de Vittoz, l'exploration de l'inconscient par le dessin spontané de Dessoie, la suggestion de Baudouin, la compréhension psychologique de Janet, donnent des résultats. Mais ces résultats sont moins dus à chacune de ces méthodes elles-mêmes, dans ce qu'elles ont de technique, qu'à ce qu'il y a de chrétien dans l'attitude du thérapeute qui l'applique : dans la mesure où il est honnête avec son malade, où il s'intéresse à lui, s'abstient de le juger, lui donne son amour, sa patience, le comprend, l'aide à s'ouvrir et à se voir tel qu'il est, il l'aide réellement. Et inversement, tous les échecs de toutes les méthodes tiennent, non à cette méthode, mais à quelque péché dans le cœur du thérapeute : malhonnêteté, préoccupation de lui-même, manque d'amour, impatience, esprit de jugement, impureté, Ce que je dis là implique encore cette vérité : ce n'est pas parce qu'on parle du Christ et de la Bible, ce n'est même pas parce qu'on se recueille et qu'on apprend au malade à se recueillir qu'on pratique une « méthode chrétienne ». Si nous n'avons pas pour nos malades plus d'amour encore, de compréhension, de foi et de patience que les autres thérapeutes, nous ne sommes pas plus chrétiens qu'eux. Mais je dois cependant remarquer que si ce qui caractérise la cure d'âme chrétienne est moins sa méthode que l'état d'âme du thérapeute, elle conduit cependant plus loin qu'aucune méthode non chrétienne. Certes, l'amour qu'un psychanalyste donne à son malade est une vertu chrétienne, qui fait de ce psychanalyste un psychothérapeute chrétien, en quelque mesure, même s'il se déclare incrédule. Mais cet amour, si grand qu'il soit, ne peut pas conduire au résultat décisif que procure seulement la rencontre personnelle du Christ. Le malade qui a trouvé le Christ a trouvé la source qui lui assurera ensuite la victoire dans toutes les autres circonstances de sa vie. Quelque chose de fondamental a changé en lui.

Si la connaissance d'un homme m'apparaît comme la visite, à ses côtés, d'une chambre inconnue, il arrive qu'à un moment une hésitation imperceptible me fait sentir qu'il y a là, dissimulée dans la tapisserie, quelque porte secrète qui donne accès à une pièce cachée, où cet homme

désire et craint à la fois me conduire. Un rien, et nous passons, sans l'ouvrir, devant cette porte dérobée, et la consultation reste banale. Parfois j'ai eu conscience d'être complice de cette fuite par peur des problèmes nouveaux qui allaient surgir dans l'ombre, par peur de ne pas savoir y répondre. Mais si, interrompant notre promenade, nous faisons ensemble, un moment, silence, l'homme ouvre alors la porte dérobée et projette la lumière dans les recoins sombres de ses souvenirs refoulés.

Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons vraiment comprendre un homme, comme nous pouvons nous comprendre nous-même. La science étudie l'homme par le dehors. Le recueillement le révèle par le dedans. Nous nous apercevons alors combien souvent le conscient et l'inconscient se font contrepoids; une qualité consciente cache un défaut inconscient. Nous constatons que les vrais motifs de notre comportement sont moins flatteurs que nous ne pensons, et nous nous trouvons frères de tous les pécheurs et de tous les malades. Nous découvrons qu'il y a en nous des refoulements et des simulations, des masques et des peurs tout pareils à ceux de nos malades, et nous pouvons les aider alors à s'en libérer. Je frappe mon chien qui m'a désobéi. Mais, quand je me recueille, je m'aperçois que j'étais en réalité irrité contre ma femme, pour un mot qu'elle m'avait dit et que j'avais fait semblant d'accepter, mais sans l'accepter vraiment. Et mon irritation contre mon chien était ce que les analystes appellent une irritation de couverture. Au moment où je fais une telle découverte, où je l'écris sur mon carnet, où je l'avoue à ma femme et lui demande pardon, je m'aperçois que je le savais déjà, mais n'osais pas me l'avouer clairement. Il a fallu le recueillement pour que je prenne conscience de ce que je savais déjà. Dans l'amaurose centrale, l'image se forme bien au fond de l'œil, mais le cerveau n'en prend pas conscience. Ainsi est notre cécité morale. En réalité, n'est vraiment conscient que ce que l'on formule, donc ce que l'on écrit explicitement ou qu'on dit à haute voix.

Ceux qui ont le plus de peine à se recueillir, ce sont les intellectuels. Ils sont assaillis de doutes, se demandent si leurs pensées viennent de Dieu. Tandis qu'un ouvrier, par exemple, écrit d'emblée tout ce qui lui vient à l'esprit. Il s'aperçoit ensuite que c'est si vrai, si concret, si fort qu'il ne peut douter que cela ne vienne de Dieu. Un lapsus est provoqué par une association d'idées ou une association tonale. Mais nous ne faisons pas des lapsus à propos de toutes ces associations. Nous n'en faisons que quand le

lapsus touche un domaine où il y a un conflit intrapsychique. C'est pourquoi l'analyste leur découvre un sens révélateur des complexes secrets. De même, dans le recueillement, parmi les milliers d'associations d'idées possibles, Dieu dirige notre esprit vers certaines associations que nos complexes, c'est-à-dire notre péché, nous auraient empêché de faire en toute autre occasion. Il n'y a donc aucune contradiction entre le déterminisme psychologique et la direction de Dieu sur l'esprit qui se recueille.

Le recueillement n'est ni l'évocation asyntaxique du rêve, ni l'association libre d'idées, ni la pensée systématisée par constellation. Il est une pensée guidée par Dieu. Rien n'est plus profitable à l'âme que quelques jours passés dans la solitude, et consacrés entièrement au recueillement et à la mise en commun des pensées découvertes ainsi. Nous l'avons fait plusieurs fois, ma femme et moi. Ce sont les plus belles vacances. Ce sont les jours les plus lumineux qu'on puisse vivre. C'est aussi la manière la plus profonde d'apprendre à se connaître entre époux.

S'il y a un rétrécissement pathologique du champ de la conscience, il y a aussi une extension pathologique de celui-ci. Si le premier mécanisme est à la base des névroses, le second me paraît être ce qui caractérise les états paranoïdes. Tout homme prend constamment vis-à-vis des autres des attitudes dont les mobiles profonds échappent à sa conscience. Ces mobiles cachés tiennent à des péchés : jalousie, préoccupation de soi, désir de cacher ses fautes. Or, si quelqu'un de son entourage est doué d'une perspicacité exagérée, au point de discerner ces mobiles secrets, il dénonce des intentions méchantes, malhonnêtes, hostiles, dans ses attitudes les plus banales. Il se comporte en revendicateur, en persécuté. Si l'on observe bien ces états, on s'aperçoit qu'il y a toujours quelque chose de vrai dans leurs accusations paranoïdes. Mais les sentiments coupables qu'ils dénoncent chez les autres sont inconscients chez ceux-ci, qui protestent de leur innocence et traitent leurs accusations de délire. Et cette contestation même qu'on oppose à leurs accusations les pousse à les systématiser, à accumuler les preuves propres à étayer leur thèse.

Je veux en donner un exemple simple : une vieille demoiselle, d'extraction modeste, se trouve mêlée, du fait de sa piété, dans la vie de paroisse, à des chrétiens de toutes classes sociales. Par un besoin de compensation, bien connu de ses sentiments d'infériorité sociale, elle

recherche tout spécialement les témoignages d'intérêt et d'estime de ceux qui portent un nom aristocratique. C'est ainsi qu'un pasteur appartenant à une famille honorée ne peut pas la rencontrer, lui serrer la main, la saluer discrètement en passant, sans qu'elle trouve le moyen de prolonger l'entretien, de le retenir par quelque sujet de conversation futile, comme pour se persuader elle-même qu'elle est appréciée malgré sa condition sociale modeste. Or, un jour, ce pasteur la croise dans la rue sans la voir et passe outre, sans la saluer. Elle en ressent naturellement un vif dépit et se met à répandre sur le compte du pasteur toutes sortes d'accusations. Elle prétend qu'il est « fier » et feint de ne pas la reconnaître dans la rue. Un véritable délire de revendication est né dans son cœur, qui englobera peu à peu d'autres personnes que le pasteur incriminé.

Ces rumeurs reviennent aux oreilles du pasteur, qui fait aussitôt une démarche auprès de l'intéressée et lui donne les plus cordiales assurances qu'il ne l'avait pas vue dans la rue, qu'il l'apprécie au contraire trop pour jamais se détourner d'elle, etc... Mais ces protestations ne la convainquent pas pleinement. Et, en effet, quiconque connaît la psychologie de l'inconscient discerne ce qui s'est passé : le pasteur sait bien qu'il ne peut pas saluer la vieille demoiselle sans être retenu longuement par elle. Aussi son inconscient l'a protégé contre cet arrêt inopportun, ce jour-là qu'il était pressé, en l'empêchant de la remarquer dans la rue. Mais elle, sensibilisée par ses revendications sociales, a lu intuitivement dans l'inconscient du pasteur. Elle sait bien, malgré toutes ses protestations, que son oubli signifie un désir de mettre quelque distance entre elle et lui. Il traitera ses accusations de pure imagination, n'y verra qu'un délire de revendication, et, pourtant, il y a quelque chose de vrai en elles : s'il se recueille, il reconnaît que la vieille demoiselle l'importune un peu par les marques d'estime qu'elle réclame sans cesse de lui. Il croit la calmer en l'assurant qu'il lui porte le plus vif intérêt, et s'étonne qu'elle ne le croie pas. Il la désarmerait davantage en reconnaissant loyalement la minime part de vérité qu'il y a dans ses reproches, car le revendicateur revendique d'autant plus qu'on nie la part de vérité qu'il y a dans ses revendications.

Si la réponse chrétienne au rétrécissement du champ de la conscience, c'est le recueillement, celle à son extension pathologique, c'est le pardon. Car le pardon véritable conduit à l'oubli du tort subi, à son enfouissement dans l'inconscient. Au lieu de contester, chez le revendicateur, même ce

qu'il y a de vrai dans ses revendications, il faut l'aider à pardonner aux autres même ce qu'il y a d'inconscient dans leurs sentiments à son égard.

Voici un cas qui illustre ces considérations. Nous l'appellerons Gilberte. Elle m'est amenée par son mari qu'elle harcèle de ses reproches sur ses prétendues infidélités. Celui-ci a tenté, à ce qu'il m'assure, de la détromper en s'ouvrant complètement à elle, en lui rendant compte minutieusement de l'emploi de son temps, lors des voyages qu'il a faits. Il a reconnu avoir fréquenté des cabarets dont la réputation n'est pas la meilleure, mais conteste absolument l'avoir trompée.

Ces explications, loin d'amener une détente, ne suscitent que des discussions plus graves; l'épouse persiste dans son système d'accusation. Le caractère pathologique de ses reproches est évident , car elle interprète de façon douteuse des attitudes ou des mots anodins de son mari. Toute discussion est vaine avec elle sur ce point. Plus on le conteste, plus elle est convaincue que son mari lui a été infidèle. Ils sont malheureux tous les deux : elle, d'être, comme elle le croit, trompée, et lui, d'être, comme il le croit, accusé injustement par elle.

J'invite naturellement Gilberte à me raconter sa vie en détail. Il serait beaucoup trop long de raconter ici son récit, qui explique fort bien par les facteurs d'hérédité, de tempérament, de chocs émotifs de l'enfance, de complexe paternel, d'instabilité de vie, et de déceptions, la formation du terrain psychopathique sur lequel évolue maintenant le délire interprétatif. Elle me rapporte des souvenirs d'hallucinations visuelles et auditives de son enfance, passée sous l'influence d'une mère atteinte d'un délire religieux paranoïde.

Un analyste ne manquerait pas non plus de relever le fait qu'elle a eu une rupture de fiançailles, due à l'infidélité de son fiancé. Ce récit éveille encore une telle émotion qu'on sent bien que le choc, le dépit qu'elle en a ressenti, n'a jamais été liquidé. En sorte qu'elle identifie sans doute dans son inconscient les deux hommes de sa vie et que les reproches d'infidélité qu'elle adresse à son mari visent probablement, dans son inconscient le fiancé infidèle.

Tout cela est sans doute vrai. Elle le comprend d'ailleurs bien, mais cela n'amène aucune solution. Elle me déclare, du reste, qu'elle désire intensément être délivrée de ses idées obsédantes et pardonner à son mari ses prétendues infidélités. Elle l'a tenté avec l'aide d'amis chrétiens. Un instant, elle croit avoir pardonné, et puis, l'obsession revient et mille

arguments nouveaux, tirés des moindres faits quotidiens, se pressent à son esprit.

D'ailleurs, comment peut-on pardonner à quelqu'un qui, non seulement ne demande pas pardon, mais encore conteste les faits dont on l'accuse ?

Je lui explique alors le mécanisme d'extension du champ de la conscience. Le domaine des infidélités conjugales s'y prête tout particulièrement. On sait que, dans le Sermon sur la Montagne, le Christ déclare que quiconque regarde seulement une femme avec convoitise a déjà commis adultère avec elle dans son cœur.

A ce titre, il n'est pas d'homme qui n'ait été infidèle à sa femme. Mais il s'agit là, en quelque sorte, d'infidélité inconsciente chez la plupart des hommes. Il faut déjà, par une grande expérience du recueillement, avoir acquis une certaine perspicacité à l'égard de soi-même pour prendre conscience de ces mille infidélités quotidiennes et les reconnaître comme péché.

Or, si maintenant, au lieu du mari lui-même, c'est l'épouse qui, par une extension pathologique du champ de sa conscience, acquiert cette grande perspicacité sur les fautes inconscientes de son mari, il y a éclosion d'un délire paranoïde.

J'en veux pour preuve ces pauvres êtres qui ont tiré d'une cure psychanalytique une telle perspicacité sur les mobiles cachés du comportement d'autrui, qu'ils se dressent contre leurs parents, en un véritable délire de revendication et leur font mille reproches, auxquels ceux-ci ne comprennent rien.

La nature intuitive et sensible de Gilberte, suractivée par les complexes qu'elle n'avait pas liquidés, lui avait trop ouvert les yeux sur les nuances les plus infimes dans le comportement affectif de son mari : elle en était venue à lire dans son inconscient des infidélités du cœur, dont lui, nature fruste, n'avait pas conscience. Dès lors, elle parlait de faits qu'elle voyait, mais que lui contestait parce qu'il ne les voyait pas. Et la discussion ne fait qu'accuser l'opposition des deux thèses : devant les dénégations du mari, elle cherche toujours plus de preuves, ouvre toujours plus les yeux sur les moindres signes de désaffection de sa part (que, d'ailleurs sa jalousie agressive accentue naturellement) jusqu'au jour où, dans son vertige mental, elle ne fait plus la distinction entre l'infidélité du cœur et l'infidélité consommée.

La réponse chrétienne à ce problème consiste dans le pardon. Il s'agit

d'apprendre, aux pieds du Christ, à pardonner à son mari, même les infidélités du cœur, dont il n'a pas conscience lui-même.

Plus nous devenons perspicaces sur le péché des hommes, plus nous avons besoin d'apprendre à leur pardonner.

Mes entretiens avec Gilberte se déroulaient peu avant Pâques. Le Vendredi-Saint fut marqué par une dispute conjugale plus grave que jamais. Mais le jour de Pâques, Gilberte fit une grande expérience religieuse. Tout à coup, elle eut un vif sentiment de la présence du Christ, une conviction intérieure que lui seul pouvait la délivrer de tout son passé et de toutes ses rancunes.

Quand elle revint me voir, nous priâmes ensemble. Elle se releva en me disant qu'elle sentait toute son amertume tomber de ses épaules, comme une chaîne. Elle se sentait libre et légère. Elle pardonnait complètement, non seulement à son mari, mais encore au fiancé qui, jadis, l'avait trompée; elle était prête à faire confiance sans réserve à son mari et à l'aimer sans jalousie. Elle était rayonnante. Son mari, auquel j'exposai tout cela quelques jours plus tard, me confirma le changement radical qui était survenu dès ce jour dans l'attitude de sa femme à son égard.

Appelons Constance une petite vieille à mentalité sénile, dont l'âme est dévorée par une jalousie féroce. Elle est toute tremblante et ne pense qu'à son affaire, dont elle repasse tous les détails dans son cœur.

On sait les proportions qu'un tel délire systématisé peut prendre chez un vieillard. Et le médecin considère généralement ces symptômes séniles avec un certain fatalisme et se borne à prodiguer quelques bonnes paroles vagues et affectueuses.

Je me mets tout simplement à lui parler de Jésus-Christ, du pardon, de la sérénité qu'on trouve dans l'abandon. Elle me regarde avec ses petits yeux, dans un étonnement grandissant. Bientôt, elle se met à pleurer, et puis à prier pour apporter tous ses mauvais sentiments à Dieu et lui demander de la libérer. Elle me quitte, toute douce et souriante.

J'étais encore plus ému qu'elle...

Ainsi, le pardon apparaît comme le traitement de l'extension pathologique du champ de la conscience.

Lorsque cette extension ne porte pas sur l'inconscient d'autrui, mais sur celui du sujet lui-même, on a un tableau clinique d'analyse exagérée de soi-même, de scrupule, de névrose obsessionnelle. C'est d'ailleurs ce qui se

passe en nous-mêmes, quand, à force d'étudier les phénomènes psychologiques, nous nous sentons tout à coup pris par un petit vertige. Nous avons besoin d'aller nous promener, de nous désintoxiquer de cette analyse ! Nous sentons monter en nous cette même angoisse que le névrosé obsessionnel. Ce qui nous distingue de lui, ce n'est qu'une nuance; c'est que nous savons nous arrêter à temps. Mais nous avons déjà trop pris conscience de faits normalement inconscients.

Une part importante de notre mécanisme psychologique doit demeurer inconsciente pour fonctionner normalement. Ainsi cache-ton le mécanisme d'une montre derrière le cadran, pour que les aiguilles, se détachant sur celui-ci, indiquent clairement l'heure. Si la montre était transparente, et laissait voir tous ses rouages, la lecture de l'heure deviendrait très difficile.

Mais ce qui frappe, chez des névrosés, c'est qu'à côté de l'obscurcissement du champ de leur conscience, sur certains points, il y a une subtile clairvoyance sur d'autres. Alors qu'ils ont perdu le souvenir de faits importants de leur passé, ils distinguent avec une perspicacité maladive certains mobiles cachés qui jouent dans leur comportement, dans celui de leur entourage et de leur médecin. Et ils souffrent de cette extraordinaire lucidité intuitive qui contraste si étrangement avec leur aveuglement sur d'autres points.

Il y a donc à la fois chez eux des zones qui devraient être claires et qui sont plongées dans l'obscurité et d'autres qui devraient être inconscientes et qui sont éclairées. Il y a à la fois rétrécissement et extension pathologiques du champ de la conscience : en un mot, déplacement de ce champ.

La conscience est comparable à l'énergie : sa quantité reste constante, mais sa localisation varie. Pour fuir une tentation, pour plonger dans l'oubli un péché inavoué, nous détournons notre regard moral vers d'autres objets qui sont alors mis en lumière. C'est le mécanisme des scrupules, des obsessions, de l'esprit critique.

On m'a souvent demandé s'il n'était pas dangereux d'encourager les scrupuleux à se recueillir. Je ne le crois pas, si le recueillement est bien mené. Le scrupuleux grossit de minuscules problèmes pour éviter de regarder en face d'autres problèmes beaucoup plus importants de sa vie. Dès qu'il a le courage de les regarder en face, il est délivré de sa recherche perpétuelle de problèmes futiles. Rien n'est plus faux que de confondre toutes ces fuites avec la vie chrétienne. Les scrupules n'ont rien de commun avec la vraie conviction de péché à laquelle l'âme cherche

précisément à échapper par ses scrupules. Les objections intellectuelles à la foi n'ont rien de commun avec une vraie angoisse religieuse contre laquelle l'âme se défend par ses discussions. L'activisme philanthropique n'a rien de commun avec la vraie charité dont l'âme cherche à se dispenser en se créant mille devoirs.

L'esprit critique procède pareillement d'un déplacement du champ de la conscience. Le Christ en a clairement parlé quand il a dit : « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? [1]» Il a donné, dans ce passage, une leçon de psychologie de l'inconscient. Nous remarquons constamment que ce sont ceux qui sont les plus indulgents avec eux-même qui sont les plus critiques à l'égard des autres. Tout le faisceau lumineux qu'ils n'utilisent pas à éclairer leur propre conscience, ils le promènent sur leur entourage, mettant ainsi en évidence toutes sortes de travers, de fautes, de motifs voilés ou ridicules. J'ai entendu bien des gens dire : « Comment pourrais-je me débarrasser de mon esprit critique ? Je ne puis pourtant pas ne pas voir les défauts des autres, qui me crèvent les yeux, ni feindre de ne pas les voir quand je les vois. » On leur répond généralement qu'il faut qu'ils aient de l'amour pour les autres, et qu'ils ne verront alors plus leurs travers. Cette réponse me paraît trop vague et inefficace. On nous a souvent exhortés à avoir plus d'amour, sans pour autant nous aider à en acquérir. De plus, il n'est pas du tout constant que l'amour rende aveugle. Bien au contraire, un amour véritable nous conduit souvent à voir chez celui que nous aimons des déficits que nous ne voyions pas lorsqu'il nous était indifférent. Alors ? — Alors, il faut revenir au mot du Christ : Il ne conteste pas qu'il y ait une paille dans l'œil du prochain, il ne conteste pas non plus qu'il puisse être charitable de chercher à l'en débarrasser. Il propose seulement de « regarder premièrement » la poutre qui est dans notre œil, c'est-à-dire de diriger le faisceau lumineux de notre champ de conscience sur nous-mêmes. Plus nous acquérons de clairvoyance sur nos propres fautes, plus nous sommes libérés de l'esprit de critique.

Ainsi donc, par la repentance et le pardon auxquels elle conduit, la cure d'âme chrétienne donne la réponse à toutes les perturbations du champ de

[1] St Matthieu 7. 3.

la conscience : rétrécissement, extension portant sur autrui, extension portant sur soi-même et déplacement.

Mais elle apporte en outre une aide d'un tout autre ordre encore à l'âme troublée, une aide d'ordre synthétique. J'ai dit le danger d'une analyse exagérée de soi-même. Le contrepoids à ce danger, c'est la vocation chrétienne dont je parlerai au chapitre prochain. « Surmonte le mal par le bien [1] » écrit saint Paul, invitant par là celui qui se perd dans le dédale de l'auto-analyse à en détourner le regard pour s'attacher à l'appel positif de l'Évangile. Si le recueillement est un chemin d'analyse, il est aussi un chemin de synthèse : l'âme n'y trouve pas seulement la conscience analytique de ses fautes passées, mais encore la vision synthétique de la tâche à laquelle Dieu l'appelle. « Oubliant ce qui est derrière moi, et m'élançant vers ce qui est devant moi, je cours vers le but [2]... » écrit encore saint Paul. Consciente du pardon de Dieu, l'âme, sans discriminer analytiquement tous les facteurs lointains de ses difficultés, peut les résoudre d'un coup par l'élan de la foi. Elle quitte le retour stérile sur le passé, et l'analyse stationnaire du présent, peut s'orienter vers l'action.

Après avoir démontré par l'analyse son mécanisme psychologique, elle lui trouve un ressort nouveau pour le remettre en marche sur des chemins nouveaux.

Appelons Micheline une jeune fille qui poursuit des études supérieures de musique. Elle a un talent réel, mais elle est handicapée par le trac. Elle intellectualise tous les problèmes, s'analyse à l'excès et complique tout. Son développement psychique a été en partie faussé par des complexes familiaux.

Une cure psychanalytique l'a bien éclairée à ce sujet. Mais, selon sa tendance naturelle, elle se complaît et se perd dans le labyrinthe des problèmes ainsi mis en lumière. Son comportement est coloré de révoltes contre son sort, notamment dans le domaine affectif.

La conséquence, c'est une dysménorrhée, aggravée encore par l'angoisse qu'elle a toujours de voir ses règles tomber sur la date où elle doit jouer.

Mais elle est déjà éveillée à un message spirituel. Aidée par une amie, elle a commencé à se recueillir pour chercher une libération de ses complexes familiaux. Elle est accessible à l'idée d'une acceptation de sa vie

[1] Épître aux Romains 12. 21.
[2] Épître aux Philippiens 3. 13.

et de ses souffrances par un acte de foi.

Mise en garde contre une conception uniquement analytique du recueillement, elle s'est efforcée, au contraire, d'y chercher l'élément dynamique de foi, de courage et d'action propre à la sortir de ses attitudes négatives.

Bientôt, elle a trouvé assurance, joie et libération

Et lorsque, quelques semaines plus tard, Micheline passa son examen avec un brio et une détente qu'on ne lui avait jamais connus, son professeur, tout ému, lui demanda : « Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, Mademoiselle, je ne vous reconnais pas ?» Elle lui répondit simplement : « J'ai trouvé la foi. »

CHAPITRE XIX

LA VOCATION

Je viens de montrer que l'examen de soi-même n'est qu'un aspect de la vie intérieure. S'il la remplit tout entière, il la fausse. Car nous analyser, discerner ce qui ne va pas dans notre vie n'est qu'un chemin et non un but, une phase négative de la vie intérieure qui doit préparer une phase positive. Cela risque même d'être une tentation de faire encore de notre moi le centre de notre vie. Si nous remettons chaque jour celle-ci en ordre, c'est pour pouvoir l'utiliser, lui faire porter des fruits dans l'action.

Dans la pratique de la méditation spirituelle, on devient clairvoyant sur soi-même, mais on devient aussi clairvoyant sur ce que Dieu attend de nous. Un jeune homme m'a raconté l'entretien qu'il avait eu la veille avec un ami. Comme il lui parlait de chercher l'appel de Dieu dans le recueillement, son ami l'interrompit par ces mots : « Ce que vous appelez Dieu, moi, je l'appelle ma conscience. — Notre conscience nous dit ce qu'il ne faut pas faire, répondit le jeune homme, tandis que Dieu nous dit ce qu'il faut faire. »

Dieu a un plan pour chacun de nous. Il nous y a préparés par les dons et le tempérament particuliers qu'il a donnés à chacun. Discerner ce plan par la recherche quotidienne de sa volonté, c'est trouver le but de la vie. Avoir un but de vie est une condition fondamentale de la santé physique, morale et spirituelle. Nous voyons constamment des malades dont la résistance physique fléchit parce qu'ils n'ont plus de but à leur vie, plus de tâche qui les passionne. Nous voyons souvent des jeunes qui, dans l'incertitude sur leur vocation, doutent d'eux-mêmes, se relâchent, se découragent, deviennent des débiles physiques et psychiques.

Il arrive fréquemment que le médecin soit consulté par un jeune homme que des circonstances diverses (changements d'écoles et de pays) et des données psychologiques (indiscipline, défaut de méthode et

de concentration) ont conduit à des échecs scolaires.

Ces échecs l'ont vivement affecté et ont fait naître en lui des sentiments d'infériorité.

Mais ils n'ont pas moins vivement affecté ses parents qui ont été blessés dans leur amour-propre. Aussi leurs reproches, même leurs exhortations dont la douceur cache difficilement un certain agacement ne font que renfermer davantage leur fils, qui a le sentiment d'avoir perdu leur confiance.

On ne tarde pas à lui dire : « Tu ne seras bon à rien ; si tu ne fais pas un vigoureux effort, il faudra te mettre dans l'agriculture. » Aussi quand, un jour, on le met dans une école d'agriculture, celle-ci, qui constitue pour les parents l'espoir d'une occasion de redressement de vie pour leur enfant, apparaît à celui-ci comme la signature de sa déchéance psychologique et sociale.

Tous ses sentiments négatifs diminuent à leur tour ses résistances morales et le conduisent à des fautes qu'il cache à ses parents, de peur de les indisposer davantage.

Quand on lui demande ce qui pourrait lui rendre la joie et la satisfaction de vivre, il répond sans hésiter : « Me réhabiliter auprès de mes parents. » Mais il ajoute aussitôt : « Je crois que ce n'est pas possible. Il faudrait une action d'éclat. Ils n'ont plus confiance en moi. »

Alors, il rêve d'actions d'éclat et souffre du contraste qu'il y a entre ses rêves et la réalité de sa vie.

La réponse chrétienne, dans un tel cas, est double.

D'une part, c'est de montrer aux parents que s'ils veulent regagner la confiance de leur fils, l'aider à s'ouvrir à eux, ils ne doivent pas le questionner, mais bien s'ouvrir eux-mêmes à lui. C'est là une expérience bien simple, mais qu'on oublie souvent : la clé qui ouvre le cœur de nos enfants, c'est la propre ouverture de notre cœur devant eux.

Je connais bien des parents qui donneraient n'importe quoi pour savoir ce qui se passe vraiment dans l'âme de leur enfant, mais qui ne sont pas prêts à en payer le prix : c'est de lui permettre de voir lui-même ce qui se passe dans leur âme.

La réponse d'autre part, pour le fils, c'est qu'il y a un plan de Dieu pour sa vie. Et la plus belle des vies pour chacun de nous, c'est de vivre selon ce plan de Dieu, quel qu'il soit. Cette conviction délivre de tout

préjugé sur une prétendue échelle de valeurs entre les diverses carrières. Si Dieu n'a pas prédisposé un homme, par les dons qu'il lui a faits, à une carrière intellectuelle, c'est qu'il a pour lui un autre plan. Ce n'est qu'après cette acceptation de sa nature, que cet homme peut vraiment chercher, avec liberté d'esprit, à quelle carrière Dieu l'a préparé par les dispositions qu'il lui a données.

C'est alors qu'il peut reprendre confiance en lui-même et dans son utilité sociale, se donner à son nouveau travail avec joie et persévérance et trouver dans des succès et des victoires sur lui-même, un nouvel encouragement à ce redressement de sa vie.

Voici un cas d'orientation professionnelle. Nous l'appellerons Léon. Jeune homme d'origine juive, entré dans les affaires, il se demande s'il devrait les quitter et retourner à l'université pour embrasser une carrière intellectuelle.

Toute son enfance a été dominée par des sentiments d'infériorité dus sans doute, pour une part, au fait qu'il était juif.

Renfermé, il fuyait la société des autres enfants et leurs jeux, assistait silencieux, dans un coin, aux conversations de ses parents. Il n'a eu aucun conflit important avec sa famille, mais aucune ouverture réelle non plus.

Il s'enfuyait dans le rêve ambitieux. Il était dominé par le désir de faire quelque chose de grandiose dans sa vie, pour se prouver à lui-même et prouver aux autres sa valeur. Il se jette dans le travail et ne tarde pas à devenir le premier de sa classe. Et il recherche cette première place par un besoin de compensation de ses sentiments d'infériorité, qui se traduisent par un certain mépris de ses camarades.

Il craint que des études classiques ne soient trop longues à le conduire à un succès dans la vie. Son père lui a toujours donné l'argent qu'il demandait, mais par fierté, il veut au plus vite se suffire à lui-même.

Il passe donc à l'École de Commerce et, sitôt son diplôme obtenu, il accepte le premier emploi venu. C'est un travail d'acquisiteur en contradiction totale avec son tempérament renfermé. Mais son ambition d'indépendance financière, qui doit démontrer sa valeur, est telle qu'il surmonte sa timidité.

Une pareille ardeur au travail porte des fruits et il se trouve bientôt à

la tête d'un bureau, à l'étranger, avec un grand nombre d'employés et de représentants sous ses ordres. Mais ses sentiments d'infériorité ne se sont pas dissipés pour autant, au contraire. Il veille maintenant, avec une susceptibilité maladive, au respect de son autorité de chef de bureau et les conflits se multiplient avec ses subordonnés et avec son patron.

A la suite d'un incident banal, il donne sa démission, en coup de tête. Il rentre au pays et passe d'une affaire à l'autre, assez misérablement, plein d'amertume. Maintenant, il est courtier d'assurances dans des conditions peu intéressantes moralement et matériellement, qui contrastent singulièrement avec la situation qu'il avait naguère à l'étranger.

Aussi rêve-t-il de se remettre aux études pour se tourner vers une carrière intellectuelle.

Entre temps, son frère a passé par la conversion chrétienne, ce qui l'a beaucoup frappé, car son frère lui a demandé pardon des torts qu'il avait eus à son égard et les a réparés. Depuis ce jour, Léon est travaillé intérieurement. Il pressent que la rencontre du Christ serait la réponse aux problèmes de sa vie. Il pressent qu'il doit y avoir quelque cause dans son propre cœur pour que tant de zèle et d'efforts n'aient abouti dans sa vie qu'à un échec lamentable. Il s'est mis à lire les Évangiles. Déjà, il a réparé diverses fautes. Mais il est arrêté sur deux points.

D'abord, la question du baptême : doit-il se faite baptiser ? N'est-ce pas son cœur que le Christ réclame plutôt qu'un sacrement ? Et n'est-ce pas trahir sa race, à une époque où elle est précisément persécutée ? Et pourquoi ne peut-il pas se faire baptiser chrétien, sans avoir à choisir entre plusieurs confessions différentes ?

Le second point — et c'est ce qui l'amène à me consulter — c'est qu'il s'est recueilli pour demander à Dieu quel était son plan pour sa vie, s'il devait rester dans les affaires ou entrer à l'université, et qu'il n'a pas eu de réponse.

Nous rencontrons souvent ainsi des hommes qui ont posé une question à Dieu et sont troublés de ne pas avoir de réponse. Ils en viennent à douter que Dieu ait un plan pour eux. C'est généralement parce que la question est posée trop superficiellement. D'ailleurs, dans le tête-à-tête avec Dieu, ce qui est fécond, ce sont les questions que Dieu nous pose, plus que celles que nous lui posons.

A la suite de nos entretiens, nous nous sommes recueillis ensemble, et

Léon a reçu sa réponse. Il a vu d'abord qu'il devait se faire baptiser et se compromettre sans réserve pour Jésus Christ. Il a vu ensuite que ce sont les sentiments d'infériorité et d'ambition compensatrice qui ont été la cause de l'échec de sa vie. Il a vu que changer de profession serait une nouvelle illusion, car il y transporterait son cœur inchangé. Il a vu que c'était précisément encore par ambition compensatrice qu'il rêvait de devenir un intellectuel, mais qu'il quitterait les affaires sur une défaite. Il a vu qu'il devait être prêt à accepter sa vie, quelle qu'elle soit.

Quelques jours après, il m'a téléphoné : il me raconte la libération profonde qui a rempli son cœur dès qu'il a été prêt à vivre avec conviction sa vie d'affaires. Il en avait à peine pris la résolution qu'il recevait inopinément une offre de travail très intéressante à l'étranger. Il s'apprête à partir, décidé à vivre maintenant dans la liberté et l'obéissance à sa foi nouvelle.

C'est ainsi que sont liés l'un à l'autre ces deux aspects du recueillement dont j'ai parlé : clairvoyance sur nos fautes, et clairvoyance sur notre vocation.

Voici une travailleuse sociale qui est en conflit avec le directeur dont elle dépend. Elle a cherché déjà par une lettre à remettre la situation en ordre, mais ne s'est pas sentie libérée. La seule pensée de revoir son directeur provoque de telles réactions nerveuses que je dois la mettre au lit. Et je me mets à parler avec elle de son enfance et des sources de sa vocation. Elle est ravagée maintenant par le doute sur sa vocation. Quelqu'un lui a dit que ses troubles nerveux témoignaient d'une « crise de vocation ». Ce mot l'obsède et décuple ses doutes et ses troubles.

Après plusieurs jours de méditation et de conversations sur des sujets secondaires, elle me demande un entretien décisif auquel elle s'est préparée profondément. Elle m'apporte alors la confession d'un péché secret qui n'a pas de rapport direct avec son conflit professionnel. Mais dès qu'elle en est déchargée elle se rend compte que c'est là la vraie raison de ses réactions nerveuses et non une crise de vocation. Cette image se présente à l'esprit : notre vocation, c'est le chemin sur lequel Dieu nous a appelés à marcher. Le péché est pareil à des cailloux qui sont sur ce chemin. Il est plus facile de douter qu'il y ait un chemin sous les cailloux qui le cachent que de prendre la peine de le déblayer.

Séance tenante, ma malade comprend qu'elle doit renouveler sa

consécration à Dieu et confesser par une lettre à son directeur que, seul, le péché inavoué de son cœur l'a fait douter de sa vocation.

Ce double acte l'a conduite à une libération réelle, et elle peut me dire quelques heures plus tard : « Pour la première fois, depuis bien des années, j'ai pu dire oui à la vie. »

Le monde a grand besoin d'hommes qui aient une forte conviction de leur vocation. Quand on questionne les hommes sur ce qui a déterminé le choix de leur carrière, on est étonné qu'un grand nombre n'en aient pas clairement conscience. D'autres avouent avoir obéi à des motifs mineurs : espoir de gagner plus facilement leur vie, soumission à un préjugé de famille, admiration plus ou moins naïve pour un aîné. Un homme qui reçoit de Dieu sa vocation (et, bien entendu, une vocation laïque aussi bien qu'une vocation ecclésiastique) y apporte une conviction tout autre. Le plan de Dieu pour la société se réalise par les hommes qui y prennent la place qu'il y a prévue pour eux, à laquelle il les a préparés par les talents qu'il leur a confiés. Elle est peut-être plus modeste que celle qu'auraient pu leur procurer les démarches d'un oncle influent. Mais ils y sont plus heureux et plus utiles.

Une conviction de vocation, quelle que soit celle-ci, est un vrai moteur de vie qui assure l'épanouissement physique, l'équilibre psychique et la joie spirituelle.

Quand un artiste ne crée pas, il est rongé par son feu intérieur, il en est malade. Il faut que cette force créatrice qui est en lui et qui peut être la source de tant de complexes psychologiques, soit donnée à Dieu pour qu'elle devienne féconde.

Voici un homme impulsif, sensible, artiste, Imaginatif et indiscipliné que nous appellerons Frédéric.

Son père, travailleur et méthodique, a eu beaucoup de peine à comprendre sa nature fantaisiste. Pour éduquer sa volonté et sa discipline, il l'a placé tout jeune en pension. La grande sensibilité de Frédéric était partout blessée, se révoltait, se traduisait par mille réactions. Sans cesse, on le changeait de pension, et lorsqu'il rentrait à la maison, il était gâté par compensation, ce qui aggravait son déficit de caractère. Il a fait, dans un élan impulsif, un mariage d'amour qui n'a pas résisté au temps. Dans les affaires, il n'était pas heureux et s'est bientôt trouvé sans travail. Dès lors, il a cherché des consolations terrestres à la terrible insatisfaction de sa vie, a dépensé sans compter, ne s'adaptant

nulle part et pris par toutes les passions. Musicien de talent, il n'a jamais su travailler avec la conviction et la persévérance nécessaires à une vraie carrière.

Bientôt s'est accentuée sa déchéance morale et sociale, qui l'isolait de sa famille et ne lui permettait plus de trouver que des amitiés dangereuses.

Il passe alors de clinique en clinique, en conflit avec tous les médecins qui tentent de lui imposer une discipline sans écho dans son âme...

Mais un jour, dans l'une d'elles, sous l'influence d'un médecin chrétien et d'une âme rayonnante de vie spirituelle, il a rencontré Dieu. Tout à coup il a compris que placer Dieu au centre de sa vie serait la seule solution à l'impasse à laquelle elle aboutissait; que ce serait le chemin de cet épanouissement qui s'enfuyait sans cesse devant lui, et de cette discipline qu'il désirait mais contre laquelle se révoltait toujours sa nature, quand elle lui était imposée du dehors.

Tournant décisif dans son existence. Tout est à reconstruire, mais le principe de la reconstruction est trouvé. Il cessera d'être un malade, déçu de la vie, en conflit avec chacun, inutile et découragé.

Un ami, qui passe à la clinique, lui offre de le prendre chez lui. Frédéric fait là, pendant plusieurs semaines, l'apprentissage pratique de la vie chrétienne qu'il a décidé de suivre. Il apprend à se recueillir et à chercher dans le tête-à-tête quotidien avec Dieu la source de toute discipline.

Bientôt Frédéric décide de consacrer son talent à Dieu. Il reprend son instrument, se met à travailler avec méthode et persévérance. Et il met à son jeu un tel accent que des âmes en sont bouleversées. Il est rayonnant de joie; il étonne ses anciens camarades de dissipation auxquels il déclare qu'il a changé de vie. Il résiste à des sollicitations dangereuses.

Il ne tarde pas à obtenir une place dans un grand orchestre. Son chef de pupitre l'encourage et le soutient. Mais il est en butte à une cabale du syndicat, qui voit d'un mauvais œil ce nouveau venu prendre la place de camarades écartés. Alors devant tous ses collègues, il prend la parole. Il leur explique franchement par quelles erreurs il a passé et comment il a décidé de reconstruire sa vie. Il leur demande s'ils veulent l'aider ou le repousser. Toutes les mains se tendent. Les jalousies tombent, il trouve des amis.

Et les mois passent. Il est fidèle au travail, à un travail très astreignant d'un artiste qui n'a jamais fait d'orchestre. Il y a, bien entendu, des moments difficiles, des reculs dans la discipline, des écarts dans ses dépenses. Mais il a maintenant des amis chrétiens qu'il revient voir quand il se sent fléchir. Ce qu'aucune contrainte extérieure n'avait pu lui apporter, un changement intérieur l'a réalisé spontanément.

Un homme qui a décidé de soumettre sa vie à l'autorité de Dieu ne cherche pas seulement auprès de lui une direction dans les grandes décisions à prendre, comme le choix d'une carrière ou d'une épouse. Chaque jour, il trouve dans la méditation des inspirations nouvelles pour son activité, son comportement personnel, son attitude vis-à-vis de son entourage. J'en ai donné de nombreux exemples dans ce livre. L'expérience que j'apporte c'est qu'une telle vie trouve peu à peu, par la direction de Dieu, les conditions d'existence les plus favorables à la santé. Nous nous trompons souvent encore sur ce que Dieu attend de nous; nous prenons souvent encore nos propres inclinations pour un appel divin; nous désobéissons souvent encore. Et pourtant, si nous sommes loyaux, nous devenons de plus en plus clairvoyants sur nos erreurs et fidèles à les corriger.

Une alimentation dirigée par Dieu, et non par la gourmandise ou la mode; un sommeil, un repos, des vacances dirigés par Dieu et non par la paresse ou l'égoïsme; une profession, une activité, un exercice physique dirigés par Dieu et non par l'ambition ou la peur; une vie sexuelle, une vie conjugale, une vie familiale dirigées par Dieu et non par l'intérêt personnel ou la jalousie; une discipline personnelle dans l'emploi du temps, dans l'imagination et les pensées dirigées par Dieu et non par le caprice ou le besoin de fuite : voilà les conditions fondamentales de la santé physique et psychique.

La Bible est l'histoire des hommes qui ont cru à la volonté de Dieu, qui l'ont recherchée et suivie jusque dans les détails les plus minimes de leur comportement. Elle nous montre des hommes qui ont su écouter Dieu et lui obéir, qui ont cherché ce que Dieu voulait qu'ils disent, où Dieu voulait qu'ils aillent, ce qu'il voulait qu'ils fassent. Tous les livres des Prophètes et celui des Actes des Apôtres ne sont que des tableaux de la vie d'hommes conduits par Dieu. Les Évangiles racontent la vie absolument dirigée de Jésus-Christ. Ils nous le

montrent, se recueillant et jeûnant au désert, luttant contre les tentations du diable, et recherchant l'inspiration de Dieu pour son ministère. Ils nous le montrent se retirant à l'écart, de grand matin, pour chercher, dans le tête-à-tête avec Dieu, ses ordres pour la journée. Ils nous le montrent échappant sans cesse aux flatteries des hommes et à leurs exigences terrestres pour poursuivre sa route de lieu en lieu, selon le plan de Dieu. Ils nous le montrent, à la veille de la Passion, se retirant avec ses disciples, à Césarée de Philippe, y recevant de Dieu l'appel à monter à Jérusalem pour y souffrir et y mourir, et faisant part à ses disciples de sa décision. Ils nous le montrent au Jardin de Gethsémané, recherchant encore la volonté de Dieu, plutôt que la sienne.

Et dans toute l'histoire de l'Église, tous les saints qui ont exercé une influence profonde sur l'humanité sont des hommes et des femmes qui, rompant avec les conventions sociales, et même avec les coutumes des gens d'Église, ont obéi aux ordres de Dieu, que leurs contemporains, bien souvent, ne comprenaient pas.

Je crois donc qu'une des tâches du médecin est d'aider son malade à discerner la volonté de Dieu, et à remporter sur lui-même les victoires de l'obéissance. Mais nul ne peut conduire les autres sur ce chemin sans s'y engager lui-même. La médecine a fait des progrès extraordinaires. Elle en fera encore. Nous disposons de moyens de diagnostic et de traitements puissants. Le monde n'a pas besoin d'une médecine nouvelle, mais de médecins qui se recueillent et qui obéissent personnellement à Dieu. Entre leurs mains, la médecine, avec toutes ses ressources actuelles, portera tous ses fruits.

Innombrables sont les médecins ayant choisi leur vocation comme un sacerdoce social et qui, dans les vallées reculées ou dans les quartiers les plus insalubres des grandes villes, se donnent sans compter, pour répondre aux souffrances des hommes. Je me garde de méconnaître tant de zèle généreux et tant de charité désintéressée. C'est à eux que je m'adresse. Croyants ou non, ils vivent dans l'ombre du Christ. Mais ils sont à un poste d'observation singulièrement bien placé pour connaître les souffrances dont le péché abreuve l'humanité. Et ils savent, comme moi, que dans la vie la plus consacrée, le péché s'insinue sournoisement et que la lutte est dure. Ils savent, comme moi, que le matérialisme qui a dominé la médecine depuis un siècle ne nous a

pas aidés dans cette lutte contre nous-mêmes. Ils savent, comme moi, que de leur victoire personnelle dépend la victoire morale de leurs malades, que de la qualité de leur vie dépend leur rayonnement sur d'innombrables familles. Et ils se sentent souvent seuls, écrasés, découragés.

Ils voient avec tristesse l'évolution, à certains égards, de notre corporation dans les temps actuels, son recul moral, les ravages de l'esprit de lucre que dénoncent d'excellents livres [1]. Ils se rendent bien compte qu'un véritable redressement ne peut venir que d'un renouveau spirituel dans l'âme du médecin. Des médecins qui acceptent la souveraineté de Jésus-Christ sur leur vie et ses exigences morales seront les artisans de ce redressement.

Mais j'ai hâte, en terminant ce chapitre, de dénoncer une fois de plus le malentendu du formalisme religieux que pourraient à nouveau susciter de telles affirmations : la vie chrétienne ne consiste pas à être parfait, encore moins à prétendre l'être, mais, tout au contraire, à reconnaître loyalement ses fautes pour en rechercher le pardon et la libération auprès de Jésus-Christ.

Je ne m'étendrai pas longuement sur l'évolution physique du malade que nous appellerons Maurice. C'est un tuberculeux, qui a fait jadis un mal de Pott. Les privations alimentaires de l'enfance ont dû jouer le rôle décisif : il était de famille pauvre, vivant de café et de soupe. Il était aussi craintif, devant un père très sévère.

Maintenant, il fait des localisations tuberculeuses multiples : pulmonaire, pleurale, intestinale et ostéo-articulaire. C'est une de ces tuberculoses torpides qui durent toute une vie, dans une lente aggravation. Il a vu beaucoup de médecins. Il est découragé, amer, parfois révolté. Sa femme vient me demander d'assumer son traitement, parce qu'elle se rend compte qu'il a besoin d'être soutenu moralement autant que physiquement.

Le diagnostic ne fait pas de doute. Du reste, un jour, d'une ponction articulaire, je retire un liquide séreux dans lequel on décèle quelques bacilles de Koch. L'état général est de plus en plus précaire, malgré des régimes vitalisants. Il y a des signes d'insuffisance hépatique, un eczéma

[1] DUMESNIL. *L'âme du médecin.* Coll. « Présences », Paris, Plon.

chronique. Il réagit mal à tous les traitements. J'applique le Diapros Lumière. Un séjour de montagne n'améliore guère son état. J'hésite vingt fois à le mettre à l'hôpital, mais je me rends compte que son état moral est tel que, même entouré des meilleurs soins physiques, il déclinerait, privé du soutien de sa femme et de son travail. Je vois son patron et j'insiste pour qu'on le garde, bien qu'il ne rende plus de bien grands services.

Il s'ouvre à moi plus qu'il ne s'est jamais ouvert, et, à plusieurs reprises, nous avons une réelle communion spirituelle. Il me dit combien il en est aidé, mais sans que j'aie jamais le sentiment de le conduire à une expérience décisive. Aussi, je suis confusément embarrassé avec lui. Je sens que je ne suis pas à la hauteur d'une telle détresse physique et morale.

Et son état s'aggrave subitement. Je commence à prescrire des calmants. A ma dernière visite, il me dit l'impression spirituelle profonde qu'il a trouvée dans la lecture du livre d'Ebba de Pauli : *L'Ermite* [1].

Le dimanche matin, sa femme me téléphone qu'il va plus mal. Je dis que je passerai dans la journée. A minuit, je m'aperçois tout à coup que je l'ai oublié. Sans me recueillir, je me dis que j'irai au plus vite le lundi matin. Et le matin, j'apprends qu'il est mort dans la nuit.

Les psychanalystes ont bien étudié les oublis. Ils nous ont montré qu'ils ont toujours une signification profonde. C'est pour cela qu'un oubli nous rend toujours très confus, bien qu'en apparence, il n'engage pas notre responsabilité. Et cette signification grave des oublis, pour le chrétien, c'est une signification de péché. C'est ainsi que l'analyse psychologique nous aide à mieux voir notre péché.

Dès que je me recueillis sur cet oubli, j'en reconnus le sens. Alors que, sur le plan conscient, j'avais pour Maurice la plus affectueuse sollicitude, et l'amitié la plus réelle, mon inconscient freinait mon empressement. Et la cause réelle de cet obstacle inconscient, c'était mon amour-propre professionnel et mon amour-propre spirituel : il y avait en moi le médecin déçu de son impuissance devant un mal physique qu'il n'avait pas pu enrayer. Il y avait en moi le médecin, embarrassé d'aborder le

[1] EBBA DE PAULI. *L'Ermite.* Delachaux & Niestlé, Neuchâtel.

mourant qui avait attendu de lui un secours plus efficace. Il y avait aussi en moi le médecin spirituel, mécontent de lui-même, mécontent de n'avoir pas pu apporter, comme il l'aurait voulu, toute la lumière du Christ dans cette pauvre vie.

Je compris aussi que je devais dire tout cela à sa veuve, quoi qu'il m'en coûtât, et chercher dans la prière avec elle le pardon du Christ pour mon péché.

Elle m'accueillit avec générosité et compréhension, mais quand je voulus prier, la mère de Maurice arriva. Je dus recommencer mes aveux et, quand j'allais prier, un beau-frère arriva. Je compris alors qu'il fallait que je sois humilié jusqu'au fond, avant de trouver, à la Croix, le pardon.

Et nous avons prié tous ensemble.

Quelques jours plus tard, je recevais de cette jeune veuve une lettre qui était un beau témoignage chrétien.

CHAPITRE XX

RÉALISME

Je ne puis achever un livre où j'ai montré les conséquences favorables de l'expérience chrétienne sur la santé, sans aborder une question que plus d'un lecteur, sans doute, voudrait me poser : « Ne peut-elle pas, aussi, avoir des conséquences défavorables ? N'y a-t-il pas des troubles mentaux qui sont provoqués par une expérience religieuse ? Certains malades qui croient faire une expérience spirituelle ne sont-ils pas victimes simplement de troubles mentaux ? ». Oui, certes; cela n'est pas contestable. Je me range entièrement à l'avis du R.P. de Sinéty [1] qui soutient que rien ne peut desservir davantage la cause du christianisme que de nier les troubles pathologiques qui simulent des expériences spirituelles. Mais ce n'est pas, ajoute-t-il, parce qu'il y a des pseudo-mystiques qu'on a le droit de nier qu'il y en ait de vrais.

Il en est de même du problème des guérisons miraculeuses que j'ai intentionnellement laissé de côté, parce qu'il constituerait un sujet à part parmi ceux qui relèvent des rapports de la médecine et de la foi : ce n'est pas parce qu'un grand nombre de prétendues guérisons miraculeuses se révéleraient comme l'effet de simples suggestions qu'on aurait le droit de nier qu'il y en ait d'autres authentiques.

Enfin je dois bien dire que je pourrais apporter ici l'observation de plusieurs malades auprès desquels j'ai été appelé pour des troubles mentaux graves survenus à la suite d'expériences spirituelles, notamment de réunions de témoignages. J'ai dû prononcer à plusieurs reprises l'internement. Il est peu de sujets plus troublants pour le médecin chrétien. Et même chez beaucoup de psychopathes où des troubles proprement mentaux sont hors de cause, on ne peut nier qu'il y a

[1] R. P. DE SINÉTY. *S. J. Psychopathologie et Direction.* Paris, Gabriel Beauchesne. 1934.

un mélange inextricable d'expérience spirituelle authentique et de réactions psychiques nettement pathologiques. Au cours d'une retraite spirituelle, je m'entretenais avec un confrère étranger de tout cela, lorsque éclata sous nos yeux une crise d'aliénation mentale. Et je dis à mon confrère que si Dieu appelle à la foi des médecins, il leur confie certainement une responsabilité spéciale : celle de veiller, par charité pour les malades, avec une clairvoyance vigilante à discriminer dans leurs réactions ce qui est normal de ce qui est pathologique. Aussi suis-je intervenu bien souvent pour tenir des âmes, dont l'équilibre psychologique est instable, à l'écart des manifestations religieuses collectives susceptibles de leur faire du mal.

La puissance spirituelle est la plus grande puissance du monde. S'il faut, souvent, pour ébranler une âme satisfaite, pour la faire rentrer en elle-même, pour l'arracher à la forteresse de compromis, dans laquelle elle a cherché à échapper à l'inquiétude de sa conscience, l'émotion intense de longues retraites spirituelles, cette même puissance peut déclencher chez d'autres âmes des accidents mentaux graves. Ces accidents sont même la preuve de la puissance spirituelle, de même que les intoxications médicamenteuses sont la preuve de l'action pharmacodynamique des remèdes. Il est tout autour de nous beaucoup d'âmes dont l'équilibre psychique est si instable qu'elles sont en imminence d'explosion. N'importe quel choc affectif peut provoquer la catastrophe : deuil, contrariété, maladie physique même. Dès lors, il n'est pas étonnant que des expériences touchant un domaine aussi chargé d'affectivité que le domaine religieux puissent la provoquer aussi.

Est-ce à dire que les nerveux doivent être tenus à l'écart du message chrétien ? L'image que je viens d'évoquer de l'action pharmacopée dynamique des médicaments me paraît donner la réponse à cette question. Le même message qui, apporté trop brusquement et sans mesure, peut provoquer des troubles mentaux, peut aussi, correctement dosé, être un facteur de guérison. Dans la vie d'un nerveux, mille compromis constituent un équilibre instable, mais pourtant un équilibre. Une décision chrétienne totale est susceptible de leur procurer un équilibre meilleur. Mais cette décision remet d'abord en question tant de problèmes non résolus qu'il y a une zone critique à franchir.

Les nerveux, d'autre part, tendent à aggraver cette dissociation entre le rêve et la réalité, à laquelle personne n'échappe tout à fait. Il en résulte que le nerveux prend plus facilement qu'un autre une décision spirituelle hardie, consacre avec ardeur sa vie à Dieu et voit plus difficilement le contraste qu'il y a entre cette décision de principe et tout ce qui reste inchangé dans la réalité de sa vie. Autrement dit il a plus de peine à voir les conséquences pratiques de sa décision et, s'il les voit, à les réaliser. Ce divorce entre l'élan du cœur et la réalité concrète déficiente déchire la personnalité et provoque les accidents mentaux.

Or, la foi n'est pas de la naïveté. Ce n'est pas aider les nerveux qu'être dupes de leurs élans spirituels trop faciles. La charité exige que nous soyons sévères et réalistes avec eux, que nous les ramenions toujours aux problèmes concrets de leur vie, que nous en exigions la patiente solution, que nous dénoncions toute fuite inconsciente vers des horizons mystiques plus faciles, que nous les aidions à réaliser pas à pas tout ce qu'ils entrevoient. Beaucoup de gens confondent la foi et la naïveté, aussi bien parmi les croyants que parmi ceux qui tirent de cette confusion des objections à la foi chrétienne. Le Christ s'est montré très réaliste quand il a dit qu'on reconnaît ses disciples non à leurs déclarations mais à la réalité de leur vie, comme un arbre à ses fruits. Nous trahissons la cause spirituelle si nous nous laissons illusionner par des hommes qui croient que leur vie a changé parce que leur état d'âme a changé, sans que cette foi nouvelle ait porté de fruits concrets dans leur vie pratique.

Je pourrais rapporter ici la triste observation de bien des névropathes, surtout ceux de constitution cycloïde, qui, à la suite d'un entretien théologique avec un croyant, très souvent dans des milieux sectaires, ont cru avoir « tout compris », ont proclamé avec enthousiasme leur expérience sans que celle-ci eût quitté le plan des idées. En réalité, c'est leur humeur qui a passé du pessimisme à l'optimisme, mais elle est aussi irréelle qu'avant. Bien entendu, je ne conteste pas leur sincérité, ni celle des gens qui leur ont communiqué leurs pensées théologiques. Mais avec des nerveux on ne saurait être trop réaliste ni exiger avec trop de sévérité qu'à toute découverte de l'esprit correspondent des obéissances concrètes. Quand on a l'expérience de la conversion, on sait par quelles batailles intérieures elle passe. On ne sous-estime plus les

forces de résistance du péché, et on présente la solution chrétienne comme la plus coûteuse de toutes.

Je pense à une de mes malades dans la vie de laquelle des problèmes innombrables s'enchevêtraient. Dès notre premier entretien, elle me déclara vouloir suivre la voie chrétienne. Je lui dis aussitôt que cette décision ne signifiait rien et ne la conduirait qu'à des déceptions, si elle n'entreprenait pas tout de suite avec le plus grand courage d'en mesurer les conséquences nécessaires. Et je l'envoyai, le jour même, à une jeune femme qui eut la patience de lui consacrer tout son temps pendant quatre jours de suite, jusqu'à ce que ma malade eût écrit les lettres d'excuses et réalisé les décisions pratiques qui devaient créer un climat nouveau à son existence.

Nos obéissances concrètes n'ont aucune vertu par elles-mêmes. Elles n'ont d'autre sens que d'être une signature de notre foi. Mais sans cette signature l'élan du cœur n'est qu'un rêve naïf.

Beaucoup de nerveux se connaissent assez bien et ont peur d'eux-mêmes, peur de s'abuser, de s'emballer, de retomber dans le désespoir après des élans sentimentaux.

Appelons Nora une jeune fille de tempérament cyclothymique, sentimentale, rêveuse, impulsive. Elle tient de son père, qui était artiste, irréel, faible et bohème. Aussi s'était-elle trop attachée à lui, s'écartant de sa mère, intellectuelle, raisonnable, froide. Le ménage paternel était désuni, et Nora en a souffert, car elle aurait eu, plus que d'autres, besoin d'un vrai foyer pour ne pas voguer d'un excès à l'autre. Alors, elle a eu des déceptions, des chocs moraux. Elle a commis des fautes, elle a eu peur d'elle-même. Elle était ballottée et incertaine dans la vie, sans le régulateur que constitue un appui familial. Sa richesse, c'était sa simplicité, sa spontanéité, sa sociabilité. Et voici qu'elle en a peur, parce qu'il s'y mêle de la sentimentalité, de l'impulsivité, qui l'ont conduite à des défaites.

Tout récemment, elle a trouvé la foi et elle a pressenti qu'elle était la réponse à l'inquiétude de sa vie : de véritables amies chrétiennes, auxquelles elle a pu s'ouvrir en toute confiance, lui apportaient ce qui lui avait toujours manqué.

Elle en a ressenti une joie folle. Et puis, voici que cette joie elle-même lui a fait peur : elle a peur d'un sentimentalisme religieux, d'une fuite mystique, d'élans spirituels pathologiques. Elle a peur de devenir

folle.

La vie religieuse peut favoriser aussi bien sa tendance à la fuite dans le rêve que son besoin de réadaptation à la réalité. Si, loin de chercher dans la foi un oubli de ses difficultés non résolues, elle l'emploie à les résoudre, à rétablir une vraie intimité avec sa mère, à mettre de l'ordre et de la méthode dans ses occupations, à entreprendre avec persévérance une activité professionnelle sérieuse, à s'imposer une discipline, elle trouvera vraiment, dans sa vie chrétienne, la sauvegarde contre les dangers psychiques de sa nature, et pourra être libérée de sa peur de la folie.

La foi n'est pas affaire de sentiment. Par crainte de ressembler aux nerveux, beaucoup de gens se retiennent toute leur vie d'affirmer leur foi, de prendre part à des manifestations religieuses ou même d'affronter consciemment le problème religieux qui pourtant les hante. Ils ont peur de la psychose mystique. Ils ont peur de s'enthousiasmer et d'être déçus ensuite.

C'est qu'ils n'ont pas compris encore que le christianisme véritable ne consiste précisément pas en envolées irréelles, mais en expériences toutes concrètes.

Tout homme a, en somme, devant lui trois chemins : la réalité sans Dieu, c'est la dissociation des matérialistes; Dieu sans la réalité, c'est la dissociation des pseudo-mystiques; enfin, Dieu avec la réalité, c'est la foi chrétienne.

C'est le chemin le plus dur. Car il est bien plus facile de vivre la réalité telle qu'elle est, en restant sourd à l'appel de Dieu, ou de répondre sentimentalement à cet appel, en fermant les yeux sur la réalité. Il est plus facile d'être matérialiste ou idéaliste. Mais ce qui est difficile, c'est d'être chrétien.

Je rejoins ici le point de départ de ce livre : la vie de l'homme est pleine de problèmes concrets, tant matériels que psychologiques. Une expérience religieuse qui échappe à ces problèmes, les laisse irrésolus, voilà ce qui, trop souvent, déconsidère le christianisme. Une expérience, au contraire, qui apporte la solution des problèmes de vie, voilà la preuve démonstrative de la puissance du Christ.

Voici un malade dont il serait trop long de rapporter la douloureuse histoire. C'est une victime des troubles qui ont suivi l'autre guerre, des révolutions et de la misère. Victime aussi du divorce de ses

parents, de chocs sexuels de l'enfance et de son hypersensibilité, qui a décuplé tous ces chocs, qui en a fait un révolté et un vaincu de la vie. Appelons-le Jérôme.

Les dépressions sont venues, les troubles fonctionnels. Il a dû interrompre tout travail. Il a été de clinique en clinique. Il s'est soumis à tous les régimes successifs. Il n'est plus qu'une épave, se ronge de soucis, ne s'intéresse qu'à lui-même, se dispute avec sa femme, et ne parle plus à sa belle-mère.

Je lui propose d'accepter sa vie, de se réconcilier avec sa belle-mère, de se remettre, malgré ses troubles, au travail, et de chercher en Dieu la force nécessaire à cette triple victoire.

Il me trouve bien dur tout d'abord, mais il revient pourtant. Et dès la quatrième consultation, il me dit qu'il vient de vivre les meilleures journées qu'il ait connues depuis bien des années.

Peu après, il reprend normalement le travail, et trouve une vie toute nouvelle à la maison.

Les peuples sont las, aujourd'hui, d'une culture intellectuelle, qui fait de grandes découvertes, met sur le papier de belles choses, mais manque d'influence sur leur vie réelle. Ils sont las des savants, toujours plus savants, qui s'enferment dans leur cabinet et renoncent à leur mission de conducteurs d'hommes, parce que toute leur science ne les a pas aidés à se conduire eux-mêmes.

Aussi la grande tâche de notre génération, l'appel de Dieu, c'est de réconcilier le spirituel et le matériel. C'est d'abattre la cloison étanche qui les sépare. C'est de cesser de croire que le spirituel n'ait rien à voir dans la science, la psychologie, la politique, les affaires et la médecine.

Donner sa vie à Dieu, c'est trouver la discipline matérielle aussi bien que celle de l'âme, c'est redevenir réel et concret. Voici une malade dont le cas me paraît probant à ce sujet. Nous l'appellerons Isaline. C'est une femme maigre et agitée. Visage triangulaire étroit, aux fortes saillies osseuses. Mains tourmentées et noueuses, allongées et tremblantes.

Voici quelques indications sur son existence, qui aideront à comprendre cette nature inquiète, instable et volontaire. Toute petite, elle est déjà maigre et anorexique, passionnée et sentimentale. Elle a peur de son père et s'attache ardemment à sa mère, très douce, qui restera le grand idéal de sa vie.

A huit ans, elle subit un choc affectif. A treize ans, elle perd sa mère. C'est un drame dans son cœur de fillette, qui aura des conséquences incalculables. Dès lors, privée du grand appui affectif de son enfance, elle mène une vie psychique impulsive, pleine de contrastes entre des emballements pour de grands idéaux et des révoltes, des rancunes, des replis sur elle-même et des cachotteries.

Elle a des gouvernantes. Elle déteste les unes et admire trop les autres, mais échappe à toutes, en les trompant. L'une d'elles professe qu'il faut, pour grandir spirituellement, mortifier la chair. Dès lors, cette idée s'implante dans son esprit, qui commandera la plupart de ses réactions et toutes ses fuites hors de la réalité concrète. Toute sa vie, elle opposera mentalement l'esprit à la chair.

Elle se met à manger le moins possible pour tuer la chair, à cultiver son imagination aux dépens de son corps. Elle cache sous ses oreillers des livres qu'elle lit la nuit entière. A quinze ans, elle met son réveille-matin à deux heures du matin pour travailler jusqu'au lever. Elle veut être intellectuelle, littéraire, dévore des romans, fait des vers, vit dans un monde abstrait.

Elle veut devenir missionnaire, puis doute de tout; sa confirmation est l'occasion d'un vrai drame intérieur. Elle a l'impression de faire un faux serment et n'a pas le courage de heurter les usages.

Elle fait de la coquetterie à l'envers, cherche à s'habiller mal pour qu'on n'apprécie chez elle que sa valeur intérieure. Elle se lance dans une correspondance avec un jeune homme d'une façon romanesque et irréelle et se sent incomprise quand son père la surprend, la gronde, dramatise une « affaire de cœur » qui n'était qu'une affaire d'esprit.

Son père se remarie. Sa belle-mère est gentille avec elle, mais l'entourage l'excite contre elle et elle savoure la pitié qu'on lui porte du fait qu'elle a une belle-mère.

A vingt ans elle part pour l'étranger. En pension, elle éblouit un jeune homme par l'instruction et l'idéal dont elle fait étalage. Elle est tout étonnée quand il la demande en mariage, car ce n'est pas l'homme de son rêve. Elle se considère comme supérieure à lui. Mais elle est prise à son jeu et ne veut pas le décevoir. Elle l'épousera, l'élèvera, l'instruira. Dès lors, elle le domine par son intellectualisme. Il n'est qu'un employé de commerce, ce qui la déçoit. Elle cherche d'autant plus à compenser sa déception par la fuite dans les idées.

Naturellement elle mortifie toujours son corps pour se démontrer sa supériorité intellectuelle, elle est très maigre et méprise aussi la vie sexuelle pour se prouver son détachement de la chair.

Elle est toujours plus nerveuse et agitée, veut des principes absolus. Elle ne tarde pas à lasser son mari par ses complications et son esprit de supériorité. Tout cela aboutit à une longue période difficile où sa santé physique est ébranlée. Les maladies se succèdent les unes aux autres, l'état général est déplorable.

C'est alors qu'elle rencontre le Christ et lui donne sa vie. La détente est considérable. Elle se réconcilie avec sa belle-mère et l'aide, ainsi que son père dont elle n'a plus peur, à trouver la foi. Et ce ménage paternel, qui était en grandes difficultés, retrouve l'harmonie.

Mais elle comprend encore le christianisme à sa façon, comme un grand effort passionné, et y transpose l'opposition qu'elle a toujours faite entre la chair et l'esprit. Elle ennuie son mari avec ses principes chrétiens et met quelque esprit de domination à insister. Elle s'énerve qu'il n'en veuille pas. Elle ne s'intéresse pas à son travail qui est trop matériel. Elle dort très peu, lit beaucoup, s'interdit de s'occuper du jardin qu'une intellectuelle ne saurait aimer. Elle est constipée par insuffisance de nourriture. Elle présente des signes de Basedow et de ptôses.

Je lui expose alors que Dieu a créé la terre aussi bien que le ciel, le corps aussi bien que l'âme, qu'il veut être glorifié dans la matière aussi bien qu'en esprit. C'est lui qui fait pousser les fleurs de son jardin et elle peut communier avec lui en les cultivant aussi bien qu'en lisant des livres religieux. C'est lui qui fait pousser les légumes et elle peut s'intéresser à la cuisine sans se séparer de lui. Elle voit alors le fossé profond qu'elle a creusé entre elle et son mari. Elle le comblera en lui demandant pardon de s'être considérée comme supérieure à lui, en s'intéressant réellement à lui, à sa vie, à son travail. Je lui prescris de la gymnastique, du jardinage, du repos, un soin particulier de son régime alimentaire.

Elle m'a écrit plusieurs fois depuis, et plusieurs de ses amies m'ont parlé du changement extraordinaire qui s'est opéré en elle par cette soudure, dans sa vie, entre le spirituel et le charnel. Elle s'est transformée physiquement : elle a engraissé, a pris un air de santé, a rajeuni. Elle a retrouvé le sommeil, est devenue paisible, s'est intéressée à

son jardin et à son ménage. Son mari, étonné de voir maintenant sa vie spirituelle la calmer au lieu de l'agiter, a commencé à s'intéresser beaucoup plus à la religion. Un amour tout nouveau et une joie toute nouvelle sont entrés au foyer. Elle s'est épanouie à la vie sexuelle. Sa foi elle-même est devenue plus profonde, stable et rayonnante, et son ministère chrétien plus fécond et naturel.

Enfin, elle a découvert que son mari était beaucoup plus intéressant qu'elle ne le croyait, que son travail de commerçant pouvait prendre, vu sous le regard de Dieu, un sens passionnant. Elle a fait la connaissance des collaboratrices de son mari, en a amené plusieurs à la foi, leur a communiqué sa vision : l'esprit de Dieu pénétrant la vie matérielle, celle du corps, celle de la nature, celle des affaires.

Voici un autre malade, animé d'une foi authentique, que nous appellerons Théophile. Partout, dans les cercles religieux, il est apprécié, mis en avant. On lui confie des tâches spirituelles, peut-être plus qu'il ne peut en supporter. On l'admire, on attend toujours quelque chose de lui. Mais justement, parce qu'on le met très haut au point de vue spirituel, personne ne se soucie de l'aider, de connaître les luttes difficiles qu'il mène secrètement, de lui permettre de s'ouvrir sur ses tourments intérieurs. Il les cache, de peur d'ébranler la foi de ceux qui regardent à lui comme à un leader. On lui demande toujours de donner, de paraître fort, et on lui donne peu. Il est, au fond, en plein ministère chrétien, un isolé, qui passe, dans le secret de sa chambre, par de terribles moments.

Je suis appelé d'urgence un jour auprès de lui : il a tenté de se tuer.

Je suis frappé du contraste entre ce beau ministère chrétien, qui a aidé tant d'autres à trouver, par la foi, la réponse à leurs inquiétudes, et ce geste désespéré qui trahit sa solitude morale et sa défaite dans la vie.

Ces contrastes sont plus fréquents qu'on ne le croit. Quand quelqu'un paraît fort, on le laisse seul, sans aide, et il n'ose montrer ses faiblesses. Son isolement entame ses résistances. Sa foi qui fortifie les autres, ne suffit pas à sa lutte solitaire.

J'ai confié ce malade à un confrère chrétien qui a su l'aider, par le recueillement quotidien, à faire le pont entre sa vie spirituelle et sa vie réelle. Elles marchaient côte à côte, sans s'unir vraiment, et dans un sens,

sa carrière spirituelle était comme une compensation aux défaites de sa vie réelle, qu'elle ne parvenait pas à illuminer.

Quand je l'ai revu, c'était un homme nouveau, qui avait trouvé son harmonie intérieure, parce qu'il avait intégré sa foi dans sa vie réelle. Il ne remplissait plus sa vie d'autant d'activisme religieux zélé, mais tendu. Il gagnait à la foi, par sa sérénité nouvelle, de vieux amis incrédules, sur lesquels il était sans influence à l'heure où les gens religieux réclamaient jadis sans cesse ses services.

Il y a une grande distance entre cette activité fébrile, dans laquelle l'Église trop souvent épuise les forces de ceux qui ont la foi, sans les aider à en tirer toutes les conséquences pour leur vie personnelle, et le ministère tout naturel, paisible, et presque involontaire qu'exerce celui qui a trouvé, au contact de Dieu, la solution de ses difficultés personnelles.

Ce cas me fait penser à un dernier malade que nous appellerons Virgile. C'était un vieux philosophe qui savait tout ce qu'on pouvait savoir en matière d'exégèse biblique, de psychologie religieuse et de métaphysique. Il connaissait dix-sept langues anciennes et modernes, était correspondant de plusieurs sociétés philosophiques, avait fait lui-même des traductions nouvelles de l'Évangile et me citait de mémoire les diverses variantes du texte grec.

Mais il y avait en lui un immense divorce entre sa vie intellectuelle et sa vie pratique. Sur le plan des discussions intellectuelles, sur le plan de ses connaissances philosophiques, spirituelles et psychologiques, il avait des ailes et ses propos étaient un vrai feu d'artifice. Mais sur le plan de sa vie réelle, c'était un pauvre homme en proie à mille craintes naïves, se perdant dans toutes sortes de complications de régimes qu'il essayait d'inventer, dans le vain espoir d'améliorer des troubles digestifs. Indécis, indiscipliné, il était tourmenté par d'innombrables scrupules qu'il grossissait sans cesse, et pour la solution desquels son grand savoir ne lui était d'aucun secours.

Au début, je me demandai ce que je pouvais bien donner à un savant qui m'apportait toutes ses objections intellectuelles à la foi avec une telle supériorité que je ne pouvais répondre. Je pensais en moi-même que le jour où il parviendrait à manger de tout, la partie serait gagnée et qu'il trouverait une foi nouvelle. Je me disais qu'il faudrait quitter le domaine des discussions intellectuelles et aborder

celui de la vie pratique. Mais ce n'était pas facile. Car c'était précisément le drame de sa vie que cette fuite psychologique dans l'intellectualisme, par laquelle il cherchait inconsciemment à se cacher à lui-même ses défaites. Et je savais bien que s'il venait me voir, c'était pourtant parce qu'il sentait confusément le malaise de ce divorce intérieur.

Couper court à ses discussions n'eût été que dresser une barrière entre lui et moi. Je le suivis, longtemps, avec un vrai plaisir d'ailleurs, dans les détours subtils de sa pensée.

Un jour, voyant que je n'arrivais à rien, je lui demandai s'il ne voulait pas arrêter un instant le cours de nos discussions pour tenter avec moi une expérience pratique de recueillement. Il me répondit qu'il ne croyait pas que Dieu pût se révéler ainsi sur commande, comme je le professais, mais que néanmoins, par amitié pour moi, il voulait en faire l'expérience loyalement.

Et nous fîmes silence.

J'écrivais toutes les pensées qui me venaient. Il restait immobile, plongé dans la méditation.

Quand j'eus fini, je lui demandai s'il avait pensé à quelque chose. Il me répondit : « à rien ».

Je lui lus ce que j'avais écrit.

Il me dit, alors, qu'il avait bien pensé à quelque chose, mais ajouta aussitôt que « cela n'a aucun rapport avec Dieu ».

Après bien des hésitations, il se décida à me dire à quoi il avait pensé : il avait revu sa table de travail qui était dans un état de désordre et d'encombrement indescriptibles, ainsi que tout son cabinet de travail du reste, et que sa femme le suppliait depuis vingt ans de mettre en ordre. Quand parfois, elle avait voulu elle-même se mettre à cette tâche, elle avait suscité de sa part de si vives protestations qu'elle avait dû y renoncer. Et quand lui, dans un élan de bonne volonté, avait voulu l'entreprendre, pour lui faire plaisir, il avait retrouvé tant de vieux documents qui captivaient son intérêt que l'ordre n'avait guère avancé.

Je lui demandai alors s'il était bien sûr que cette pensée n'eût « aucun rapport avec Dieu »...

Huit jours après, il revenait me voir tout joyeux. « Ça y est ! me dit-il avec volubilité. — Quoi donc ? lui demandai-je. — Mais, l'ordre ! c'est incroyable ! Je ne sais pas comment cela s'est fait. La plus étonnée, c'est ma femme qui m'a dit que c'était un miracle. »

C'est ainsi qu'un recueillement concret l'avait conduit à faire une expérience de Dieu. Le cours de notre entretien fut bien différent des précédents. Il ne parlait plus de religion, mais de sa vie réelle, de tout ce que sa femme avait eu à souffrir du désordre et de l'indiscipline de sa nature bohème. Il voyait d'autres pas à faire dans cette voie nouvelle dans laquelle il venait de s'engager. Chaque jour, il se recueillait pour voir ce que Dieu attendait de lui. Il avait trouvé avec sa femme une communion plus grande.

Je le revis quelque temps après, il était rayonnant. Il avait rajeuni de dix ans. Il mangeait de tout et son estomac ne lui faisait plus mal. Il avait une foi vivante et contagieuse.

Il devint, pour moi, un véritable ami.

Un jour, plusieurs années après, il vint me voir et me demanda si je connaissais l'histoire du panier de pommes de Descartes.

Sur ma réponse négative, il s'expliqua. Descartes a écrit quelque part, me dit-il, que si nous mettons le nez sur un panier de pommes et présumons, à l'odeur, qu'il doit y en avoir quelques-unes de pourries, nous renversons le panier sur la table et reprenons les pommes une à une pour remettre les bonnes dans le panier. « Voilà, ajoutait-il, ce que je voudrais faire avec toi. Je ne suis plus très au clair avec moi-même. Ma foi a baissé. Beaucoup d'objections m'assaillent. J'aimerais refaire un triage complet. »

Je compris que trier le panier de pommes d'un philosophe ne serait pas une petite affaire et je lui proposai d'aller passer trois jours à la montagne avec lui pour cela.

Je me souviendrai toujours de ces trois jours. Dans une nature splendide, du matin au soir, nous suivions les sentiers : il parlait, il parlait. J'écoutais. Je le suivais pas à pas, physiquement et intellectuellement. J'apprenais beaucoup de choses. Mille digressions se succédaient sans que je visse encore le fond du panier de pommes.

Au matin de la première nuit, je lui proposai de venir se recueillir avec moi. Mais il s'y refusa, me disant qu'il pensait que ce ne serait pas loyal.

Le matin suivant, il se déclara prêt à assister à mon recueillement, pourvu que je m'engage à ne pas le questionner sur les pensées qui lui viendraient, car il avait encore de graves objections à les attribuer à Dieu.

Mais le troisième matin, il vint joyeusement à moi avec son carnet.

C'est lui qui lut un passage biblique. Et nous nous recueillîmes ensemble longuement. Je fus bouleversé d'émotion quand il me lut tout ce qu'il avait écrit. Il n'y avait plus trace de ses objections intellectuelles et de ses digressions philosophiques. Il y avait une confession de toutes petites désobéissances pratiques qui avaient bloqué sa vie spirituelle. Et sa dernière pensée, c'était de m'accompagner jusque chez moi pour remercier ma femme de m'avoir « prêté » trois jours.

Deux mois plus tard, il mourait dans la foi, emporté en quelques jours, par une maladie aiguë.

Qu'on me permette un petit complément à ce récit.

Quelques jours avant notre séjour de montagne, je me rendais au loin, pour voir un malade. J'avais emmené avec moi un de mes fils, âgé alors de neuf ans, pour avoir l'occasion de parler avec lui. Tandis que nous roulions sur une grande route droite, je lui proposai de nous taire un moment, pour nous recueillir. Je pensai tout naturellement à mon vieil ami le philosophe et au séjour que j'allais faire avec lui. Cette pensée me vint que je devrais le suivre dans tous les détours de ses discours, comme un petit chien suit son maître.

J'en parlai à mon fils, pour l'associer à ma tâche, et lui faire comprendre pourquoi je le quittais. Je lui racontai, naturellement, la jolie image du panier de Descartes.

Après un instant, mon garçon me dit :

« Tu sais, papa, si c'est seulement pour trier des pommes pourries, je trouve que ça ne vaut pas la peine. J'espère que tu lui trouveras quelques bonnes pommes fraîches ! »

J'ai souvent pensé à ce mot d'enfant lorsque j'étais tenté de remplir ma méditation spirituelle par une analyse excessive de moi-même, par le triage — seulement — des pommes pourries. Et je demande alors à Dieu des pommes fraîches, quelque inspiration nouvelle qui l'oriente de nouveau vers l'action et la réalité.

médecine de la personne

Il existe beaucoup de malades pour qui les médicaments et les régimes ne sont qu'un palliatif parce que le mal qui les habite est plus profond et, souvent, le patient ne permet pas au médecin d'en analyser les motifs réels.

Il s'agit souvent d'un dérèglement plus intime, généralement impénétrable, que seul un examen de conscience permet de déceler. Ces symptômes, le Dr Paul Tournier les appelle les « Problèmes de Vie ». Il les attaque de front avec un courage et une ferveur magnifiques.

Tous ceux qui liront ce livre, médecins et malades, ne pourront que féliciter son auteur d'avoir mis à la portée de chacun ses expériences réconfortantes. Son livre est profondément humain, propre à ébranler toutes les consciences et beaucoup de malades y trouveront sûrement, dans le recueillement auquel il invite, le commencement de leur guérison.

ISBN - 2.603.00493 - X